

Harry Dickson - L'integrale 08

Ray, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

From
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE / 8



CLUB *NéO*

Jean
RAY

HARRY
DICKSON

L'INTEGRALE /8



CLUB *NéO*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/8

CLUB *Neô*

Table des matières

LE TEMPLE DE FER&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

LA CHAMBRE 113&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 74

LA PIEUVRE NOIRE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 143

LE	SINGULIER	MR.
HINGLE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 208		

LE DIEU INCONNU&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 277

LE TEMPLE DE FER

1. Préambule

L'affaire du « Temple de Fer » mérite une place toute spéciale, non seulement dans les mémoires du célèbre détective Harry Dickson, qui faillit y laisser la vie, mais aussi dans les annales les plus formidables du crime.

— Rarement, devait avouer Harry Dickson, je me suis trouvé en face d'un problème plus angoissant, car l'impossible, l'invraisemblable, le fantastique, s'y côtoyaient à tout instant. Du premier au dernier jour, je me crus plongé dans un vaste cauchemar et, à certains moments, j'eus l'impression que ma raison allait sombrer. La science fut mise au défi et, si elle a éclairé certains points, elle n'a cependant pas levé tout à fait le voile du mystère.

» Si encore tout ceci s'était passé dans quelque île perdue du Pacifique, dans une jungle tropicale, dans le Sertão brésilien, peut-être aurait-on pu admettre le côté fabuleux de l'aventure. Mais non, c'est en plein Londres qu'a eu lieu ce drame inouï. Pendant que les membres du Parlement discutaient, que les dancings étaient bondés, que les autos klaxonnaient, que les avions vrombissaient, que les téléphones sonnaient, pendant que les écoles et les universités accueillaient des jeunes gens avides de connaissance, un monde mystérieux et effroyable s'agitait dans l'ombre, tout près de nous.

» Sur un espace de quelques hectares à peine, j'ai connu les émotions de la brousse, des terres sauvages. Il y a des moments où je me demande si, à mon tour, je n'ai pas eu le terrible privilège de descendre au fond des enfers, tout comme Dante, le poète de l'*Inferno*.

» Et pourtant, j'ai vécu la singulière aventure du « Monstre Blanc » et tant d'autres encore.

» Jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais été en face d'êtres aussi formidables. Si ces créatures avaient réussi à dompter leurs passions, elles auraient facilement pu dominer le monde.

» J'ai dû lutter contre des monstres doués d'une invraisemblable puissance occulte, disposant de moyens surhumains.

» Certes, il y a des heures où j'ai l'impression de n'en avoir pas fini avec eux, que certains parmi les plus puissants ont réussi à se glisser à travers les mailles du filet. Cela, l'avenir seul nous l'apprendra...

Harry Dickson ayant parlé, nous allons essayer de résumer les origines de l'affaire.

Avant que le célèbre détective ait eu à s'occuper de cette

épouvantable histoire criminelle, les autorités avaient-elles connaissance de l'existence du « Temple de Fer » ?

Oui et non, répondons-nous. Seuls des bruits, encore assez vagues couraient. Mais ce n'était encore qu'une légende, un conte bleu dans le genre de ceux que l'on se raconte après boire dans les bourgades oubliées d'Angleterre et même de Londres, où l'on se complaît encore dans les histoires de revenants.

Peu de temps avant que se déroule le récit qui va suivre, des jeunes gens d'excellente famille avaient disparu sans laisser de traces. Scotland Yard eut beau lancer ses meilleurs détectives sur la piste, le mystère resta entier. C'est alors que la légende du « Temple de Fer » prit forme, suivant laquelle une secte mystérieuse, les uns disaient des Dacoïts, ou des Thugs, d'autres des Chinois, d'autres encore des Malais, aurait possédé quelque part en Angleterre un temple secret, où ils se livraient aux pires maléfices.

La police enquêta mollement, et finit par arrêter un jeune matelot portugais, qui s'était laissé aller à des confidences assez particulières. Le lendemain de son entrée en prison, le marin fut trouvé mort dans sa cellule, sans qu'il fût possible de découvrir la cause précise de son décès.

Le second cas fut plus bizarre encore. Un soir, au cours d'une rafle, dans une riche taverne du West End, la police devait découvrir un tripot et une fumerie clandestine. Au moment de l'irruption des policiers, le patron de l'établissement avait pris le *chief constable* à part, pour lui demander si, en échange d'un renseignement précieux, on renoncerait à le poursuivre.

— Parlez toujours, et l'on verra après, répondit prudemment le chef.

— Eh bien ! murmura l'homme d'une voix angoissée, les six hommes que vous trouverez dans le salon de jeu appartiennent au « Temple de Fer ».

De fait, une demi-douzaine d'individus, des métis à l'aspect étrange, furent appréhendés et opposèrent un silence méprisant à toutes les questions qu'on leur posa. Ils furent entassés dans une des grandes autos de Scotland Yard, auto qui n'arriva jamais à destination. Elle disparut comme une fumée dans le vent, avec ses six prisonniers, son chauffeur, et les trois policiers d'escorte.

Quand le *chief constable* revint le lendemain à la taverne, il trouva le cadavre du tenancier étendu dans le salon de jeu. Le corps n'était plus qu'une vaste plaie saignante. Par la suite, ce même *chief constable* devait être victime d'un accident inexplicable. Passant, par un jour de grand vent, sur le quai, une ardoise détachée d'un toit l'atteignit et lui trancha la gorge, comme l'aurait fait une sagaie.

Scotland Yard chercha dans le vague, erra, fit quelques bévues, renonça à comprendre, puis à enquêter. L'affaire fut classée. Par tous

les moyens, le gouvernement exerça une pression sur la presse, afin qu'il ne soit pas donné trop de publicité à ce que l'on persistait à vouloir considérer comme une légende. Il ne fallait pas affoler le public, car la vieille raison d'Etat affirme que les moutons enragés sont difficiles à conduire.

Il fallut un hasard pour que l'affaire fût remise au premier plan de l'actualité. Mais il fallut surtout que le célèbre Harry Dickson fût l'instrument de ce hasard.

Cela nous permet de raconter ici l'histoire extraordinaire du « Temple de Fer », qui semble relever bien plus du domaine de la fantasmagorie que de celui de la réalité.

2. La nuit du 4 octobre

Harry Dickson venait de passer une huitaine de jours à York, la superbe ville d'art anglaise. Il y avait été l'hôte de Mr. Mennesy, le célèbre historien, dont les ouvrages sur les civilisations disparues font autorité dans le monde entier.

Mr. Mennesy venait de faire l'acquisition d'une magnifique automobile, une Pontiac vingt-quatre chevaux du tout dernier modèle, véritable reine de la route, avec laquelle il comptait accomplir de vastes randonnées. À la fin de leur séjour à York, Harry Dickson et son élève Tom Wills avaient été priés d'être de la première excursion, invitation qui devait être acceptée avec enthousiasme.

De York, l'auto piqua sur Leeds, sur Bradford et Manchester puis, se dirigeant vers le sud, elle longea les bords mélancoliques du Severn.

On avait décidé d'atteindre Cardiff pour s'embarquer ensuite, avec la voiture, sur le ferry-boat qui traverse le canal de Bristol, et continuer par le pays de Cornouailles.

Le chauffeur de Mr. Mennesy, le jeune Anthony Spring, était un as du volant, et la merveilleuse machine lui obéissait comme un pur-sang bien dressé.

On approchait de Bristol, là où le Severn commence à s'élargir en un bel estuaire. Un peu de brume crépusculaire flottait.

Les phares de l'auto, munis de disques Sidac, projetaient leurs pinceaux orangés sur la route macadamisée. On connaît la curieuse propriété de la clarté orange de pouvoir pénétrer le brouillard, et les passagers de la puissante voiture s'amusaient à voir au passage les objets bordant la route se teindre de cuivre liquide.

Soudain la machine ralentit son allure.

Le chauffeur exerça une légère pression sur l'accélérateur.

Rien n'y fit : la voiture ralentit encore, continua à rouler durant quelques instants, puis s'arrêta sans que les freins aient été employés.

— Impossible ! s'écria Mr. Mennesy, une voiture comme celle-ci ne connaît pas de pannes !

Car l'historien était un de ces automobilistes fanatiques qui défendent aveuglément leur machine.

Anthony Spring se retourna, rouge de confusion.

— Je mérite d'être renvoyé sur-le-champ, monsieur Mennesy, dit-il d'un ton penaud. Cet arrêt est dû à une vulgaire panne d'essence. Je n'avais d'yeux que pour le compteur kilométrique et j'en ai oublié de

consulter la jauge du carburant. Logiquement, j'aurais dû faire le plein à Manchester.

— Nous voilà bien, marmonna Mennesy. Allons-nous devoir passer la nuit sur la route, dans ce satané brouillard qui monte du fleuve ? Attendre qu'une auto passe et veuille bien nous prêter quelques litres d'essence ? Ou bien, honte suprême, nous faire prendre en remorque ? Anthony, je pourrais vous pardonner votre négligence, mais la Pontiac ne le fera jamais !

Harry Dickson se mit à rire, et dit à l'adresse du jeune chauffeur :

— Craignez l'ire de la déesse de la vitesse, Anthony ! Mais quant à rencontrer une automobile providentielle, je ne l'espère pas trop. Vous avez choisi une très bonne route, mais malheureusement peu fréquentée. Non, non, je ne vous fais pas de reproches, mon garçon, car sans ce choix nous n'aurions pu jouir de ces merveilleux paysages riverains et crépusculaires. Allons plutôt explorer les environs, pour tenter de trouver de l'essence par nos propres moyens.

Tom Wills avait pris la carte routière du Pays de Galles et l'étudiait en hochant la tête.

— Rien qui ressemble à un village, ni même à un hameau par ici, fit-il remarquer. Pas même une maison isolée. Ah ! tout de même... Qu'est ceci ?

Du doigt, l'apprenti détective indiquait un trapèze noirci de hachures, et dans lequel s'inscrivait en petits caractères : *Domaine de Cricklewell*.

— Les baronnets de Cricklewell ! s'écria Mennesy. Un vilain nom dans l'Histoire, messieurs... Il y eut des seigneurs de Cricklewell qui, au début du XIV^e siècle, firent la connaissance du bourreau de Sa Majesté pour s'être unis à la perfide isabelle de France, qui fit assassiner son infortuné mari Edouard II, roi d'Angleterre. En 1860, une année avant sa mort, notre gracieux prince Albert obtint de son auguste épouse, la bien-aimée reine Victoria, que l'on fit une enquête des plus sévères contre les Cricklewell. On découvrit une série de crimes crapuleux : filles de ferme, femmes de pêcheurs et d'ouvriers attirées dans leur sinistre manoir et assassinées lâchement. La légende de Barbe-Bleue se renouvela dans ces paisibles contrées. Aussi la justice anglaise se montra-t-elle impitoyable. Les baronnets de Cricklewell, le père et trois de ses fils, furent battus de verges et pendus haut et court, et pour leur plus grande honte, devant le perron du château maudit. Par ordre royal, la potence où ils terminèrent leur coupable existence devait rester en place pendant cent ans ! Elle doit encore y être, puisque les temps ne sont pas révolus. Cela a suffi pour vouer le castel et le domaine au plus complet abandon. Il n'y a plus de Cricklewell en Angleterre, bien que leur titre soit resté, car leur noblesse remontait à Hastings et il y avait un Cricklewell parmi les

compagnons de Guillaume le Conquérant.

» Bien entendu, personne ne s'est soucié de faire l'acquisition de ce domaine rouge de crimes, où la honteuse présence de la potence persiste toujours, telle une malédiction. Je suis persuadé, mon cher Tom Wills, que vous n'y trouverez que des hiboux et des crécerelles ou des légions de choucas, habitants qui ne disposent ni d'autos ni d'essence. »

Content de son discours, Mr. Mennesy se cala confortablement et leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la véracité de ses paroles. La brise nocturne avait enfin chassé la brume et le ciel était maintenant d'un bleu sombre et profond, piqué de myriades d'étoiles.

Tout à coup, l'historien poussa un léger cri de surprise et leva le doigt, indiquant à travers le pare-brise un point lumineux et mobile parmi l'immuable paix des astres.

— Une étoile filante ! s'écria-t-il.

— Je souhaite trois bidons d'essence ! jeta précipitamment Tom Wills.

Mais l'étoile filante devint une traînée de feu, puis une banderole incandescente d'un éclat insoutenable. Les voyageurs entendirent un bruit comparable à celui d'une puissante locomotive lancée à toute vitesse.

— Il ne ferait pas bon se trouver sur son chemin, à votre étoile filante, s'écria Harry Dickson d'un ton où perçait un peu d'effroi.

Le bruit s'était changé en un véritable rugissement et, soudain, il se transforma en décharge d'artillerie. En même temps, l'horizon s'embrasait.

À cette lueur, brève mais terrible, les automobilistes distinguèrent, à moins d'un mile devant eux, une haute muraille d'enceinte au-dessus de laquelle émergeaient des lourdes frondaisons d'arbres, à peine dépouillés par l'automne. Puis ce fut à nouveau l'ombre et le silence.

— Je veux voir cela de près ! s'écria le détective. M'accompagnez-vous, Mennesy ?

Mais l'historien se trouvait si bien sur les coussins moelleux de la voiture qu'il déclina l'offre.

— Allez, si le cœur vous en dit, Dickson, et ne vous préoccupez pas de moi. Je garderai la voiture. Tom Wills peut vous accompagner. Quant à Anthony, je lui conseille de longer le Severn vers l'aval. Il se peut qu'il trouve une péniche à moteur amarrée, où il pourra se procurer de l'essence.

— L'idée est bonne, déclara le détective. Allons Tom, essayons de découvrir ce mystérieux bolide.

— À mon avis, il est tombé à l'intérieur de l'enceinte, dit Tom Wills.

— Il y a assez de place pour cela, fit Mennesy en riant. Allez donc

aux nouvelles. Je vous attendrai ici sans trop d'impatience.

Harry Dickson et son élève s'élancèrent sur la route.

Ce jour-là, le calendrier marquait la date du 4 octobre, que le détective ne devait plus oublier.

La nuit, bien que sans lune, était claire. Bientôt les deux hommes distinguèrent la masse sombre des hautes murailles du manoir. Derrière eux, la double étoile des phares de l'auto trouaient l'obscurité. Ils entendaient Anthony Spring s'éloigner le long du fleuve en sifflant une marche militaire. Dix minutes plus tard, les murs d'enceinte du domaine de Cricklewell leur barrèrent le chemin.

Au cours du quart d'heure qui suivit, Harry Dickson et Tom Wills longèrent une haute paroi de pierre grise et lisse, qui ne présentait ni porte ni la moindre ouverture.

— Il me semble que, pour un manoir en ruine, le mur d'enceinte est en bien bon état, fit remarquer Tom Wills.

Tout à coup, Harry Dickson saisit le bras de son élève.

— On ne se gêne guère là-dedans ! murmura-t-il.

De formidables chocs venaient de retentir derrière la muraille. On aurait dit des coups forcenés assenés par quelque prodigieux marteau-pilon sur une masse métallique. Tout en tremblait autour des détectives.

— Une porte ! s'écria soudain Tom Wills en montrant une petite poterne, dissimulée derrière un rideau de parietaires.

— Et elle n'est pas fermée, ajouta Harry Dickson en poussant le battant.

Un parc énorme, sombre comme la mer, s'étendait devant eux. Comme ils s'y hasardaient, la terre gronda sous leurs pas, puis trembla. Les arbres séculaires semblaient frappés brusquement d'une frénésie inexplicable, entrechoquant leurs maîtresses branches. Une pluie de feuilles sèches tourbillonna autour des hommes, et cela bien que la nuit fût calme et sans brise.

— Il doit y avoir des fantômes dans le manoir des Cricklewell, murmura Tom Wills sur un ton mi-plaisant, mi-effrayé, et voilà qu'ils nous souhaitent la bienvenue.

Mais tout était soudain redevenu tranquille. Seul, un vol de nocturnes, troublés dans leur quiétude, chuintaient aigrement au-dessus des frondaisons du parc.

Une immense pelouse en proie aux chardons, aux ivraies et aux avoines folles, s'étendait devant les deux intrus. Ils s'y engagèrent comme dans une jungle.

— J'espère qu'il n'y a pas de vipères dans cette brousse, souhaita Tom Wills en s'avancant avec prudence.

Soudain, Harry Dickson s'immobilisa.

Une forme singulière, vaguement luisante, venait de surgir d'un

taillis. On entendit les hautes herbes bruire, comme si le vent les agitait impétueusement. À l'orée de la grande futaie, une biche se mit à bramer de terreur.

Harry Dickson essuya son front couvert de sueur.

— Impossible ! l'entendit murmurer Tom Wills.

— Quoi donc, maître ?

— Rien... Je ne sais... Je me trompe probablement... Silence !

Malgré l'ordre du maître, Tom Wills allait continuer à poser des questions, quand son attention fut sollicitée par un détail nouveau.

Devant eux, par-delà la pelouse, se dressait la haute masse obscure du manoir. Un bizarre objet grêle se détachait devant lui, tendant des bras maigres vers le ciel.

« La potence ! » se dit le jeune homme qui ne put s'empêcher de frissonner.

Mais aussitôt, son attention fut détournée de l'instrument de supplice : une des fenêtres basses du château, réputé abandonné, venait de s'éclairer.

Harry Dickson avait dû remarquer ce détail en même temps que son élève, car celui-ci l'entendit respirer profondément, comme il faisait toujours sous l'effet d'une émotion soudaine.

— On va jeter un coup d'œil ? demanda Tom Wills, si bas qu'il entendit à peine lui-même.

Pour toute réponse le détective lui prit la main et l'entraîna. Pour éviter le bruit des hautes herbes froissées, ils firent un grand crochet autour du parc, demeurant autant que possible, ombres parmi les ombres, à l'abri des murailles.

Ils n'allèrent pas loin, car un appel venait de retentir tout près :

— *Appletree !*

Bien que l'heure ne se prêtât nullement aux plaisanteries, ni Dickson ni Tom ne purent retenir un sourire. Qui donc s'amusait à lancer aux tristes échos de ce domaine ce mot rustique : *Appletree* – pommier ?

La voix qui l'avait proféré était rauque et désagréable. Deux minutes plus tard, l'appel retentit à nouveau, plus proche, presque au-dessus de la tête des visiteurs nocturnes.

— *Appletree !*

Tom Wills leva les yeux et s'approcha davantage de Harry Dickson accroupi maintenant contre la muraille de façade du manoir.

— La voix semble venir du ciel, murmura le jeune homme.

Dickson, qui venait de penser la même chose approuva de la tête.

C'est à ce moment qu'une chose singulière se produisit : la fenêtre de la chambre éclairée s'ouvrit avec précaution et, aussitôt, la voix aérienne répéta avec vélocité :

— *Appletree ! Appletree ! Appletree !*

Quelque chose d'invisible buta contre une vitre, puis une forme

rapide, hideuse, une sorte de bras de poulpe, jaillit de la fenêtre, s'éclaira un instant en rouge et battit affreusement l'air, comme pour saisir quelqu'un.

Une petite plainte s'éleva, suivie d'un ricanement si horrible que Tom Wills se pressa contre son maître en tremblant d'effroi.

— Venez, ordonna Harry Dickson avec une douce fermeté.

Ils rampèrent jusque sous la mystérieuse fenêtre. Le détective se redressa avec mille précautions et jeta un coup d'œil dans la pièce éclairée. Presque aussitôt, il se baissa.

— Tom, dit-il tout bas, je n'ai jamais rien vu de plus abject, de plus terrible non plus. Si vous n'êtes pas sûr de vos nerfs, abstenez-vous de regarder.

Mais la curiosité fut plus forte chez le jeune homme. Lentement, il se redressa à son tour, pour jeter un regard par-dessus le bord de la fenêtre.

La main du détective se posa sur la bouche de son élève, juste à temps pour l'empêcher de jeter un cri.

Dans une haute pièce remplie d'ombre, une grosse chandelle de suif brûlait sur un coin de table, et la lueur vacillante de la flamme tombait en plein sur un visage. Mais quel visage ! Humain ? Sans doute, mais trois fois plus large que n'importe quel masque d'homme. Le nez manquait presque complètement et une bouche immense découvrant d'épouvantables dents jaunes, s'élargissait en une formidable grimace jusqu'aux lobes de longues oreilles pointues. Mais, le plus repoussant, c'étaient les yeux. Enormes, ronds et globuleux, fixes et sans battements de paupière, vides de tout regard, ils reflétaient, comme des disques de métal, la flamme de la chandelle. Le teint du visage monstrueux était d'un blanc laiteux d'albâtre.

La fenêtre était restée entrouverte, et un bruit particulièrement répugnant venait de l'intérieur. C'était celui d'une mastication bruyante, une déglutition bestiale, d'un broiement gras d'os et de chair.

Harry Dickson tira son élève par le bras.

— Allons-nous-en... Je ne me soucie nullement d'avoir affaire à un pareil adversaire... Avez-vous vu ses mains, Tom ?

Le jeune détective se mit à trembler comme une feuille. Oui, il avait vu !

C'était d'une hideur invraisemblable ! Ces « choses » qui déchiraient une proie invisible et saignante étaient bien plus des pattes que des mains, des pattes invraisemblablement velues et pourvues d'ongles jaunes et tranchants pareils à des griffes.

Quand les deux hommes eurent regagné le couvert des arbres, Harry Dickson pressa le pas, courant presque, en direction de la poterne. Ils l'atteignirent sans encombre, et poussèrent un soupir de délivrance en

la franchissant à nouveau.

Comme la route macadamisée leur parut belle ! Et quand, au loin, les phares de la voiture brillèrent, ils auraient voulu chanter de joie.

— Tom, dit Harry Dickson, le mieux serait de ne rien raconter de ce que nous avons vu. Je ne sais pourquoi, mais tout en moi me dit que je retournerai bientôt dans ces lieux, pour y procéder à de plus amples recherches. Qu'est devenu, en effet, ce bolide tombé dans le parc et qui aurait assurément été capable de faire brûler ses arbres comme de vulgaires allumettes ? Nous n'avons pas vu une étincelle, pas une fumée. À peine une senteur de roussi, de métal surchauffé plutôt, flottait-elle dans l'air. La logique se révolte devant de telles contradictions. Nous ne dirons rien à Mennesy et nous reviendrons.

— Mais la créature dans le manoir... ? commença Tom Wills.

— À première vue, j'ai cru à l'apparition d'un orang-lord, répondit Dickson, un de ces étranges et énormes monstres de la jungle de Bornéo. Mais, à présent, je doute...

— Et que mangeait-il ?

— L'être qui ne cessait de réclamer *Appletree* ! expliqua Dickson.

— L'être ? Je n'ai vu personne ! Qui était-ce ?

— Une pie, Tom, une pie savante à qui on avait appris à parler comme à un perroquet... J'ai dans l'idée que cette pauvre bête, même défunte, pourra encore nous être de quelque utilité par la suite.

— Tiens, s'écria Tom Wills, Anthony a trouvé de l'essence !

Il en était ainsi. Après avoir parcouru trois miles d'un bon pas, le chauffeur avait aperçu une péniche à moteur qui remontait le Severn et, à force de cris, il était parvenu à attirer l'attention des mariniers. Par des bonnes paroles et, surtout, un nombre respectable de shillings, Anthony Spring était parvenu à obtenir un bidon d'essence.

La Pontiac, alimentée maintenant en carburant, trépidait déjà d'impatience.

— Eh bien ! demanda Mr. Mennesy à l'adresse d'Harry Dickson et de Tom Wills, comment se porte le château des Cricklewell et son étoile filante ?

— On y entend les pommiers sauvages plutôt qu'on ne les voit, tellement il y fait noir, répondit malicieusement Tom Wills.

— Là... Qu'est-ce que je vous disais ? répliqua l'historien.

L'automobile fila bon train. Harry Dickson, les yeux mi-clos, réfléchissait déjà, avec l'intensité qui lui était coutumière, au nouveau mystère qui venait de se présenter à lui.

Tom Wills coulait de temps à autre un regard effrayé en direction du sinistre manoir, comme s'il s'attendait à ce que quelque fantastique apparition, prête à fondre sur eux, ne jaillisse du fond de la nuit.

3. L'homme qui voulait atteindre la lune

— C'est entendu, *Appletree* signifie pommier. C'est banal, vulgaire, tout ce que vous voudrez... et pourtant cela me dit quelque chose. Mais quoi ?

C'était Harry Dickson qui parlait. Ils étaient quatre autour d'une table, dans un grill-room de Holborn : le détective, Tom Wills, Goodfield, surintendant de Scotland Yard, et Scarlett, reporter à l'*Evening Dispatch*.

Goodfield haussa les épaules.

— Moi, fit-il avec un gros rire, cela ne me dit qu'une chose, c'est que ces magnifiques pommes rouges, posées sur cette coupe, proviennent certainement d'un pommier, d'un *appletree*, et que je vais en croquer une. Aha ! Aha !

Scarlett, les coudes sur la table, la tête dans les mains, réfléchissait.

C'était un journaliste sans grande envergure, qui n'était jamais parvenu à atteindre la célébrité dans son métier, qu'il exerçait cependant avec amour, sinon avec talent. Il possédait en outre une excellente mémoire. « On consulte Scarlett comme on consulterait une encyclopédie vivante », disait souvent Harry Dickson en riant. Aujourd'hui, le détective mettait son espoir dans cette prodigieuse mémoire du journaliste.

— Attendez, dit celui-ci. Attendez. C'est bien vague encore, mais je crois pourtant me souvenir. Cela s'est passé il y a des années... Ah ! j'y suis... Vous rappelez-vous les expériences du Dr Pereiros, ce Vénézuélien qui possédait un chantier quelque part, dans les îles Sous-le-Vent ?

— J'y suis à mon tour ! s'exclama Harry Dickson. Il s'agit de cet homme qui voulait construire une fusée capable d'atteindre la lune ?

— Un précurseur du Dr Goddard de New Jersey et de tant d'autres, continua Scarlett. Pereiros consacra une fortune à des expériences que l'on prétendait absurdes. À la fin, il vint en Angleterre, car seules les fonderies de Leeds ou de Birmingham auraient pu fournir l'acier nécessaire à la construction de sa fusée. Celle-ci une fois terminée, s'éleva d'ailleurs, mais pour retomber aussitôt... dans un pommier du voisinage.

— Et sans doute affubla-t-on le malheureux inventeur du surnom

d'*Appletree*, glissa Tom Wills.

— Tout juste, mon cher !

— J'y suis maintenant ! dit Harry Dickson. Je me souviens d'avoir entendu prononcer ce nom sans gloire et fortement entaché de moquerie. *Appletree* ! Si je ne m'abuse, après cette tentative désastreuse, Pereiros disparut et l'on n'entendit plus parler de lui.

Scarlett leva la main en signe de protestation.

— Pourtant ce malchanceux ne méritait guère pareil oubli. Le grand savant français, Raoul Esnault-Pellerie, qui fonda un prix pour les premières recherches sur les communications interplanétaires, s'intéressa à la tentative avortée. On dut reconnaître que Pereiros, ou *Appletree* comme on l'appelait désormais, avait résolu un nouveau problème de balistique. Aucun explosif, connu à ce jour, ne parviendrait à envoyer un mobile assez loin de la Terre pour qu'il entrât dans la sphère d'attraction sélénite. Théoriquement, l'engin de Pereiros aurait pu le faire, mais la fatalité s'en mêla. Quand on voulut retrouver l'inventeur, il avait disparu et personne ne le revit.

— Maître, murmura Tom Wills à l'oreille du détective, pensez donc à l'étrange bolide qui tomba dans le parc de Cricklewell.

Le jeune homme sentit tout à coup le pied du détective presser le sien, sous la table. Il comprit et se tut.

La conversation dérivait. À onze heures, Goodfield prit congé de ses compagnons. Le barman servit les liqueurs.

— Scarlett, dit tout à coup le détective, j'ai besoin de vous pour une expérience toute personnelle...

— Disposez de moi, monsieur Dickson, répliqua le journaliste dont le visage refléta une joie très vive.

— Je vous demanderai, pour le moment, de ne pas me poser de questions, car il se peut que je m'engage dans le néant, que je ne poursuive que des fantômes. Voulez-vous insérer l'annonce suivante dans votre journal : *On vient de retrouver une pie grièche, très bien dressée, et prononçant le mot Appletree. S'adresser...*

Le détective se tut.

— Il faut maintenant que je fasse venir la personne qui s'intéresse à cet animal dans un endroit où nous puissions la voir sans être vus d'elle, continua-t-il.

Scarlett intervint aussitôt.

— Rien n'est plus facile, monsieur Dickson. J'habite une rue très tranquille de Chelsea : Shawfield Street. En face de chez moi, il y a une maison qui se loue par chambres et appartements. Il n'y a pas de concierge, et on y entre un peu comme dans un moulin. Le second étage est vide et, de chez moi, on peut voir ce qui s'y passe.

» On pourrait aisément arranger la chose. Annoncez qu'un Mr. Smith ou Jones recevra l'intéressé dans son appartement de Shawfield

Street, n° 182 b, tel jour à telle heure. J'irai épingler une pancarte, portant le nom de Smith ou de Jones sur la porte de l'appartement vide. Nous aurons ainsi tout le loisir d'observer celui qui répondra à l'annonce.

— Magnifique ! s'écria le détective en serrant la main du journaliste. Complétez donc l'annonce comme suit, mon cher Scarlett : *S'adresser 182 b, Shawfield Street, au deuxième étage, chez Mr. Jones, jeudi à 4 heures de l'après-midi.*

Scarlett prit note de l'annonce.

— Cela paraîtra demain et les jours suivants, dit-il.

Harry Dickson remercia le journaliste et rendez-vous fut pris pour le jeudi à une heure. On prendrait un lunch sur le pouce chez Scarlett.

Au jour dit, Harry Dickson et Tom Wills étaient présents à Shawfield Street.

— J'ai pris la précaution de venir très tôt, dit le détective. Si l'homme qui s'intéresse à la pie perdue est tel que je me le représente, il prendra quelques précautions lui aussi, comme par exemple de surveiller ou faire surveiller la rue.

Scarlett était célibataire et ne s'offrait pas le luxe de domestiques.

On grilla des tranches de bœuf sur le réchaud à gaz, et l'on compléta le repas par une copieuse omelette.

Ce lunch sommaire expédié, Tom Wills prit son poste de guet derrière les épais rideaux de la chambre. Il avait pour consigne de surveiller attentivement les allées et venues dans la rue.

Ce n'était pas une mission difficile, car Shawfield Street est une artère tranquille et, durant les heures neutres de l'après-midi, presque complètement déserte. À trois heures, le jeune homme n'avait signalé que le passage de deux chiens maraudeurs, de l'agent de service dans le quartier, d'une bonniche et de quelques taxis qui ne s'arrêtèrent point.

Mais, un quart d'heure plus tard, les choses changèrent d'aspect, car il appela Dickson et Scarlett, attablés devant un jeu d'échecs.

— Venez voir, dit-il. Par deux fois un homme a tourné le coin de Kings Road, a jeté un regard dans la rue, puis s'est éclipsé. De l'autre côté de la rue, vers Redesdale Street, un autre accomplit le même manège. Celui-là a observé de loin la maison d'en face, puis s'est défilé en douce. Ah ! tenez, les voici qui viennent l'un vers l'autre. Ils s'avancent sur le trottoir d'en face. Je suis certain que rien dans la rue n'échappe à leurs regards. Mais... quels singuliers bonshommes !

Harry Dickson les observait déjà : des hommes de petite taille, aux visages basanés, les yeux, très noirs, luisant comme des charbons.

— Ces lascars ne sont pas d'ici, murmura Scarlett, je les prendrais volontiers pour des métis mexicains. Observez-moi cette allure souple, presque reptilienne ; ces gens doivent pouvoir ramper dans la forêt,

comme des fauves.

— Très exact, Scarlett, approuva Harry Dickson. Je me demande s'ils vont s'accoster ou entrer dans la maison.

Ils n'en firent rien. Ils se croisèrent, sans même se dévisager, sans jeter un regard sur la maison d'en face.

— N'empêche, ils doivent se connaître comme des frères, dit Harry Dickson, tandis qu'ils disparaissaient chacun à un coin respectif de la rue.

Shawfield Street reprit sa tranquillité première et, pendant les quarts d'heure qui suivirent, seul un appel de camelot en troubla le silence quasi vespéral.

Harry Dickson et Scarlett gardèrent pourtant leur poste de guet à côté de Tom Wills. Quatre heures sonnèrent.

Presque aussitôt retentirent des pas pressés, et un homme déboucha de Kings Road : petit de taille, la figure bronzée barrée d'une fine moustache noire. Les guetteurs lui attribuèrent immédiatement un air de parenté avec les deux hommes passés trois quarts d'heure auparavant.

Mais alors que ces derniers étaient simplement et presque pauvrement vêtus, le dernier venu était mis avec quelque recherche.

Il portait un complet gris clair de bonne coupe, un feutre beige fortement rabattu sur les yeux, il tenait, sur le bras gauche un imperméable en gabardine bleue, et sa main droite brandissait une fine badine. Sans s'arrêter, il s'engouffra dans le vestibule de l'immeuble d'en face.

Les yeux de Dickson et de ses compagnons se fixèrent immédiatement sur les fenêtres du second étage.

Leur attente ne fut pas longue.

Ils virent brusquement la porte s'ouvrir, et l'homme entrer en coup de vent dans la pièce. On put voir qu'il tenait un revolver dans la main.

— Mr. Jones aurait trouvé à qui parler, s'il avait existé ! ricana Scarlett.

À ce moment, l'homme, qui s'était avancé au milieu de la pièce, eut un geste de colère, et son chapeau tomba.

— C'est lui ! s'écria Scarlett, je le reconnais, c'est Pereiros, c'est *Appletree* !

Appletree, immobile, semblait réfléchir. Manifestement il se savait joué, et les guetteurs s'aperçurent que tout dans son attitude exprimait l'inquiétude, la colère, la perplexité.

Harry Dickson l'observait en silence.

Il y avait quelque chose d'ambigu dans cet homme. Son corps paraissait débile, trop chétif pour supporter la tête grosse et lourde, trahissant l'intelligence. Le regard était trop brillant et en même temps

fuyant. Un mélange de cruauté, de méchanceté, de tristesse devait habiter cet être dont le front était pourtant celui d'un grand penseur.

— Voici donc l'homme qui tenta le premier pas pour quitter l'orbe terrestre, qui osa affronter l'espace interplanétaire, murmura-t-il avec une admiration mêlée d'effroi.

Le détective secoua la tête. Il semblait irrésolu et peiné à la fois.

— Il m'est quelquefois arrivé de flairer le mystère comme les chiens flairent un gibier. Croyez-moi, Scarlett, cet homme-là se meut dans un mystère épais. Lequel ? Je ne puis le dire. Mais je le crois de taille à le défendre, si cela lui plaît.

— Faudra-t-il être sur ses gardes ? demanda le journaliste.

— Je le crains. Voici deux fois que ses regards inquisiteurs semblent vouloir percer l'épaisseur de vos rideaux. J'oserais presque dire qu'il nous voit aussi bien que nous le voyons.

— Bah ! se gaussa le reporter, un gringalet pareil ! J'en ai maté d'autres que lui. Si la farce lui déplaît, il n'aura qu'à venir se plaindre chez moi.

Pereiros se détourna brusquement de la fenêtre et sortit de la chambre vide ; quelques instants plus tard, il quitta l'immeuble et, sans plus jeter un regard autour de lui, s'éloigna vers Kings Road.

— J'aurais dû le suivre ! s'écria Tom Wills.

— Inutile, mon garçon, mes petits crieurs de journaux sont déjà sur les lieux : Butts et Kid Noll vont lui emboîter le pas.

À sept heures Butts vint faire son rapport dans Bakerstreet avec l'air penaud d'un chat qu'un moineau aurait pris.

— C't'oiseau-là, grommela-t-il, en poussant son chewing-gum dans un coin de sa joue, c'est pas un oiseau ordinaire. La preuve c'est qu'il a dû s'envoler près de Town Hall ; voilà que Kid Noll se met à éternuer comme un chameau, puis il crie qu'il a reçu du poivre dans les yeux. Mais je ne sais pas d'où cette caresse aurait pu lui venir. Moi je le laisse se guérir tout seul, et je file mon homme. Au coin d'Arthur Street je me rapproche de lui, histoire de me rappeler sa figure.

» Brusquement il se retourne et me fait signe de lui vendre un journal. Je me méfie, mais pas question de refuser, sinon le particulier, il aurait senti le vent.

» Je lui donne une feuille, et il me tend un shilling sans dire un mot. Puis il se ravise, et prend un bout de papier dans sa poche, dans lequel il enveloppe le shilling.

« Faut-il la monnaie de cette grosse pièce, Gov'nor ? que je lui dis, si oui, faut que je passe d'abord par la banque d'Angleterre où j'ai un compte. »

» Eh bien, quoi ? Le bonhomme n'y était plus ! J'ai perdu une heure à le chercher.

» Ah ouiche ! autant chercher la statue de Trafalgar Square se

promenant dans la City. Voilà toujours le papier, monsieur Dickson. Le shilling, je peux le garder, je suppose ?

— Et ces cinq autres avec, dit le détective, en lui tendant une large pièce d'argent ; puis il déplia le papier.

Si vous êtes l'homme intelligent que je vous crois être, monsieur Dickson, lut le détective, n'exposez plus la vie des autres, ni la vôtre, en vous occupant d'affaires auxquelles vous ne pouvez rien comprendre. — A.

Harry Dickson replia le billet en silence.

Quand Butts fut parti, il appela l'*Evening Dispatch* et demanda Scarlett au téléphone.

Ce fut le chef de l'information lui-même qui répondit :

— Scarlett devrait être ici depuis une heure, nous nous étonnons de ce retard, car c'est l'homme le plus ponctuel que nous connaissons. J'ai sonné chez lui et je n'obtiens pas de réponse.

— Bien, répondit Harry Dickson, voulez-vous m'appeler dès qu'il arrivera ?

— Certainement, monsieur Dickson.

À neuf heures le téléphone vibra.

C'était encore le chef de l'information : Scarlett n'était pas venu au journal.

Cette fois, Harry Dickson s'alarma et avertit Goodfield.

— Tout me laisse croire qu'il y a du vilain, dit-il au surintendant.

Une demi-heure après la réponse vint :

— Scarlett est mort, monsieur Dickson, on l'a retrouvé assis dans son fauteuil, la tête retombant sur la poitrine.

— Crime ? demanda le détective.

— Le médecin dit embolie, répondit Goodfield.

... Et l'autopsie exigée par le détective ne révéla rien de plus. De l'avis des plus brillants médecins légistes, une embolie venait d'avoir raison de la belle jeunesse du reporter de l'*Evening Dispatch*.

Le soir, où cette nouvelle lui fut communiquée, Harry Dickson s'enferma dans son cabinet avec son élève Tom Wills, en interdisant sa porte aux visiteurs.

— Tom, dit-il, comme cela nous est arrivé quelquefois dans notre carrière, nous avons dû déclarer, presque à notre insu, la guerre à de redoutables forbans.

» Ils viennent de nous tuer Scarlett, telle est mon opinion, malgré l'avis contraire de la Faculté. Nous devons nous mettre à la recherche du sieur Pereiros, l'homme qui essaya d'atteindre la Lune. Un savant du reste, je viens de lire les rares revues scientifiques qui ont voulu s'occuper de ses travaux d'antan. Elles s'accordent pour reconnaître la valeur de Pereiros, tout en exprimant des doutes quant au succès de son entreprise.

» Je ne puis compter sur l'aide de la police officielle, car je ne puis

accuser de rien le mystérieux *Appletree*, dont elle ignore même la présence en Angleterre. On parle parfois de rechercher une aiguille dans une meule de foin, je crois que ce serait chose autrement aisée que de trouver une créature inconnue comme Pereiros, et surtout avisée comme elle doit être.

» Si je vous dis ceci, c'est pour vous prier de bien vous tenir sur vos gardes. Je crois que nous aurons des coups à essuyer.

— Maître, dit Tom Wills, je me suis permis d'entreprendre une enquête personnelle auprès de notre ami Goodfield. Je lui ai demandé de me dire exactement comment il avait trouvé ce pauvre Scarlett.

» Il paraît qu'il était assis face à la fenêtre : stores levés et rideaux écartés. Au moment de mourir, il regardait donc la fenêtre de la maison d'en face.

» N'oubliez pas que le verrou était mis à la porte du journaliste.

— Continuez, Tom, dit le détective, dont le visage exprima l'intérêt.

— J'ai poussé la curiosité jusqu'à me hasarder dans l'appartement vidé, où nous avons fait venir *Appletree*. Il n'y avait pas grand-chose à glaner par là, car les pièces sont très bien entretenues par une femme de journée qui y promène son balai tous les matins. Conclusion : pas de poussière pour y retenir les empreintes. Mais j'ai trouvé néanmoins des traces luisantes, pareilles à celles que laissent de grosses limaces après leur promenade nocturne.

» À l'aide de mon couteau j'en ai raclé quelques-unes, et j'ai recueilli ceci.

D'un papier plié il sortit en effet quelques légers copeaux de bois, auxquels adhéraient une substance colloïdale, déjà durcie au contact de l'air.

Harry Dickson la palpa, la renifla, puis l'examina au microscope.

Mais cet examen semblait plus le dérouter qu'autre chose.

— C'est, en effet, en tout point pareil à la bave visqueuse des limaces, dit-il.

— Ce seraient de fameuses limaces dans ce cas : les traces étaient larges d'un pied, pour le moins.

— Tom, dit le détective, bien que ceci ne nous apprenne rien pour le moment, vous avez fait du très bon travail, et je n'aurais pu faire mieux. Je vous avoue que l'idée ne m'était pas venue d'examiner la chambre d'en face. J'ai eu tort. Heureusement, vous étiez là !

Tom Wills sentit tout le poids de cette louange, si gravement accordée par son illustre maître.

— Monsieur Dickson, j'ai dans l'idée... que Scarlett... est mort de peur !

Le détective regarda longuement son élève.

— Pour la seconde fois, ce soir, je vous dois des félicitations, dit-il à mi-voix.

— Mais comment ? Qui... aurait pu ?... s'écria le jeune homme.

— Pensez donc à la créature terrifiante de Cricklewell Manor, dit lentement le détective.

Tom Wills eut un soubresaut de terreur, et, ce soir-là, les deux détectives n'en dirent pas plus long.

4. L'autobus escamoté

Une quinzaine se passa sans alarmes.

Comme Harry Dickson l'avait prévu, toutes les recherches visant à retrouver l'énigmatique Pereiros demeurèrent vaines.

On approchait de la fin octobre. Un brouillard d'eau noyait Londres ; les parcs publics se dépouillaient des dernières feuilles mortes, valsant éperdument au furieux vent d'ouest.

Tom Wills, malgré un rhume qui le dotait d'un nez rouge et d'yeux larmoyants, continuait à battre la métropole, espérant toujours voir surgir *Appletree* ; Butts et Kid Noll l'aidaient dans ses recherches.

Ces deux gamins avaient tenu à l'œil Shawfield Street tout l'après-midi durant, et vers le soir ils vinrent triomphalement au rapport de Bakerstreet.

Non, ils n'avaient pas revu le gentleman-oiseau, comme ils dénommaient rageusement Pereiros, mais un petit homme tout aussi basané, et qui avait prêté une grande attention à la maison vide.

Harry Dickson résolut de se mettre en campagne malgré l'heure tardive. Il déclina l'offre de Tom de l'accompagner, car le pauvre garçon toussait à fendre l'âme, et Mrs. Crown, la gouvernante, lui prédit, s'il ne se soignait pas, un tas de maux, dont la phtisie galopante était certes le moindre.

Il faisait froid et humide. Dans la rue, littéralement bourrée de fog, les autos et les autobus n'avançaient qu'en cornant éperdument.

Au coin d'Oxford Street, le détective prit place dans le « bus » qui va vers Battersea, et traverse la River sur le Chelsea Bridge : l'arrêt où Dickson s'était promis de descendre.

Le voyage commença, long, maussade, ennuyeux. La lourde voiture s'enfonçait dans le brouillard fuligineux comme une étoupe humide et sale.

Les voyageurs étaient rares. Une jeune fille, en tenue de soirée sous son manteau, serrait contre elle un large carton bourré de papiers à musique : une musicienne ou quelque artiste d'un théâtre de banlieue. Un jeune ouvrier en cote bleue de mécanicien ; puis un gros bourgeois à la mine renfrognée, qui maugréait sans cesse à propos de la lenteur de l'autobus.

— Je dois donner une conférence à Battersea Park Road, dit-il à la jolie voyageuse, j'arriverai en retard certainement, et le public s'impatientera outre mesure. Dès demain je me plaindrai à la

compagnie !

Il tira un formidable « oignon » de la poche de son gilet de laine rouge et hurla :

— Je devrais commencer dans cinq minutes, et, du train qu'il y va, ce maudit « bus » mettra trois quarts d'heure encore avant d'arriver. Je m'adresserai au ministre de l'Agriculture.

Il ajouta en matière d'éclaircissement : « Ma conférence porte sur l'importance qu'il y a à consommer beaucoup de cerises fraîches. »

La jeune fille acquiesça d'un sourire aimable, mais l'ouvrier mécanicien riposta.

— Ben, puisque l'bus sera là avant la prochaine saison des cerises, l'public il peut bien attendre encore un peu, s'pas, m'sieurs dames ?

Le bourgeois lui jeta un regard furieux, la jeune fille réprima un sourire, et Harry Dickson lui-même n'échappa pas à sa bonne humeur.

Dans Buckingham Palace Road, le brouillard devint tellement intense qu'il tourbillonna comme une fumée contre les vitres de la voiture, et qu'on put voir la vague silhouette du conducteur esquisser un geste d'impuissance.

Deux nouveaux voyageurs prirent alors place dans le bus : un petit vieillard à la figure mangée de barbe blanche, conduit par une vieille femme, noireude et maigre.

— Si vous n'êtes pas pressés d'aller dormir, vous êtes les bienvenus, leur jeta l'incorrigible mécanicien.

Ils dodelinèrent de la tête et s'assoupirent dans un coin.

Malgré la brume, l'autobus prit alors une allure un peu plus rapide, à l'extrême satisfaction du thuriféraire des cerises fraîches.

Harry Dickson qui avait pour voisine immédiate la jeune femme, entama la conversation, car le chemin commençait à lui sembler long.

Miss Arabella Newman ne voyageait pas pour son plaisir, par cette nuit froide, dans le plus mauvais autobus de Londres. Elle allait bien loin encore, presque jusqu'au terminus, à Lavender Hill, invitée salariée à une séance de musique de chambre, où elle tiendrait le piano, chez des nouveaux riches. Ceux-ci lui avaient promis de la reconduire en automobile, car Miss Newman était seule sur terre, et ni frère, ni père, ni fiancé ne viendraient la chercher.

Le mécanicien qui entendait – pas trop malgré lui – la conversation, s'y mêla aussitôt pour déclarer que lui aussi était seul, et que c'était bien triste.

À quoi le conférencier répliqua qu'il bénissait le ciel d'être célibataire, et sans autre famille que de lointains neveux, à qui il avait sévèrement défendu sa porte.

— Comme quoi, on voit que dans ce bus il y en a pour tous les goûts, conclut philosophiquement le mécanicien.

Cette conversation parut écourter un peu le trajet qui commençait

néanmoins à sembler interminable à tous, excepté au vieux couple qui dormait profondément dans son coin.

Jack Belvair, c'est ainsi que le mécanicien se présenta à ses compagnons, fit tout à coup la réflexion qu'à la vitesse où marchait la voiture, on aurait déjà dû atteindre depuis longtemps la station d'arrêt de Chelsea Bridge, où il devait descendre.

— Tout comme moi, déclara Harry Dickson en essayant de regarder à travers l'ouate grise du brouillard.

— Pourvu qu'il ne brûle pas l'arrêt de Battersea ! tonna le conférencier, Mr. Pettycoat. Sinon je ferai révoquer le wattman.

Une lueur d'inquiétude parut sur le joli visage de Miss Arabella, elle demanda si un de ces messieurs ne ferait pas bien de s'informer auprès du conducteur.

— J'y vais de ce pas ! cria l'impétueux mécano en s'élançant vers la sortie de la voiture, puis en se mettant à cogner à la vitre, derrière laquelle ils apercevaient le dos du chauffeur.

Mais soudain il se jeta en arrière avec un cri de stupeur et de colère.

Un revolver venait d'être braqué à un pied de son visage et une arme identique se dirigeait vers les autres voyageurs.

C'était le vieux couple qui venait de se réveiller de cette étrange façon.

— Vous devez vous tenir tous très tranquilles, si vous ne voulez pas qu'on vous tue ! dit le vieillard d'une voix gutturale, en un mauvais anglais.

— Ceci s'adresse surtout à Harry Dickson, dit la femme d'une voix sourde, très masculine.

Le détective vit qu'il se trouvait devant des gaillards décidés à l'action, il comprit d'ailleurs que le chauffeur était leur complice, il haussa les épaules et se tourna vers sa voisine effrayée.

— C'est surtout à moi que cela s'adresse, vous venez de l'entendre, mademoiselle Newman, dit-il d'une voix rassurante, j'espère qu'il ne vous sera pas fait de mal.

— En effet, pas de mal, dit le vieillard, mais Dickson doit se tenir tranquille.

Malgré sa fureur, Jack Belvair jeta au détective un regard plein d'admiration.

— Oh ! Dickson... vous ne seriez pas Harry Dickson, si vous ne vous tiriez pas de là, et nous avec vous ! dit-il.

Mr. Pettycoat était le plus mal en point : la sueur lui perlait jusqu'au bout du nez, il tremblait de tous ses membres.

— Monsieur Dickson ! Vous nous devez aide et protection, à moi surtout, qui donne des conférences rétribuées par le département de l'Agriculture. Ne pourriez-vous faire valoir à ces... messieurs et dames avec leurs revolvers, que vu l'importance de ma mission, ils devraient

me laisser descendre immédiatement.

» Naturellement, je m'engage sur l'honneur à ne rien dire à personne, ajouta-t-il avec empressement.

— *No !* fit la vieille femme de sa voix grave, la voiture ne s'arrête pour personne, et vous devez vous tenir tranquille.

— Vous savez quoi, monsieur Cerise, dit le mécanicien, vous devriez donner ici votre conférence, pour nous tous. Cela aidera à faire passer le temps. Et pour ces deux braves gens avec leur rigolo, vous pourriez parler de pruneaux, ils s'y entendraient peut-être mieux qu'en vos cerises.

Mr. Pettycoat poussa un gémissement et ne répondit pas.

Harry Dickson observait les deux bandits qui les tenaient sous la menace de leurs armes.

« Ce sont les deux lascars de Shawfield Street, se dit-il, je les reconnais à présent. Ils sont très bien maquillés. »

Au roulement de la voiture, à l'obscurité absolue des vitres, on pouvait se rendre compte que le bus avait quitté Londres. La vitesse augmentait prodigieusement. Les verres bleuis de la cloison avant ne permettaient aucune vue sur la route, si ce n'est le vague halo lumineux des phares.

— Il en met des kilomètres, bougonna Jack Belvair, pour le moins du soixante, ou du soixante-dix à l'heure.

Subrepticement, le détective consulta la mignonne boussole encastrée dans le bracelet de sa montre, il constata une direction ouest, précise.

— Combien de temps ce voyage durera-t-il ? se plaignit Mr. Pettycoat.

— De ce train, pas loin de trois heures, dit froidement le détective.

Il vit que les gardiens cillaient légèrement.

— Mais alors... vous savez où nous allons, monsieur Dickson ? s'écria Mr. Pettycoat.

— Peut-être... peu importe d'ailleurs, répondit évasivement le détective.

La conversation cessa, comme coupée au couteau.

Chacun poursuivait ses pensées inquiètes.

À un certain moment, des larmes perlèrent aux beaux yeux de Miss Arabella, ce qui provoqua à l'adresse des bandits un regard furieux de Jack Belvair.

À de rares intervalles, l'autobus ralentissait sa marche, pour reprendre ensuite, et de plus belle, sa grande vitesse.

— Sans ce satané brouillard, l'un ou l'autre policier aurait pu nous remarquer, murmura le mécano, et se demander ce qu'un autobus régulier de Londres vient faire dans son patelin. Mais je me demande comment il trouve sa route à travers cette marmelade à l'eau de pluie.

Harry Dickson, qui avait vu la lueur orange des disques Sidac filer devant eux sur la route, sourit d'un air entendu.

« Voilà un perfectionnement que nos bons conducteurs d'autobus londoniens ignorent, je vois, se dit-il, mais non les gens qui viennent de s'emparer de nous ! »

Les heures passaient, interminables.

— Voilà bientôt trois heures que cela dure, marmotta Jack Belvoir. À la vitesse qu'ils y ont mise, ces bougres ont dû nous faire traverser l'Angleterre dans le sens de la largeur. Je suppose que la machine n'est pas amphibie et qu'elle ne se mettra pas à naviguer sur le canal St. George ! À moins qu'ils n'aient pris une autre direction et qu'ils nous emmènent chasser le grouse en Ecosse ?

Comme il finissait de parler, la voiture ralentit, puis s'engagea sur une très forte pente, et les freins grincèrent violemment.

Des parois noires passèrent le long des vitres, et brusquement, ce fut la halte.

Les deux gardiens levèrent leurs revolvers.

— Il faut descendre !

— Ce n'est pas malheureux, déclara Jack Belvoir, je croyais qu'elle nous menait à la cave, cette satanée bagnole.

Il n'avait pas cru si bien dire, le brave garçon, l'autobus venait, en effet, de stopper dans une immense crypte sombre, large comme une esplanade, et chichement éclairée par un unique globe électrique.

Les voyageurs foulèrent un gravier sec qui crissa sous leurs pas.

Dans l'ombre, ils virent des formes s'agiter, et reconnurent une douzaine de petits hommes bruns, armés jusqu'aux dents.

— Mince de mascarade ! gouailla le mécano.

Ils entourèrent Miss Arabella, Jack Belvoir et Mr. Pettycoat, et, sur un ordre bref, la troupe se dirigea vers les sombres profondeurs de la crypte. Quatre d'entre eux restèrent près de Dickson, à qui ils empêchèrent de suivre ses compagnons.

Tout à coup, un homme en imperméable s'approcha de lui et le salua d'un large coup de chapeau.

— Bonsoir, monsieur Dickson ! dit-il d'une voix légèrement chantante.

— Je m'attendais à vous voir, monsieur, répondit calmement le détective.

— Je n'en doute pas, sir.

C'était le Dr Pereiros, autrement dit *Appletree*.

*

Sans qu'un mot fût échangé, les deux hommes, suivis à distance par quatre gardiens bruns, traversèrent la singulière esplanade.

Si Harry Dickson s'étonnait du monde extraordinaire dans lequel il venait de faire son entrée, du moins n'en laissait-il rien paraître.

Il crut d'abord avoir pénétré dans quelque immense grotte naturelle, mais il renonça bien vite à cette idée. La salle avait la forme d'un énorme hémisphère creux, pareil à l'intérieur d'un gigantesque dôme. Les parois dont Harry Dickson s'approchait maintenant, reflétaient légèrement la lueur de l'unique globe électrique, pendu haut dans le cintre. Le détective supposa qu'elles étaient recouvertes de larges plaques de tôle, se chevauchant curieusement, à la manière des écailles d'un saurien.

Le Dr Pereiros remarqua le regard inquisiteur du détective et lui fournit une brève explication :

— C'est la seule technique qui permette à ce dôme de supporter le poids fantastique de la terre qui nous recouvre, nous sommes ici à une assez grande profondeur.

— Vous avez dû vous servir de certaines excavations naturelles, dit le détective.

— Un peu, mais le monde où vous allez pénétrer, monsieur Dickson, ne doit pas tant que cela à la nature. Peut-être croyez-vous que ces revêtements sont en tôle ?

— Telle est mon idée, en effet.

— Eh bien vous vous trompez. La matière – terre, sable, pierres, minerais, tout le déblai du creusement de ces galeries souterraines – a été vitrifiée par un procédé spécial. C'est une substance dure comme le diamant et dont la densité surpasse celle du mercure. Les immenses travaux entrepris ici n'ont pas nécessité l'évacuation d'un seul grain de sable.

— Vous en venez vite aux confidences, remarqua sèchement le détective.

Pereiros lui jeta un regard empreint de tristesse.

— Pourquoi pas, monsieur Dickson ! Je suis obligé de vous dire : vous voilà désormais prisonnier à perpétuité de ce monde, et, même si vous en sortiez, ce ne serait pas pour divulguer nos secrets.

— Charmante perspective, persifla le détective.

— Ne croyez pas à une geôle d'épouvante, monsieur Dickson, au contraire. Vous serez bientôt étonné par les beautés de cet empire de l'ombre. Vous en serez un citoyen honoré. Venez !

Une galerie transversale s'ouvrait, dont l'aspect tranchait avec la lugubre rotonde d'arrivée.

On s'y croyait transporté soudain dans la salle des pas perdus d'un musée au goût du siècle dernier.

Des vitraux s'ouvraient dans des murailles de marbre veiné. Derrière les verres multicolores se jouait une lumière douce. Un jour tamisé, des plus agréables, y régnait. Le détective sentit un air frais lui caresser les joues.

— Les ozoniseurs travaillent sans relâche, fit remarquer Pereiros.

Une haute porte en bronze verdâtre s'ouvrit sans bruit devant eux. Dickson remarqua les curieuses figures héraldiques burinées dans le métal, il lui semblait avoir entrevu déjà quelques unes d'entre elles, mais, pour l'heure, sa mémoire ne lui apprit rien de plus.

— Voici un salon où nous pourrions parler à l'aise, monsieur Dickson, dit l'étrange maître des lieux, si toutefois vous n'êtes pas trop fatigué. Je vous prie de bien vouloir remarquer tout le confort dont jouit cette pièce. Vous en aurez de pareilles à votre disposition.

» N'oubliez pas que vous êtes prisonnier de notre monde, mais non d'une chambre ou d'un appartement. Vous circulez ici librement...

— Librement, dit Dickson, comme en écho.

— Le mot peut vous sembler ironique, mais il exprime bien mon idée, répondit le docteur sur le même ton triste et déférent. Vous allez vous trouver devant une réalisation tellement surhumaine, que vous n'aurez pas le loisir de vous sentir l'âme brisée d'un captif.

— Vos intentions paraissent excellentes, docteur Pereiros, répondit Harry Dickson. Mais puis-je vous demander alors pourquoi vous me retenez ici, en captivité, après tout ?

» Je n'ai rien relevé contre vous qui permette une arrestation, si ce n'est peut-être – la mort de Scarlett.

Pereiros eut un geste de violente dénégation.

— Non et non, monsieur Dickson ! Je n'ai pas tué votre ami et je n'ai pas donné l'ordre de le supprimer. La fatalité seule est en jeu... la fatalité et... une force dont, sans en être l'esclave, je ne suis pas le maître.

Harry Dickson esquissa un sourire glacé.

— Vous vous entendez admirablement à tourner les mots, à distiller les doubles sens, docteur Pereiros.

Le savant passa la main sur son front. Harry Dickson perçut, non sans stupeur, que cet homme souffrait réellement.

— Monsieur Dickson, dit-il soudain, j'avais un unique ami dans la vie, une chétive créature... oh, ni homme, ni femme, les humains sont bêtes et méchants, mais un animal... une pie !

— Une pie ! s'écria Harry Dickson malgré lui.

— Oui, elle s'appelait Ouga, et je lui avais appris à me nommer du ridicule sobriquet que me valut une cruelle heure d'insuccès.

» Je l'avais depuis des années. Il y a quelques jour, je la perdis. Une annonce parut dans l'*Evening Dispatch*. J'accourus dans Shawfield Street, mais je me méfiais, j'avais le pressentiment qu'un piège se dissimulait là. Mon affection pour Ouga l'emporta. Deux de mes serviteurs me prévinrent que tout était tranquille. Je tombai dans le panneau. L'annonce m'avait trompé. Une fureur terrible s'empara de moi, je songeai à la vengeance. Un coup d'œil à la maison d'en face m'apprit toute la vérité. J'ai le regard terriblement perçant : je vous

aperçus, vous et vos deux amis, à travers les rideaux.

» Alors une peur me vint : Harry Dickson, que j'avais très bien connu, était sur mes traces, sur celles de mon œuvre. Il pouvait compromettre un mystère, qui n'appartient pas à moi seul, le mystère de ce monde-ci.

» Je vous envoyai un avertissement. Mais la mort de Scarlett excita votre esprit de recherche. Je ne vous cache pas que je vous ai craint.

» Un moment j'eus l'idée de vous supprimer. Je passai des jours à lire vos aventures, et cette pensée tragique et criminelle ne persista pas, car une chose ressort de toute votre vie : votre désir de venir au secours de toute détresse réelle... alors...

— Alors... encouragea le détective, qui vit que l'homme hésitait à poursuivre ses confidences.

— Alors, eh bien ! alors, monsieur Dickson, je me suis dit que vous étiez le seul homme qui pût venir à mon secours.

— Hein ? s'écria le détective, et c'est pour cela que vous m'avez fait prisonnier ?

— Oui, monsieur Dickson, c'est pour cela !

Harry Dickson ne s'attendait guère à une pareille déclaration, il eut quelque peine à cacher sa stupéfaction, devant cet appel inattendu, mais il se reprit vite et déclara sèchement :

— Je n'ai jamais négligé un appel au secours, pas même dans des circonstances inhabituelle ? comme celles-ci. Mais avant toute chose, vous allez me dire comment Scarlett est mort.

Pereiros leva les bras au ciel.

— Je ne sais... non, je ne sais pas !

— Dans ce cas, señor Pereiros, vous pouvez me considérer comme un prisonnier, et non comme quelqu'un qui vous prêtera son aide.

Le savant poussa un profond soupir.

— Voyez-vous un inconvénient à me dire d'abord, comment vous avez eu l'idée de vous servir d'*Appletree* pour m'attirer dans Shawfield Street, simplement pour me voir ?

Harry Dickson hésita, mais il lut une telle détresse dans les yeux de l'homme mystérieux, qu'il se décida à parler.

Sans rien lui cacher, il raconta la nuit du 4 octobre, le parc de Cricklewell, la monstrueuse apparition, la fin lamentable d'Ouga la pie !

Le Dr Pereiros l'écoutait en frissonnant. Quand le détective parla de la forme monstrueuse qui s'était emparée du pauvre volatile, il poussa un cri de colère et de douleur à la fois. Et Dickson revit alors au fond de son regard cette lueur de désespoir et de cruauté qu'il y discerna dans la maison vide de Shawfield Street.

— Ainsi c'est lui ! gronda-t-il avec une fureur sourde.

Soudain la clarté se fit dans l'esprit du détective.

— Ce *lui*... comme vous dites, señor Pereiros, est ce lui qui fit mourir Scarlett... de peur ?

Le savant baissa la tête.

— Oui, murmura-t-il d'une voix éteinte.

Harry Dickson se leva et d'une voix ferme.

— Allons, docteur, jouez franc jeu. Malgré la façon cavalière dont vous me fîtes venir ici, et dont vous prétendez me détenir, je vous ai fait confiance. Qui est celui qui semble vous faire peur à vous-même ? Est-ce contre lui que vous demandez mon aide ? Dans ce cas, elle vous est tout acquise.

Lentement le savant secoua la tête.

— Non, monsieur Dickson, ce n'est pas contre lui, mais contre quelque chose de plus terrible encore. C'est tout un récit que j'ai à vous faire.

Harry Dickson le considéra tout au long d'un profond silence.

— Señor Pereiros, dit-il tout à coup, où suis-je ici ?

Le docteur sursauta et sa voix se fit si ténue que le détective eut peine à l'entendre.

— Vous êtes ici dans le « Temple de Fer », monsieur Dickson !

5. La fantastique aventure

— Monsieur Dickson, commença Pereiros, à mon tour de vous parler à cœur ouvert, et je m'excuse d'avance de tout ce que mon récit aura d'incroyable. Vous allez vous croire transporté dans quelque roman d'anticipation de Wells ou de Maurice Renard.

Hélas ! tout est pourtant réel, terriblement réel. Comme je voudrais que ce ne fût qu'une fiction ! Avez-vous entendu parler de mes travaux de jadis ?

Harry Dickson fit signe que oui.

— Vos singuliers efforts pour tâcher d'atteindre notre satellite, dit-il avec un léger sourire.

Mais Pereiros le regarda avec gravité.

— Ne souriez pas, monsieur Dickson, mais écoutez la fin de mon histoire avant de vous prononcer de l'une ou de l'autre façon.

» Je suis né au Venezuela, à Caracas. Après d'excellentes études dans les plus célèbres universités d'Europe, je regagnai l'Amérique méridionale. Je choisis le Brésil comme terre d'expérience. Ce n'était pas la science qui m'y attirait, mais la soif des richesses. J'allai à la recherche des temples disparus, ou plutôt ensevelis, de la région des forêts vierges.

» J'avais remonté le fleuve Amazone au-delà de Manaos, limite extrême de la civilisation. Je ne m'étais pas fié aux indigènes qui sont paresseux, chapardeurs et peu vaillants, mais j'avais à ma solde une troupe de braves petits Antillais, des insulaires des îles Sous-le-Vent, qui avaient servi dans les plantations de mon père, et m'étaient tout à fait dévoués.

» Jusque-là je n'avais pas eu beaucoup de chance. Devant la forêt hostile, le fleuve dangereux et plein d'embûches, je pensai à la retraite, et à la ruine de mes espérances.

» Je réfléchissais à cela un soir, auprès du feu de campement, quand soudain mes hommes se mirent à crier. Une fantastique étoile venait de surgir au ciel et s'approchait de la terre avec une grande vélocité. Au bout de quelques minutes, d'étoile qu'elle était elle devint soleil, et tout l'horizon s'embrasa.

» Un tonnerre terrible roula, et au loin une torche immense fusa de la forêt.

» Je craignis un incendie forestier qui aurait pu nous être fatal à tous. Mais, heureusement, la journée avait été orageuse et, presque

aussitôt après la chute enflammée, s'abattit une pluie diluvienne.

» Il me fallut attendre jusqu'à l'aurore pour partir en exploration vers le point de chute probable du bolide. Encore mes hommes refusèrent-ils de m'accompagner, alléguant que le diable était venu ; seuls deux de mes plus dévoués serviteurs, Ilano et Mango, consentirent à me suivre.

» Il nous fallut des heures pour nous frayer un chemin à travers la sylvie avec nos sabres de brousse, enfin une fumée monta devant nous dans le ciel. Nous vîmes des arbres carbonisés, et une masse sombre à moitié enfoncée dans le sol.

» Je vis que c'était une énorme olive en métal, ne présentant aucune solution de continuité. Je me mis à y donner des coups de pioche, et elle résonna comme une conque. Tout à coup Mango s'enfuit en criant de terreur :

« – Quelqu'un appelle à l'intérieur ! » cria-t-il.

» À grand-peine, je pus m'approcher du singulier scaphe, dont la paroi était encore brûlante, mais alors, moi aussi, j'entendis :

« – Gurrhu ! Gurrhu ! »

» C'était un appel, à la fois farouche et douloureux, je me mis à crier à mon tour, et la voix intérieure de répondre :

« – Gurrhu ! Gurrhu ! »

» Je m'acharnai en vain sur la coque ; tous mes instruments s'émoussèrent. Ce fut encore Mango qui découvrit une sorte de filet cuivré, à peine perceptible, entourant une des pointes de l'olive. J'y introduisis une lime à froid, puis je donnai des coups de marteau désespérés. Enfin un déclic se produisit et une fente apparut.

» Chose étrange, un air glacé souffla avec force de l'intérieur ; mais je m'enhardis et bientôt une ouverture assez grande bâilla.

» Le scaphe était ouvert !

» À l'intérieur tout était sombre, la voix s'était tue, je fis donner nos torches électriques qui ne nous quittaient jamais.

» D'abord j'aperçus un fouillis d'objets étranges. Alors, accroupi sur une sorte de matelas de cuir noir, je le vis : *Lui* !

» Vous en avez vous-même donné une description, monsieur Dickson, je ne la referai donc pas en son entier. Tout pourtant en cette créature rappelait l'homme, mais quel corps amorphe et mal équilibré ! Sa tête était colossale, ses bras horribles, ses jambes comme atrophiées, lui permettaient seulement de ramper. Le corps avait une consistance flasque et en même temps résistante comme le cuir bouilli. Une continuelle viscosité en suintait, qui permet à l'être de séjourner dans des températures atroces, même dans la flamme, à la façon des salamandres.

— Les traces de limace géante, murmura Dickson en se remémorant les paroles de Tom Wills.

Le señor Pereiros approuva, puis il continua :

— Avec dégoût, avec crainte, je m'approchai du monstre immobile, et je vis alors qu'il était vilainement blessé. Je pensai au crâne une plaie effroyable, d'où coulait un sang noir, je versai du rhum dans l'énorme bouche fétide.

» Enfin la chose immonde remua et je m'écartai prudemment ; mais elle était intelligente, formidablement intelligente. Je devais le découvrir plus tard. Elle comprit que je venais de lui prêter une aide secourable et sa voix se fit de nouveau entendre, très douce cette fois, comme un ronron de chat géant :

« – Gurrhu ! Gurrhu ! »

» Je restai quinze jours à le soigner, l'arrachant certainement à la mort.

» L'être le comprit et me manifesta, à sa façon, une véritable gratitude.

» Mes deux serviteurs avaient comme moi, surmonté leur aversion et l'aidaient de leur mieux. Sa nourriture nous causa d'abord beaucoup de soucis, jusqu'au jour où Ilano apporta une pintade vivante. Le monstre la lui arracha littéralement des mains et la dévora avec un immonde plaisir. Depuis il engloutit de grandes quantités de viande fraîche.

» Au bout de ces quinze jours, il nous réserva une surprise colossale : il se mit à parler.

» Non dans son bizarre langage guttural, mais en espagnol.

» Oui, l'être nous resservit les mots usuels que nous utilisions mes serviteurs et moi en montrant qu'il comprenait fort bien ce qu'il disait.

» Ce fut un élève docile et merveilleux : dix jours plus tard, il soutenait parfaitement une conversation, certes l'intonation gutturale persistait, les consonnes étaient étrangement sifflantes, mais la phrase était bien construite avec même un souci d'élégance.

» Alors, je crus le moment venu pour l'interroger sur son origine, sur son étrange arrivée. Il se renferma dans un mutisme obstiné.

» À chacune de mes questions, j'obtenais un grondement presque furieux comme réponse. Mais il me posait des questions innombrables, sans se lasser, s'intéressant énormément à notre civilisation qui lui paraissait complètement étrangère.

» Mais pendant la léthargie première de l'étrange visiteur, j'avais eu le loisir d'explorer son navire, car c'en était un.

» Il y avait là des engins bizarres, dont je ne comprenais ni le sens, ni l'utilité. Pourtant j'eus l'intuition qu'ils servaient à une navigation sidérale. Il y avait entre autres un stabilisateur, puis un appareil régulateur de vitesse, prodigieux, dont je ne compris ni le mécanisme, ni le maniement.

» Un jour le monstre, que nous appelions Gurrhu, me dit :

« – Pereiros, vous voulez être riche ?

» — Comment entendez-vous cela, être riche ? demandai-je étonné.

— Pour vous, c'est posséder la chose qui leste mon navire, dit-il, ouvrez ces trappes du fond. »

» Monsieur Dickson j'ai failli hurler : il y avait là une cale littéralement bondée d'or, et même de lourdes sphères de platine pur !

« – Prenez ce qu'il vous faut pour partir en Europe, dit Gurrhu. »

» J'abrège, monsieur Dickson. Je parvins à fréter sur l'Amazone un bateau qui nous reconduisit vers la mer. Gurrhu sembla très bien comprendre qu'il devait se cacher et je n'eus pas de passager clandestin plus docile.

» Je louai un yacht pour traverser l'Atlantique, car Gurrhu voulait connaître Londres. Chose curieuse : il reconnaissait très bien les villes d'Europe, mais seulement vues à vol d'oiseau, sur plan !

» Une fois sur le sol anglais, je trouvai un homme d'affaires pour conclure l'achat clandestin d'une vaste propriété. J'achetai Cricklewell pour une somme fabuleuse, et grâce à notre or, le secret fut total.

» Gurrhu, tout en étant affreux, se montrait sociable et même agréable compagnon, car son intelligence était prodigieuse.

» Quelque temps après, je construisis la fusée, qui retomba après ses premières minutes d'envol. Je m'en montrai très marri, car j'avais escompte la gloire et l'admiration de mon prochain.

— Halte ! fit Harry Dickson, comment l'idée vous en vint-elle ?

Pereiros rougit et, loyalement, se confessa.

— Je ne croyais plus qu'une chose : Gurrhu était un Sélénite. Un habitant de la lune ! J'avais relevé en cachette le plan de son scaphe, et je fis construire à Londres un modèle réduit de l'appareil, ainsi que des engins qui s'y trouvaient. Hélas ! Quelle déconvenue, la fusée retomba ! Il y eut pourtant des savants pour m'admirer, pour croire à mon génie, bien que je ne fusse rien qu'un vulgaire copiste !

— On pourrait en conclure que l'étrange appareil n'était pas d'origine extra-terrestre, opina Harry Dickson.

— C'est vrai, monsieur Dickson, et je me le suis dit depuis lors. Mais entre-temps, le mystérieux visiteur me donna matière aux plus vastes stupeurs.

» Des engins invraisemblables furent construits sur ses indications. Comme des taupes d'acier, ils se mirent à fouir le sol de Cricklewell. Ce n'était pas trop difficile, car nous avons, ici et là, trouvé l'ouvrage tout fait, notamment des mines et des carrières abandonnées depuis un demi-siècle.

» Le monde souterrain que voici fut réalisé en moins de deux ans, avec ma petite équipe d'insulaires. Un monde que dix mille ouvriers terrestres, conduits par cinq cents ingénieurs, ne créeraient pas en cinquante années de travaux surhumains !

— À propos, señor, dit tout à coup Harry Dickson, Gurrhu vint-il à Londres ?

Pereiros baissa la tête.

— Oui, monsieur Dickson, dans une auto spéciale... Il était très habile pour se dissimuler.

— Et des femmes et des jeunes gens disparurent ! dit tout à coup le détective.

Le savant poussa un cri de détresse.

— Je n'y suis pour rien ! s'écria-t-il avec désespoir. Grâce à son or, il est parvenu à circonvenir quelques-uns de mes serviteurs, presque tous même, car seuls Ilano et Mango, que vous connaissez, me sont restés complètement fidèles.

» Ecoutez encore ceci, monsieur Dickson... Gurrhu a appris à lire ! Avec une vélocité déconcertante. Et savez-vous les êtres qu'il s'est mis à adorer ? Non ? Eh bien les monstres les plus féroces de l'histoire : Caligula et Néron !

— Ainsi, murmura Dickson tout bas, les malheureux disparus...

— Hélas ! gémit Pereiros... c'est alors qu'il fit construire cet horrible temple de fer, gardé par les plus terribles fauves de la création. Il y a installé une divinité affreuse qu'il adore...

— Qui donc ?

— Moloch ! Le monstre aux entrailles de feu, à la gueule de fer ardente, hurla le docteur.

Pereiros s'était tu, avec peine il ajouta encore :

— Il est devenu tout à coup méchant, sanguinaire, féroce, il aime la souffrance des victimes, il se réjouit de les entendre crier, de voir leurs blessures, leurs tourments.

— Et ce n'est pas contre lui que vous demandez mon aide ! s'écria Dickson.

— Non, je ne sais... Depuis quelque temps, Gurrhu lui-même semble avoir peur, et mes serviteurs affirment qu'un être, presque semblable à lui, mais autrement effroyable, hante ce monde, erre autour du temple de fer.

— Depuis quelque temps, murmura Dickson, précisez donc, des mois, des semaines ?

— Quelques semaines, oui...

— Attendez. Depuis le jour où vous avez perdu la pie savante par exemple ?

Pereiros regarda Dickson avec une frayeur émerveillée.

— Homme prodigieux, c'est bien cela !

— Un instant ! Vous souvenez-vous du bolide ardent de la nuit du 4 octobre ?

— Du bolide ? Quel bolide ?

— C'est vrai je ne vous ai pas dit ce qui nous attira dans le parc de

Cricklewell, dit Harry Dickson. Et, en quelques mots, il retraça le début de son aventure.

Pereiros lui laissa à peine le temps d'achever.

— Je comprends ! Oh ! c'est terrible ! Un autre scaphe est arrivé ici ! Peut-être un nouveau monstre est-il descendu de la lune, plus terrible encore que Gurrhu, et que celui-ci redoute !

— Allez explorer le parc, commanda Harry Dickson.

Pereiros le regarda indécis.

À ce moment, un bruit de pas rapides se fit entendre et la porte fut poussée.

Un des hommes bruns, que Dickson reconnut comme un de ses ravisseurs, bondit dans la pièce.

— Maître ! Maître ! sanglota-t-il en espagnol.

— Qu'y a-t-il, Mango ?

— Gurrhu a découvert la jeune dame qui était dans l'autobus.

— Eh bien ? cria le savant.

— Il l'a fait conduire dans le temple de fer !

— Le démon ! hurla Pereiros.

Harry Dickson s'était levé.

— Docteur, dit-il, faites-moi rendre immédiatement les revolvers que j'avais sur moi en venant ici, et conduisez-moi au temple de fer.

— Monsieur Dickson, c'est la mort pour vous !

— Et vous croyez que je vais laisser martyriser, puis tuer une pauvre jeune fille, tandis que je suis ici à mon aise dans votre salon. Obéissez, Pereiros, ou par Dieu qui nous entend, je vous tuerai de mes propres mains !

Le docteur s'inclina, les larmes aux yeux. — C'est bien, monsieur Dickson, je vous conduis, et je mourrai avec vous s'il le faut.

6. Tom Wills

s'en va-t-en guerre !

Et Tom Wills ?

Que l'on ne s'étonne point : le valeureux jeune homme était bien moins loin de son maître, qu'on ne serait en droit de le supposer.

Malgré sa toux et ses yeux larmoyants, il s'était promis de ne pas laisser son maître partir seul à l'aventure.

Résolument il trompa la surveillance de Mrs. Crown, gagna au pas de course un garage ami tout proche, y emprunta une petite automobile assez rapide, et se lança à la poursuite de l'autobus de Battersea pris par le maître. Il ne tarda pas à le rejoindre.

À travers quelques déchirures du brouillard, il put voir Harry Dickson, sagement installé sur la banquette de la voiture, et, intérieurement, le jeune homme se réjouissait de cette filature, comme d'un bon tour qu'il allait jouer à son maître.

Jusqu'à Chelsea Bridge le jeune homme ne se méfia pas le moins du monde.

Il poursuivait facilement la lourde voiture. Mais, arrivé là, il vit que le détective ne descendait pas. Bien plus, l'autobus sembla soudain s'animer d'une vie nouvelle. Il fonça littéralement dans le brouillard et prit la direction du West End. Tom Wills se lança à la poursuite, confiant en la vitesse de sa voiture. Mais il comptait sans la fatalité.

Un embarras de voiture, un cafouillage en règle, lui firent perdre cinq précieuses minutes, pendant lesquelles le bus s'éclipsa dans le fog, et prit de l'avance.

Se fiant à sa bonne étoile, Tom Wills traversa la partie la plus cossue de Londres à aussi bonne allure que possible.

Ces quartiers riches s'endormaient déjà, peu d'automobiles y circulaient à cette heure tardive.

La banlieue se dessinait avec ses parcs dénudés, ses jardins dépouillés, quand il crut reconnaître, au loin, dans la brume atténuée, le halo rougeâtre des disques Sidac des phares de l'autobus.

Il appuya sur l'accélérateur et pour la deuxième fois la fatalité s'en mêla : la panne.

Tom Wills connaissait mal la marque de la machine qu'on lui avait confiée au garage. Il reconnut une de ces vagues bagnoles que des revendeurs sans scrupules retapent et maquillent tant bien que mal.

Un moment il eut l'idée d'alerter Goodfield, mais il songea que son maître ne serait pas satisfait de devoir son salut à une intervention de la police officielle. Harry Dickson ne lui avait-il pas appris à compter avant tout sur lui-même ? Aide-toi, le ciel t'aidera ! Le grand détective se plaisait à citer cette courageuse devise, et un de ses livres de chevet était l'œuvre du doux philosophe Samuel Smiles, portant ce titre.

— Aide-toi... grogna Tom, en trifouillant dans le moteur, il me semble que je le fais et sans le secours d'un garagiste ou d'un passant. Je voudrais bien que le ciel y mette un peu du sien !

Et sans doute que cette prière, un peu irrévérencieuse, fut entendue là-haut, car soudain le moteur ronfla, et, comme Tom s'asseyait au volant, le brouillard se dissipa quelque peu.

Mais il avait perdu près d'une heure.

Où aller ? La nuit était immense autour de lui. Jamais la campagne de la banlieue de l'Ouest londonien, si harmonieuse sous le soleil, ne lui avait paru plus hostile, plus menaçante.

Il roulait, suivant à tout hasard le fil de la large route, quand il freina brusquement ; des objets étincelaient sur le sol dans la clarté de ses phares : des pièces de monnaie blanche semées à plusieurs mètres d'intervalle, presque en ligne droite. Cela pendant une vingtaine de mètres, et soudain étincela un objet étroit et long, un crayon en argent qu'il connaissait bien, celui d'Harry Dickson.

Tom poussa un cri de joie : c'était un signe du maître ! Les pièces de monnaie, semées à profusion, devaient fatalement attirer l'attention du passant, qui se mettrait à chercher et devait tomber sur le crayon aux initiales du détective.

Mais ce passant était Tom, et le ciel en était doublement béni.

Les planchers des bus londoniens manquent rarement d'interstices et Harry Dickson, parvenant à tromper la surveillance de ses gardiens, avait semé des signes à profusion.

— Me voici donc dans la bonne direction, murmura Tom Wills, voyons où conduit ce chemin... je viens de dépasser Windsor.

À côté d'une borne kilométrique, se dressait un poteau indicateur aux bras grêles, braqués vers les points cardinaux.

— Bristol 140 kilomètres, lut le jeune homme.

« Bristol ! Bristol ! se dit-il, il n'y a pas si longtemps que l'on s'est promené par là. Voyons c'était exactement le 5 octobre, le lendemain du soir où... Oh ! par le nouveau bonnet de Mrs. Crown, je sais maintenant où s'en est allé cet autobus du diable. »

« En avant vers Cricklewell ! Quelle veine ! j'ai deux excellents revolvers et assez de munitions pour supporter un siège ! »

À toute vitesse son auto fila dans la nuit.

... Quelle heure ? Avec un peu de mécontentement Tom Wills remarque que sa montre s'est arrêtée, mais peu importe.

Il vient d'atteindre l'énorme mur gris du domaine maudit.

Il s'oriente. Voici le fleuve à sa droite, maintenant qu'il tourne le dos à Bristol. Il a dû faire un détour pour ne pas être bloqué devant l'estuaire, que les ferry-boats ne traversent pas la nuit. La route fut longue et ardue... n'importe, il est arrivé. Il y a un Dieu pour Tom Wills, c'est ce que le jeune homme se dit, et il n'en est pas peu fier.

Il cherche vainement la petite poterne, à la fin il la découvre, alors qu'il avait presque le nez dessus.

Voici l'immense parc, un peu moins sombre aujourd'hui, car le brouillard a complètement disparu, et une lune ronde, frottée d'argent, rit à la cime des arbres. Tom distingue fort bien, à travers la futaie, la masse compacte et noire du vieux château seigneurial.

L'ombre grêle de la potence s'allonge sur la pelouse et son aspect n'est pas des plus réjouissants.

Il s'est rappelé l'étrange forme rampante de la nuit du 4 octobre, et voici qu'elle est revenue. Il la voit se défiler entre les avoines folles, écailleuse, teinte de clair de lune.

D'une main ferme, il ajuste son silencieux sur son revolver et attend, l'arme braquée, car la forme s'est immobilisée et une affreuse tête plate s'élève.

Tom Wills la reconnaît : c'est un puissant serpent python, de taille à étouffer un bœuf.

Comment le monstre des jungles équatoriales est-il venu ici ? Voilà un problème que Tom Wills ne songe pas à résoudre sur l'heure. Il ne pense qu'à défendre chèrement sa peau.

Mais le reptile ne semble pas se soucier de Tom Wills, il guette attentivement la petite porte de service à l'extrême bout de la façade du manoir, et cette porte vient de s'ouvrir.

Une silhouette menue s'y encadre, descend les marches et s'avance dans le clair de lune. Tom Wills la reconnaît : c'est un des hommes qu'il a vu dans Shawfield Street.

Il continue son chemin avec insouciance, le python tourne lentement sa hideuse tête squameuse vers cette proie inattentive.

L'homme est peut-être un ennemi, et pourtant le jeune homme, élevé à l'école chevaleresque d'un Harry Dickson, ne songe qu'à le soustraire au danger.

Comment faire ? Crier ? L'avertir en courant vers lui ? Impossible, car le monstre est entre eux deux, il est trop tard également.

Avec une vitesse foudroyante le serpent s'élance, il semble avoir des ailes. L'homme le voit... mais il n'a plus le temps de fuir, il ne peut que pousser une clameur de détresse. Déjà l'ophidien géant l'entoure de ses anneaux mortels.

— Plop ! Plop ! Plop !

Trois coups secs comme des branches mortes qui se cassent dans le

vent.

Tom Wills a dû viser à un pied de la tête de l'homme.

Mais les trois balles ont porté. L'affreux crâne plat n'est plus qu'une bouillie sanglante, et la terrible queue fouette l'air dans les affres d'une abominable agonie. Mais l'homme a roulé à dix pas, et se relève, meurtri, courbaturé, mais vivant.

Maintenant que Tom le voit sauvé, il voudrait bien se retirer, car il ne sait pas quel accueil il fera à son sauveteur.

Mais que le jeune détective se rassure ! L'Antillais l'a vu à son tour, et brusquement il se jette à genoux devant lui et se met frénétiquement à lui baiser les mains, puis le revolver encore fumant, à balbutier des paroles de gratitude.

— Ilano vous doit la vie ! Ilano appartient corps et âme à l'homme inconnu au bizarre fusil, qui ne fait pas de bruit.

Tom Wills sent immédiatement tout le profit à tirer de cette nouvelle aventure. Il prend l'homme sous le bras et le conduit dans l'ombre des arbres.

— Suis-je vraiment un inconnu pour vous ? demande-t-il.

L'insulaire baisse tristement la tête.

— Ilano n'est pas méchant, mais Ilano obéit à son maître, qui est un bon maître.

— Très bien, mais Ilano ne répond pas à ma question, insiste Tom Wills.

Son protégé lève vers lui des regards suppliants.

— Ilano reconnaît très bien l'homme courageux. Il l'a suivi souvent dans les rues de Londres, il sait qu'il est l'ami du grand magicien blanc que le maître craint très fort.

— Harry Dickson ?

L'indigène approuve.

— Harry Dickson, oui... un homme qui a des yeux très clairs qu'on n'aime pas regarder, car ils voient tout.

— Et Harry Dickson est venu ici, avec l'autobus volé à Londres ?

— Oui, dit l'homme à voix basse et comme à regret.

— Lui a-t-on fait du mal ?

Ilano relève fièrement la tête.

— Oh ! non, le maître a beaucoup de respect pour Harry Dickson, je le sais, il ne lui fera aucun mal. Ils sont ensemble maintenant et ils sont déjà très bon amis, ajoute-t-il gravement.

Tom Wills sourit.

— J'en doute un peu, ne vous déplaît, monsieur Ilano, mais cela ne fait rien à l'affaire, il faut me conduire vers lui.

Ilano a un recul effrayé et son visage prend un teint cendré.

— Difficile ! Impossible ! Non seulement Ilano risque la mort, mais également l'homme valeureux qui le sauva.

— Peu importe, dit Tom Wills d'une voix décidée, venez, Ilano, sinon je trouverai seul, je vous assure, et j'aurai recours aux bons services de ce revolver, dont je sais me servir, vous l'avez vu !

— Oh ! oui, répondit l'insulaire avec admiration, trois balles dans la tête du vilain serpent, qui est bien mort ! Mort comme une souche, comme une pierre !

» Ilano sera toujours reconnaissant au vaillant gentleman.

— Ce sont de belles paroles, Ilano, dit doucement Tom Wills, mais cela ne suffit pas, il faut des actes, comme on dit chez nous. Conduisez-moi vers Harry Dickson.

L'indigène réfléchit, puis il fit signe à Tom Wills.

— Venez, dit-il simplement.

... Ils entrèrent par la porte de service, qu'Ilano ferma soigneusement derrière eux. Un simple lumignon brûlait dans une antique lanterne aux vitres de corne, et ne donnait qu'un mince halo de clarté jaune.

Elle suffit cependant à Tom Wills pour apprécier le délabrement des lieux.

Des murs lépreux, mangés de lichens et de pariétaires, les entouraient ; ils suivirent une sorte de vestibule dont les dalles branlaient sous leurs pas.

Une affreuse odeur de putréfaction végétale régnait, des vents coulis leur soufflaient dans la nuque, ce qui fit penser à Tom que c'était là l'ambiance rêvée pour guérir son rhume.

Quand le vestibule fut parcouru, ils s'arrêtèrent devant un sombre escalier en spirale qui s'enfonçait sous terre comme une vrille.

Ilano fit signe à Tom de le suivre, et, après un instant d'hésitation, le jeune homme obéit.

L'escalier tanguait sous leur pas, des marches manquaient, Tom avait l'impression de longer un précipice sans fond, d'où montaient des relents de mort. La descente fut pourtant moins longue qu'il se l'était imaginé.

Bientôt il foula la terre ferme. Si l'on peut appeler terre ferme une sorte de sable visqueux, tremblant comme une gelée, et dans lequel on s'enfonçait jusqu'aux chevilles.

Ilano s'était arrêté devant un mur luisant de salpêtre, et sa main experte en tâtait les aspérités. Tom entendit un léger bruit métallique ; aussitôt son compagnon souffla la lumière.

— Donnez-moi votre main, murmura-t-il, Ilano connaît le chemin dans l'obscurité.

Le jeune détective sentit sous ses pieds un sol parfaitement sec cette fois-ci, presque moelleux, comme s'il eût foulé un tapis un peu dur.

Instinctivement Tom Wills compta ses pas. Il en fit exactement trois cents, jusqu'au moment où son guide fit halte.

— Venez, mettez-vous tout près de moi, et n'ayez pas peur.

Tom entendit comme le glissement d'une porte, et soudain le sol se déroba très doucement sous lui.

— Ilano ! s'écria-t-il.

— Silence ! supplia l'insulaire, ce n'est qu'un ascenseur, mais il descend très vite. Jusqu'ici vous n'avez rien à craindre.

Un heurt très doux se produisit, et Ilano entraîna son sauveteur hors de l'ascenseur invisible.

— Maintenant vous allez pouvoir voir, dit-il, ne vous étonnez pas trop.

Il parlait un anglais civilisé, d'une voix un peu zézayante, douce et agréable à entendre.

Tom Wills entendit les mains de son guide frôler la muraille, puis une paroi pivota lentement sur son axe, et un jour tamisé et laiteux accueillit l'intrus. Le jeune homme ne vit qu'un long couloir faiblement éclairé, dont les parois d'une douce teinte neutre luisaient comme frottées de clair de lune.

Une porte de bronze sombre s'ouvrit devant eux, sans qu'on l'eût sollicitée d'aucune façon, et Tom Wills connut soudain l'enchantement du monde souterrain.

Un merveilleux hall baigné de lumière rose s'ouvrait devant eux.

D'un seul coup d'œil le jeune détective embrassa toutes ses splendeurs : des cariatides de marbre blanc supportaient une voûte qui semblait taillée dans une opale géante ; des dinanderies précieuses reflétaient la lumière, des bas-reliefs magnifiques couraient le long des hautes murailles.

Ilano le précéda résolument et le mena vers une nouvelle porte de bronze vert, qui s'ouvrit.

Cette fois-ci ce fut un salon superbe qui l'accueillit. Il était vide.

Tom Wills vit une expression d'effarement glisser sur la figure d'Ilano :

— Le maître et le grand gentleman blanc étaient là tout à l'heure encore.

— En effet, s'écria Tom Wills, voici le chapeau de monsieur Dickson !

Il venait de découvrir, posé sur un guéridon, le couvre-chef du grand détective.

Ilano tournait en rond d'un air perplexe et craintif à la fois.

Brusquement des pieds nus coururent sur les dalles de marbre du hall, et une longue plainte éclata.

Un petit homme qui ressemblait comme un frère à Ilano bondit dans le salon.

Le visage inondé de sang, son corps souple frémissait de souffrance et de terreur.

— Mango, mon frère, qu'y a-t-il ? s'écria Ilano.

Mango tomba à genoux et porta les mains à sa tête blessée.

— Vite, Mango ! Sauve le maître ! Gurrhu est devenu fou et les bêtes courent en liberté !

— Dieu du Ciel ! cria Ilano, que faire ?

Tom s'élança dans le hall. Une confuse rumeur lointaine s'élevait des profondeurs du monde inconnu. C'étaient des cris de terreur, des sanglots, des hurlements de douleur, des rugissements et des glapissements stridents.

— La voix du maître, qui appelle au secours ! s'écria Ilano.

— La voix de Harry Dickson ! ajouta Tom avec un cri de détresse.

Mais déjà l'insulaire s'élançait, suivi de Tom, le revolver haut.

7. Le temple de fer

Harry Dickson, marchant à la suite de Pereiros et de Mango, passait d'étonnement en étonnement. Comment un pareil monde avait-il pu naître, à quelques lieues des grands centres d'Angleterre ?

C'était une suite de corridors magnifiques, des enfilades de salles superbes, aux marbres incrustés de métaux rares. L'éclairage tenait du prodige : des tubes lumineux, dissimulés dans les corniches des plafonds, répandaient sur toutes choses une clarté égale et très douce.

Brusquement Mango fit halte et se rapprocha d'eux avec un geste d'effroi.

Ils étaient arrivés devant une porte immense, noire, sans ferrures apparentes, luisante comme du fer frotté, menaçante entre toutes.

Pereiros lui-même eut un recul, et Harry Dickson le vit chanceler. Mais il se reprit aussitôt et fit un signe impérieux à Mango.

Celui-ci, tout en tremblant, s'approcha de la muraille, saisit un levier brillant et l'actionna d'une robuste pesée.

La lourde porte fila en l'air comme un rideau de théâtre, démasquant la scène.

Harry Dickson crut que la folie s'emparait de son cerveau tant cela lui parut invraisemblable.

Une colossale rotonde noire, tout en fer, s'ouvrait devant eux. Ici, plus d'éclairage de féerie, mais le rougeoiement tragique de hauts brasiers ardents.

De monstrueux papillons de feu semblaient voltiger dans l'atmosphère.

Une odeur affreuse, de boucane, de chair grillée, de sang, de ménagerie prit le détective à la gorge. Il aurait voulu croire à un cauchemar.

Une énorme statue de fer, aux traits d'une immense bestialité révoltante, lui faisait face, du haut d'un immense socle de pierre noire.

Le ventre du monstre bâillait et Dickson eut peine à soutenir l'éclat du formidable brasier que de petits hommes nus y entretenaient sans relâche.

Les flancs de l'idole chauffés à blanc brillaient tragiquement.

— Moloch ! s'écria Harry Dickson.

Comme si la bête métallique venait de l'entendre, elle ouvrit ses yeux énormes pleins de feu intérieur, sa large gueule bâilla, et des langues de flamme eu jaillirent.

Un hurlement éclata, et, avec horreur, Dickson vit que les serviteurs amenaient un homme ligoté, qui se débattait avec fureur. Il reconnut Mr. Pettycoat. Rapide comme l'éclair le détective leva son revolver, deux coups partirent et deux des bourreaux roulèrent sur le sol, le crâne brisé.

Mais rien ne pouvait plus sauver l'infortuné conférencier. Avec un dernier cri, il disparut au milieu des flammes ronflantes, et une épouvantable odeur de roussi envahit la salle des supplices.

Dans une haute cage de fer, deux êtres humains se tenaient debout, les mains crispées aux barreaux : Jack Belvair et Miss Newman.

Harry Dickson reconnut ses infortunés compagnons de captivité, et eux firent de même.

— Harry Dickson ! Sauvez-nous !

Le détective s'élança suivi de Pereiros et de Mango.

Trois autres valets payèrent de leur vie leur audace à vouloir barrer sa route. Chaque balle de Harry Dickson brisait un crâne.

— Vite ! Vite ! haleta Pereiros, en manœuvrant les trappes.

Le détective vit des ossements sanglants joncher les dalles de la cave, et, en même temps, un mouvement insolite des parois du fond qui s'écartaient.

D'une main ferme, Pereiros manœuvra les leviers extérieurs de la cage, dont la grille glissa.

— Courez, Belvair ! rugit Dickson et le mécano sauta hors de la prison, mais Miss Newman n'en eut pas la force, elle tomba évanouie.

Elle ne toucha pas le sol : les bras robustes du détective la reçurent.

Trop tard ! La paroi du fond s'ouvrait sur des ténèbres menaçantes, d'où quelque chose jaillit en rugissant. C'était un tigre monstrueux aux yeux de braise, qui se jetait sur les hommes.

Harry Dickson, tenant Miss Arabella évanouie, sauta de la cage et se mit à courir vers la porte ouverte du hall de marbre.

Pereiros actionna fébrilement la grille... mais le fauve ne l'entendait pas ainsi, un deuxième saut, plus terrible encore, le porta contre les barreaux... ses pattes se glissèrent au travers, atteignant Pereiros qui roula sur les dalles, sans une plainte, comme foudroyé.

— Mango ! cria le détective tout en courant.

Une sagaie siffla, atteignant le brave serviteur au front.

Alors commença pour Dickson une course effrénée, il tourbillonnait dans la rotonde, car l'accès à la grande porte de fer venait de lui être barré, par une vingtaine de valets bruns armés de piques et de fourches. Jack Belvair en assomma une paire et se vit encerclé, les armes blanches menaçant sa poitrine.

Soudain un rire aigu fusa au-dessus de la tête du détective.

Il leva les yeux et vit...

Gurrhu, le monstre qui lui apparut dans la nuit du 4 octobre, se

tenait assis sur une sorte de trône surélevé, et dardait sur lui des regards horribles de poulpe en furie.

— Courez, Dickson ! Courez ! Il faut vaincre Néron à la course.

Le détective sentit dans la nuque une haleine brûlante et fétide, instinctivement il se baissa.

Une forme souple passa au-dessus de sa tête avec un rugissement de rage, et s'en vint tomber à quinze pas de là.

— Mauvais, Néron ! Mauvais ! glapit Gurrhu.

Le tigre se ramassa sur lui-même, fixant son regard de feu vert sur le détective. Harry Dickson se vit perdu ainsi que la pauvre Arabella. Le bond du fauve allait être décisif.

— Néron, attaque ! grinça le monstrueux Gurrhu.

Le tigre prit son élan, quitta le sol...

— Plop ! Plop ! Plop ! Plop !

Une rafale de coups secs éclata dans le dos de Dickson et il vit s'éteindre les yeux du tigre ; puis le fauve rouler sur le sol en labourant l'air de ses griffe.

— Par ici, maître !

C'était la voix de Tom Wills.

— Plop ! Plop ! Plop !

L'issue vers la porte de fer se dégageait, car ses gardiens bruns y tombaient comme des mouches sous le feu de Tom Wills et les coups de pique d'Illano.

Pourtant la partie était encore bien inégale, mais deux aides imprévus vinrent à la rescousse.

Jack Belvair, dégagé à la faveur de la première panique, s'était emparé à son tour d'une des lourdes piques et en trouait impitoyablement les poitrines brunes.

Harry Dickson, tout en soutenant Miss Newman d'un bras, avait sorti son revolver et cette fois, les détonations éclataient, claires et mortelles.

La horde des insulaires infidèles, ralliés à l'horrible cause de Gurrhu, était battue. Cinq seulement en demeuraient vivants et ils hésitaient à poursuivre la lutte.

Soudain un gargouillement affreux s'éleva ; Gurrhu, le monstre mystérieux, venait de se lever de son siège. Il descendait lentement vers les hommes. En même temps la porte de fer s'abattit avec fracas.

Tous étaient emprisonnés dans le temple de fer.

À la lueur des brasiers, Dickson vit Gurrhu descendre les marches de son trône. Il rampait sur des moignons de jambes, mais ses horribles bras dénotaient une force surhumaine.

Tom et le détective le fusillèrent en même temps.

Le monstre poussa un rauquement de douleur, et l'un de ses yeux saigna, crevé par une balle, mais il poursuivit quand même sa terrible

descente.

— Feu ! cria Harry Dickson.

Une nouvelle salve roula, le monstre vacilla, mais si les balles le blessaient et le faisaient souffrir, elles ne parvenaient pas à avoir raison de la terrible vie, chevillée dans ce corps énorme.

Les chargeurs des brownings se vidèrent en vain : la bête humaine atteignit les dernières marches...

À ce moment, quelque chose d'in vraisemblable se passa.

Derrière le Moloch en feu, une forme se précisa, si effroyable que Dickson voulut fermer les yeux pour ne pas la voir.

Elle était presque en tout point pareille à Gurrhu, mais plus grande encore, et pourvue de bras qui ressemblaient à des tentacules de calmar.

La figure était humaine, mais déformée par une haine sans nom.

Elle ricanait, énorme, gigantesque, et pourtant elle restait immobile, comme sculptée dans un marbre d'épouvante.

Malgré la situation désespérée, Harry Dickson tâcha de rassembler des lointains souvenirs ; ce visage... si abominable, si inhumain qu'il fût, lui rappelait vaguement quelque chose... mais quoi ?

Elle glissa sans bruit devant l'idole ardente, ne semblant pas se soucier des hommes mais n'avoir d'yeux que pour Gurrhu !

Et alors celui-ci la vit.

Il poussa une hideuse exclamation d'effroi et tenta de fuir.

Il n'en eut guère le temps. En quelques secondes il fut happé par les tentacules, mis en loques comme un pantin. Et avec un mugissement de tempête, le nouveau bourreau jeta les restes pantelants de Gurrhu dans les flammes qui les dévorèrent.

La bête demeura un long moment à contempler les flammes, et puis elle disparut comme elle était venue.

Un bruit de ferrailles se fit entendre.

De nouveau les portes de fer venaient de s'ouvrir et tous se précipitèrent hors du temple de la mort en poussant des cris de délivrance.

C'était Pereiros qui, bien que terriblement blessé par le tigre, venait d'actionner les leviers de commande.

Quand tous furent dans le hall aux lueurs d'aurore, la porte se referma pour toujours derrière eux, et Ilano d'une pesée puissante brisa les leviers, murant à jamais le temple de fer.

8. Et pourtant le mystère restera...

Les cinq serviteurs se prosternèrent.

— Vous avez trahi, murmura Pereiros, pâle sous les bandeaux blancs, hâtivement posés sur son front labouré par les griffes du tigre.

Les coupables pour toute réponse baissèrent davantage la tête.

— Vous serez jugés d'après la loi du Sertão.

— Nous le méritons, fut la réponse. Et calmement ils s'agenouillèrent.

— Monsieur Dickson, veuillez emmener mademoiselle dans le salon, dit le docteur, elle ne doit pas assister au châtimement de ces hommes.

— Pardonnez-leur, sir ! implora la jeune fille en pleurant.

— Vous entendez, dit Pereiros, la jeune femme blanche implore le pardon pour vous.

— Nous ne le méritons pas, répondirent sombrement les insulaires.

— Vous avez entendu ? demanda le docteur à voix basse. Allez, monsieur Dickson !

C'était dit d'une façon si grave et si impérieuse à la foi que le détective obéit.

— Mango, Ilano ! Faites votre devoir, ordonna le docteur, et il suivit Dickson, Belvair, Arabella et Tom Wills dans le salon.

Dans le hall il y eut des coups sourds, puis le silence.

Mango et Ilano parurent.

— C'est fait, dirent-ils simplement.

Tom Wills, cédant à la curiosité, jeta un coup d'œil dans le hall, mais il se retira aussitôt pâle d'horreur.

Cinq corps décapités s'allongeaient sur les dalles de marbre.

Soudain Pereiros, malgré ses souffrances, se redressa.

Des grondements sourds ébranlaient le sol.

— Vite ! Sauvons-nous ! Quelque chose de plus terrible encore se prépare ! Le monstre inconnu, dont je connaissais la présence ici, contre lequel j'ai demandé votre aide, monsieur Dickson, est en train d'agir !

» Oui, monsieur Dickson, je me doutais de sa venue... Des hommes ont disparu... Gurrhu était inquiet... J'avais vu des traces plus horribles que les siennes. Mais nous n'avons plus le temps. Je ne sais si nous en réchapperons !

Comme il parlait, une énorme secousse les jeta l'un contre l'autre.

Dans le hall, qu'ils traversaient maintenant en courant, les parois de marbre se lézardaient, les hautes colonnes chancelaient comme des arbres dans la tempête. Des lumières s'éteignaient faisant place à des zones d'ombre.

— Vite ! gémit Pereiros, avant que les machines ne soient atteintes.

Harry Dickson jeta un dernier regard sur les portes de bronze vert, il revit les figures qui y étaient burinées, et soudain il les reconnut.

Au même instant elles s'effondraient avec un bruit de gong effrayant, et le hall s'emplit de ténèbres.

Tous couraient. Le couloir gris, par où Tom Wills était venu, demeurait encore éclairé. Il semblait interminable. Les murs en vacillaient doucement, comme s'ils n'étaient que de vulgaires cloisons de papier peint.

Sous les pieds des fuyards le sol roulait comme le pont d'un bateau ivre.

Ilano qui était en tête se jeta sur le mur de fond qui s'ouvrit.

— Pourvu que les ascenseurs marchent encore ! cria Pereiros.

Ils s'entassèrent pêle-mêle dans une large cage en métal. Le docteur appuya sur un bouton rouge.

Bonheur ! Il y eut un choc léger et l'ascenseur fila vers la surface du soi.

— Cinq minutes de montée, murmura Pereiros, que c'est long !

L'ascenseur se mit à frémir d'une façon inquiétante, on entendit une forte détonation au-dessus du plafond de l'engin.

— Un des câbles vient de sauter ! cria le docteur.

L'ascenseur ne montait plus que par saccades, sollicité par les profondeurs qu'il quittait.

— Nous y sommes ! Faites vite !

Harry Dickson sortit le dernier. Au moment où il mit le pied sur la terre ferme, il chancela, et les bras de Tom Wills et de Jack Belvair l'agrippèrent... Derrière lui, l'ascenseur s'abîmait avec fracas dans le gouffre.

— Oh, même ceci ne restera plus debout ! clama Pereiros.

Ils entendaient en effet autour d'eux des craquements et des sifflements aigus, une lueur rouge voleta devant eux.

Au milieu d'une pluie de pierres et de décombres, ils gagnèrent pourtant l'extérieur, puis, en courant, traversèrent la pelouse.

Il était temps, derrière eux, avec un roulement de tonnerre décuplé, le manoir s'ouvrit comme un château de cartes, s'écroula, et puis de hautes flammes fusèrent de toutes parts.

La dernière chose que Tom Wills vit en se retournant furent les bras grêles de la potence tranchant en noir sur le fond écarlate de l'incendie, mais ils s'agitaient frénétiquement comme s'ils essayaient encore de les retenir !

*

Hors du mur d'enceinte, une surprise les attendait : le bon gros autobus londonien était là.

— Je ne suis pas un voleur, monsieur Dickson, dit Pereiros, et Ilano, quand il sortit du manoir il y a quelques heures, avait pour mission de reconduire cette voiture aux environs de Londres et de l'y abandonner.

Tom Wills trouva la chose singulièrement réconfortante que de lire, après l'aventure incroyable qu'il venait de vivre, les mots : Oxford Street-Battersea Road, sur les flancs bruns de la populaire voiture.

— Eh bien, elle nous reconduira chez nous ! dit Dickson de bonne humeur.

— Pauvre Mr. Pettycoat, pleura Miss Arabella.

— Et les gens de Battersea qui rateront leur cure de cerises

fraîches ! riposta Jack Belvair.

— Oh ! je vous en supplie, monsieur Belvair, dit doucement la jeune fille.

Ils s'assirent dans un coin l'un très près de l'autre, et, jusqu'à la fin du voyage, ils s'occupèrent très peu de leurs autres compagnons.

— Monsieur Dickson, dit Pereiros quand l'autobus roula sur la route du prodigieux retour, je regrette de devoir vous dire que le mystère de tout ceci est devenu aussi grand pour moi que pour vous.

— Pas tant que vous le croyez, monsieur Pereiros, dit malicieusement le détective. Du moins je parle pour moi.

— Voulez-vous dire que vous y comprenez quelque chose ?

— Quelque chose ? Oui et non. À propos savez-vous ce qu'il y avait de gravé sur les portes de bronze de votre salon à jamais perdu ?

— Franchement dit, non.

— Les armes des Cricklewell, señor !

— Et quand cela serait ?

— Cela me permet de dire que les monstres Gurrhu et Cie n'étaient pas des Sélénites, et que leurs étranges scaphes ne venaient pas de la lune !

— Mais qui étaient-ce ?

— Malgré la terrible déformation de leurs visages, j'ai reconnu quelques traits familiers. C'étaient, señor Pereiros, les derniers des Cricklewell !

— Oh ! je ne comprends pas !

— Une enquête que je menai dans les derniers jours me permit d'apprendre que lors de la grande honte de cette famille, les derniers survivants, qui échappèrent à la potence, émigrèrent en Amérique du Sud.

» Il paraît qu'ils s'enfoncèrent dans les régions mystérieuses, celles dont vous avez atteint les lisières. Avez-vous entendu dire que des tribus mystérieuses, descendant des Aztèques et héritiers de leur vaste civilisation, y vivaient encore ?

— Je l'ai entendu dire, en effet, et j'ajoute que je le crois.

— Ceci maintenant est pure hypothèse, señor.

» Je vois les Cricklewell arriver parmi ces survivants des âges fabuleux.

» On les accueille bien, ils y vivent, ils y font souche. Ils sont intelligents, entreprenants, cruels. Saviez-vous que les Aztèques faisaient subir à certains enfants destinés à leurs temples d'étranges mutilations, qui en faisaient des monstres effroyables destinés à jeter l'effroi dans le cœur et l'esprit des fidèles ?

— Je ne l'ignore pas, et l'histoire en connaît quelques exemples.

— Mais ces déformations tendaient aussi à développer le volume de leur crâne, à amplifier leurs cerveaux, à en faire de terribles

surhommes.

— Oui, je sais, je sais.

— Tels je vois se déformer les enfants des Cricklewell !

» Devenus grands et puissants, ils règnent sur les tribus mystérieuses ; deux d'entre eux – peut-être même qu'ils ne furent jamais que deux – ont conçu l'idée de quitter leur patrie d'adoption, de regagner leur ancien domaine, peut-être de se venger de l'opprobre de leurs pères.

» Un appareil volant est construit, n'oubliez pas que leur intelligence est prodigieuse et qu'ils disposent de moyens inconnus.

» L'un d'eux s'en empare et fuit.

» Mais à peu de distance de son point de départ, c'est la panne... l'accident, et vous le trouvez.

» Connaît-il l'anglais ? Tout m'incite à le croire, mais il vous joue la comédie. Il veut laisser subsister en vous l'étrange idée de son origine lunaire ou planétaire.

» Il a emporté de l'or dont il connaît la valeur. Les Aztèques en possédaient à foison, nous le savons. Grâce à vous, et à son habileté, il arrive à Londres, reconquiert le domaine de Cricklewell.

» Là, il met en pratique tout ce qu'il a appris dans les régions mystérieuses d'où il est venu : la terre des formidables bâtisseurs !

» Mais l'autre Cricklewell, le spolié, est parti à la recherche du fuyard. Il sait que l'appareil ne peut aller loin. C'est probablement lui le cerveau du couple. Il découvre le scaphe, terriblement endommagé.

» Entre-temps, vous êtes arrivé à Londres et des années se passent, Gurrhu redevient le Cricklewell féroce que furent ses pères.

» Dans la sylvie brésilienne, les travaux de réparation continuent, ardu, difficiles. Ce sont aussi des préparatifs de vengeance.

» Le scaphe est prêt. Il part. Il est en ordre cette fois. Il arrive à Cricklewell. Plus que probablement ce fut un engin képlérien, permettant de voyager à des altitudes invraisemblables.

» Vous savez le reste, monsieur Pereiros ?

— Et l'autre Cricklewell vient de détruire le monde réalisé par son frère, après s'être terriblement vengé de lui.

— Cela aussi je le suppose.

— Mais s'il est encore en vie ?

Le front de Dickson se rembrunit.

— Peut-être que l'avenir nous l'apprendra. Je vous le répète, nous n'avons levé qu'un pan du voile du mystère, et ce mystère reste encore à peu près inviolé, car tout ceci n'est qu'hypothèses...

— Voici le roman d'aventures qui se complète, dit Harry Dickson à Tom Wills, six semaines après la fin de Cricklewell Manor. Un roman d'aventures sans intrigue amoureuse n'en est pas un, pour d'aucuns.

Il tendit à son élève un bristol finement gravé : *Miss Arabella*

Newman à l'honneur de vous annoncer son mariage avec Mr. Jack Belvair...

FIN

LA CHAMBRE 113

1. L'hôtel de la Licorne

Dans une de ces vieilles rues faisant partie du labyrinthe de Covent Garden, et qui semblent avoir échappé par miracle au pic des démolisseurs, se trouve encore l'hôtel de la Licorne.

Il y a peu d'années, l'établissement fêta son centenaire, mais les temps nouveaux n'avaient pu lui rendre le lustre et la gloire dont il jouissait dans le passé. En 1820, on parlait de l'hôtel de la Licorne à Paris et à Vienne, comme d'une des plus fameuses hostelleries du monde.

Des têtes couronnées en avaient même franchi le seuil, gardé par une magnifique licorne de pierre blanche.

Aujourd'hui, le monstre héraldique est encore à sa place, bien que durement effrité par les années et les intempéries, mais la riche clientèle a disparu à jamais. Seuls quelques vieux notables de province s'y établissent parfois pendant leur séjour dans la métropole. Les chambres désuètes sont dépourvues du confort moderne, mais elles sont d'une propreté rigoureuse. Jusqu'en 1870, on les éclairait encore à la chandelle, puis vinrent les antiques lampes Carcel qui y furent maintenues jusqu'en 1890 environ.

Les propriétaires cependant firent deux sacrifices au progrès : le gaz à la longue, et le téléphone.

Jadis, la maison comptait plus de cent chambres, ce qui était énorme pour l'époque. Plus tard, des parties furent retranchées de l'immeuble, et d'autres pièces furent à jamais condamnées. Les numéros des chambres sont néanmoins restés, et l'on voit encore des nombres s'inscrire (jusque 130) au-dessus des basses portes des paliers, bien que, de fait, il n'y en ait plus qu'une trentaine à la disposition des voyageurs.

Saviez-vous qu'une des chambres, celle portant le numéro 113, jouit d'une bien vilaine réputation ?

Nous allons relater très sèchement ses hauts faits qui la faisaient passer un peu pour une chambre hantée de forces occultes et mauvaises.

En 1849, un diamantaire hollandais, Mr. De Haan, y est dépouillé complètement de ses précieux sachets de diamants et de brillants. Une valeur totale de 30 000 florins (une vraie fortune à cette époque) disparaît et jamais on n'en découvre une trace... ni celle des voleurs d'ailleurs.

En 1850, l'année suivante par conséquent, un inconnu se pend au crochet du lustre. La même chose se répète six ans plus tard, mais ce n'est pas un inconnu cette fois-ci, mais un riche courtier en grains de Dublin. On se perd en conjectures sur les motifs de ce suicide : Mr. O'Brien est un riche célibataire, il jouit d'une belle santé, tout semble lui sourire dans la vie.

En 1856, la chambre 113 joue réellement de malheur. Le propriétaire de l'hôtel y tombe foudroyé par une rupture d'anévrisme. Trois semaines plus tard, un ouvrier tapissier, en renouvelant les tentures, tombe d'un escabeau et, dans sa chute, heurte le coin de la cheminée de marbre : il est tué sur le coup. Vers la fin de la même année, un début d'incendie y éclate, et deux membres du personnel sont grièvement brûlés.

L'année 1861 porte le coup mortel à la réputation de ladite pièce : un Italien, Mr. Giacomo Mannetti, y est trouvé assassiné ! Il s'agit certainement d'un acte de vengeance d'une société secrète sicilienne, mais on n'en retrouve pas l'auteur.

Les patrons condamnent la chambre, et elle reste close pendant trois ans. Mais, en 1864, de grandes festivités sont données à Londres, et l'hôtel de la Licorne est surpeuplé. Le propriétaire – bien qu'à contrecœur – fait remettre la chambre 113 en ordre. Son premier occupant est un avoué de Richmond, Mr. Buttercup. Le lendemain de son arrivée, on le trouve asphyxié dans son lit : des émanations délétères du poêle sont cause de sa mort. La même année, le propriétaire, acculé à la faillite par suite de spéculations malheureuses sur des valeurs boursières, choisit la chambre fatale pour mettre fin à ses jours.

L'hôtel de la Licorne, après être resté fermé pendant un an, passe en d'autres mains. On n'y fait aucun changement, car les temps sont mauvais et la clientèle rare.

En 1867, la liste noire s'allonge : deux vétérans de la guerre de Sécession font un séjour à l'hôtel de la Licorne. L'un d'eux occupe la chambre 113.

Un soir qu'ils s'y sont retirés après souper, pour jouer aux cartes, une querelle éclate entre eux. Ils s'entretuent littéralement. Quand le personnel accourt au bruit de la lutte, l'un d'eux est mort et l'autre agonise...

C'est dans la chambre fatale que réside pendant plus d'un mois, sous un nom d'emprunt, le terrible assassin Redlaw. On l'y arrête en 1870, mais non sans que l'un des policiers venus pour la capture soit tué d'un coup de pistolet.

Puis, il y a une trêve de quelques années. Le mauvais génie de la chambre 113 semble s'être endormi ou assagi, quand, coup sur coup, arrivent de nouveaux avatars. En 1876, ce sont deux suicides à

quelques semaines d'intervalle qui l'ensanglantent, puis un cas de folie furieuse survenu à un des plus vieux clients de la maison, lequel, par manie, ne voulait loger que dans cette chambre. Enfin, en 1880, l'hôtel de la Licorne reçoit le coup de grâce : un fameux rat d'hôtel dévalise *tous* les clients de l'établissement, vide la caisse et s'empare même des économies du personnel. Il logeait précisément dans la chambre 113 !

Et nous passons sous silence une kyrielle de menus larcins, de petits incidents fâcheux, qui font le malheur courant de tous les jours.

Après avoir été tout un temps la légende de Covent Garden, l'ancienne hostellerie recouvra pourtant sa tranquillité. Elle continua à héberger sa clientèle provinciale, à servir des banquets de noces aux petits boutiquiers du voisinage, à réunir autour de ses vieilles tables quelques « bonshommes jadis » qui se croyaient encore au temps de Mr. Pickwick et de David Copperfield.

Ce n'était certes pas en cette grise journée de fin d'hiver que le célèbre Harry Dickson s'attendait à être alerté par un coup de téléphone venu de l'hôtel de la Licorne.

Une voix de femme angoissée s'élevait à l'autre bout du fil et le suppliait de venir immédiatement.

— La chambre 113 s'est réveillée ! gémissait-elle.

— La chambre 113, marmotta le détective, que le diable m'emporte si je sais ce que cela veut dire.

Mais son élève Tom Wills, qui écoutait au microphone témoin, poussa un cri de jubilation extrême.

— Mais si, mais si ! s'écria-t-il. J'ai lu cela dans un vieil almanach traitant d'auberges maudites et de chambres hantées. Oh ! allons-y, maître, cela nous changera des quelques causes ennuyeuses dont la fatalité nous a gratifiés.

L'aube se levait comme à regret sur Londres, une brume visqueuse stagnait dans les rues, des senteurs âcres de boucane et de cigare flottaient au ras des pavés humides et gras.

Les rues de l'ancien quartier de Covent Garden encombrées de voitures maraîchères, de camions surchargés d'oranges et de bananes, parcourues par des légions de haillonneux en quête d'une heure de travail et surtout de maraude, n'étaient guère faites en ce moment pour teindre l'humeur des passants en rose tendre. Aussi Harry Dickson dédiait-il en son for intérieur une pensée attendrie à son home de Baker Street, à son râtelier chargé de pipes de toute provenance, à la puissante salamandre aux yeux de mica rouge.

Mais Tom Wills stimulait son ardeur en certifiant qu'il pressentait une belle affaire, bien mystérieuse.

— A votre âge, il est bon d'aimer encore les contes de fées, Tom, approuva le détective avec un bon sourire, moi-même, voyez-vous,

j'aime encore que *Peau d'Ane* me soit conté !

Ils traversèrent un square désert, aux chétives quinconces, dont la pièce d'eau servait de dépotoir aux ménagères du quartier, puis suivirent une de ces rues sans nom, ou plutôt dépourvues depuis des lustres incalculables de leur écriteau.

— Boum ! nous y voilà, fit Tom Wills en montrant, au bout d'une cour dallée, un perron de pierre bleue flanqué d'une licorne décrépète.

Au fond d'un vestibule obscur, deux becs Auer posaient deux cônes de flamme verte. Un remugle de bière aigre, des relents de cuisine, des odeurs de chou assaillirent les visiteurs.

Des éclats de voix et des pleurs s'élevaient dans l'ombre.

Les détectives avisèrent une porte portant en lettres dédorées l'inscription *Bureau* et, personne n'ayant répondu à leurs coups discrets frappés sur l'huis, ils entrèrent.

Un troisième Auer éclairait une pièce oblongue, sombre mais très propre et sentant la savonnée.

Un homme en gilet rayé et en tablier vert vint à leur rencontre.

— Ces messieurs désirent ?...

— Je croyais être attendu, répondit Harry Dickson avec un sourire.

— Mr. Dickson ! cria une voix de femme, vous voyez bien, ma chère Bella, qu'il est venu ! On ne fait jamais appel en vain à Harry Dickson.

Le détective regarda curieusement les deux dames qui se confondaient en saluts vaguement Directoire. Elles effectuaient de grands plongeurs devant lui, faisant bruisser leurs longues et antiques robes de soie noire.

— Ah ! Mr. Dickson, le Ciel nous éprouve bien durement, nous autres pauvres femmes ! sanglota celle qui venait d'être nommée Bella.

Les présentations furent faites : c'étaient les demoiselles Amalia et Arabella Duck, les propriétaires de l'hôtel de la Licorne, où elles avaient été élevées depuis leur âge le plus tendre par leur brave oncle Marcus Duck. Orphelines dès leur enfance, elles étaient devenues patronnes après la mort de l'oncle.

En pensant à la prédestination de certains noms⁽¹⁾, Harry Dickson eut quelque peine à garder sa gravité. Les demoiselles Duck ressemblaient vaguement, en effet, à ces palmipèdes de basse-cour, avec leur démarche disgracieuse, le mouvement effarouché de leurs bras, leurs pauvres mines effrayées.

Elles avaient le même visage flétri et sans jeunesse et, bien qu'elles n'eussent pas dépassé la trentaine, leurs cheveux étaient soigneusement tirés en arrière et divisés par une ligne médiane très droite, leur bouche faisait le même pli maussade.

Leur toilette était presque puritaine : du noir et encore du noir ; seule une petite guimpe blanche jetait un peu de clarté sur la robe de

Miss Arabella, la cadette. Son aînée, Amalia, portait des lunettes de corne et avait le nez rouge à force de pleurer.

— C'est moi, qui vous ai appelé, Mr. Dickson, dit Amalia ; ma sœur Bella n'osait pas le faire. Je lui ai dit qu'à mon avis, seul un Harry Dickson pouvait découvrir pourquoi la chambre 113 s'est réveillée !

Les détectives durent subir alors l'historique de la fameuse chambre, chose que nos lecteurs connaissent depuis le début du présent récit.

— Et maintenant, parlez-moi de ce réveil ! dit Dickson en prenant place sur une des hautes et inconfortables chaises du bureau.

— Ce n'est pas très grave, murmura Arabella.

— Pas grave, ma chérie ? objecta aigrement sa sœur.

Oubliez-vous que, lorsque le bruit s'en répandra, le peu de clientèle qu'il nous reste passera à la concurrence ? Et Dieu sait si la chambre infernale s'en tiendra à des niaiseries, elle en a bien d'autres à son actif.

C'étaient, en effet, des incidents d'assez minime importance mais dont l'ensemble ne laissait pas d'être troublant.

Il y avait un mois que « cela » avait recommencé.

Bunker, la servante, nettoyait ce jour-là la chambre 113 qui venait d'être abandonnée par un client. Elle y allait de tout son cœur, car elle était fiancée et quitterait bientôt la servitude. Son futur, qui avait une bonne situation aux docks, lui avait fait présent d'une belle bague en or ornée d'une perle fine. Bunker ne se lassait pas de l'admirer...

Tout à coup, au milieu de son ouvrage, elle reçut un violent coup sur la tête et s'évanouit. Quand elle reprit ses esprits, sa bague avait disparu.

La police fut mise au courant, mais ne trouva rien.

Il n'y avait aucun client à l'hôtel, le personnel était à son ouvrage dans la cuisine et dans les communs ; personne ne se trouvait à l'étage.

Trois jours plus tard, la chambre 113 fit de nouveau « des siennes », mais son action tourna plutôt au comique. Elle était occupée cette fois par un courtier maritime de Liverpool, Mr. Fraser.

C'était un bel homme frisant la cinquantaine, portant une belle barbe brune dont il n'était pas peu fier.

Or, le lendemain matin, tout l'hôtel était réveillé par ses cris de colère : la barbe de Mr. Fraser avait été coupée pendant la nuit !

L'enquête de police tragi-comique qui s'ensuivit n'apprit rien : la chambre 113 avait été fermée à clé par son locataire et elle l'était encore quand Mr. Fraser s'était réveillé !

Celui-ci quitta l'hôtel de la Licorne dans un état d'exaltation facile à comprendre, surtout pour les gens qui affectionnaient le port de la barbe.

On était à une époque assez prospère ; la chambre trouva un

occupant dès le lendemain : c'était un rentier de Bath, du nom de Forster.

Cette fois-ci, le rôle joué par la chambre fut moins innocent : à son réveil, Mr. Forster avait constaté la disparition de son chronomètre et de sa chevalière en or. Il ne dut probablement le salut de son portefeuille qu'à la précaution de l'avoir très bien caché. Résultat de l'enquête : zéro.

Le commissaire du quartier, ennuyé par ces larcins réitérés, voulut établir une souricière. Il ne mit personne au courant de ses projets, mais il envoya un de ses agents occuper la chambre, comme un client ordinaire.

L'homme se présenta sous le nom de Mr. Lammle, représentant d'une importante firme de fruits et de primeurs du pays de Galles.

Derechef, la chambre réagit d'une façon comique.

Mr. Lammle, pour se mettre bien dans la peau de son personnage d'emprunt, avait apporté une volumineuse valise garnie des fruits les plus recherchés : fraises de serre dans leurs petites caisses tapissées d'ouate blanche, splendides raisins muscats, pommes canadiennes.

Le lendemain, le brave policier se félicita d'avoir passé une nuit sans encombre et sans péripéties : le génie malfaisant de la chambre 113 ne s'en prenait pas aux détectives.

Ouais !... quand Mr. Lammle ouvrit sa valise, il faillit se trouver mal : tous ses précieux fruits avaient été abîmés de la plus grotesque façon : les pommes canadiennes étaient coupées en quartiers, les fraises et les raisins réduits en bouillie. Le policier se fit connaître aux propriétaires de l'hôtel de la Licorne, et procéda à une minutieuse recherche. Il essaya de relever des empreintes digitales : le mystérieux malfaiteur n'avait eu garde d'en laisser.

La chambre fut fermée à clé pendant huit jours. Mais l'afflux de la clientèle obligea les tenancières à la réouvrir. Les matelas avaient été éventrés, les meubles gisaient en désordre, les glaces étaient souillées de savon et de crasse.

Maintenant, on en arrive à l'ultime frasque de l'invisible.

Ce fut le dernier occupant de la chambre 113, un Ecossais du nom de MacIntair, qui en fit les frais. On l'avait littéralement dépouillé pendant son sommeil. Jugez de la douloureuse stupeur de ce brave homme qui se réveilla, encore tout juste possesseur de son pyjama et de son bonnet de nuit ! Tout avait filé pendant la nuit, jusqu'au mouchoir qu'il mettait sous son oreiller !

Harry Dickson eut à subir les furieuses récriminations de l'Ecossais, comiquement revêtu d'un pauvre complet emprunté au maître d'hôtel, avant de pouvoir commencer un examen approfondi des lieux qui lui apprit peu de choses d'ailleurs.

La chambre 113 ne se distinguait pas des autres chambres de l'hôtel

de la Licorne. Elle était peu spacieuse, ne contenait que le strict nécessaire en fait de meubles et de literies, ne présentait rien d'anormal ni de remarquable.

On aurait dit une pièce des plus banales d'une ordinaire auberge de village.

Deux fenêtres s'ouvraient sur un jardin vieillot, sans arbres ; elles fermaient très bien et n'étaient pas accessibles du dehors, si ce n'est à l'aide d'une échelle. Encore les dames Duck et le personnel reconnurent-ils que l'unique ustensile du genre que l'hôtel possédait était de petites dimensions et insuffisante pour atteindre le second étage, où se trouvait la chambre.

Ni fausses portes, ni placards... le plafond était en plâtre uni, sans mystère ; le plancher n'en recelait pas davantage...

L'unique grosse pièce d'ameublement était une armoire à linge, dont les dimensions auraient pu accuser une cachette possible. Mais à l'examen, elle se révéla aussi honnête qu'une armoire à linge puisse l'être.

La serrure de la porte était solide et fonctionnait normalement. Les locataires la fermaient à clé, en laissant généralement celle-ci dans la serrure.

Harry Dickson était déçu et fort perplexe. Il n'avait rien trouvé.

— Mr. MacIntair continue-t-il à séjourner à l'hôtel ? demanda-t-il, sur le point de prendre congé des dames Duck, éplorées au-delà de l'imagination.

— Oui, gémit l'infortuné fils de l'Ecosse. Jusqu'à ce qu'on m'ait envoyé de nouveaux vêtements d'Edimbourg !

— Eh bien, conseilla Harry Dickson, que l'on fasse apposer de bons verrous à cette porte qui, décidément, en manque trop.

— Ce sera fait sur l'heure ! promit Miss Amalia.

Ce fut sur cette banalité que finit la première enquête du prestigieux Harry Dickson dans la fantastique affaire de la chambre 113, qui mena autrement loin qu'on aurait pu s'imaginer.

2. Malgré les verrous !

Il était dix heures du matin. Les dames Duck, assises devant le haut pupitre de bois noir qui leur servait de bureau, faisaient leurs comptes.

— Chicorées de Bruxelles..., énonça Bella.

— Comme elles sont chères, grogna Amalia. Nous devrions les biffer des menus, surtout de ceux à prix fixe. Mais que vois-je ? le veau a de nouveau augmenté de quatre pence la livre ! Où allons-nous, mon doux Seigneur !

— Tippins réclame une nouvelle peau de chamois, dit Bella.

— Encore ? Veut-elle nous ruiner, cette fille ? La semaine dernière encore, elle a prétendu avoir égaré une éponge. Je n'en crois rien, cette femme fait des dépenses excessives ! Hier, elle portait un nouveau tablier et un tablier rose, encore, ma chère. Je suis certaine qu'elle a volé notre éponge !

Les visages des dames Duck étaient plus compassés que jamais, leurs yeux plus ternes encore que la veille, la lippe de leur bouche plus amère, plus lugubre.

A ce moment, le maître d'hôtel se présenta et toussa discrètement pour attirer l'attention de ses patronnes sur son humble présence.

— Eh bien, Tugby, qu'y a-t-il ? demanda Miss Amalia, moins engageante que jamais ; nous n'avons pas de temps à perdre à bavarder avec les sujets.

— C'est pour vous dire, Miss Amalia, commença le pauvre maître d'hôtel, c'est pour vous dire que Mr. MacIntair n'est pas encore levé.

— Et quand cela serait, Tugby ! Les clients de l'hôtel de la Licorne sont-ils tenus de se lever à heure fixe, comme les pensionnaires d'une prison ?

— Ce n'est pas ça, miss..., balbutia Tugby, mais voilà qu'on frappe à sa porte depuis huit heures.

— Vous en a-t-il donné l'ordre ?

— Pas précisément, miss, sauf votre respect, mais il nous avait dit qu'il attendait un mandat télégraphique de ses banquiers de Leith et qu'il fallait l'avertir dès qu'il serait arrivé.

— Vraiment ? Eh bien, que restez-vous à mâchonner vos paroles ? s'impatientèrent à la fois les deux sœurs.

— Pardonnez-moi, Miss Amalia, Miss Arabella, mais j'ai peur... A huit heures, un porteur spécial est venu de la poste avec le mandat, il

lui fallait la signature de Mr. MacIntair.

» Nous avons frappé à sa porte, en lui criant que son argent venait d'arriver ; il n'a donné aucune réponse, et le porteur a dû s'éloigner en disant que Mr. MacIntair n'avait qu'à se présenter personnellement au bureau central de la poste pour toucher son mandat.

» Vers neuf heures, je suis retourné à la chambre du client et j'ai frappé et crié que son argent était là ! Toujours pas de réponse.

— Et dire qu'on lui criait qu'il y avait de l'argent pour lui ! opina Miss Arabella Duck. On s'éveillerait pour moins que cela !

— A dix heures, rien ne bougeait davantage et je suis venu ici pour vous prévenir, continua Tugby. N'oubliez pas que Mr. MacIntair occupe la chambre 113 !

— C'est vrai ! crièrent les deux sœurs à la fois.

— Faut-il prévenir la police ? demanda le maître d'hôtel.

Miss Amalia réfléchit. Non, décidément, elles allaient se rendre ridicules auprès de la police, surtout que, la veille, Harry Dickson lui-même avait été dérangé en pure perte.

— J'irai voir moi-même, décida-t-elle. Venez, Bella, et vous aussi, Tugby.

— Mais la chambre est fermée au verrou ! dit Tugby.

— C'est vrai, répondit Miss Amalia, eh bien, nous allons le faire sauter. Ce sont certainement des frais inutiles, mais j'espère que Mr. MacIntair trouvera bon qu'on les fasse figurer sur sa note. Prenez un marteau et les outils qu'il vous faut, Tugby, et que Tippins vienne également. Pour enfoncer une porte, il faut avoir des témoins.

— J'aimerais mieux avertir d'abord la police, opina faiblement Miss Bella.

Mais sa sœur n'était pas de son avis.

— D'abord, j'en ai assez d'être ridicule ; ensuite, il se peut que notre client soit malade et qu'il ait besoin de soins immédiats.

A eux quatre, ils se présentèrent devant la porte, et comme un nouvel appel restait sans réponse, les outils de Tugby entrèrent en jeu.

La serrure fut vivement crochétée, mais la porte tenait bon : le nouveau verrou avait été fermé par le locataire.

— Allez, Tugby, et frappez fort ! s'énerma Miss Amalia.

Le maître d'hôtel glissa un ciseau à froid dans la fente de la porte et y donna un formidable coup de marteau : immédiatement, le verrou sauta au loin et la porte céda.

— J'ai peur ! J'ai peur ! crièrent Miss Arabella et Tippins en se serrant peureusement l'une contre l'autre.

— Sornettes ! gronda Miss Amalia, et elle entra.

La chambre était tranquille et en ordre. MacIntair, couché en chien de fusil, semblait profondément endormi.

Miss Amalia s'approcha après une dernière hésitation, se pencha sur

lui et se jeta aussitôt vivement en arrière en hurlant :

— Il est mort ! Du sang ! Il a été assassiné ! Au secours !

Miss Arabella piqua une belle syncope que la femme de charge Tippins imita aussitôt. Tugby se rua dans l'escalier en criant au secours.

Miss Amalia, bien que défaillante, lui intima l'ordre de revenir.

— Ne quittez pas cette chambre, Tugby, jusqu'à l'arrivée de la police, ordonna-t-elle d'une voix saccadée. Moi, je préviens Harry Dickson.

Elle secoua Tippins avec énergie et la poussa littéralement dans l'escalier, après quoi, elle l'obligea à se plonger la tête dans une cuvette d'eau froide, puis s'empara du cornet du téléphone.

— Allô ! Allô !

L'appareil resta muet. Frénétiquement, la vieille fille répéta son appel mais ce fut en vain ; alors, elle poussa une exclamation horrifiée : les fils du téléphone avaient été coupés !

De guerre lasse, elle héla le premier agent de police venu, au marché le plus proche.

Un temps précieux se perdait, au grand désespoir de la dame de céans.

Ce fut la lamentable Tippins qui fut dépêchée vers Baker Street, et Harry Dickson n'arriva qu'une heure plus tard, au moment où la police officielle et un médecin légiste arrivaient également sur les lieux.

— Ah ! vous voici, Mr. Dickson, dit l'inspecteur Moriss, je suis bien aise de vous voir parmi nous. Cette chambre 113 fait vraiment trop parler d'elle.

Le détective se fit répéter par le détail tout ce que nous savons déjà. Quand chacun eut déposé son maigre témoignage, il se tourna vers le médecin qui venait d'achever l'examen du cadavre.

— Eh bien, docteur ?

L'homme de science secoua tristement la tête.

— Un coup de poignard en plein cœur. Porté de main de maître, par exemple !

» Une arme longue et fine qui a pénétré profondément, regardez ; il n'y a presque pas de sang sur les draps, l'hémorragie a dû être complètement intérieure.

— Pourriez-vous vous prononcer quant à l'heure probable du crime ?

De nouveau, le médecin secoua la tête.

— A peu près. Oui, il me semble que la mort doit remonter aux premières heures du jour, plutôt vers l'aube, je crois, car le corps est encore tiède. Mais il est évident que l'homme a été endormi profondément, ce qui n'est pas fait pour m'aider à fixer l'heure exacte de la mort.

» L'anesthésie entrave en partie les fonctions des organes, et cette anesthésie a dû être particulièrement forte. Regardez comme le visage est calme : on dirait que la victime continue de dormir.

— En entrant, nous avons tous cru que Mr. MacIntair dormait encore, intervint Miss Amalia d'une voix éteinte ; ce n'est que lorsque j'ai vu cette tache de sang que j'ai compris qu'un crime venait d'être commis.

Harry Dickson examina la chambre, les fenêtres, les meubles, une expression chagrine et étonnée sur le visage.

— Fenêtres bien closes, porte fermée à clé et au verrou, murmura-t-il. Et pas l'ombre de traces.

— Attendez ! dit l'inspecteur Moriss en regardant les assistants. La porte a pu être forcée et l'attentat perpétré après...

— Alors, nous serions tous suspects ? s'écria Miss Amalia, rouge de colère et de honte. Oh ! c'est trop fort !

Mais Tugby se redressa fièrement.

— L'employé des postes qui est venu à huit heures témoignera que la porte était bien fermée, la clé tournée et le verrou mis ! Nous avons tout fait pour ouvrir alors. Naturellement sans enfoncer la porte.

L'inspecteur Moriss baissa la tête ; on ne lutte pas contre la plus saine des logiques.

— Dans une chambre complètement fermée, fenêtres, porte, clé tournée dans la serrure, verrou mis, répéta le détective comme se parlant à lui-même.

— Impossible, n'est-ce pas ? dit l'inspecteur Moriss.

— Impossible ? Voilà un mot qui ne devrait pas exister dans le vocabulaire du crime, répondit Harry Dickson, parce que le malfaiteur compte naturellement sur cette suggestion de l'impossible. Il fait tout pour que le crime ait l'air d'une impossibilité. Peut-être que c'est une faiblesse.

— Et... le suicide ? opina naïvement Tugby.

— Très bien, mon ami, persifla l'inspecteur Moriss, la victime a pris un bon narcotique, puis elle s'est donné un coup de poignard en plein cœur. Après quoi, elle s'est empressée de cacher soigneusement l'arme du crime.

Le pauvre Tugby se le tint pour dit et se retira dans un coin.

— Comment le narcotique a-t-il été administré, docteur ? demanda Harry Dickson.

— C'est ce que l'autopsie démontrera peut-être. A mon avis, il a dû être mêlé à une boisson quelconque. Mais l'eau de la carafe que je viens d'examiner n'en contient pas. Mr. MacIntair avait-il bu quelque chose avant de se mettre au lit ? demanda-t-il au maître d'hôtel.

— Rien du tout, affirma Tugby avec décision. Le client, bien qu'Ecossois, était d'une sobriété vraiment désespérante.

» Pas un whisky, pas un verre d'ale ! Il ne buvait pas en prenant ses repas.

» Son unique boisson, quand il descendait ici, à l'hôtel, c'était une ou deux tasses de thé le matin au petit déjeuner. A part cela, je n'ai pas connaissance qu'il ait pris une goutte de boisson au cours de la journée.

C'est ce que les dames Duck confirmèrent.

— Donc l'administration de la drogue a dû être particulièrement difficile, fit remarquer l'inspecteur Moriss.

— J'opte pour le véronal ou pour l'opium, dit le docteur.

Une exploration en règle de tout l'hôtel ne fit découvrir aucune drogue du genre, et la petite pharmacie des dames Duck ne révéla que l'innocente présence de sels anglais, d'éther, de tablettes d'aspirine et de teinture d'iode.

— Quand je pense qu'il mangeait hier soir de si bon appétit son plat de prédilection, pleurnicha Tippins, le mouton au curry ! Ah ! le pauvre cher homme, et dire qu'il est là, mort assassiné par un monstre inconnu. Il fera chaud quand on me reverra dans ce maudit hôtel !

— C'est bien, on vous a assez vue, ma fille ! fit sévèrement Miss Amalia.

— Je m'en vais déjà, cria la servante en jetant son tablier sur le sol. Et si j'étais juge, moi, je mettrais en prison des péronnelles dans votre genre, qui, par avarice, laissent subsister une chambre maudite comme le 113 !

La chambre fatale n'avait plus rien à apprendre à l'autorité, qui se contenta, après la levée du corps de Mr. MacIntair, d'y apposer de vains scellés.

Dans la soirée, Harry Dickson reçut des nouvelles du médecin légiste ; elles étaient pour le moins décevantes.

Digestion complète des aliments. Ne puis me prononcer sur la nature exacte du narcotique qu'après analyse du sang. Crime remonte aux environs de l'aube.

La suite arriva le lendemain :

Opium à forte dose. Mais ne peux donner de précisions sur la façon dont il a été administré.

Enquête sur enquête, mais ni la police, ni Harry Dickson ne parvinrent à trouver le moindre indice. L'affaire prenait complètement l'allure de celles qui vont être classées sans rémission.

L'hôtel de la Licorne périclita pendant quelque temps puis, comme tout passe, il se refit lentement une nouvelle clientèle, mais de moins

en moins huppée. Miss Amalia, qui avait démontré une certaine énergie au début de l'affaire, en subit les contrecoups.

Sa santé avait été terriblement ébranlée, elle ne pouvait plus rester dans la maison maudite. Aussi céda-t-elle ses intérêts à sa sœur et se retira-t-elle en province. L'hôtel de la Licorne eut pour toute patronne la chétive Miss Arabella. Elle commença par condamner définitivement la chambre 113.

Ce ne fut que bien plus tard que Harry Dickson découvrit que la mystérieuse affaire de la chambre hantée était le point de départ d'une série de forfaits plus noirs et plus étranges les uns que les autres.

3. Le château noir

Harry Dickson et Tom Wills passaient leurs vacances dans le Midi de la France.

Après avoir vécu d'adorables journées à Menton, à Cannes et à Nice ils se trouvaient à Marseille sur le chemin du retour.

Tom Wills surtout se plaisait à la vive couleur phocéenne. Il avait pris goût à la bouillabaisse de chez Pascal, il aimait boire un pastis avec les pêcheurs du Vieux-Port, à déambuler sur l'Estaque sonore, à faire des promenades au Château d'If et à gravir la dure montée qui mène vers Notre-Dame-de-la-Garde.

Un soir qu'ils prenaient le frais à une terrasse d'où l'on voyait au loin s'assombrir la Méditerranée, un jeune homme s'approcha d'eux et leur adressa un salut en anglais.

— Mr. Dickson, si je ne m'abuse ?

Le détective considéra attentivement le jeune homme qui s'inclinait devant lui, cherchant un nom au fond de sa mémoire.

— Mais je crois que c'est Mr. Harold Armitage ?

Le jeune homme lui tendit la main.

— Nous nous sommes vus chez Lord Dambridge, le Premier ministre d'Angleterre ; nous nous sommes découvert des ou plutôt un grand ami commun : Charles Dickens !

Le détective se mit à rire.

C'était son point faible : les *Pickwick Papers*, *Nicholas Nickleby*, *Dombey and Son*, les *Christmas Carols* ne formaient-ils pas pour lui un véritable bréviaire, où il découvrait toujours des beautés nouvelles ?

— Et vous aussi, Sir Armitage, vous sacrifiez à la claire splendeur des villes du Sud ? demanda-t-il en riant.

Mais le jeune homme secoua tristement la tête.

— Hélas non, Mr. Dickson, c'est une pénible affaire de famille qui m'amène en ces lieux enchanteurs où, pour être franc... j'espérais vous rencontrer.

— Ah ! vraiment ? demanda le détective dont le visage devint grave, car il voyait la détresse peinte sur le visage du visiteur.

— Je reviens de la frontière espagnole, Mr. Dickson. De Hendaye, j'ai câblé à Londres pour savoir où vous étiez. Le Ciel a voulu que vous ne fussiez pas bien loin de moi. Je suis accouru à Marseille. Puis-je vous dire ce que j'ai sur le cœur ?

— Je vous en prie, dit le détective pendant que Tom Wills avançait

une chaise à Harold Armitage.

— Connaissez-vous mon frère aîné, Mr. Dickson ?

— Lord Dorsan Hardfield ? De nom, oui, fit brièvement le détective.

— Rien qu'à l'intonation de votre voix, j'entends que vous n'aimez guère en parler, s'écria Harold Armitage.

— Vous avez raison, sir, répondit Harry Dickson. Lord Dorsan est, si je ne me trompe, un caractère faible, un homme dépensier, sans grandes qualités morales, je regrette de devoir le dire.

— Comme vous dites vrai, Mr. Dickson ! Mais cela n'empêche que c'est mon frère et que j'ai pitié de lui. C'est pour cela que je suis ici, ajouta-t-il à voix basse, et que je tiens à vous voir.

— Parlez, sir, dit doucement Dickson en voyant les yeux du jeune homme se voiler de larmes.

— Voici : mon frère menait grand train à Londres puis à Paris, ainsi que dans toutes les villes de plaisir. Je dois avouer que son immense fortune lui permettait un tel genre de vie.

» Tout à coup, il cessa de faire parler de lui. On ne s'en inquiétait pas outre mesure, car ses relations avec sa famille, sans être précisément tendues, n'étaient pas très suivies non plus.

» C'est alors qu'on apprit qu'il s'était marié dans une lointaine bourgade suisse. Il avait fait la connaissance d'une femme d'origine américaine, dont je ne connais que le nom, Edith Warner, et, fort peu de semaines après, il l'épousa. Il paraît que leur rencontre eut lieu à Genève.

» Par simple curiosité, je pris quelques informations ; elles ne m'apprirent rien de spécial. Edith Warner venait du Canada, elle s'était établie dans un petit cottage non loin du lac de Genève et y vivait très retirée.

» La fiche de renseignements mentionnait qu'on ne lui connaissait pas de dettes, que c'était une femme élégante, d'une beauté un peu sévère, et qu'elle pratiquait la dure doctrine calviniste.

» Le mariage se fit en toute simplicité et, après une courte lune de miel passée dans l'Engadine, les nouveaux époux partirent pour la France, puis pour l'Espagne où mon frère venait d'acquérir une vaste propriété, non loin de Fontarabie.

» Je lui écrivis pour le féliciter de son union, mais ma lettre resta sans réponse. Il y a huit jours cependant, je reçus un mot de lui.

» Il était écrit sur un feuillet arraché à un cahier d'écolier. L'écriture, qui était celle de mon frère, était heurtée et dénotait un état de fébrilité extraordinaire. D'ailleurs, la voici, vous jugerez mieux par vous-même, Mr. Dickson.

Le détective s'empara d'un papier chiffonné et passablement malpropre et lut :

Mon cher Harold,

Je vis... puis-je appeler cela vivre... dans l'enfer. Ma vie est-elle en danger ? Je le crains. Viens à mon secours. Il n'y a que des ennemis autour de moi.

Ton malheureux frère,

Dorsan.

— Avez-vous répondu à cet appel ? demanda le détective.

— Sur-le-champ, Mr. Dickson. Deux jours après, je débarquais à Fontarabie. La propriété de mon frère est vaste, sinon formidable. Elle est entourée de murs énormes.

» Je n'ai pu y pénétrer. J'ai fait appel aux autorités, pour autant qu'il y en ait dans ce pays, en dehors des douaniers qui ne connaissent que la chasse aux contrebandiers et qui ne s'occupent guère du reste. Mais cela fut vain. Ils me firent comprendre qu'à Fontarabie, plus qu'ailleurs, charbonnier est maître chez lui. J'ai pris quelques informations auprès des banquiers de mon frère.

» Il paraît qu'il a vendu une grande partie de ses biens et qu'il s'est fait remettre la somme, qui est excessivement élevée ; plus d'un demi-million de livres sterling. Mais ce n'est pas cet argent qui m'intéresse, mais bien le bonheur et surtout la vie de mon pauvre frère.

» Et me voici, m'adressant à vous. Voulez-vous me suivre à Fontarabie ? Si les portes y restent fermées pour moi, il n'en sera pas de même pour Harry Dickson, ajouta le jeune homme avec admiration.

Le détective n'hésita pas une seconde.

— Nous partirons par le train de nuit, dit-il.

Le surlendemain, ils étaient à Bayonne.

Après quelques recherches, ils firent la connaissance d'un patron de bateau, le jovial Costefigue, qui voulut bien leur louer pour une somme honorable un excellent yacht à moteur, *La belle Eugénie*, toute prête à prendre la mer.

Le temps était magnifique, la nuit qu'ils passèrent au large fut un véritable ravissement. Mais on connaît les sautes d'humeur du golfe de Biscaye : le lendemain, la houle se fit soudain dure et heurtée, un méchant vent d'ouest se leva, qui crêta les vagues d'une lourde écume grise.

La Belle Eugénie tanguait et roulait de son mieux, mais tint bon. Et au matin, les côtes d'Espagne étaient en vue.

Harold Armitage se tenait à l'avant et scrutait l'horizon de sa lorgnette. Au cours du voyage, on avait décidé d'affronter le domaine de Lord Hardfield du côté de la mer et non de celui de la terre.

Une partie de la vaste muraille d'enceinte, aux dires de Harold, voisinait avec l'océan.

A bâbord sous le vent, les lignes côtières se précisaient lentement.

Le patron, Costefigue, un aimable Bordelais, et son matelot Etcheparre, un sombre marin basque, faisaient évoluer le cotre avec une rare aisance.

— Le mur ! fit soudain Harold Armitage en passant sa lorgnette à Harry Dickson. Mais les bons yeux de Tom Wills avaient déjà découvert une petite anse naturelle qui aurait pu se prêter à un mouillage convenable.

— Dans les Saintes Ecritures, il y a quelque part un chameau qui passe par le chas d'une aiguille, déclara Costefigue, eh bien, *La Belle Eugénie* fera son entrée dans cette crique ou mon nom de baptême n'est plus Savinien !

Il cligna de l'œil à l'adresse de Tom Wills en disant qu'un beau nom comme Savinien Costefigue ne se trouvait guère parmi ces « cochons de rosbifs d'Anglais ».

De fait, une splendide manœuvre amena le petit bateau dans la passe, à l'abri de la bourrasque. Une sorte de raidillon serpentait à travers les rochers que couronnait la sinistre muraille grise.

— Mais c'est un endroit tout rêvé ! s'exclama soudain Tom Wills, on dirait qu'on nous attend, car la porte est large ouverte !

Ce disant, il indiqua une brèche parmi un tas d'éboulis de pierres et de ciment.

Tom prit la tête de la file, Armitage suivait, Harry Dickson fermait la marche. Moins d'un quart d'heure après, ils étaient de l'autre côté du mur.

Mais à peine promènèrent-ils leurs regards autour d'eux, qu'un même sentiment de répulsion les saisit.

Ils étaient à l'orée d'un vaste parc, voué au plus complet des abandons.

Les arbres courbés par le vent du large avaient des airs torves de vieillards malades, des cristaux de sel, des squames immondes en mangeaient l'écorce.

Des champignons livides poussaient leurs têtes gonflées de poison hors de l'humus et de la pourriture végétale qui tapissaient le sol.

Une bande de geais peu habitués à être dérangés dans leurs ébats belliqueux se mit à injurier aigrement les intrus. Des corbeaux et des choucas se joignirent à eux, et bientôt tout ce parc, tourné en sylvie sauvage, retentit de furieuses criaileries.

Des belettes aux yeux rouges fuyaient sous les pieds des hommes, un instant, le museau sournois d'un renard pointa hors du taillis, et dans une mare voisine résonnant de coassements, les rostres hideux des salamandres parurent puis s'éclipsèrent.

— Brr, dit Harry Dickson, on dirait le jardin de Barbe-Bleue, dessiné par Gustave Doré !

Un sentier, qui ressemblait bien plus à une piste faite par le passage de la faune qu'à un chemin tracé par la main de l'homme, fut découvert sous la couvert hâve. Harry Dickson et ses compagnons s'y engagèrent.

Ils avançaient à pas lents, posant les pieds avec circonspection, car la terre spongieuse se dérobaient souvent sous les pas et des ronces géantes semblaient vouloir faire force d'épines et de dards pour les empêcher de continuer leur chemin. Brusquement, Tom Wills s'arrêta.

Le parc s'éclaircissait, une futaie fuligineuse s'étendait devant eux, à travers laquelle on voyait la silhouette imposante d'un château mi-mauresque, mi-moyenâgeux ; les murs en étaient si sombres qu'ils semblaient maçonnés dans une houille terne et suintante.

— Pour un nid d'amoureux, il est bien choisi, bougonna le jeune homme. Et moi qui croyais que sous le beau ciel d'Espagne, il n'y avait que des fleurs et des chansons !

— Quel terrible silence plane sur ces lieux ! murmura Armitage avec un frisson. Et c'est ici que s'est retiré mon pauvre frère, lui qui n'aimait que la joie, les fêtes et le bruit !

— En fait de bruit..., dit Tom Wills, mais soudain, il prêta l'oreille.

— Quelqu'un se plaint là-dedans ! s'écria-t-il.

A leur tour, Dickson et Armitage entendirent la lugubre clameur.

— Allons au pas de course ! ordonna le détective en tirant son revolver. Regardez, la grande porte est large ouverte !

Presque en même temps, ils franchirent un large perron flanqué d'animaux héraldiques aux mines grimaçantes et entrèrent dans un hall, large et haut comme une église.

Par un immense vitrail représentant une scène de chevalerie, une lueur incertaine filtrait, dissimulant les grêles colonnes de marbre noir et accrochant des reflets à de menaçantes armures et des panoplies antiques.

— Un cadavre ! s'écria Tom Wills, horrifié, en montrant un homme allongé sur le sol au milieu d'une mare brune.

— Non ! dit Harry Dickson, le malheureux vit encore, bien qu'il n'en ait guère pour longtemps. Tout son corps n'est plus qu'une plaie.

— Stoner ! s'écria tout à coup Armitage qui s'était approché à son tour. Je le reconnais, c'est le domestique de confiance de mon frère. Stoner ! Stoner !

Le moribond entendit l'appel et ouvrit des yeux déjà vitreux, mais il reconnut Armitage et un faible sourire, éclaira son visage meurtri.

— Dieu soit loué, monsieur Harold... vous avez reçu la lettre, murmura-t-il. Nous serons vengés...

— Où est mon frère ? supplia Harold Armitage en s'agenouillant auprès du mourant. Stoner, m'entendez-vous ?

— Oui, monsieur Harold... répondit le vieux valet d'une voix de

plus en plus éteinte... je ne sais plus. Sa Seigneurie était dans son bureau. Ils ont tiré... non, je ne sais plus ! Ils m'ont frappé avec leurs couteaux.

— Qui ? Mais qui, Stoner ?

— Les domestiques espagnols et américains, ils sont tous partis... sur la mer. Elle est avec eux ! Elle a pris l'argent ! Le lord l'a surprise hier, comme elle se préparait à partir. Rattrapez-la... la diablesse ! Et dire qu'il l'avait épousée ! Qu'il avait fait une lady de cette gueuse ! Il faut la retrouver, monsieur Harold, il faut tuer ce démon, comme elle m'a tué !

Le vieux Stoner haletait, une écume rose moussait aux coins de ses lèvres, ses yeux avaient pris une fixité effrayante.

Harry Dickson le reposa doucement sur le sol.

— C'est fini, dit-il d'une voix émue, que Dieu ait pitié de son âme et lui donne le Ciel en récompense de sa fidélité à son malheureux maître !

Le château était en proie à un désordre épouvantable.

Les meubles avaient été fracturés et leur contenu gisait éparé sur les planchers. Des objets d'art, des glaces, de la coûteuse vaisselle, jonchaient le sol, fracassés, réduits en miettes avec une sombre fureur.

Les hommes erraient de pièce en pièce, se trouvant à tout bout de champ devant d'autres scènes de muette désolation.

Ils en parcoururent un grand nombre, entre autres une série de salons en enfilade, tous signés des mains des iconoclastes, avant de se trouver devant le bureau du maître de la maison.

C'était une pièce oblongue, tout en fenêtres, mais où la funèbre verdure des cyprès du jardin faisait régner un jour verdâtre et sinistre, une véritable pénombre de crépuscule d'orage.

Mais quel orage avait passé par-là !

Un massif coffre-fort bâillait... vide, contre la muraille. Des coffrets de laque vides et des écrans dépouillés de leur contenu gisaient autour du meuble violé. Mais ce n'était pas le plus terrifiant du spectacle, non... ce qui faillit faire crier d'horreur, les nouveaux arrivants, c'est que la pièce avait gardé son habitant.

Il était assis dans un fauteuil tournant, en face du large bureau ministre feutré de vert. Il tenait la tête légèrement penchée sur l'épaule, comme s'il était plongé dans une profonde rêverie, et son immobilité gardait pourtant une singulière attitude de vie.

— Dorsan ! cria Harold Armitage d'une voix déchirante.

Hélas, personne ici-bas n'aurait pu réveiller encore Lord Hardfield de sa silencieuse méditation.

Un trou noir s'ouvrait dans sa tempe gauche, et un mince filet de sang avait coulé sur la joue du malheureux.

— Trop tard ! Nous arrivons trop tard ! pleura Sir Harold.

Harry Dickson lui mit la main sur l'épaule.

— Soyez homme, Sir Armitage, vous êtes arrivé trop tard pour sauver la vie de votre frère, mais votre devoir vient de changer de face ; vous devez le venger.

» Nous reviendrons ici pour rendre les derniers devoirs à Lord Hardfield et à Stoner ; mais nous n'allons pas perdre une seconde. Les derniers mots du domestique assassiné nous révèlent que les bandits ont pris la mer. Ils ne peuvent être loin, car les crimes ne remontent qu'au matin. Il nous reste encore quelques heures de clarté, elles nous seront précieuses.

— Avertissons-nous la police locale ? demanda Tom Wills.

— A ce prix, nous perdrons un peu plus d'une semaine, répondit Harry Dickson d'une voix sarcastique. Non, la chance veut que nous ayons un excellent petit bateau à notre disposition.

— Nous allons donner la chasse aux malfaiteurs ? demanda Harold.

— Sans perdre une minute, vous dis-je. Certes, nous ne pourrions pas les prendre à l'abordage comme aux temps héroïques des corsaires. Mais nous resterons en contact avec eux, si possible, jusqu'à ce que nous puissions attirer l'attention d'un patrouilleur espagnol ou français sur les coquins.

Le retour s'effectua rapidement à travers le lugubre parc ; comme ils arrivaient à la brèche, Tom Wills vit Costefigue perché tout au haut de la falaise et donnant des signes d'une vive stupeur.

— Hello ! patron, que voyez-vous là-haut ? cria le jeune homme.

— Pas la Tour Eiffel en tout cas, mon petit monsieur, répondit le marin, en se servant de ses mains comme d'un porte-voix, mais un fou ! Oui, un bateau qui est devenu fou à lier ! Venez donc voir !

Harry Dickson et ses compagnons s'élancèrent sur le raidillon qui menait vers le faite des rochers et rejoignirent bientôt le Bordelais.

— Regardez ce loufoque, se croit-il au dancing, par hasard ? cria Costefigue en désignant à deux milles au large, un cotre à peine plus grand que *La Belle Eugénie*, qui se conduisait en dépit de toutes les règles de la bonne navigation.

Il courait les plus folles bordées, serrant tantôt le vent au plus près, tantôt exécutant une incompréhensible manœuvre qui lui rabattait en bloc toute sa voile, menaçant de le faire chavirer.

— Ou bien ils sont tous saouls là-dedans, ou bien c'est un bateau sans équipage, opina le patron. Dans ce cas, c'est une belle prime qui attend bibi !

— Peut-il tenir longtemps dans cet état ? questionna Harry Dickson.

— Quand le Biscaye n'est pas en humeur de rire, comme il l'est maintenant, pas jusqu'au soir, affirma Costefigue. Il est là depuis ce midi à danser, c'est certain !

— L'avez-vous vu vers cette heure ? demanda Tom Wills.

— Nenni, mon petit monsieur, et nul besoin n'est pour Costefigue de l'avoir vu, pour affirmer cela. Depuis onze heures, le vent à un peu tourné au sud, il a eu quelques petites sautes mais, depuis midi, il tient à ce coin. S'il s'était remis à l'ouest, il y a belle lurette que ce sabot serait en bûchettes au bas de ces récifs.

— Bien raisonné, patron, dit Harry Dickson avec une satisfaction visible, et comme nous ne voulons pas vous priver d'une juste prime, nous allons, sans tarder mettre le cap sur ce valseur inconnu de la mer.

— Voilà ce qui s'appelle parler ! approuva le marin français avec enthousiasme. Faites tourner le moteur, hurla-t-il à l'adresse d'Etcheparre, ce n'est pas le moment de regarder à l'essence !

La Belle Eugénie s'élança hors de la crique qui l'abritait et, malgré un vent furieux la prenant de côté, elle mit bravement le cap sur le singulier cotre qu'on voyait danser sottement à la pointe des vagues.

— Non, personne n'est à la barre, dit le patron, comme les contours du bateau devenaient de plus en plus distincts. Mais... saperjeu... je connais ce particulier-là ! Il y a à peine un mois qu'il a été acheté à Bordeaux par un cochon de rosbif Anglais, ou plutôt à une dame, puisqu'elle s'appelait Laure !

— Vous voulez dire Lord ? Lord Hardfield ? dit Tom Wills.

— C'est tout à fait cela, mon petit monsieur, et voici que ce joli bateau a joué la fille de l'air. Je crois que madame Laure récompensera dignement le capitaine Costefigue.

A présent, les deux embarcations naviguaient presque bord à bord.

— Eh ! fils du diable qui êtes là-dedans ! hurla le patron.

— *Edith*, Allô, *l'Edith* ! tonna Dickson qui venait de lire le nom du bateau sur l'étambot.

— Pas de réponse ! ricana Costefigue. Tant mieux, la prime sera d'autant plus grande, c'est de la vraie prise de mer.

— Il nous faudrait arriver à son bord, dit Harry Dickson.

Costefigue se gratta l'oreille.

— Je ne demande pas mieux, mon prince. Il faut que quelqu'un se dévoue pour porter une amarre, car je ne crois pas qu'un grappin pourra faire l'affaire avec une mer pareille.

— Nous passerons à nous trois à ce bord, dit simplement Harry Dickson. Ces deux messieurs et moi !

— Hein ? Auriez-vous des ailes par hasard ? cria Costefigue, estomaqué. Savez-vous que je risque mon bateau à serrer ce bougre de si près ?

— Donnez-moi la barre, voulez-vous ? demanda Harry Dickson en souriant.

Machinalement, Costefigue obéit. Et tout à coup Dickson se révéla le marin qu'il avait toujours été. *La Belle Eugénie* sembla sentir son

maître, comme le cheval connaît son cavalier. Dans le vent debout, le détective exécuta une de ces hardies manœuvres qui font hurler d'enthousiasme les initiés du yachting. Et pourtant, Costefigue s'y connaissait.

— Hourra pour l'English ! se mit-il à crier. Dites, mon prince, je veux bien partager la prime avec vous.

— Je vous la doublerai moi, votre prime ! s'écria Harold Armitage, mais taisez-vous, nous allons entrer dans ce sabot comme dans une auberge !

Harry Dickson donna un quart de tour à la barre, drossant le cotre qui les portait. Ils passèrent à fleur d'étrave du bateau ivre.

— Sautiez, Tom ! Sautiez, Armitage ! commanda le détective, et vous, Costefigue, tenez-vous prêt à courir le grand large dès que j'aurai lâché le gouvernail.

Ce fut un chef-d'œuvre d'agilité. A deux secondes d'intervalle, les trois amis tombèrent pieds joints sur le pont de *l'Edith*.

— Maintenant, jetez-nous un câble patron ! cria Harry Dickson. Très bien, nous resterons à ce bord pour en assurer la bonne marche, vous n'aurez qu'à prendre garde à la bonne remorque !

Tom Wills se dirigeait déjà vers le roof.

— Doucement, Tom, conseilla le détective, on ne peut jamais savoir. Que le canon de votre browning ouvre la marche !

— Rien ne bouge en bas, murmura le jeune homme.

Le petit navire avait embarqué pas mal de paquets d'eau ; les marches et le petit carré d'équipage ruisselaient.

— Rien, dit Dickson, en pataugeant dans un pied d'eau de mer.

— La porte du salon est ouverte annonça Harold qui avait pris les devants.

Le silence avait quelque chose d'oppressant et d'angoissant à la fois. On n'entendait que les coups de bélier de la houle contre les flancs du bord et le clapotement de l'eau dans les cabines.

Après un instant de suprême hésitation, tous trois s'élancèrent vers la porte ouverte et aussitôt, trois exclamations retentirent.

Parmi une hécatombe de vaisselle et de tessons de bouteilles, couchés pêle-mêle, roulant d'un bord à l'autre au gré des mouvements du yacht, une dizaine de cadavres jonchaient le plancher.

Quelques-uns avaient le type nettement espagnol ; d'autres, au faciès glabre, dénotaient l'Anglo-Saxon, quoique leurs mines ne fussent guère moins patibulaires que celles des fils d'Ibérie.

— Morts ! s'écria Harold Armitage, qu'est-il arrivé à bord de ce bateau maudit ?

— On dirait que cela leur a pris pendant le repas de midi, remarqua Tom Wills.

— Furent-ils empoisonnés ? demanda Harold.

Harry Dickson flaira un restant d'aliments dans un des plats, resté intact sur la table. C'était du mouton au curry.

Une singulière expression glissa sur le visage du détective.

— Non, fit-il tout à coup, ils ont été simplement endormis !

— Pourtant, aucun de ces corps ne porte une blessure, dit Tom Wills ; s'ils n'ont été qu'endormis, on a dû les saigner après, or, je ne vois rien.

— Regardez leur nuque, mon garçon, examinez la vertèbre cervicale, dit doucement le détective, et parlez ensuite.

Tom Wills obéit et Harold Armitage l'imita.

— Peuh ! une petite tache rouge pas plus grande qu'un pois chiche... pas même ! dit Tom quand il eut achevé son examen.

— Sur tous, Tom ? demanda Harry Dickson.

— Sur tous en effet, répondirent Tom et Harold en même temps.

— Une longue aiguille d'acier à fait l'affaire, quelque chose comme une ancienne épingle à chapeau. Rien n'était plus facile au criminel que de l'enfoncer à l'endroit mortel chez des hommes qui dormaient comme des souches. Et cela dénote un calcul vraiment infernal de sa part !

— Comment cela, maître ?

— L'assassin, qui a dû prendre le large depuis quelques heures déjà, a prévu que le bateau allait bientôt être mis en pièces sur les rochers. Fatalement, l'océan rendrait quelques-uns de ses cadavres. Le coup de poignard aurait révélé des crimes en série. Le coup de la longue aiguille, en revanche, accrédirait immédiatement la version du simple naufrage.

— Alors... c'est elle..., dit Harold à voix basse, la femme que mon frère a épousée ?

Le détective ne répondit pas, il tenait les yeux fixés sur les restants du repas.

— Mouton au curry ! Mouton au curry ! chuchotait une voix dans sa mémoire.

« Coïncidence », allait-il murmurer, quand soudain, il se frappa le front.

— Le curry ! Le curry ! c'est le seul condiment qui arrive à masquer complètement le goût de l'opium ! s'écria-t-il. Les empoisonneurs hindous le savent bien, eux ! Et tonnerre ! ce n'est pas la première fois que je me trouve devant le cas !

— Non, répondit Tom Wills d'une voix étrange, et... et... regardez, maître, ce que je viens de trouver accroché à ce fauteuil.

Il tendit une fine gourmette en platine, s'évasant en une petite plaque du même métal, où quelque chose était gravé.

C'étaient des chiffres. Avec un cri de surprise, Harry Dickson lut un nombre : 113.

4. Où une chambre 113 réapparaît

Tous les ports de France et d'Espagne furent alertés, des vedettes sillonnèrent pendant des jours et des nuits le golfe de Gascogne mais Edith Warner resta introuvable. On ne put d'ailleurs donner qu'un signalement bien vague de la disparue. Le fait est que nulle part n'accosta une embarcation, tel un canot de sauvetage ou à moteur qui aurait dû logiquement servir de moyen de fuite à la meurtrière.

Le yacht *Edith* fut mis à la chaîne dans l'estuaire de la Bidassoa.

Ce qui arriva deux jours après, fut une des plus grandes mortifications que Harry Dickson eut à subir dans toute sa carrière.

La garde du bateau avait été confiée à deux douaniers espagnols, Luis Ortega et José Perez, deux braves gabelous sans grande vaillance ni intelligence.

La consigne était sévère : ils ne pouvaient quitter le bateau ; mais comme ils ne se souciaient nullement de rester dans un salon d'où l'on avait tiré dix cadavres d'hommes frappés de mort violente et dont l'esprit aurait bien pu revenir pour quelque frasque posthume, ils résolurent de camper sur le pont.

Aux approches de minuit, Ortega crut entendre du bruit à l'avant, et comme il n'osait s'aventurer seul, il réveilla son compagnon assoupi à ses côtés.

Tous deux virent alors une forme souple et toute noire se glisser vers la coupée, dans l'intention évidente de quitter le bord.

— Qui vive ! hurlèrent-ils.

Pour toute réponse, deux coups de feu éclatèrent et les deux infortunés gardiens s'écroulèrent aussitôt. Perez fut tué ; Ortega en réchappa, bien que grièvement blessé.

C'est de lui que l'on tient le récit de ce bref et sanglant intermède.

Lorsque Harry Dickson l'apprit, il se mit dans une belle colère.

— Nous avons tellement considéré comme logique la fuite d'Edith Warner à bord d'un canot de sauvetage, que nous avons négligé de visiter à fond le yacht maudit.

» Nous avons doté cette créature infernale et mystérieuse de toutes les facultés. Il y en a une qu'elle ne possédait pas ! Celle du marin.

» Elle a cru que le bateau serait repoussé vers la terre et qu'elle pourrait prendre aisément pied sur le plancher des vaches.

» Mais elle a compté sans le vent qui a tourné ! Tonnerre ! Nous lui avons au contraire donné une chance de fuite considérable !

» Pendant que nous nous emparions de *l'Edith*, que nous conversions à bord, la terrible femelle y était cachée comme le plus vulgaire *stowaway* !

» Une silhouette noire, à dit Ortega ! Et pour cause... *L'Edith* est un yacht mixte fonctionnant à la voile et à la vapeur ! Il possède donc un bunker à son bord ! La diablesse s'est cachée dans le charbon et n'en est donc pas sortie toute blanche... Et voilà ! Elle court à présent !

Elle courait en effet, car elle ne fut jamais retrouvée !

Et beaucoup d'eau passa sous Tower Bridge...

*

Pas bien loin de Land's End dans les Cornouailles, une nouvelle station balnéaire a été fondée depuis quelques années par un richissime colonial, Mr. Newton Sels, qui baptisa ses terrains, non sans orgueil, du nom de Sels Beach.

Mr. Sels pouvait certes se permettre le luxe d'y perdre quelques millions, mais l'argent appelle l'argent, dit un vieux dicton, et pour Mr. Sels, il ne mentit pas. Sels Beach prospéra. Un splendide palace ; *Sunbeam Palace*, y fut bâti avec une rapidité stupéfiante ; de riches villas vinrent se grouper alentour, puis un casino et des établissements un peu moins luxueux mais tout de même de belle allure. Le terrain se trouva propice au golf : des links fameux y furent établis. Mr. Newton Sels, qui n'avait considéré d'abord « sa » plage que comme un caprice passager, y élut domicile, et y jouit à peu près de droits seigneuriaux. Il se mit à rêver à la mairie...

Même des têtes couronnées daignèrent élire domicile pour quelques semaines au *Sunbeam Palace*.

Mais le soleil appelle aussi les ombres, le chacal suit le lion à la piste. Si le *Sunbeam Palace* connut la clientèle la plus étincelante, il connut aussi la tourbe des grands centres de luxe et de plaisirs.

Les rats d'hôtel, les voleurs internationaux ne tardèrent pas à se montrer.

Le *Sunbeam Palace* n'en souffrait toutefois pas plus que les autres grands caravansérails du monde, quand une véritable épidémie de vols s'abattit sur lui.

Des portefeuilles prodigieusement garnis, des parures célèbres, des fourrures de prix, disparurent avec une prestesse étonnante. Les détectives attachés à l'hôtel s'affolaient, perdant littéralement la tête.

Mais ce qui mit le comble à la perplexité générale, et surtout au désespoir de Mr. Sels, ce fut l'aventure grotesque de Mr. Kingson.

Qui était Mr. Kingson ? Mais ni plus ni moins que le propriétaire d'un des plus grands journaux d'Angleterre et le président d'un consortium de presse. C'était en quelque sorte le roi de la grande

publicité. On ne l'aimait certes pas, car il était vindicatif et avare, mais on le craignait comme la peste. Un ordre de Kingson et des ministères tombaient, des industriels chancelaient, des banques fermaient leurs portes.

Aussi Mr. Sels le choyait-il comme un prince de sang royal, et probablement davantage.

Or, Mr. Kingson avait un violon d'Ingres : il faisait de l'aquarelle !

En général, il maculait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel d'innocentes feuilles de papier, et, d'après le paysage qui avait attiré son attention, le navet s'intitulait marine ou sous-bois.

Ce jour-là, le roi de la presse venait d'achever une nouvelle marine : un dundee toutes voiles dehors fuyant devant un grain qui brouillait l'horizon.

Par miracle, le petit tableau était bien venu, et avait réellement quelques mérites. Mr. Kingson s'attira quelques louanges, cette fois-ci méritées.

Aussi couvait-il son œuvre comme une mère poule ses poussins.

Dans le salon attenant à sa chambre à coucher, il l'avait exposée sur un chevalet et, cinq ou six fois par jour, il allait l'admirer.

Jugez de sa fureur quand il s'éveilla ! Souhaitant que son premier regard fût pour sa marine, il trouva l'aquarelle barbouillée de fusain, trouée en plusieurs endroits et portant l'injurieuse inscription :

Kingson, peintre de façades, est un sagouin.

Sa première fureur passée, le potentat du journalisme appela Mr. Sels et lui posa froidement un ultimatum.

Il se moquait de l'injure, il savait ce qu'il valait, il admettait même qu'il n'eût produit en fait de peintures que des croûtes et des navets. (*Non, non, ne vous récriez pas, mon cher Mr. Sels ! !*) mais cet acte de malveillance ne pouvait avoir été perpétré que par un rat d'hôtel des plus adroits.

Les chambres de Mr. Kingson étaient fermées la nuit par d'excellents verrous, et des dispositifs à sonnerie étaient glissés contre les portes et les fenêtres, fonctionnant en cas d'intrusion. Or, ni aux verrous ni aux signaux, on n'avait bougé. De surcroît, Mr. Kingson avait le sommeil léger. Pour un rat d'hôtel de cette trempe, rien n'était à l'abri. C'était le devoir de Mr. Sels de tout entreprendre pour le pincer ! Sinon, celui de Mr. Kingson était de mettre le public en garde contre les avatars qui pouvaient lui arriver au *Sunbeam Palace* !

L'ultimatum était formel : faire arrêter le coupable, ou voir Sels Beach attaqué par la grande presse mondiale et perdre à jamais sa réputation.

Une heure plus tard, la luxueuse Rolls Royce de Mr. Sels roulait à

toute vitesse sur la route de Londres et, le soir même, elle ramenait Harry Dickson et Tom Wills. Mais pour les registres de l'hôtel, ce furent toutefois Mr. Jennings et son secrétaire Marten qui débarquaient pour un bref séjour.

Mais Mr. Sels, voulant prouver à son redoutable client qu'il voulait tout mettre en œuvre pour le satisfaire, obtint de pouvoir trahir leur incognito et avertit Mr. Kingson.

L'entrevue entre le roi-journaliste-aquarelliste et le grand détective fut assez dépourvue d'aménité. Pour commencer, Mr. Kingson se refusa à tout interrogatoire, disant que Dickson devait connaître son métier, et qu'il était payé pour débrouiller des énigmes, comme ses scribes à lui pour barbouiller le papier.

— Pour commencer, Mr. Kingson, déclara vertement le détective, vous saurez que votre aquarelle par elle-même ne m'intéresse pas, je n'aurais certes pas quitté Baker Street pour elle. Mais je sais, qu'à moins de pouvoir se transformer en souris, comme l'ogre du Chat botté, on ne s'introduit pas dans une chambre pareille à celle-ci, verrouillée et fermée à triple tour, pour en repartir tout aussi aisément, alors qu'il y séjourne quelqu'un qui se plaint d'avoir le sommeil léger. Et c'est ce cas qui m'intrigue, et dont je désire connaître le fin mot. Maintenant, vous allez me laisser examiner à fond votre chambre, sinon, je connais certains journalistes de mes amis, qui ne sont pas sous votre coupe et qui pourraient faire des gorges chaudes de l'aventure.

Mr. Kingson grogna, mais se le tint pour dit : cet homme était singulièrement lâche devant ceux qui osaient lui tenir tête.

Harry Dickson se mit à explorer la chambre et le salon, ne négligeant aucun détail ; tout à coup Tom Wills vit son visage s'éclairer d'une façon toute narquoise. Il venait de prendre sur la table de toilette, une brosse à manche d'argent massif et la maniait silencieusement.

— Et de trois si pas de quatre, dit-il ironiquement.

— Que voulez-vous dire, Mr. Dickson ? demanda Mr. Kingson d'une voix radoucie.

— Vous n'avez pas les cheveux bien longs, sir, fut l'insolente réponse.

Mr. Kingson devint rouge de colère.

— En effet, je n'en ai pas, et cela m'est égal, mais je ne désire pas supporter une nouvelle impudence de votre part !

— Tout doux, tout doux, riposta Dickson. Saviez-vous que le cas de votre rat d'hôtel est absolument sans mystère, Mr. Kingson. Du moins pour moi !

Le potentat prit une mine stupéfaite, puis il questionna d'une voix troublée :

— Pardonnez-moi, je ne vous suis pas très bien... Que voulez-vous dire, Mr. Dickson ?

— Je veux dire que, dès demain, je ferai renvoyer la femme de chambre !

— Mais je ne vois pas pourquoi ni comment cette fille, que je ne connais pas d'ailleurs, serait coupable !

— D'avoir porté atteinte à votre tableau ? Non, ce n'est pas cela que je prétends. Mais d'oser s'arranger les cheveux avec les brosses des clients de l'hôtel ! déclara le détective.

Mr. Kingson se troublait de plus en plus.

— Ensuite, continua Harry Dickson, cette étrange domestique se permet certaines privautés : ne va-t-elle pas jusqu'à ranger ses bâtons de fard dans les tiroirs de ces mêmes clients ! Il faut que cela finisse pour le bon renom de l'établissement.

Ce fut la fin de la résistance de Mr. Kingson : il leva vers le détective des mains suppliantes.

— Vous connaissez mon secret, Mr. Dickson ; je vous en prie, ne le divulguez pas !

— Il ne me regarde pas, dit froidement le détective, mais ce que je veux c'est que vous cessiez de menacer de sévices le pauvre Mr. Sels, qui n'en peut mais si vous avez des querelles de... ménage !

Mr. Kingson était bien près de pleurer. Il força le détective à l'écouter.

— Eh bien oui, Mr. Dickson, je ne vis pas seul ici... Je suis marié en secret avec... elle, depuis bientôt un mois. Nous passons ici notre lune de miel de la façon la plus cachée possible. Je l'ai aimée dès notre première rencontre, Mr. Dickson... Elle est si belle, si douce, si intelligente !

» Mais j'ai trois fils de ma première femme, qui s'occupent de mes affaires et qui me feraient la vie impossible s'ils apprenaient mon second mariage.

— Ou qui vous feraient passer en cour d'assises pour bigamie, Mr. Kingson, puisqu'à ma connaissance, la première Mrs. Kingson, dont vous êtes séparé, mais non divorcé, est encore en vie.

Le pauvre homme offrait un aspect lamentable.

Dickson, ému malgré lui, le rassura en quelques mots.

— Je ne vais pas jusqu'à approuver votre singulière et coupable conduite, Mr. Kingson. La bigamie n'est certes pas le fait d'un gentleman... Là, je crois avoir été assez sévère avec vous maintenant, mais je n'appartiens pas à la police officielle et ce que je viens de découvrir reste un secret.

Mr. Kingson fit un geste vers son carnet de chèques, mais cela lui valut de la part du détective un regard tellement méprisant qu'il le regretta aussitôt.

— Vous seul, Mr. Kingson, vous savez *qui* était ici, dans cette chambre, avec vous, la nuit dernière, et vous savez maintenant *qui* a fait le procès de votre aquarelle. Adieu !

Quand Mr. Kingson fut seul, un gros sanglot s'échappa de sa poitrine.

— Comment... c'est elle... ma femme... qui a détruit mon tableau, qui m'a appelé peintre de façades et sagouin... Elle ne m'aime donc pas. Ah ! la gueuse !

Le lendemain, des cris effrayés, des galopades effrénées dans les couloirs éveillèrent l'hôtel dès l'aube. A tour de bras, on frappa sur la porte de Harry Dickson. C'était Mr. Sels en personne qui se trouvait devant le détective. Le pauvre homme était comme fou.

— Vite ! Mr. Dickson... Les domestiques ont trouvé la porte de la chambre de Mr. Kingson large ouverte... et le malheureux homme assassiné dans son lit !

Vêtu à la hâte, le détective dégringola l'escalier et s'élança vers l'appartement tragique.

Des domestiques terrifiés lui faisaient une haie respectueuse.

Son incognito venait d'être percé à jour, probablement par le propriétaire lui-même, car le nom prestigieux circulait déjà : Harry Dickson ! Harry Dickson !

Mr. Kingson gisait en travers de son lit, les yeux révulsés, une expression de stupeur et de souffrance sur son visage figé dans la mort.

Un coup de poignard en plein cœur avait terminé l'existence de cet homme avec qui même les rois et les gouvernements avaient eu à compter.

Harry Dickson explora la chambre comme il avait coutume de le faire en pareil cas. Bien que rien n'eût échappé à sa perspicacité légendaire, il dut s'avouer qu'il n'y avait pas le moindre indice.

C'était trop beau ! Cela sentait le parachèvement d'une œuvre. Tout ce qui eût pu trahir le criminel avait été écarté avec un soin infini.

De guerre lasse, le front sombre, le détective se retira.

Sur le seuil de la porte, il se retourna et, machinalement, il leva les yeux sur l'écusson d'émail blanc de la porte.

Il portait le nombre 113 !

5. La bête dans l'ombre

Et alors Harry Dickson sentit la présence du monstre.

Edith Warner était là, il ne doutait plus de son identité !

Elle évoluait parmi les riches pensionnaires de l'hôtel.

Elle devait figurer sur les registres parmi les dames seules, veuves, divorcées, jeunes femmes, demi-mondaines... car tout le monde ignorait son union avec Mr. Kingson.

Derechef, commença pour le détective une sèche besogne de bénédictin.

Méthodiquement, il classa les diverses clientes. Il s'en prit d'abord aux occupants des appartements contigus au 113.

C'étaient deux célibataires – un officier supérieur de la marine et un homme d'Etat d'une réputation inattaquable.

Il questionna le personnel, menaça, fit les plus belles promesses. Mr. Sels joignit ses offres aux siennes et promit une prime colossale.

Harry Dickson espérait vaguement que la pseudo Edith Warner aurait eu une complicité parmi la domesticité. Il n'en était rien, du moins, il ne découvrit rien. Il crut à une indiscretion possible... Mais personne, au grand jamais, n'avait vu Mr. Kingson en compagnie d'une des dames de l'hôtel, et même d'aucune dame. Il prenait ses repas à une table isolée et ses promenades sur la plage étaient très courtes et solitaires.

Si jamais union secrète fut bien tenue cachée, ce fut la leur.

Téléphone et télégraphe fonctionnèrent, une véritable nuée de détectives privés travailla sous les ordres du grand homme.

Au bout d'une semaine, on parvint à découvrir une licence de mariage au nom de Daniel Kingson et de Sybil Saunders, de Melbourne, en Australie.

Leur union avait été contractée devant le pasteur d'un village des environs de Bath.

— Cette fois-ci, nous la tenons ! s'écria Tom Wills.

— Pensez-vous ? demanda Harry Dickson. Eh bien, demandez donc au téléphone des nouvelles de la santé de cet excellent pasteur.

... La réponse ne se fit pas attendre : le pauvre homme avait été écrasé le lendemain du mariage, sur la route de Bristol, par une automobile inconnue.

— Que cela ne vous étonne pas, Tom, dit Harry Dickson, ce n'est qu'une réédition : le pasteur calviniste qui unit Lord Hardfield et Edith

Warner se noya dans le lac de Genève, deux jours après leur mariage.

— Mais les témoins, qu'en faites-vous ? s'écria Tom Wills.

— A Genève, ce fut le malheureux Stoner et un inconnu du nom de Weber que l'on n'a jamais retrouvé. A Bath, ce sont deux noms bien ordinaires qui sont inscrits au bas de l'acte : Smith et Jones ! Je ne sais si vraiment ces deux individus ont existé ou s'ils ont été remplacés par une forte donation au pauvre clergyman. Mais s'ils furent des êtres en chair et en os, croyez bien que la terrible femelle qui semble avoir le don de tout prévoir, aura su empêcher qu'on puisse les faire réapparaître à leur jour.

On tâcha ensuite de procéder par voie d'élimination. On essaya de faire concorder les dates d'arrivée de certaines clientes avec celle de Mr. Kingson.

Vain travail, les seuls noms qui purent être retenus s'avéraient être bientôt au-dessus de tout soupçon.

On fit des enquêtes discrètes sur *toutes* les femmes résidant au palace : elles n'aboutirent qu'à la découverte de trois aventurières qui furent renvoyées en douce, mais qui purent prouver leur parfaite innocence.

— Et pourtant, elle est là ! ronchonna le détective, elle respire le même air que nous, elle dort peut-être dans la chambre voisine, elle prend ses repas à la table à côté de nous !

— Je me demande pourquoi elle a supprimé sans intérêt aucun son mari, le pauvre Kingson, s'étonna Tom Wills.

— Dans l'intérêt de sa sécurité, Tom ! Je vois fort bien comment la chose s'est produite : l'épouse Kingson vient trouver comme de coutume, son mari dans sa chambre, à une heure tardive.

» Il lui reproche sa méchanceté. Elle nie. Il invoque l'autorité de Harry Dickson.

» Cette fois-ci, elle prend peur. Or, Kingson est le *seul* à connaître son visage ! Il faut qu'il meure ! Et c'est ce qui arrive.

— Mais cette étrange coïncidence du nombre 113 ! s'écria Tom Wills.

— Coïncidence... le mot est trop complaisant, je ne puis plus y croire. Rappelez-vous l'hôtel de la Licorne, à Covent Garden : c'est dans la chambre 113 que, depuis près d'un siècle, se commettent des crimes et des délits sans nombre, restant tous impunis et revêtant tous le même caractère de mystère.

— Y a-t-il un point commun entre cette antique auberge et les crimes de Fontarabie et du *Sunbeam Palace* ? demanda Tom Wills.

— Je n'en vois aucun, pour le bon motif que dès que j'en connaîtrais un, le mystère aurait cessé d'être !

Et trois semaines s'étaient passées à piétiner sur place, à ne glaner que de vagues soupçons qui se dissipaient aussitôt nés, à échafauder

des hypothèses qui s'écroulaient toutes, comme des châteaux de cartes.

Là-dessus, et comme de juste, des clientes s'en allèrent, leur séjour fini ; la meurtrière pouvait être parmi elles !

— Ecoutez, maître, dit Tom Wills, je n'y tiens plus. Laissez-moi occuper la chambre 113 ! J'ai dans l'idée qu'il en sortira quelque chose.

Le détective hésita, une vague crainte, non dénuée de superstition, s'était levée en lui : manifestement, le nombre 113 lui faisait peur !

Mais Tom Wills insista tellement qu'il finit par capituler.

Le jour même, le jeune homme prit congé des quelques amis qu'il s'était fait au palace. Harry Dickson lui-même ne pouvait s'immobiliser éternellement à Sels Beach.

Il consentait à y passer encore quelques jours, mais la présence de son élève était nécessaire à Londres.

Deux jours plus tard, un jeune enseigne de vaisseau, Laurence Fitzgerald, devint l'occupant de la chambre 113 et du salon contigu.

Il avouait ingénument à la table commune où il prenait ses repas que, grâce au crime du 113, il avait obtenu un prix de faveur de l'établissement pour son séjour, sinon le salaire d'enseigne de vaisseau n'aurait pu suffire aux notes élevées du *Sunbeam Palace*.

Pourtant les jours se passèrent sans encombre. Tom Wills, ou plutôt Laurence Fitzgerald, se trouvait fort bien dans la chambre fatale, et l'on commençait à oublier le vilain intermède, quand l'agression de Miss Pfefferkorn vint rejeter le trouble parmi les habitants du palace.

Miss Pfefferkorn était une vieille fille acrimonieuse et taciturne, qui était attachée à l'hôtel comme infirmière depuis la fondation de la plage.

Elle n'était guère avenante et peu sociable, même avec la clientèle la plus huppée, mais elle était adroite dans son métier et d'une honnêteté scrupuleuse, ce qui la faisait craindre comme le feu par les autres membres du personnel. Levée la première, couchée la dernière, elle rendait de si grands services que, malgré ses dehors peu engageants, la direction n'aurait voulu se passer d'elle à aucun prix.

Cette nuit, Mr. Lesly, un jeune employé de l'hôtel, souffrant comme il le prétendait, de violents maux d'estomac, descendit à l'infirmerie pour y prendre quelques gouttes de laudanum. Jugez de son effroi en voyant la pauvre Miss Pfefferkorn étendue sanglante et inerte sur le carreau.

Aussitôt, il alerta le personnel qui accourut à grands cris. Voici que la bête s'en prenait aux pauvres gens qui gagnaient leur pain à la sueur de leur front ! ! !

Heureusement, les blessures de l'infirmière n'étaient pas des plus graves. Quelques ecchymoses plutôt occasionnées par sa chute et une

abondante hémorragie nasale. Mais sa tête surtout avait souffert du coup qu'elle avait reçu.

Son récit ne laissait pas d'être fort troublant. Comme toujours, elle avait travaillé tard. Elle s'apprêtait à se retirer dans sa chambre quand tout à coup, elle avait vu quelqu'un se dresser dans l'ouverture de la porte. Elle avait cru que c'était une cliente qui s'était trouvée mal et qui, au lieu de la sonner, venait elle-même demander des soins.

Elle s'était approchée d'elle et avait tout à coup reçu un si violent coup sur le crâne qu'elle en avait perdu connaissance. Tout ce qu'elle se rappelait, c'est que l'agresseur était grand, portait des vêtements de dame, et avait un voile noir devant le visage.

Elle émit cette déposition déconcertante d'une voix entrecoupée par les sanglots et les gémissements, et finit par déclarer en geignant qu'elle ne resterait pas une heure de plus dans cette maison de malheur.

Mr. Sels en personne dut la supplier de n'en rien faire, et la promesse de gages fortement majorés fit enfin changer d'idée la demoiselle Pfefferkorn.

Heureusement, car une véritable crise de domesticité menaçait le *Sunbeam Palace* !

Pour la tantième fois, Harry Dickson se trouva devant une enquête aux résultats nuls. Un second interrogatoire de Miss Pfefferkorn aboutit à des déclarations identiques, seulement émises sur un mode un peu plus revêche.

De la dame en noir, pas ombre de trace, comme toujours !

Seul, Mr. Lesly, cuisiné longuement par Harry Dickson avoua à la fin qu'il venait à peu près tous les soirs à l'infirmerie après le départ de Miss Pfefferkorn pour s'emparer d'un peu de laudanum, dont il arrosait le tabac de sa pipe, histoire de s'offrir des sensations de fumeur d'opium.

Le détective hésitait à rattacher cet événement à la fantastique série des chambres et numéros 113 en général. L'avenir seul se chargea de le détromper.

... Deux autres jours se passent. Harry Dickson se demande pourquoi il reste au *Sunbeam Palace* à traîner les savates ; il se le reproche. C'est la voix de son subconscient qui répond : « Non, la bête n'est pas partie, elle fait des feintes, elle est autour de nous ! »

Il venait de passer une mauvaise nuit, presque blanche. La veille au soir, il avait exploré les alentours et un de ces brusques orages qui précèdent l'automne l'avait surpris en pleine dune. Il était revenu trempé les premiers frissons de la fièvre sur la nuque.

Sa nuit s'en était ressentie. Il lui avait semblé qu'une présence redoutable rôdait autour de lui, les ténèbres de la chambre étaient hantées de forces mauvaises, comme au sortir d'un cauchemar. Il ne

s'endormit qu'aux premières grisailles de l'aube, d'un sommeil fiévreux coupé de vilains rêves.

— Mr. Dickson, réveillez-vous !

C'était la voix de Mr. Sels qui appelait. En même temps, une rafale de coups retentissait à l'étage de dessous.

Le détective bondit hors du lit. Immédiatement, l'appréhension d'un nouveau drame dans la chambre 113 lui traversa l'esprit. Or, c'était Tom Wills qui occupait cette pièce.

— Le jeune homme du 113 ne répond pas, cria Mr. Sels à travers la porte. Et nous frappons comme des sourds sur les panneaux.

Le regard du détective tomba sur la pendule électrique : dix heures ! Comment avait-il pu dormir si tard ?

Quelques domestiques stationnaient devant la porte, ainsi que Miss Pfefferkorn qu'on était allé quérir, au cas où le client aurait eu besoin de soins, car pour l'heure, il n'y avait pas de médecin à l'hôtel.

— Nous n'attendons que vous pour enfoncer cette porte, Mr. Dickson, déclara Mr. Sels.

Harry Dickson ne dit mot ; il se jeta de toutes ses forces contre les panneaux qui volèrent en éclats.

La chambre parut, inondée de soleil.

— Tom ! hurla Dickson, oubliant le personnage d'emprunt de son élève.

Le jeune homme, la tête enfouie dans l'oreiller, ne bougeait pas.

— Dieu merci, il ne fait que dormir ! s'écria Dickson en entendant la tranquille respiration du jeune homme. Allez, paresseux, levez-vous !

Il secoua le jeune homme, qui gémit doucement et retomba aussitôt dans son profond sommeil.

— Ce n'est pas naturel, murmura Dickson en se penchant sur son élève, et en flairant attentivement son haleine.

Une odeur douce, pharmaceutique, le frappa.

— On lui a passé un narcotique ! déclara-t-il. Donnez un peu plus de lumière.

Un des domestiques se mit à lever les stores mais, nerveux comme il était, il embrouilla les cordes. Impatienté, Harry Dickson s'en chargea lui-même.

A ce moment, Miss Pfefferkorn qui, le visage entouré d'un bandeau sentant le formol, venait d'entrer à son tour, s'écria :

— Mais cet homme est blessé !

— Que dites-vous ? cria le détective.

Pour toute réponse, l'infirmière ouvrit d'une main experte le dessus de la chemise du jeune homme : une petite plaie brune apparut, d'où un peu de sang coulait sur la peau blanche.

— Votre trousse, miss ! commanda le détective.

Par bonheur, la blessure n'était pas grave : un coup de poignard

dans la région du cœur, mais ayant dévié sur une côte : le muscle seul avait été atteint.

— La blessure est, d'après moi, assez récente, déclara l'infirmière : il n'y a pas de sang coagulé. Il se peut aussi qu'il n'y ait pas eu d'hémorragie externe, mais que le sang ne se soit mis à couler qu'au moment où vous avez secoué le blessé, sir.

Content et effrayé à la fois, le détective approuva.

Tom en serait quitte avec quarante-huit heures de repos... Mais la chambre 113 venait, encore une fois, de faire parler d'elle, au nez et à la barbe de Harry Dickson.

— Portes fermées à triple tour, verrous mis, fenêtres closes, murmurait le détective, et pourtant, le crime est commis. Auparavant, la victime est endormie ! Cela se répète : le mauvais génie 113 manquerait-il d'imagination ou bien trouve-t-il la formule bonne ?

Un énergique réactif fut administré à Tom Wills qui ouvrit les yeux et se plaignit de maux de tête.

— Inutile de lui demander quelque chose, grogna le détective, il ne se souviendra de rien. Mais si... attendez donc. Holà, Tom, vous avez dîné seul hier soir, pendant que je me promenais dans la dune ; quel plat avez-vous pris à la carte ?

— Le mouton au curry, répondit le jeune homme d'une voix endormie.

— Je suppose que vous l'avez fait à dessein, en vous disant que cela attirerait la bête dans le piège ?

— C'est vrai, avoua honteusement Tom Wills. Pourtant, ce plat n'avait aucun goût douteux !

— Erreur, Tom... Votre mémoire vous a joué un bien mauvais tour ! Je vous ai pourtant dit sur tous les tons que le curry masque le goût de l'opium.

— Je me suis obstiné quand même..., murmura le jeune homme, j'espérais...

— Que vous étiez tabou, hein ? Voici une preuve évidente que vous ne l'êtes pas.

— Alors, on est faits une fois de plus ? se lamenta Tom Wills.

Harry Dickson sourit malicieusement.

— Eh ! Eh ! je ne sais pas trop.

Tom Wills s'éveillait complètement.

— Alors, dites... vous avez trouvé quelque chose ?

— Ouais ! je ne vous en dirai pas plus, mon petit, et pour vous punir de votre témérité, vous allez partir en pénitence à Baker Street chez la bonne Mrs. Crown, qui ne vous servira pas de ragoûts au narcotique.

En effet, Harry Dickson avait trouvé quelque chose ! C'était un petit étui de cuir, très défraîchi et qui avait été perdu sur le seuil de la chambre 113.

Pendant le bref tumulte qu'il y avait eu devant la porte de l'appartement, il avait été poussé presque complètement sous la natte de fibre servant de paillason à l'entrée.

Une fois seul dans sa chambre, le détective l'ouvrit et l'examina.

C'était une trousse de cambrioleur, d'un modèle un peu désuet, mais qui, il y a un demi-siècle, aurait été considérée comme la plus perfectionnée existant dans le monde de la pègre.

Un nom avait été gravé orgueilleusement à l'intérieur : Jim Ghost.

Jim Ghost ! Jim-le-fantôme, le rat d'hôtel qui, aux environs de l'an 1880, faisait le désespoir de tous les hôteliers de Londres et qu'on n'avait jamais arrêté !

— Même qu'en 1880, il est passé par l'hôtel de la Licorne et y a occupé la chambre fatale, murmura Harry Dickson.

Il resta longuement songeur, puis se leva et se mit à faire ses bagages. Son visage s'était prodigieusement rasséréné.

— Retournons à Londres, murmurait-il, la solution de tous ces mystères se trouve au vieil hôtel de la Licorne, dans la chambre 113 !

6. Le révérend Mr. Hinchcliff

Il n'y a pas un pays au monde où les revenants, les fantômes, les maisons maudites et les chambres hantées soient plus en honneur qu'en Angleterre.

Le brouillard, la mélancolie des paysages, la chanson des vagues, tout cela y est pour quelque chose.

Qu'un feu follet apparaisse sur la lisière d'un champ en friche, aussitôt une nuée de reporters vient de la ville voisine. On photographie la touffe d'herbe où le fantôme a pris ses ébats et le cliché reçoit les honneurs de la première page des grands quotidiens.

Cela vous expliquera l'empressement de tous les fervents de radiophonie pour tourner la poignée de leurs appareils, jusqu'à ce que London Régional soit indiqué par la flèche lumineuse, aux heures où le révérend Mardocheus Hinchcliff donne une conférence.

Car ce digne clergyman parlait de l'au-delà, comme s'il lui était aussi aisé de s'y promener que dans Hyde Park. Certainement, les lémures devaient s'asseoir avec lui au coin du feu, un démon de l'air lui tenir lieu de quatrième au whist, un esprit du feu trinquer avec lui, les soirs de liesse !

Avec un délicieux frisson, les bons bourgeois d'Angleterre prenaient place devant leur haut-parleur pour entendre Mr. Hinchcliff débiter ses fantastiques prouesses, car le clergyman se posait un peu en chevalier servant des malheureux humains, tarabustés par des spectres de mauvaise composition.

Il énumérait ses hauts faits avec complaisance, et son public ne se lassait pas de les entendre.

Au coup de minuit, un horrible spectre rouge parcourt le manoir des Fairlance dans le Yorkshire. Le château est devenu inhabitable. Les domestiques s'enfuient et ne peuvent être remplacés. Les Fairlance sont aux lisières du désespoir, car ce terrible hôte des ténèbres les empêche de dormir, tant il est bruyant. Et puis, il devient méchant : il coupe les conduites de l'électricité, il donne la liberté aux poules, il chasse les lapins des clapiers et les envoie faire leurs ébats dans les salons du manoir.

Mais Mr. Hinchcliff a appris leurs déboires. Vite, l'indicateur et le premier train pour York. Il arrive au manoir des Fairlance, quelques minutes avant minuit, juste à temps pour assister au spectacle fantomatique.

Le lendemain, le révérend tend la main aux maîtres du château et leur apprend que le spectre rouge ne reviendra pas.

Et, de fait, le manoir fut à jamais délivré de ce lugubre visiteur.

Autre exemple : Au cimetière de Dothy, un des inhumés se refuse absolument à rester bien sagement dans sa tombe, comme un mort qui se respecte. Dès la nuit close, il se met à califourchon sur le mur qui entoure le champ de repos, hurle comme un loup à la lune, et interpelle d'une voix caverneuse les passants en leur promettant les pires tortures dans le monde ci-après.

Mr. Hinchcliff arrive, s'installe sur une pierre tombale et attend posément l'apparition du vampire. Celui-ci ne tarde pas. Le révérend a un petit bout de conversation avec lui, et aussitôt, le revenant promet d'être bien sage à l'avenir, et Dothy connaît désormais des nuits sans cauchemars.

Mr. Hinchcliff multiplie les exemples, tous plus dignes les uns que les autres d'éveiller la mâle peur chez les auditeurs, et nous ne le suivrons pas dans sa longue énumération qui pourrait devenir fastidieuse. Mais le révérend chante surtout victoire, et toute l'Angleterre radiophile l'applaudit.

Enfin, il vient d'annoncer qu'il viendra au cœur de Londres combattre les mauvais esprits des ténèbres. Le public voudra bien se rappeler la macabre série de l'hôtel de la Licorne dans Covent Garden. Elle va finir à présent, Mr. Hinchcliff s'en mêle. Bientôt, le vilain génie de la chambre 113 sera vaincu.

Il le proclame ! L'hôtel de la Licorne sera à jamais débarrassé de la triste entité qui y exerça, pendant près d'un siècle, une sombre et occulte tyrannie !

Quelques jours avant cette singulière homélie radiodiffusée, un chergyman grand et maigre, tout vêtu de noir, comme il sied à un ministre de la religion protestante, et surtout de la sévère Eglise wesleyenne, s'était présenté à l'hôtel de la Licorne, aux destinées duquel présidait la falote Miss Arabella Duck.

— Je suis le révérend Mardocheus Hinchcliff, dit-il en matière de présentation, et j'ai choisi votre hôtel comme lieu de mon séjour à Londres.

Miss Duck répondit que le révérend trouverait à l'hôtel des soins empressés, ainsi qu'une coclientèle honorable.

Mais Mr. Hinchcliff secoua gravement la tête.

— Ce n'est pas votre clientèle terrestre qui m'intéresse, mademoiselle, dit-il d'une voix sévère, mais bien celle de l'autre monde qui semble avoir choisi votre maison pour ses manœuvres condamnables.

— Ciel, que voulez-vous dire ? s'écria la pauvre Miss Arabella. Il n'y a personne ici qui se conduit mal, mon révérend.

— Oubliez-vous la chambre 113 ? riposta le clergyman.

— Malheur ! Pourquoi me rappelez-vous cette horreur ? Mais cette chambre est désormais condamnée, elle ne sert plus, elle ne fera plus de victime !

— C'est bien mon avis, Miss Duck, répondit Mardocheus Hinchcliff, mais s'il en est ainsi, si votre chambre devient une pièce honnête et calme, sans aucune malice, comme toutes les chambres de cet établissement, eh bien, ce sera que le pasteur Hinchcliff, l'aura voulu !

— Je vous en sais infiniment gré, mon révérend, balbutia la directrice, mais que voulez-vous faire ?

— Je veux occuper dès aujourd'hui la chambre 113 !

— Jamais ! s'écria Miss Duck avec un sursaut d'énergie.

— J'ai quelques lettres de recommandation, insinua l'homme d'Eglise. Tenez, en voici une qui émane de ce bon Mr. Catchpole, de Scotland Yard, un fonctionnaire qui s'occupe spécialement de la surveillance des hôtels de Londres. Il m'a affirmé que vous étiez en très bons termes avec lui, et qu'il s'étonnerait fort si vous me refusiez la faveur demandée.

— Du moment que Mr. Catchpole vous recommande, j'aurais mauvaise grâce à refuser, répondit la propriétaire de l'hôtel de la Licorne. Toutefois, je regrette de devoir vous signifier que je décline toute responsabilité à votre sujet, bien que j'espère que rien de fâcheux ne vous arrivera dans la chambre 113.

— A moi ? A moi ? s'écria le pasteur, soyez donc sans crainte, ma bonne dame ! Ignorez-vous donc qui est le révérend Mardocheus Hinchcliff ?

Miss Arabella ne l'ignora pas longtemps ; une heure plus tard, elle connut de A à Z toutes les prouesses du pasteur en matière de conjurations des mauvais esprits : le cas du manoir des Fairlance, et celui du cimetière de Dothy, et d'autres et d'autres encore.

Quand le pasteur se tut pour prendre congé d'elle, afin d'aller quérir ses bagages à la station de Paddington où il les avait laissés, Miss Duck rayonnait de bonheur : le cauchemar de sa vie allait donc finir une fois pour toutes !

Le soir le speaker de London Régional annonçait à l'éther aux écoutes que le révérend Mardocheus Hinchcliff occupait désormais la fameuse chambre 113, à l'hôtel de la Licorne, dont il chasserait pour toujours le mystérieux génie malfaisant.

Au *Sunbeam Palace* à Sels Beach, dont l'automne avait presque complètement chassé la clientèle, le personnel assis dans le réfectoire de la domesticité, et passant la soirée à écouter la radio, entendait également ce que le révérend Hinchcliff se proposait de faire. Lesly, qui était l'esprit fort du groupe, s'esclaffait et opinait que Mr. Hinchcliff ferait bien de passer par le palace, quand il aurait purgé

l'hôtel de la Licorne de ses revenants. Il y a également une chambre 113 au *Sunbeam* et elle ne jouit guère d'une meilleure réputation ! »

— Le fait est, dit le maître d'hôtel, que je n'aime guère cet appartement depuis les événements que vous savez et qui attendent toujours une explication. Je suis bien content que nous ne soyons plus obligés d'y aller.

— Peuh ! fanfaronna Mr. Lesly, j'y vais régulièrement fumer ma pipe, on a une si belle vue, le soir, de la fenêtre, et jamais un génie ou un revenant n'est venu me faire une observation.

On se couchait tôt à l'hôtel à présent. D'ailleurs, l'époque de la fermeture était proche, et il n'y avait presque plus de travail pour les domestiques et les employés.

Mr. Lesly crut qu'il était de son devoir de ne pas laisser passer cette soirée sans rendre visite à la chambre hantée.

Il y fumait depuis une heure et regardait le croissant de la lune s'élever doucement au-dessus des flots, inondant les sables d'une belle clarté d'argent.

Tout à coup, des petits coups discrets furent frappés à la porte : Mr. Lesly sursauta et, d'une voix altérée, il cria d'entrer.

La chambre était bien éclairée par la lune ; le jeune homme vit avec quelque appréhension la porte s'ouvrir, mais soudain son visage refléta une joie profonde, bien qu'un peu étonnée.

Une dame enroulée dans un magnifique manteau de fourrure, une voilette lamée d'argent devant le visage venait d'entrer.

— Vous ! Vous mylady, vous êtes de retour ! s'écria-t-il.

Un rire musical se fit entendre.

— Incognito, mon petit Lesly, car il me tardait de vous voir, et écoutez donc quel sacrifice j'ai fait pour vous : je suis entrée par la porte de service.

— Mon amour ! murmura l'employé. Depuis votre départ, je ne vivais plus, j'ai failli donner dans la drogue... Oui, vous ne pouvez pas savoir, vous étiez partie quand la chose est arrivée à cette guenon de Pfefferkorn.

De nouveau, la dame au manteau de fourrure se mit à rire.

— Enfin, tout est bien puisque me voilà, mon petit, dit-elle doucement.

— Alors... je suis toujours votre fiancé ? demanda Lesly, les yeux lumineux d'espoir.

— En doutez-vous, petit niais ? Patientez quelques jours encore, puis je vous ferai signe et nous partirons pour Vienne, ma ville natale, et nous nous marierons.

— Chérie ! s'écria Lesly au comble du bonheur, en étendant les bras vers elle. Mais elle se déroba à cette étreinte.

— Non, non, petit Lesly, vous allez enlever le rouge de mes lèvres et

je déteste cela, vous le savez bien.

Mais, d'une main sournoise, le jeune homme avait saisi la voilette et la tirait...

Aussitôt sa main retomba, un cri de stupeur terrifiée monta à ses lèvres.

— Comment... mais... je rêve... vous n'êtes pas...

Il n'en dit pas plus long. Un éclair brilla dans la main de la dame, et Lesly s'écroula avec un profond soupir, frappé en plein cœur par l'acier meurtrier d'une longue et fine dague.

Longuement, la criminelle considéra le corps qui se figeait dans la mort.

— Mon pauvre petit, dit-elle doucement, c'est votre faute... il m'était impossible de vous laisser vivre après ce que vous avez vu ! Peut-être qu'après tout, c'est la faute de l'éternelle chambre 113.

Calmement, elle remit sa voilette et sortit de la chambre tragique.

Mais cela, Mr. Hinchcliff ne devait l'apprendre que plus tard.

*

Le révérend Mardocheus Hinchcliff se promène de long en large dans sa chambre de l'hôtel de la Licorne. Il est deux heures de l'après-midi, il a donné des ordres pour qu'on ne le dérange pas, car il prépare sa nouvelle conférence pour la radio. En fait, il attend le mauvais génie de la chambre 113.

— Il est impossible qu'il ne vienne pas ! murmure-t-il, et il modifie aussitôt après : « qu'elle » ne vienne pas !

Les aiguilles de la pendule sur la cheminée tournent : bientôt il sera trois heures : la marche du pasteur devient un peu plus saccadée.

— Comme la pointe aimantée de la boussole se tourne vers le nord, « elle » doit se diriger vers le 113, murmure-t-il encore.

Soudain, il se dresse, tend l'oreille.

L'hôtel est silencieux. On n'entend qu'un bruit de vaisselle remuée et d'eau courante dans les lointaines cuisines. Mais l'ouïe très fine du révérend distingue un frou-frou de jupes dans l'escalier.

Puis un petit pas glissant, discret au possible.

« Elle » est là ! Elle doit être tout contre la porte à présent.

Mr. Hinchcliff est devenu pâle : dans quelques secondes, il se trouvera face à face avec le monstre inconnu.

Celui-ci ne se décide pas encore, mais le pasteur entend parfaitement une respiration fiévreuse de l'autre côté de la porte.

Toc ! toc !

Une suprême hésitation du pasteur, qui se raidit, puis prononce d'une voix calme :

— J'ai exprimé le désir formel de ne pas être dérangé à cette heure,

mais entrez tout de même.

La porte s'ouvre : Hinchcliff s'est reculé jusqu'à l'extrême bout de la chambre, le dos tourné vers les fenêtres, de façon à bien voir celui qui va entrer dans la chambre 113, celui ou celle qu'il attend !

Une haute silhouette, une longue jupe noire, un grand chapeau étrangement démodé.

Et le visage... Hinchcliff reste confondu. Un beau visage tranquille et pâle, trop pâle, trop tranquille pourtant.

— Mr. Hinchcliff, dit une voix très douce, pardonnez-moi mon audace, je suis montée chez vous à l'insu du personnel de cet hôtel. Vous pouvez m'aider, mais vous seul !

Le pasteur s'incline, et s'aperçoit que sa visiteuse opère un mouvement tournant qu'il suit aussitôt.

La bête est là ! Elle s'apprête à agir vite, le révérend le sent parfaitement et il est sur ses gardes.

— A qui ai-je l'honneur ? demande-t-il poliment.

— Mon nom ne vous apprendra rien, je le crains. Révérend Hinchcliff, je m'appelle Annabella Smithson. Ma maison est hantée !

La voix de la belle jeune femme est changée, elle est devenue singulièrement dure, ses yeux brillent d'un éclat surhumain.

— Vous savez, ma maison est très vieille, et j'ai toujours vécu dans une atmosphère vieillotte, je suis toujours un peu vieux jeu. C'est peut-être pour cela que j'ai si peur des fantômes ! Mais ce matin, j'ai trouvé un poignard planté dans mon portrait suspendu au pied de mon lit. D'où est-il venu ? Je n'en sais rien ! Je vais vous le montrer.

— Laissez ce poignard où il est, dit d'une voix tranquille le pasteur Hinchcliff, et regardez plutôt ce que j'ai à vous montrer, moi !

La jeune femme lève les yeux vers lui, voit ce qu'il tient dans ses mains et pousse un hurlement de rage et de terreur, tout en faisant un mouvement pour fuir.

Mais Mardocheus Hinchcliff tourne le dos à la porte, lui barrant la retraite : ce qu'il tient entre ses mains, c'est un cabriolet d'acier !

L'instant d'après, il agrippe les poignets de l'étrange visiteuse, qui se laisse tomber sur le plancher en proie à une crise de nerfs.

Le révérend donne l'alarme dans l'escalier et le personnel accourt.

— Doux Seigneur, qu'est-il arrivé de nouveau dans cette chambre maudite ! se lamente Miss Arabella Duck.

— Il est arrivé, répond le pasteur, que le mauvais génie de la chambre 113 de l'hôtel de la Licorne et d'autres encore, est entre les mains de la police !

A ces mots de police, la captive lève la tête et darde un regard flamboyant sur le révérend Hinchcliff.

— Vous êtes Harry Dickson ! hurle-t-elle.

— En effet, et vous... mais attendez !

Il se tourne vers le valet de chambre médusé et lui ordonne :

— Apportez de l'eau chaude, presque bouillante, je vais vous faire une surprise.

— Non ! Ailleurs si vous voulez, mais pas ici ! crie la prisonnière.

— Pourquoi pas ? riposte Harry Dickson, avez-vous craint d'ensanglanter cette malheureuse chambre ? Qu'elle soit au moins témoin de votre défaite, infernale créature !

Il pose une éponge presque brûlante sur la joue de la femme qui pousse un cri ; alors, une singulière chose se produit : les joues, le front et le menton se craquèlent comme de vieilles porcelaines, le nez semble se fendre.

— C'est ce qui s'appelle l'émaillage du visage, explique Dickson, ou l'art moderne de certains instituts de beauté pour faire des Vénus en série.

Un véritable masque s'éloigne du visage de la captive.

Alors, Miss Arabella Duck pousse un cri aigu et s'évanouit.

— Voilà ! dit simplement Harry Dickson en rejetant l'éponge.

Devant tous, les joues grises, la lippe pendante, se trouve... Amalia Duck.

7. Le cas étrange de Miss Amalia Duck

« Douze citoyens honnêtes et loyaux » vont juger Edith Warner, ou Lady Hardfield, ou Mrs. Kingson... non, simplement Amalia Duck.

Harry Dickson, qui sera le principal témoin du procès, la regarde avec stupeur et admiration, assise froidement sur le banc des accusés, entre deux gardiens.

Où est Edith Warner qui épousa en justes noces Lord Dorsan Hardfield, qui séduisit Kingson au point de lui faire commettre le grave délit de bigamie, qui fut aimée du pauvre Lesly, et qu'elle aima probablement aussi ?... Non, c'est Miss Amalia Duck qui est là.

Là... avec ses joues creuses et ternes, son nez rouge, sa bouche maussade, ses cheveux rares.

Car elle est redevenue la Miss Amalia des anciens jours de l'hôtel de la Licorne, elle a même revêtu la même robe noire et sévère au cou et aux poignets fermés. Elle a même remis ses lunettes de corne.

Le président de la cour d'assises donne la parole à Harry Dickson.

— Mr. Dickson, vous aurez à exposer à MM. les jurés, votre théorie concernant cette étonnante criminelle qui ne nie aucun des forfaits mis à sa charge.

Harry Dickson s'incline. Immédiatement, il se met à parler :

— Je ne prétends pas expliquer les faits mystérieux qui ont eu pour décor la chambre 113 de l'hôtel de la Licorne, jusque dans les dernières années.

» Admettons la fatalité, mais ce n'est qu'un mot. Je me dois de répéter ici le mot de notre grand Shakespeare : « Il y a plus de choses sous le ciel... »

» Voici comment je vois la montée ou plutôt la descente d'Amalia Duck vers le crime. Elle est élevée dans l'atmosphère malsaine, superstitieuse, de ce petit hôtel aux mœurs de province. Mais elle n'en semble pas plus frappée que les autres, que sa sœur par exemple.

» Un jour, dans je ne sais quelle cachette, elle découvre une trousse de cambrioleur : celle du fameux Jim Ghost, qui mit en 1880 son hôtel en coupe réglée, mais y abandonna ses outils de travail.

» Que se passa-t-il alors dans l'esprit de la jeune fille ? Nul ne le saura, peut-être pas elle-même. Mais comme sa vie était terne, sans joie et sans espoir, que les jours se passaient monotones, elle résolut d'entrer dans la peau d'un nouveau personnage : grâce aux ouistitis de Jim Ghost, elle fut le mauvais génie de la Chambre 113.

» Nous savons que cela lui réussit à merveille. Elle se contenta toutefois de quelques farces d'un goût certes douteux, mais souvent anodines. Puis ce furent des larcins.

» Mais le vol lui ouvrit des horizons nouveaux : elle pouvait s'enrichir !

» Elle pourrait connaître la belle vie brillante, l'amour peut-être !

» Et en son for intérieur, la décision était prise : elle deviendrait une grande aventurière.

» Pour cela, elle devait se faire la main. Elle tenta une expérience qui fut un coup de maître. Ce sera, dans cette affaire, le cas de l'Ecosais MacIntair.

» Elle veut pousser le perfectionnement à l'extrême. Après le vol dont l'Ecosais est victime, elle avertit Harry Dickson.

» C'est le grand jeu : si Dickson est vaincu, elle s'imagine qu'elle sera capable de tout surmonter sur le chemin du crime, telle est son idée.

» Et elle tue MacIntair, dans une chambre complètement fermée, dont les portes et les fenêtres sont restées closes, dont les verrous sont mis et le restent.

» Comment ? Voici le mécanisme de génie de ce forfait.

» La veille, elle administre un narcotique au pauvre homme.

» Au matin, on vient l'éveiller : pas de réponse, et pour cause ! MacIntair dort encore ! On croit immédiatement à une nouvelle offensive de la chambre mystérieuse. Miss Amalia ordonne d'enfoncer la porte, naturellement devant témoins.

» La porte cède enfin.

» Mais ce qui est le plus horrible à ce moment, c'est que le client est encore parfaitement en vie.

» Mais Miss Amalia s'écrie : il est mort ! Et elle s'élance vers le lit.

» Pendant que les autres, frappés d'horreur, hésitent à s'approcher, elle poignarde le dormeur...

» Et puis elle perd du temps. Elle laisse les autres s'affoler, elle coupe les fils du téléphone. Elle fait en sorte que la police n'arrive qu'assez tard sur les lieux. Le médecin légiste se trouve devant un crime vieux de plus d'une heure. Son rapport sur l'heure exacte du crime sera comme toujours assez hésitant, pour la raison même que personne ne peut se douter de l'inférieure vérité.

» Miss Amalia s'imagine alors avoir fait ses preuves.

» Elle possède un peu d'argent lui venant de ses anciennes rapines et aussi de la remise de sa part d'intérêts de l'hôtel à sa sœur.

» Elle part. Dans un institut de beauté, elle se fait émailler le visage.

» Notez que si son visage est ingrat, elle est grande, élancée, élégante ; très intelligente aussi.

» Les initiés diront que l'émaillage des visages est une effroyable

torture pour celles qui s'y soumettent : elles doivent condamner leurs traits à une immobilité quasi absolue, ni rire, ni pleurer ! Bien peu résistent à l'épreuve.

» Mais Amalia Duck tient bon. Elle est devenue vraiment belle.

» Elle fait la rencontre de Lord Hardfield, l'épouse, le contraint à se retirer dans un manoir espagnol, où elle s'entoure d'une troupe de forbans à sa solde. Le lord réalise une partie de sa fortune. A peine l'argent est-il rentré qu'elle tue Hardfield et qu'elle prend la fuite avec ses complices.

» Elle leur fera d'ailleurs bien vite leur affaire : elle les endort, puis les tue. Sa première méthode fut bonne, elle ne voit pas pourquoi elle la changerait. Nous connaissons tous l'affaire du yacht tragique, et je ne crois pas utile de m'y attarder.

» Elle revient en Angleterre et ne tarde pas à faire la connaissance de Mr. Kingson qu'elle épouse en secret. Cette terrifiante aventure, vous la connaissez également. J'ajoute que Miss Duck habitait le *Sunbeam Palace* sous le nom de Suzan Steinberg, une veuve viennoise, à propos de laquelle nous avons reçu les meilleurs renseignements, grâce à la complicité d'un fonctionnaire grassement soudoyé et aux ordres de Mr. Kingson. C'est également sous cette forme qu'elle séduisit le malheureux Lesly, qu'elle aima probablement comme je vous l'ai dit.

(Ici, et ce sera la seule fois au cours du procès, l'accusée donne des signes d'émotion.)

— Pourtant, une idée fixe a germé dans son cerveau : elle croit en la puissance du chiffre 113 ! Elle se croit vraiment protégée par une sorte de génie malin, officiant sous le signe du nombre 113 ! Simple cas de fétichisme que l'on trouve chez les gens les plus sensés, et qui ne relève nullement de la démence, comme les savants vous l'affirmeront.

» Et elle sacrifie à ce sentiment superstitieux !

» Cela explique le cas de Tom Wills qui faillit laisser sa vie au *Sunbeam Palace*.

» Certes, elle a employé la même méthode que pour MacIntair, mais sa main a tremblé, et le coup a porté à faux.

— Un moment, Mr. Dickson, interrompt le président, pour cela, elle a dû s'approcher de Mr. Wills en présence de tous et de vous-même !

— C'est ce qu'elle a fait, sir, répondit le détective, seulement, en ce moment, elle l'a fait sous la forme de... Miss Pfefferkorn, l'infirmière !

Une rumeur d'incrédulité passa dans la salle.

— Je m'explique ! continua le détective.

» Miss Duck avait arrêté tous les détails du coup à faire. Mais elle ne pouvait agir en tant que Suzan Steinberg, sans attirer immédiatement les soupçons sur elle. Donc celle-ci devait quitter l'hôtel.

» Et Miss Duck se souvint qu'elle n'était pas la belle Steinberg, mais Miss Amalia Duck, et que, comme telle, elle avait beaucoup de ressemblance avec la pauvre Miss Pfefferkorn.

» L'infirmière attirée hors de l'hôtel dans un traquenard, fut sacrifiée sur-le-champ, et Amalia Duck prit sa place.

» Comme elle était fiancée en secret avec le jeune Lesly, elle connaissait sa fâcheuse habitude de voler à peu près tous les soirs du laudanum à l'infirmerie.

» Elle se blessa légèrement au visage, fut découverte ainsi par Lesly, et inventa par la suite la légende de la dame voilée de noir.

» Et vous comprenez comment elle a perpétré le nouveau crime de la chambre 113.

» Mais elle aimait Lesly... Il lui tardait de redevenir une belle femme digne de son amour. Elle devait repartir pour un institut de beauté du continent.

» Pourtant, elle ne voulut pas le faire sans dire adieu à son fiancé.

» Elle reprit les atours de la Steinberg, mais non son visage qu'elle couvrit d'une voilette épaisse.

» Le fougueux Lesly enleva cette voilette... et ce fut sa mort.

» Et maintenant, nous arrivons à la fin de la chambre 113, messieurs !

» Comme tout le monde, Amalia Duck avait entendu, mes propos à la radio.

» Le crime était devenu une raison de vivre pour elle ; et puis, n'était-elle pas protégée par le nombre fatidique 113 ?

» Une leçon terrible devait être infligée à l'impudent pasteur. Miss Amalia allait s'en charger. Vous savez le reste.

Les plaidoiries furent courtes, le réquisitoire également, on ne doutait pas de la sentence.

— Guilty ! Coupable !

— ... vous condamne à rester pendue par le cou jusqu'à ce que la mort s'ensuive, prononça sourdement le juge.

Mais Miss Amalia Duck se leva avec calme.

— La loi ne vous permet pas de m'exécuter, dit-elle froidement, car je vais être mère.

Elle avait dit vrai.

Dans l'infirmerie de la prison, elle mourut en donnant le jour à un fils qui ne lui survécut que quelques heures.

Les médecins remarquèrent alors que le nouveau-né portait sur le front trois taches rougeâtres qui formaient le nombre 113.

LA PIEUVRE NOIRE

1. Le monstre mystérieux

Le gentleman, que Mrs. Crown venait d'introduire, s'annonça de la sorte :

— Je suis Mr. Lionel Gardner, de Beech-Lodge.

— Près de Newcastle ? demanda Harry Dickson en levant vivement la tête.

— Lui-même, monsieur Dickson.

Une lassitude profonde sembla peser sur toute la personne du visiteur. Le détective s'en aperçut et poussa vers lui la carafe de porto, mais Gardner refusa du geste.

— Dois-je vous exposer mon cas, monsieur Dickson ?

Le détective ne répondit pas immédiatement : l'étrange histoire de Beech-Lodge avait été racontée en long et en large par tous les journaux d'Angleterre ; elle ne pouvait donc avoir de mystère pour Dickson.

— Je sais ce que les quotidiens ont bien voulu m'apprendre, dit-il.

Lionel Gardner approuva d'un lent mouvement de tête.

C'était un homme de haute taille, sombre et taciturne. Il était vêtu de noir comme un clergyman, ou plutôt comme un professeur du siècle dernier. Sur la carte qu'il avait fait passer au détective, on lisait :

Lionel Hawley Gardner – Naturaliste

— Avez-vous apporté la lettre dont vous avez parlé aux reporters des journaux ? demanda Harry Dickson.

Mr. Gardner prit un ample portefeuille en cuir noir et tendit la lettre au détective, qui en fit aussitôt la lecture :

Lionel Gardner ! On n'arrête pas les astres dans leur orbe. On n'évite pas davantage les malheurs de la destinée quand on se trouve sur leur chemin. Partez sans retard, car Beech-Lodge est malsain pour vous.

Harry Dickson haussa les épaules et rendit la lettre à son destinataire.

— De la grandiloquence et de la trivialité en même tempe, jugea-t-il.

Mr. Gardner le regarda avec sympathie.

— C'est une remarque que je me suis faite également. Mais je n'ai guère attaché d'importance à ce message, et c'est bien par hasard que je l'ai gardé. Un mois plus tard je reçus coup sur coup cinq ou six avertissements identiques : *Allez-vous-en !*

Allez-vous-en ! La dernière formule était moins polie et me traitait d'imbécile.

— Comment les lettres vous arrivaient-elles ? demanda le détective :

— La première me parvint par la poste, timbrée de Newcastle-upon-Tyne. Les autres, qui n'étaient que des billets, entouraient des cailloux et étaient lancées à travers mes fenêtres et les vitres de ma serre.

— Vous n'êtes pas la seule victime, je crois ? demanda Harry Dickson.

— Nous sommes deux en effet car, avec moi, Elias Mivvins, le maître d'école de Beech-Hill, reçut des... invitations tout aussi pressantes. Elles arrivaient autrement : chaque matin, elles se trouvaient écrites sur le tableau noir.

L'école de Mivvins n'était pas riche en élèves. Cela a suffi pour la vider complètement, surtout depuis... hm, l'événement.

— Voulez-vous m'en parler, monsieur Gardner ?

— Pour commencer, je vous tracerai une rapide topographie des lieux, monsieur Dickson. Beech-Lodge, mon humble demeure, est certes la plus isolée de la région. C'est pour cela que je l'aime, car je puis y travailler en paix, loin des gêneurs et des fâcheux. Elle se situe au bord des Black-Waters. C'est le nom qu'on a donné à des étangs de vastes dimensions, qui communiquent avec la mer. Le nom d'« eaux noires » leur vient de leur sombre coloration et sans doute aussi de leur stérilité absolue car, à part quelques dytiques et scorpions d'eau, rien ne vit dans leurs profondeurs.

» Rien... Je dis rien... Jusqu'au jour... Mais j'anticipe sur les événements.

» Là où s'élève ma villa, les Black-Waters n'ont qu'une très faible largeur, et mon unique voisin habite sur l'autre rive. C'est Mr. Mivvins...

» C'est un garçon peu intelligent et sans ambition. Il a ouvert une école, qui n'est peut-être pas plus mauvaise que les autres. Les habitants de Beech-Hill, un hameau et non un village, y envoient leurs enfants parce que l'établissement le plus proche se trouve à plusieurs milles de distance.

» Il y a quelques jours, huit pour être bien exact, mon unique domestique, Bill Sharpless, revint blême de terreur à la maison.

» De temps en temps, il prenait quelques insectes aquatiques dans les étangs et me les apportait, comme ces curieuses petites araignées d'argent qui vivent sous la surface des eaux, dans de véritables cloches à plongeur miniatures. Bill avait fait pareille pêche ce jour-là, et il s'apprêtait à partir, quand il remarqua une singulière agitation dans les profondeurs de l'étang. On aurait dit une énorme tache sombre montant vers la surface avec une grande vélocité.

» Bill regarda attentivement, mais jugez de son épouvante quand il

vit deux formidables yeux verts s'allumer au sein de l'onde.

» Je grondai mon domestique quand il me rapporta ce fait, et l'accusai d'avoir bu ; mais je savais mes reproches injustifiés car Bill était un homme sobre et rangé.

» Pourtant, je parvins si bien à lui faire comprendre qu'il avait été sujet à une erreur de ses sens qu'il résolut de retourner le lendemain au même endroit. Il le fit... pour son malheur.

» J'étais dans mon cabinet occupé à ranger mes collections de papillons, quand j'entendis un terrible hurlement venant du dehors. J'ouvris la fenêtre et regardai dans la direction des étangs. Ils s'étendaient vers l'ouest, donc vers le couchant, tout empourprés encore de soleil. Les engins de capture de Bill gisaient épars sur la grève de sable brun : mon domestique n'était plus là.

» De l'eau bouillonnante, une sorte de colline noire émergeait, puis s'enfonçait suivant un rythme horrible à voir.

» Et je reconnus une des plus atroces créatures auxquelles les abysses de l'océan donnent encore asile : la pieuvre géante !

» Oui, monsieur Dickson, je reconnus le *haplopteutis ferox*, l'immonde céphalopode des mers profondes. Comment le monstre est-il venu dans notre doux pays d'Angleterre ? Sans doute, les Black-Waters sont en communication avec la mer, mais jamais les annales de la science n'ont signalé la présence de ce mollusque monstrueux dans nos mers.

— Les Black-Waters sont-elles profondes ? demanda Harry Dickson.

— Certainement... Elles n'ont jamais été explorées minutieusement, car elles n'offraient aucun intérêt scientifique immédiat. Pourtant, je puis vous affirmer qu'en certains endroits, leur profondeur dépasse deux cents mètres, ce qui est joli.

— N'avez-vous pas dit que ces étangs ne renfermaient aucun poisson ? Dans ce cas, ce serait une mauvaise retraite pour une grosse mangeuse comme votre pieuvre !

— C'est exact ! Aussi s'empare-t-elle de tout imprudent passant à sa portée, comme elle fit pour mon pauvre Bill Sharpless.

— Mais, au lieu de venir me voir, n'auriez-vous pas mieux fait de vous adresser à quelques robustes harponneurs, capables de venir à bout du monstre ?

— Cela viendra, monsieur Dickson ! Si je suis ici, c'est pour connaître l'identité de celui qui m'a averti de ce terrible événement.

» À mon idée, mon mystérieux correspondant savait que le monstre allait venir, et il voulait faire vider les lieux aux voisins. Dans une bonne intention, probablement... Mais qui est celui qui commande à des céphalopodes géants et les met en pâture dans un étang, comme moi et d'autres mettons des poissons rouges dans un bocal ?

» Un être pareil est terrible et doit être connu.

Harry Dickson hocha doucement la tête.

— Oui, si tout est bien comme vous le pensez, monsieur Gardner.

— Il se peut que vous ayez une autre idée, et meilleure peut-être, répliqua un peu amèrement le naturaliste. En tout cas, j'ai mon domestique et mon voisin à venger...

— Votre voisin ! s'exclama Dickson. Elias Mivvins ? Que lui est-il arrivé ?

— Comme vous le savez, monsieur Dickson, l'affaire de la disparition de Bill a fait quelque bruit. Les autorités s'en sont mêlées, bien qu'assez mollement. Elles ont jeté de puissantes lignes dans les eaux, lignes pourvues de lourds appâts de viande.

» En plusieurs endroits, ces lignes furent brisées comme de simples ficelles. En d'autres, l'amorce a été habilement enlevée. La bête se tenait sur ses gardes.

» Une nuée de journalistes s'abattit sur le pays, tous armés de fusils et même de grenades à main. Mais le monstre ne parut point, ou plutôt il n'esquissa qu'une simple approche. Cinq, six reporters, qui le virent émerger lentement, vidèrent tout leur arsenal en son honneur. Aussitôt, il replongea. L'intérêt faiblit bientôt, comme en toutes choses. On admit généralement que j'avais exagéré les dimensions de l'animal, tout en reconnaissant qu'il était fort dangereux. La thèse de son retour à la mer prévalut enfin, ce qui n'aurait pas été étonnant pour un visiteur de sa sorte, trouvant une table aussi mal mise et surtout pimentée de balles de fusils et de grenades Mills.

» Désormais, les lignes restèrent intactes.

» Je demeurai donc seul à Beech-Lodge. Aucun serviteur ne désira partager ma dangereuse solitude et Elias Mivvins habita son école déserte.

» Parfois, il venait causer avec moi, ce qui ne m'amusa guère, car c'était un garçon borné dont la conversation ne roulait que sur des lieux communs. Il savait discuter de longues heures sur les différentes qualités de tabacs, leur arôme et leur prix.

» Il aurait bien voulu s'en aller, mais il n'était pas certain de trouver un emploi ailleurs.

« — Si j'étais riche comme vous, Gardner, disait-il avec envie, je ne resterais pas moisir dans un aussi vilain voisinage ! »

» Puis, il conçut le projet de capturer le monstre qui, d'après lui, n'avait pas encore quitté les Black-Waters.

« — Cela me vaudrait du bel argent », déclarait-il.

» Il avait fabriqué une ligne spéciale qui devrait, d'après lui, pouvoir s'opposer à la fuite du monstre. Mivvins avait coutume de jeter cette ligne dans ce que nous appelions « le trou sans fond », c'est-à-dire une des plus grandes profondeurs des étangs. Eh bien ! monsieur Dickson, pour être bref : un tronçon de la ligne est encore attaché au tronc du

saupe où le maître d'école l'amarra.

» J'ai trouvé le chapeau et le couteau de Mivvins près de l'arbre... mais aucune trace du malheureux, qui semble avoir suivi Bill Sharpless dans la mort.

Lionel Gardner respira lentement et reprit :

— Monsieur Dickson, je ne vous demande pas de harponner la pieuvre noire mais de me trouver son maître, l'homme qui nous a avertis, Mivvins et moi.

Harry Dickson arpentait nerveusement la chambre : le récit de Mr. Gardner le troublait plus qu'il ne l'aurait voulu. Il aurait aimé émettre la facile hypothèse des coïncidences. Un mauvais plaisant qui... Cependant quelque chose d'obscur en lui l'avertissait que la solution était autre.

— Je connais des meneurs de loups, murmura-t-il. Il n'est pas rare de voir des êtres humains conclure une sorte de trêve avec des animaux féroces : dompteurs de fauves et charmeurs de serpents en sont l'exemple. Mais un homme qui aurait un certain pouvoir sur un monstre aussi fabuleux, qui le capte, le transporte, le tient captif pour ainsi dire !... Non, cela dépasse les limites de l'entendement...

— Monsieur Dickson, dit le naturaliste, me prenez-vous pour un homme sensé, ou pour quelque maniaque ? Je vous saurais gré d'être franc à ce sujet.

— Je vous considère comme un homme parfaitement sensé, répondit brièvement Dickson.

— Très bien... Dans ce cas, je vous montre l'avertissement que j'ai reçu en dernier lieu, c'est-à-dire hier.

Mr. Gardner remit au détective un papier curieusement fripé, qui portait en gros caractères :

Gardner ! Plus rien ne pourra vous garder de la pieuvre si vous restez en ces lieux maudits. Pour vous décider au départ, je veux dévoiler en partie mon secret. Je suis un savant comme vous. C'est par ma faute que le monstre hante les Black-Waters. Comme l'apprenti-sorcier, j'ai joué avec des forces inconnues. Sur le poulpe géant, je n'ai pas l'empire que vous semblez me croire. Hélas ! Si la bête pouvait rester unique, on pourrait espérer qu'un habile harponneur en aurait raison un jour au l'autre. Mais je crains que cette monstrueuse vermine ne vienne bientôt à pulluler dans ces maudits étangs. Voyez-vous, Gardner, mon grand tort a été de ne pas vous avoir averti à temps ! Cela aurait épargné la vie à deux braves gens. En échange du secret que je vous dévoile, je vous prie de le garder pour vous. Si vous ne le faites pas, vous mettrez ma propre sécurité en danger, au point de vue légal. Et je serai obligé de me défendre. Au nom de la science, je prendrai votre vie si vous me trahissez !

Le détective déposa songeusement le message.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Dickson ? demanda Gardner avec angoisse.

— Ce papier me semble avoir été fortement mouillé.

— Précisément ! C'est pourquoi je vous ai demandé si vous me preniez pour un homme sensé. Je vais vous avouer maintenant que cette lettre était attachée à un gros galet, à l'aide d'un solide fil d'archal, et que je *la vis arriver* ! !

— Comment cela, monsieur Gardner ?

— Je regardais l'étang de ma fenêtre. Le temps était radieux... On ne voyait âme qui vive sur la plaine. Tout à coup, je vis un bouillonnement au milieu de l'eau. Pas très important, il faut le dire, et ressemblant plutôt à quelque saut de carpe dans l'onde, mais d'autant plus étrange qu'il n'y a pas de poissons dans les Black-Waters ! Je vis alors quelque chose s'élever au-dessus de la surface, décrire une courbe dans l'air et venir fracasser une vitre d'une fenêtre voisine. Oui, monsieur Dickson, cette lettre est sortie des eaux des Black-Waters !

Un instant d'effarement succéda à cette singulière déclaration de Gardner. Dickson, n'étant pas l'homme à s'étonner longtemps, reprit d'une voix calme :

— Je m'occuperai de cette affaire, monsieur Gardner. Vous pouvez attendre ma prochaine visite à Beech-Lodge.

Le naturaliste se déclara satisfait et se retira dignement.

Tom Wills, qui avait assisté sans mot dire à cet entretien, trouva que la trêve du silence avait assez duré, et il demanda des précisions à son maître.

— Voilà une affaire singulièrement compliquée, et qui se présente de nouveau sous des aspects fantastiques.

— Halte ! Ici je vous arrête, mon cher Tom, dit le détective. Les affaires les plus embrouillées commencent le plus souvent de la façon la plus simple, la plus anodine. Rappelez-vous celle de la maison hantée de Fulham-Road et celle du Temple de Fer. Par contre, celles qui offrent au premier abord une face invraisemblable, se résolvent plus aisément dans l'avenir.

— Et la raison ? demanda Tom Wills agressivement, car ce n'était pas trop son idée à lui.

— Parce que l'invraisemblable, le fantastique, ne sont souvent qu'un masque qu'il suffit d'enlever pour tout savoir.

— Mais il s'agit seulement d'enlever ce masque ! répliqua le jeune homme avec obstination, car il n'aimait guère s'avouer battu.

— Voilà le hic ! reconnut joyeusement Harry Dickson.

— En ce qui concerne cette pieuvre noire, je voudrais bien savoir si vous avez une hypothèse quelconque à formuler ?

Le détective fit claquer l'ongle de son pouce.

— Non et non ! Il m'est certes déjà arrivé de me faire une idée dès l'exposé d'une affaire. Très souvent, je l'ai regretté par la suite.

— Croyez-vous à l'existence de monstres semblables ? demanda Tom Wills.

— Leur présence dans nos parages, et surtout dans un étang intérieur, m'emplit d'un étonnement incrédule, mais je ne nie nullement leur existence. La science est là d'ailleurs pour vous le dire.

» Voyons... Si ma mémoire est bonne, je puis vous raconter en quelques mots, une de ces terribles rencontres avec le céphalopode géant :

» En 1866, le vapeur *Good-Hope*, faisant route pour le Brésil, voit au large des Iles-sous-le-Vent un étrange monstre, semblant sommeiller sur la vague. L'équipage manifeste aussitôt l'intention de le harponner. Ce qui se fait. Jugez de la terreur des hommes quand ils virent les bras du monstre se nouer autour de la lisse de tribord.

» Aucun homme, heureusement, ne fut pris dans les horribles tentacules. Une salve de coups de fusil blessa la bête à mort. Elle plongea, cassant net la ligne du harpon, laissant sur le pont le tronçon d'un de ses tentacules tranché à coups de hache. Il avait le double de la grosseur d'un bras humain ! Aux dires des officiers du *Good-Hope*, le céphalopode devait au moins peser cinq tonnes !

» D'autres livres de bord mentionnent des apparitions tout aussi monstrueuses et, très souvent, on trouve dans les estomacs des cachalots des débris de céphalopodes, qui ne furent pas des mazettes de leur vivant, car ces redoutables cétacés se repaissent volontiers de la chair de ce mollusque, auquel ils font une chasse sans merci, quelle que soit sa dimension.

» Voilà mon petit cours d'histoire naturelle achevé pour aujourd'hui, déclara Harry Dickson en riant. Si vous voulez en savoir davantage, il y a assez de livres de voyages qui vous éclaireront à ce sujet.

Du doigt, il désigna la grande bibliothèque. Tom allait suivre son conseil, quand le téléphone se mit à sonner.

— Harry Dickson ? demanda une voix qui ne sembla pas inconnue au détective.

— Lui-même... Ah ! c'est vous, monsieur Gardner. Quoi de neuf depuis tout à l'heure ?

À l'autre bout du fil, la voix se fit singulièrement agitée :

— Du neuf ? comment, monsieur Dickson ! C'est curieux, j'ai eu l'impression d'être suivi quand je suis parti de chez vous. À certain moment, je me suis retourné et...

Silence... Rien qu'un bruit sourd, puis une énervante cascabelle de friture.

— C'est trop fort ! tempêta Harry Dickson. Quel que chose de

louche vient d'arriver. La communication a été coupée... Voyons ce que l'on dit au central.

On lui apprit qu'il avait été en communication avec une cabine de téléphone public, dans Holborn. La communication n'était toutefois pas coupée.

— C'est encore plus bizarre dans ce cas, gronda le détective. Il y a du vilain là-dessous !

Il alerta le bureau de police d'Holborn.

La réponse ne se fit guère attendre.

Mr. Lionel Gardner gisait mort dans la cabine téléphonique, frappé d'une balle à la tempe.

2. Un travail en « chiqué »

— Nous faire une autre tête, Tom, y pensez-vous ? Mais nous serions filés en cinq secs et privés des mille et un petits avantages que nous offre la transformation. Non, non, nous irons comme nous sommes !

— Le fait est que ce pauvre Gardner a été rudement bien filé, dit Tom Wills, et que le bandit qui a fait le coup, devait savoir qu'il venait de chez nous.

— C'est évident, mon petit. Le meurtre du pauvre naturaliste s'explique assez aisément. Un certain X..., le maître de la pieuvre noire comme il lui a plu de se nommer, veut faire partir Gardner de la maison qu'il occupe. Pourquoi ? C'est à nous de le découvrir, et cela pourrait nous mener à la bonne solution de l'énigme.

» Cet X... surveille Mr. Gardner, surtout après la réception de sa dernière lettre. Mr. Gardner, qui est un sédentaire, part aussitôt l'avertissement reçu.

» Pour X... il n'y a pas de doute : Gardner va en référer à quelqu'un ! Il le suit donc ou le fait suivre. Il le voit sonner à la porte de Harry Dickson. Plus de doute : Gardner va mettre ce dernier au courant et, loin de vouer les Black-Waters à la tranquillité, leur dépêcher un détective.

» Gardner part d'ici ; on le file toujours. Il s'en aperçoit et redouble d'attention. Tout à coup, il voit *quelque chose*, ou plutôt *quelqu'un*. La vue de ce quelqu'un doit être de nature à jeter une clarté dans l'affaire puisque Gardner veut aussitôt m'avertir. Il se jette dans la première cabine téléphonique venue. Alors X... n'hésite pas : il le tue.

» Donc, X... sait également que nous savons... Il doit se douter que nous allons nous précipiter aux Black-Waters.

» Que fera-t-il ?

— Essayer de nous tuer ! répondit Tom Wills.

— Pas si vite ! Certes, nous savons d'ores et déjà que X... est un homme d'action, qui n'hésite pas à supprimer son prochain. Mais, en agissant ainsi, il risque de faire fondre une armée de détectives sur Beech-Lodge, qu'il aimerait tant vouer au silence. Non, à mon avis, il attendra la fin de nos recherches. Suivant la nature de leur résultat, positif ou négatif, il nous laissera en vie ou tâchera de nous supprimer.

— Et nous allons aux Black-Waters ? demanda Tom Wills.

— Certainement, et nous chercherons et...

— Et nous trouverons ! s'écria le jeune homme plein d'enthousiasme.

— Pardon... Je n'ai pas dit cela... Nous ne trouverons rien !

— Hein ?

— Nous ne trouverons rien, Tom. Du moins, c'est ce que nous dirons en quittant Beech-Hill pour la première fois.

— Ah ! s'écria Tom Wills. J'y suis ! C'est rudement habile !

— Nous prendrons l'express de nuit, Tom. Occupez-vous donc des valises ; j'ai quelques arrangements à prendre avec Downton et Wilkins.

— Les avoués ? Allez-vous faire votre testament ?

— Il s'agit de quelque chose de ce genre, mais pas pour moi ! Allons ! les minutes sont précieuses.

L'express d'Ecosse avait peu de voyageurs, car il faisait un temps abominable et l'on n'était pas encore à l'époque des vacances, qui envoient le monde aux Highlands ou aux lacs du pays des clans.

Tom Wills remarqua, en grommelant, que chaque fois que le maître et lui partaient dans cette direction, le temps se mettait contre eux.

— Ne grognez pas, Tom, dit le détective avec bonne humeur. Cela nous vaudra un compartiment pour nous seuls.

C'était vrai. Les deux détectives s'installèrent dans un coupé des premières où aucun autre voyageur ne prit place.

Mieux encore, Tom Wills, qui avait l'habitude de parcourir le wagon tout entier au commencement de chaque voyage, revint bientôt vers son maître en affirmant qu'ils étaient absolument seuls dans la voiture.

C'était le train de nuit, qui ne comporte pas de restaurant ou sleeping, ce qui fait qu'aucun soufflet ne relie les voitures entre elles. Tom Wills s'en réjouit.

— Au moins, nous ne risquons pas d'être dérangés dans notre somme ! dit-il.

L'express fonçait dans la nuit pluvieuse ; un peu de neige se mêla à l'averse et tourbillonna, grise et terne, devant les vitres.

Harry Dickson s'enveloppa de son plaid et s'endormit.

Tom Wills prit un livre de Stevenson dans sa valise et en lut quelques pages. La lumière était mauvaise ; le livre lui glissa bientôt des mains et ses yeux se fermèrent.

Il se réveilla sur une impression de vague malaise.

Un bruit, qui n'était pas celui des boggies, ni le grincement des parois métalliques de la voiture, devait l'avoir frappé.

Il allait lever la tête, quand il sentit le pied de Dickson presser le sien. Oui ! Un fait insolite venait de se produire, et le maître lui aussi s'en était aperçu.

Tom Wills resta un instant immobile, puis il fit un mouvement machinal de dormeur, ce qui lui fit faire partiellement face à l'une des

portières. À travers ses cils, il tâcha de voir.

Quelque chose d'imprécis parmi le vol blanc de la neige et les stries argentées de la pluie se dessinait de l'autre côté de la vitre.

Tom Wills aperçut très vaguement un visage, puis des yeux féroces ; en même temps la poignée de la portière s'abaissait graduellement.

Le maître allait-il intervenir ?

Déjà, la porte s'entrebâillait.

Et, soudain, l'accident arriva : un cri rauque s'éleva, aussitôt englouti par la nuit brumeuse, et la portière ouverte battit dans le vide noir du rail.

Harry Dickson se leva d'un bond et fit manœuvrer la sonnette d'alarme en criant :

— Il est tombé sur la voie ! La neige fondue, en rendant les marchepieds glissants, a travaillé pour nous.

Le train s'arrêtait lentement, dans un rugissement de freins bloqués. Des lueurs voltigèrent sur la voie : des garde-convois couraient le long du train.

Harry Dickson héla l'un d'eux et se fit connaître.

En quelques mots, il expliqua ce qui avait dû arriver.

— À moins d'un miracle, il doit se trouver à deux cents yards derrière nous... Allons voir...

Mais, avant d'arriver à l'endroit du drame, ils virent un groupe de machinistes agiter leurs lanternes en signe de trouvaille.

— Le corps est presque sectionné en deux ! cria, de loin, l'un d'eux dès qu'il vit les autres s'approcher.

Harry Dickson distingua le cadavre mutilé d'un homme trapu, dont le visage se crispait hideusement.

— Il ne devait pas avoir de bonnes intentions, dit l'un des gardes. Tenez, il n'a pas lâché son revolver.

Le détective regarda longuement la figure glabre du mort et secoua la tête.

— A-t-il des pièces d'identité sur lui ? s'enquit-il.

— Non... Mais, dans une de ses poches, se trouvait un bout d'enveloppe dont il a dû se servir pour allumer sa pipe, car elle est à moitié brûlée. Attendez, il y a de l'écriture dessus... Il... Oui, deux lettres *l*, et puis *Sharpl*... C'est tout...

— Bill Sharpless ! compléta le détective.

Quand, après un temps relativement long, le convoi s'ébranla à nouveau, Harry Dickson reprit place dans son compartiment aux côtés de Tom Wills.

— Nous savons maintenant qui est ce *quelqu'un* aperçu par Mr. Gardner, fit Dickson. Celui qui l'a tué n'était autre que Bill Sharpless, son ancien valet !

— L'homme qu'il croyait mort ! s'écria Tom Wills. De là à conclure

que toute l'histoire de la pieuvre n'est que du chiqué, il n'y a pas loin.

— Doucement, mon gars ! N'oubliez pas que Gardner a lui aussi vu le monstre. Mais cela détruit une grande partie du fantastique, et j'en suis bien aise.

— Cela démontre aussi que nous aurions pu être occis également, objecta malicieusement l'élève détective.

— C'est vrai ! À première vue, j'ai été mauvais prophète.

— Pas tout à fait ? demanda Tom avec tout autant de malice.

— Non, car tout me dit que Bill n'est qu'un instrument : un individu qui s'affole et qui tue. L'homme intelligent qui se trouve derrière lui, *qui doit se trouver derrière lui*, n'aurait pas agi d'une manière aussi brutale. Et je reviens à ma première idée : logiquement, nous n'aurons pas à craindre de danger à Beech-Lodge, du moins pas pour l'heure. Bill Sharpless n'a fourni qu'un intermède.

À l'aube, Newcastle-upon-Tyne, plus noire et plus suiffeuse que jamais, les reçut avec de la pluie et du vent.

Ils roulèrent à travers une ville furieusement industrialisée, au port fangeux rempli de sombres et malpropres cargos charbonniers.

Puis, la banlieue se dessina, comme peinte à l'encre de Chine, hérissée de terrils, de buttes de houille et de hautes cheminées.

Mais le temps devint plus aimable quand ils s'engagèrent sur la route de Beech-Lodge. Un vent frais mais agréable soufflait, amenant des sapinières proches une bonne odeur de résine. Au loin, les eaux des Black-Waters luisaient comme du mercure.

Ils traversèrent le hameau de Beech-Hill, composé tout au plus d'une quarantaine de foyers ; et, à leur joie, ils y trouvèrent une petite auberge pas trop inconfortable. Aussi y jetèrent-ils l'ancre comme des navires dans un havre.

L'auto qui les avait amenés fut renvoyée à Newcastle, avec mission de revenir les prendre le surlendemain.

Et, dès le soir déjà, ils commencèrent leur « première » enquête.

À vrai dire, elle fut menée de la façon la plus expéditive.

Harry Dickson invita à sa table le syndic de Beech-Lodge, un brave homme du nom de Forster, et il lui posa quelques questions sur les événements des Black-Waters. Les journalistes avaient fait naguère, deux mois durant, la fortune de l'endroit. Forster, pensant que cette ère dorée allait revenir, fit fête aux deux nouveaux venus, et bientôt d'autres habitants se joignirent à lui.

Un monstre ? Pour sûr qu'il y avait un monstre dans les Black-Waters. En montant sur le toit de la maison du syndic, et avec l'aide d'une bonne lunette, on voyait très bien les étangs, et souvent on apercevait une mystérieuse tache noire qui y évoluait.

D'ailleurs le vieux Cryns, qui braconnaît un peu – il y avait pas mal de lapins dans la région –, l'avait vu à deux reprises...

— À cinq reprises ! corrigea Cryns qui, justement, se désaltérait largement au comptoir, aux frais du détective.

» Et même... et même qu'il m'a presque mangé !

— Oui, oui, crièrent des gamins d'une voix aiguë. Du temps où nous allions encore à l'école, chez maître Mivvins, nous avons souvent vu le grand poisson, et nous aussi il nous a un peu mangés !

Harry Dickson écoutait gravement ces bavardages et, en fin de compte, il proposa d'aller voir sur place le lendemain. Naturellement, le guide serait très bien payé. Ici l'enthousiasme général se refroidit singulièrement. Forster se rappela qu'il devait conduire une charrette pleine de légumes à Newcastle, et Cryns commença à se plaindre de terribles rhumatismes, qui lui interdisaient de faire un pas.

Enfin, un gamin du nom de Nofs fut présenté. C'était un orphelin élevé aux frais de la commune. Le monsieur de la ville remettrait ses honoraires aux mains du syndic, quitte à donner quelques pence à Nofs si cela lui plaisait.

L'accord fut conclu, et Tom Wills dormait encore à poings fermés que, tôt le matin, Nofs sifflait déjà joyeusement sous ses fenêtres.

Après un bon déjeuner, dont le gamin eut largement sa part, tous trois partirent dans la direction des étangs.

Le temps s'était remis au beau. Un peu de douceur printanière flottait même sous le ciel bleu pâle.

Les deux détectives et leur jeune guide parcoururent la grande lande ravinée, longèrent les étangs aux eaux ténébreuses, firent quelques vaines stations aux arbres où des restants de lignes de pêche pendillaient encore. Harry Dickson semblait éprouver pour toutes ces choses un vif intérêt, mais Tom Wills, qui connaissait autrement bien son maître, ne s'y trompait pas. C'était de l'ouvrage « au chiqué ».

Le détective faisait acte de présence aux Black-Waters !

— En l'honneur de quel syndic ? se demandait Tom.

Ils passaient devant l'école aux volets clos, quand Nofs s'arrêta.

— Ici demeurerait notre maître d'école. Mivvins, il s'appelait. La bête l'a mangé pour tout de bon celui-là ! déclara-t-il fièrement.

On peut bien éprouver quelque orgueil d'avoir été l'élève d'un maître d'école qui fut dévoré par un monstre mystérieux !

— J'aimerais visiter votre école, mon petit, dit aimablement le détective.

Nofs cligna de l'œil.

— Il y a deux tuiles qui ne tiennent pas sur le toit. Je puis me glisser par-là dans le grenier, et puis vous ouvrir une des fenêtres. Cela vous va-t-il ?

Harry Dickson accepta.

Peu de temps après, un des volets était poussé et les deux Londoniens purent entrer dans l'ancienne école de maître Mivvins.

Cette demeure, triste et inconfortable, leur apprit peu de chose.

Une petite cellule d'anachorète, meublée d'un lit de fer, d'une table en rotin et d'une armoire bon marché, servait de chambre et de bureau au professeur Mivvins. Une minuscule cuisine, nantie d'un réchaud à pétrole et d'une table boiteuse, complétait ce maigre confort. La plus grande pièce de l'habitation servait de classe à une vingtaine de gamins venus du hameau voisin. Classe de pauvres s'il en fut ! Quatre longs pupitres de bois sombre, un lutrin pour le maître, un tableau noir, quelques cartes murales, une mappemonde en relief, tout effritée, un globe terrestre bosselé comme une vieille casserole et quelques tableaux didactiques.

Les détectives allaient se retirer, leur curiosité satisfaite, quand Nofs déclara d'un air mystérieux :

— Cela sent le tabac du maître d'école !

— Une odeur qui persiste, c'est vrai, répondit Tom Wills.

Mais le gamin secoua énergiquement la tête.

— Non, non, une odeur de tabac *chaud*.

Harry Dickson considéra en silence la mine éveillée de l'enfant. Pourtant il ne lui donna pas raison.

— C'est une erreur, mon petit ! Je sens cette odeur, mais elle est considérablement refroidie et vieille de plusieurs jours, sinon de plusieurs semaines. Seulement, sous l'action des rayons du soleil, il arrive parfois que cette odeur se réchauffe légèrement. C'est une remarque que nous sommes obligés de faire souvent au cours de nos recherches.

Mais, au fond de lui, Harry Dickson pensait tout autrement.

— Quelle bourde, quelle ineptie je viens de dire là ! se reprochait-il. Mais il le faut, *pour la sécurité de cet enfant d'abord*, pour la bonne marche des recherches ensuite.

L'excursion ayant pris fin, on retourna au hameau de Beech-Hill.

Harry Dickson offrit quelques libations aux villageois, récompensa Nofs et affirma qu'à son avis la bête avait regagné la haute mer.

Le lendemain, l'auto vint les reprendre et le voyage se refit en sens inverse. Newcastle et toutes ses noirceurs redéfilèrent devant eux. Puis, ils reprirent le *North-Eastern*, dans la direction de Londres. Le home de Bakerstreet les accueillit avec le sourire et les petits plats fins de la bonne Mrs. Crown.

Le lendemain, quelques journaux du soir publièrent un bref article au sujet de ce voyage :

Il n'y a pas de mystère aux Black-Waters.

Après une brève enquête menée sur les lieux mêmes par Harry Dickson, le célèbre détective, la conviction s'établit dans les milieux autorisés qu'aucune importance ne doit être accordée à l'affaire de la « pieuvre noire » des Black-Waters. De l'avis du détective lui-même, la mort de Mr.

Lionel Gardner ne peut y être rattachée.

Quant à la mort de Sharpless, il n'en fut question que comme d'un affreux accident de chemin de fer. Son nom ne fut pas cité. On parla d'un rôdeur inconnu qui avait voulu voyager comme *stowaway* dans l'express d'Ecosse. Harry Dickson, après avoir pris connaissance de ces nouvelles, fit un signe d'approbation.

— Examinez le chat quand il vient de s'emparer d'une souris, dit-il. Après les premières passes, il semble se désintéresser de sa proie et s'éloigne... Nous devons essayer de faire comme lui, Tom. Notre ouvrage « au chiqué » est terminé...

— Et l'odeur *chaude* du tabac ? demanda Tom Wills.

— Elle ne m'étonne nullement, répondit Harry Dickson. Le tout est de savoir *qui* a fumé le tabac du maître d'école, dans cette classe abandonnée, dans cette maison close et sans habitants.

— Mais qui d'autre que le maître d'école lui-même ! s'écria Tom Wills. Pour moi, il n'est pas plus mort que Bill Sharpless ne l'était il y a quelques jours !

— Je veux bien l'admettre... Seulement, il n'y a pas de maître d'école du nom de Mivvins ! déclara le détective.

Tom Wills essaya de ne pas paraître trop étonné.

— Je m'explique, Tom, dit le maître. Il y a quinze mois environ que ce pédagogue est venu s'établir dans ce pays perdu. Pourquoi ? Les vingt élèves que lui procure Beech-Hill ne paient qu'un bien maigre écolage, si encore ils le paient. J'ai reçu quelques renseignements du département de l'instruction publique : Mivvins est un inconnu ! Beech-Hill, qui n'est qu'un hameau, ne possède que des rudiments de registres d'état-civil, et encore étaient-ils tenus ces derniers temps par... Mr. Elias Mivvins !

— Complice ! opina nettement Tom.

— De qui et de quoi ? demanda le détective.

C'est ce qu'il nous faut découvrir, et également *qui* est Mivvins ?

— Je crois que, maintenant, il nous faudra commencer par travailler « pour de bon ».

— C'est bien cela, Tom, approuva Harry Dickson.

3. Forces redoutables

À cette même heure, à des centaines de lieues de là, au-delà de la mer, une tout autre scène se jouait.

— Le grain de sable qui empêche une machine bien huilée de tourner convenablement est intervenu, disait un homme haut en couleur, aux yeux clairs, aux gestes autoritaires.

— C'est bien l'image qui rend exactement ma pensée, Herr Doktor, répondit une voix servile.

— Peu importe votre pensée si c'est la mienne, Reschke ! riposta l'autre d'une manière aussi hautaine que mordante. En attendant, nous avons frôlé le danger. Nous, ou plutôt notre entreprise, ce qui est plus grave. Au diable Harry Dickson et tout le saint tremblement de leurs détectives !

Cet entretien avait lieu entre deux hommes, dont l'un – Reschke – se tenait dans une attitude de plate obéissance devant l'autre, Herr Doktor Silberschmidt, dans une chambre, magnifiquement meublée, d'une maison de maître de Berlin. Un téléphone ronfleur se mit en branle sur l'une des tables et Reschke décrocha. Après quelques minutes d'écoute, son visage s'éclaira.

— On nous téléphone de Londres, Herr Doktor, dit-il. Voulez-vous savoir ce qu'écrivent les journaux anglais à propos de l'affaire des Black-Waters ?

Il récita, comme une leçon, l'article inspiré par Dickson aux feuilles du soir. Pendant qu'il parlait, Silberschmidt donnait des signes manifestes d'impatience :

— Vous croyez que je coupe là-dedans ?

Il hurlait littéralement.

— Vous croyez que je gobe cela ? Harry Dickson serait-il encore Harry Dickson s'il abdiquait de pareille façon ? À moins que ce grand homme ne soit retombé en enfance, ce dont je doute ! Non et non ! Ce détective de malheur ne sait pas à qui il a affaire, sinon il emploierait des méthodes moins grossières. Tant mieux, me direz-vous, et je vous donnerai raison pour cette fois...

» Je veux bien admettre aussi que, *pour le moment*, Dickson ne sait pas de quoi il s'agit. Mais cela ne tardera guère ! À propos, comment se fait-il que je n'aie plus de nouvelles de nos hommes, là-bas ?

— Vous voulez parler de Nussbaum, Herr Doktor ? Vous savez bien qu'il a trouvé la mort dans un accident de chemin de fer.

— Il n'a que ce qu'il mérite ! Il a gaffé en tuant bêtement Gardner, qui aurait pu être rendu inoffensif de bien meilleure façon, et il a voulu se rattraper en essayant de tuer Harry Dickson et son inséparable Tom Wills.

» Bon débarras pour nous, ce Sharpless-Nussbaum ! Mais qu'advient-il de Digger ?

Le secrétaire Reschke prit un air très malheureux.

— Je crois que Mivvins... pardon, Digger, a été véritablement victime d'un accident. Nous sommes absolument sans nouvelles de lui.

— Ce qui veut dire, tempêta Silberschmidt, que tout est à recommencer par là ? Savez-vous, monsieur Reschke, que le grand patron vient de demander un rapport, et même beaucoup plus : des résultats ? Est-ce vous qui allez fournir l'un et l'autre ?

Reschke devint livide et se prit à trembler.

— Le... grand... patron, Herr Doktor ! Que faire ? Je ne sais vraiment plus à quels saints me vouer.

— Vous feriez mieux de vous vouer au diable en personne, ricana Silberschmidt. Mais je veux vous tendre encore une fois la perche. Nous allons remettre la main à la pâte. Auparavant, il me faut la certitude de ne pas être dérangé par un Harry Dickson. Entendez-vous ?

Reschke ricana à son tour, mais le docteur recommença à l'injurier.

— Oui, je vous comprends : un bon petit crime en règle. Mais je ne veux pas d'histoires ! Si Dickson doit mourir à ce jeu, que rien ne puisse laisser croire que l'affaire de Black-Waters y soit pour quelque chose. Oui, je vois : vous faites déjà une tête beaucoup moins gaie.

» Peu importe ! Ecoutez, Reschke : le grand patron vous a fait sortir de prison parce qu'il supposait qu'un homme de votre intelligence, de votre instruction, et surtout manquant de scrupules, pouvait être utile à la cause. Jusqu'ici, vous avez été en dessous de tout. Rachetez-vous ; l'occasion vous en est offerte. Mais, par tous les diables, allez vite en besogne. Il me semble que le grand patron donne des signes d'impatience.

Reschke se frotta les mains.

— Je crois que vous serez content de moi, Excellence, dit-il.

— Ce sera bien la première fois, bougonna le docteur, mais j'aime à le croire une fois encore. Allez maintenant...

Reschke salua bien bas et s'en alla. À peine avait-il fermé la porte du salon derrière lui que sa mine changea.

Il fit un pied de nez à la porte close et grogna :

— Plus souvent, vieux singe, qu'on s'en ira tirer les marrons du feu pour vous et votre vieux loufoque de patron ! Dans tout ceci, un conseil est bon : méfions-nous de ce démon de Harry Dickson.

Il sauta dans un tramway tardif, qui roulait vers les quartiers

excentriques de l'immense capitale prussienne.

Reschke abandonna la voiture populaire au coin d'une rue obscure, dont la plupart des maisons étaient encore en voie de construction.

Il marcha longtemps, faisant des crochets, comme s'il craignait quelque filature. Quand il eut enfin l'assurance que celle-ci n'existait plus ou était devenue impossible, il rappliqua vers la ville et s'engouffra dans une des dernières rues du quartier de Moabit.

Une maison neuve, déjà aveulie et sale, se dressait devant lui.

Une seule fenêtre rose veillait à un étage supérieur.

— Le vieux Peter est là, murmura-t-il. Cela fait toujours plaisir de revoir des figures amies.

Il envoya un jet de salive sur la pancarte qui disait que l'ascenseur ne fonctionnait pas, et il gravit résolument cinq copieux étages.

Enfin, il fit halte devant une porte sous laquelle se dessinait une fente lumineuse.

— Wer da ? demanda une voix maussade.

— Moi, Frank ! Allons, ouvrez. Il ne fait pas bien gai sur le palier !

La porte fut ouverte avec méfiance, et une haute silhouette se découpa en ombre chinoise sur le fond clair de la chambre.

— Bonsoir, Peter ! Je crois que je suis encore plus ravi de vous revoir que le grand patron lui-même, dit Reschke en tendant la main à l'habitant de la chambre éclairée.

— Qu'il aille se faire rôtir en enfer ! gronda l'homme en attirant le visiteur dans la pièce et en lui indiquant une place sur un divan élimé.

— Alors, ça va, old chap, vieux Mivvins ? demanda joyeusement Reschke.

L'homme secoua la tête d'un air mécontent.

— Vous êtes un imprudent, Reschke ! Je vous ai dit cent fois et plus de ne pas prononcer ce nom. Croyez-vous qu'il soit aussi courant à Berlin qu'à Newcastle ?

Le secrétaire du Herr Doktor Silberschmidt attira vers lui une bouteille de kummel de Finlande et s'en octroya une belle ration.

— Le singe voudrait des... résultats, dit-il enfin.

— Hm... vraiment ? Eh bien ! pour lui il y a peau-de-zébie. Cela va-t-il ?

— Très bien. Mais pour nous ?

— C'est différent. J'ai du bon tabac d'Angleterre. En voulez-vous ?

Les yeux de Reschke brillèrent.

Il avisa une grosse blague en vessie de porc, en tira quelques pincées de Navy-Cut parfumé, fouilla un peu plus avant et poussa un cri de joie.

— Modérez vos transports, gamin que vous êtes, lui reprocha son ami.

Reschke eut une mimique expressive, qui devait faire croire à une

joie démesurée ; puis, il tapa joyeusement sur l'épaule de Mivvins-Digger.

— On part ? Je dispose d'un petit avion Fokker tout à fait convenable.

— Je ne demande pas mieux. Mais qu'y a-t-il de nouveau ?

En quelques mots, Reschke le mit au courant des événements d'Angleterre.

— Ainsi, cet idiot de Gardner est mort ? Il ne mérite aucune larme. C'était un homme qui avait des idées absurdes sur le tabac, sa culture et le moyen de lui faire donner tout son arôme. Quant à Bill, le singe l'a très bien dit : « Bon débarras ! » Il était vraiment trop honnête, ce bougre !

— Vous savez, dit tout à coup Reschke, ils ont envie de faire rappliquer la pieuvre noire !

Mivvins se mit à rire.

— Ils peuvent toujours venir ! Je connais une ligne que cette satanée créature n'arrivera pas à rompre !

Reschke le considéra avec admiration.

— Peter, vous êtes un as, et je commence à bénir les longues années de mon emprisonnement, pendant lesquelles j'eus l'avantage d'être votre voisin de cellule.

Mivvins secoua la tête d'un air peu content.

— Je n'aime pas que vous me rappeliez ces vilaines années, Frank.

— À propos, Peter, il y a un bonhomme en Angleterre qui fera tout pour nous rendre un pareil asile, mais en terre anglaise, et ce lascar s'appelle Harry Dickson. Qu'en dites-vous ?

Mivvins siffla doucement entre ses dents.

— Je dis que c'est une mauvaise nouvelle à apprendre à quelqu'un.

— Le Herr Doktor voudrait bien qu'on le supprime en douce...

— Ouais ! Il n'a qu'à aller sonner lui-même à la porte de Bakerstreet, et dire au détective :

« — Bonjour, m'sieu Harry Dickson, vous m'ennuyez prodigieusement. Voilà pour vous ! Pan ! Pan ! Pan ! Et le tour est joué. »

Reschke s'esclaffa.

— Et maintenant, on est prêt pour le voyage ?

— Il marche bien, votre coucou ?

— Une merveille ! Un bijou que le grand patron met personnellement à notre disposition. Deux cent soixante-quinze kilomètres à l'heure de moyenne ! Un bolide quoi ! Mais nous avons plus de mille kilomètres en ligne droite devant nous !

— C'est beau la science ! ricana Mivvins.

— Et vous qui l'avez enseignée pendant près de quinze mois aux morveux de Beech-Hill ! s'esclaffa Reschke.

— Voulez-vous vous taire ? Je préfère que vous me rappeliez la prison !

— Jamais ces galopins ne se douteront qu'ils ont eu pour magister un homme sorti des universités les plus célèbres d'Allemagne : Heidelberg, Ulm, Iena...

— Suffit ! Je crois que je vais vous casser quelque chose, Reschke !

Une heure plus tard, ils avaient gagné un vaste terrain vague, entouré de vieux hangars croulants.

Reschke regarda le ciel et manifesta sa satisfaction.

— Un temps de rêve, pas trop clair, pas trop couvert non plus ; un amour de vent d'est. Nous allons arriver tout près des Black-Waters comme dans un fauteuil et avant que l'aurore aux doigts roses, comme disait le vieil Homère, ne se mette à chipoter aux portes de l'Orient.

— Comme vous êtes poétique, Frank ! se moqua son compagnon.

— Pour cause, mon petit ! N'est-ce pas aujourd'hui que je dis adieu à cette bonne vieille rosse de terre allemande. Ah ! Je l'ai assez vue, elle et toutes les sinistres canailles qu'elle porte, dans le genre du Dr Silberschmidt !

Un petit avion biplace, merveilleusement conditionné, fut tiré de l'ombre d'un des hangars.

Mivvins sifflota de nouveau, d'admiration cette fois-ci.

— Mince d'oiseau ! Les singes n'ont pas regardé aux frais à ce que je vois.

Reschke, qui en tenait décidément pour ses souvenirs mythologiques, s'écria :

— En route pour la Toison d'Or, mon cher Jason !

L'avion s'envola dans la nuit.

À cette minute, Harry Dickson prenait congé de ses avoués, Downer et Wilkins, et d'un certain Mr. Herbert Mulkins, cousin éloigné et unique héritier de feu Mr. Lionel Gardner.

Dickson avait obtenu sans peine de faire clore hermétiquement Beech-Lodge, mais... de l'occuper avec Tom Wills, sans que personne n'en sût rien.

4. Les Robinsons de la maison close

Pas de feu ! Pas de lumière ! Un réchaud à alcool pour préparer les repas, telle était la consigne que Harry Dickson avait communiquée à Tom Wills au moment où ils franchirent clandestinement le seuil de la triste maison riveraine des Black-Waters.

Ils étaient venus en automobile et n'avaient approché les étangs qu'à la nuit close, après de copieux détours par la lande.

Ils respirèrent, presque avec délice, l'air moisi de la maison humide et solitaire, pourvue du maigre confort d'un savant célibataire, un tant soit peu misanthrope.

L'exploration de la bâtisse, négligée ostensiblement lors de la première visite, fut sérieusement entreprise. Elle n'apprit pas grand-chose. Un fait pourtant frappa les détectives : la vaste étendue des caves. Elles se prolongeaient non seulement sous toute la maison, mais loin sous le jardin, et ne semblaient pas avoir été employées.

Harry Dickson résolut de leur consacrer plus qu'une simple incursion. Mais il en remit la visite à plus tard, ayant décidé d'examiner avant tout les alentours de la maison et le voisinage des étangs. La première nuit se passa sans l'ombre d'un incident, si ce n'est un mauvais sommeil dans des draps trop humides et un peu rêches.

Dès que l'aube fut venue, Harry Dickson s'installa à son poste d'observation, derrière un trou fait dans les volets d'une chambre à l'étage, d'où l'on avait vue sur une grande étendue des étangs.

Tom Wills prit position devant une fenêtre de l'aile nord, d'où il pouvait voir toute la lande, jusqu'à Beech-Hill même.

Leur patience fut soumise à rude épreuve, mais Harry Dickson lui-même ne disait-il pas que la patience était une des principales vertus du limier ? Pour donner une idée au lecteur de ces heures creuses, nous croyons bon de transcrire quelques unes des brèves notes qui figurent sur les carnets des détectives, et qui font partie, depuis lors, du dossier de la surprenante affaire de la Pieuvre Noire.

Carnet de Tom Wills.

7 heures du matin : *Pas un chat sur la plaine. Le vent soulève ici et là quelques nuages de poussière, comme dans le conte de Barbe-Bleue. Quelques fumées au-dessus des toits de Beech-Hill.*

8 h 30 : *À l'aide de mes jumelles, je puis voir ce vieux braconnier de Cryns traverser la lande du nord à l'est. Il n'a donc plus de rhumatisme ?*

10 h : *La charrette de Forster s'en va en ville !*

11 h : *J'ai cru apercevoir Nofs.*

11 h 15 : *Mais oui, c'est bien lui. Il a disparu dans un pli de terrain, puis il est resté visible pendant une paire de minutes.*

11 h 30 : *Nofs s'est enfoncé dans un chemin creux qui mène aux étangs. Quand il en sortira, il sera hors de mon champ visuel, mais probablement dans celui de Mr. Dickson. J'en saurai plus long à l'heure du rapport mutuel qui est, en même temps, celui du lunch, à midi.*

Midi : *Des œufs durs, du jambon en conserve, du jam et quelques biscuits ! Nous sommes rationnés comme sur un radeau de naufragés !*

Carnet de Harry Dickson.

7 heures : *Les Black-Waters et leurs environs sont absolument tranquilles.*

8 heures : *Rien. Un bouquet d'arbres, au loin, masque une courbe des étangs. Il faudra que j'aie vu cela de près, un de ces jours.*

10 h : *Tout à coup, j'ai vu apparaître Cryns, pas trop loin de ce boqueteau. Curieux chemin pour venir de Beech-Hill, où pourtant personne ne le gêne dans ses pratiques de braconnage.*

11 h : *Après être resté tout un temps invisible, Cryns est revenu près du petit bois, se dirigeant vers les étangs. Il a disparu bientôt et je ne l'ai pas revu.*

11 h 40 : *Vu déboucher le petit Nofs du chemin creux. Il marche avec précaution et parvient très bien à se dissimuler. Si mes lunettes Zeiss n'étaient pas aussi puissantes, j'aurais peine à le distinguer. Il se dirige vers l'école abandonnée. Il semble épier quelqu'un ou quelque chose, ou craindre quelqu'un.*

11 h 50 : *Nofs a disparu. Je crois qu'il en aura pour quelque temps ! Son retour ne me semble pas assez intéressant pour obliger ce pauvre Tom Wills à luncher seul.*

Lorsqu'ils se retrouvèrent devant la table maigrement servie, ces deux feuilles de carnet furent mises en regard.

— Il y a un facteur commun, déclara Harry Dickson : le braconnier Cryns. Il a fait un long détour pour arriver aux étangs. Pourquoi ? Pour ne pas être aperçu des maisons de Beech-Hill. Naturellement, il ne se méfie pas de Beech-Lodge, qu'il croit abandonné.

— Nofs espionnerait-il le vieux Cryns ? demanda Tom Wills.

— Ce n'est pas impossible. Un jour prochain, nous aurons peut-être avantage à nous faire un allié de ce petit, qui me paraît remarquablement intelligent et habile.

Le lunch vite expédié, la fastidieuse garde du matin fut reprise. Elle fut encore plus stérile que celle de l'avant-midi.

Nofs réapparut vers deux heures, se dirigeant résolument vers Beech-Hill. Quant à Cryns, il ne réapparut pas.

Le soir tomba tôt ; de lourds nuages de pluie parurent dans le ciel et crevèrent bientôt en un déluge sonore sur la lande.

Harry Dickson trouva le temps à son goût.

— Sans coin de feu, sans pipe et sans grog chaud ? gémit Tom Wills.

— Sans tout cela ! C'est un temps rêvé pour sortir, mon gars. Par ce temps de chien, je suis bien certain de ne pas être aperçu sur la lande. Tout aussi certain de ne pas laisser d'empreintes fâcheuses derrière nous car nous marcherons comme au milieu d'un torrent. Ecoutez !

— Brr ! grelotta Tom Wills. Cela vous donne un avant-goût de noyade !

— Je désire voir l'école d'un peu plus près, déclara le détective.

Ils endossèrent de gros imperméables sombres, des bottes et des surroûts ; équipés de la sorte, ils étaient aussi noirs que la nuit elle-même et se confondaient avec les ténèbres labourées d'averses.

Une fois la porte de Beech-Lodge tirée derrière eux, Tom Wills manifesta un certain désarroi.

— Comment nous orienter dans une obscurité pareille, maître ?

— La boussole lumineuse, mon garçon. Il nous faut tenir résolument la direction ouest. Nous faisons un détour, soit, mais nous arriverons ainsi en plein dans le chemin creux où nous vîmes Nofs s'engager vers la méridienne. Une fois là, nous n'aurons qu'à nous laisser porter comme un fétu de paille par le courant d'une rivière !

Malgré ces encourageantes paroles, le trajet s'apparenta fort à une sorte de calvaire marin. Ils durent littéralement foncer tête basse dans une muraille d'eau. À d'autres moments, ils s'enlisèrent jusqu'aux genoux dans des fondrières sournaises. Enfin, ils trouvèrent, tout près d'un gros buisson d'épines, un précaire abri contre le vent qui soufflait en tempête. Autour d'eux, la terre était trouée d'une multitude de terriers de lapins sauvages.

— Voyez-vous que Cryns s'en vînt tendre des pièges par ici ? demanda Tom Wills. Il nous prendrait pour des gardes-chasse et nous canarderait sans doute, car le bonhomme ne me semble pas être des plus faciles.

— Ssst ! avertit le détective. Je crois précisément qu'il est là.

Quelqu'un bougeait de l'autre côté du bosquet d'épines.

Les yeux de Dickson, habitués à l'ombre, s'ouvrirent tout grands, s'évertuant à percer l'obscurité ambiante.

Une ombre glissait précautionneusement le long des arbustes, à quelques mètres du détective, mais celui-ci ne parvenait pas à la reconnaître nettement. Tout à coup, elle cessa de ramper et l'on entendit un petit rire étouffé.

— Il rigole ! Ah ! ça, par exemple ! grogna Tom Wills.

Le petit rire reprit un peu plus clair, et une voix joyeuse s'éleva :

— Si j'avais su que c'étaient les deux messieurs de Londres, je n'aurais pas rampé sur le sol comme un lézard.

— Nofs ! s'écrièrent à la fois Dickson et Tom.

— Bonsoir, dit le gamin en s'approchant d'eux. Il ne fait pas beau, n'est-ce pas ? Cependant, j'ai pris quatre lapins. Peut-être préférerez-vous m'en acheter un ou deux au lieu de vous donner la peine de les braconner vous-mêmes ?

— Et comment, Nofs ! répondit Harry Dickson, de bonne humeur. On vous achètera autant de pièces que vous voudrez, et à un bon prix encore ! Je suis bien content de vous revoir.

— Moi également, dit le gamin, avec une sincérité non feinte. Je suis orphelin. Je n'ai jamais eu d'amis là-bas, à Beech-Hill. Vous, vous êtes des gens rupins et aimables. Cela m'est égal ce que vous venez faire, même si vous êtes de la police comme on me l'a dit. Je suis content que vous soyez là. Puis-je rester auprès de vous ?

— Nous ne demandons pas mieux. Vous pourrez de nouveau nous conduire : il nous faut nous rendre en pleine nuit à... votre ancienne école.

— Damn ! s'écria le gamin. Vous voulez savoir aussi pourquoi cette sale bête de Cryns entre sec comme un tison dans l'école et pourquoi il en sort trempé comme une soupe ? Pourquoi il entre avec des sacs et des paquets et qu'il en sort sans rien ?

— C'est vrai, dit Harry Dickson. Nous voulons le savoir.

— Je n'ai jamais trouvé un seul de ses paquets, continua tristement Nofs, et ce n'est pas que je n'ai pas cherché. Si je mets la main dessus, je les vole !

— Vous n'aimez pas ce vieux Cryns ? demanda Tom Wills.

— Lui ? s'écria l'enfant avec véhémence. Ce bandit, ce voleur, ce bourreau ! Vous croyez que je braconne ? Pas du tout ! Que voulez-vous que je fasse de ces vilains lapins ? Non, je les ôte des collets de Cryns pour qu'il n'ait rien. Alors, il se met en fureur, car il semble avoir besoin de beaucoup de lapins depuis quelque temps !

— Ah ! dit simplement Harry Dickson, et ses yeux étincelèrent.

— Venez, dit Nofs. Le chemin creux est à deux cents yards de nous, et je puis m'y rendre les yeux fermés.

Une fois dans ledit chemin, ils purent marcher plus à l'aise, presque à l'abri de l'ouragan qui soufflait sur la plaine.

— Cryns ne « travaille » donc pas de nuit ? demanda Harry Dickson.

— Jadis oui, mais aujourd'hui il semble gagner assez d'argent pendant le jour. Il peut même s'offrir du vin... Oui, du vin rouge dans une bouteille. Alors, dites, sir, est-ce naturel ? Pour moi, il y a des pièces d'or dans les paquets ou des billets d'une livre... enfin tout ce qu'il faut pour se payer du vin !

— Bien sûr ! confirma le détective en réprimant une forte envie de rire.

Au bout du chemin creux, il leur fallut encore traverser une partie de la lande, sous les gifles du vent et les huées de quelques bouleaux

nains furieusement agités par la tourmente.

Une masse, plus sombre que la nuit ambiante, se dessina enfin : c'était l'école abandonnée. Nofs fut prié de leur faire suivre le même chemin que l'autre fois. Bientôt, tous trois se trouvèrent réunis dans la classe solitaire.

Harry Dickson alluma sa lampe électrique et promena le jet lumineux autour de lui. Tour à tour, le pauvre matériel didactique et les tristes meubles d'école sortirent de l'ombre.

— Si Cryns est venu par ici, il doit avoir laissé des traces, fit Dickson. Ah ! les voilà : de belles empreintes marquées de boue jaune et de marne.

Le détective se baissa et examina cette dernière.

— De la marne bleue, dit-il songeur. Diable, voilà une nouveauté pour le pays. Je ne me rappelle pas qu'un seul endroit d'Angleterre en recèle dans son sol. De la marne bleue...

Il secoua la tête, perplexe, roulant en boule entre ses doigts les fragments de terre grasse.

— Suivons les traces de pas, dit-il enfin, avec un soupir.

— Elles ne mènent nulle part, déclara Tom Wills. Elles parcourent la pièce et c'est tout.

— Non, dit Nofs. Il est entré avec de la boue jaune sur ses bottes. C'est la boue que l'on trouve partout ici. Et il est sorti avec cette autre boue, beaucoup plus sale, voilà ce que je dis, moi !

— Acceptez la leçon, Tom ! s'écria le détective. Comme moi d'ailleurs. Nofs vient de nous épargner bien de la besogne. Où commencent les empreintes marneuses ?

Les recherches ne prirent pas beaucoup de temps ; tout à coup, la voix de Tom Wills s'éleva :

— C'est idiot ! Elles commencent tout près de ce petit lit de fer !

— Déplacez-le, mon garçon, et regardez-y plus près, conseilla joyeusement le détective.

Le petit lit de camp fut promptement enlevé. Du pied, Tom Wills écarta des bottes de paille qui traînaient sur le sol.

— Voilà qui m'a tout l'air d'une trappe ! s'écria-t-il enfin.

La trappe ne dissimulait aucun escalier, mais un plan fortement incliné menant à un très large palier souterrain.

Une fois arrivé là, le détective fit faire halte à ses deux compagnons et tint conseil.

— Je ne sais où nous allons, dit-il, mais probablement au danger. Mon petit Nofs, je compte sur vous comme sur un homme, pour ne rien raconter de tout ceci. Vous pouvez retourner à Beech-Hill, car je n'ai pas le droit de vous faire partager le péril ; en tout cas, je vous promets une belle récompense.

Mais Nofs secoua énergiquement la tête.

— Je vais avec vous, dit-il. Je n'ai pas peur de la vilaine bête des étangs. Je crois que vous êtes venus de Londres pour la tuer. Oh ! Laissez-moi venir avec vous. Personne ne m'attend à Beech-Hill, et tout le monde y est méchant pour moi. Laissez-moi rester auprès de vous. Dieu sait si je ne pourrai pas vous être utile !...

» Dites, sir, je crois que Cryns porte à manger à la bête, et qu'elle lui donne beaucoup d'argent pour cela.

» Oui, oui, c'est cela ! C'est un dragon que cela s'appelle et ces bêtes gardent toujours un trésor !

Harry Dickson frappa doucement sur l'épaule de Nofs.

— Dieu mit souvent la vérité dans la bouche des enfants, dit-il simplement – et Tom Wills, ému malgré lui, se souvint que ce n'était pas la première fois que le détective disait cela.

— Alors, j'en suis ? demanda l'enfant.

— Vous en êtes, monsieur Nofs, déclara solennellement Tom Wills en lieu et place de son maître, qui s'était déjà remis à explorer les alentours.

Ils étaient comme à l'intérieur de quelque tube grossier, fortement incliné. Les parois en étaient sèches et graniteuses. Cela sentait la main de l'homme, mais dénotait également l'œuvre de la nature.

Le sol était sec également, composé de gravier et de gros éboulis pierreux.

Ils descendirent le plan incliné pendant quelques minutes, puis Nofs tira Tom Wills par la manche pour le faire s'arrêter.

— Nous allons sortir de cette cave, dit-il. Ecoutez, il pleut devant nous.

Tous trois prêtèrent l'oreille.

En effet, un bruit d'eau tombante se faisait entendre.

On se remit en route. Harry Dickson, en tête, braquait sa lampe.

Soudain, la lumière de sa lanterne fut reflétée comme par des glaces fugitives ; en même temps, le bruit d'eau se précisa.

— Une cascade ! s'écria Tom Wills.

Le détective se jeta en arrière.

— Je comprends ! Nous passons en ce moment sous les Black-Waters, mais de fortes infiltrations se produisent. Ce sont même de véritables fuites d'eau.

— Le réservoir est crevé ! dit Nofs. Cependant, on doit pouvoir passer, puisque Cryns passe bien.

— Pourquoi passerait-il ? demanda Tom Wills.

— Parce qu'il est mouillé comme un poisson quand il sort de l'école, répondit candidement l'enfant.

— Magnifique, mon petit ! s'écria Harry Dickson avec un rire un peu moqueur à l'endroit de Tom Wills.

Celui-ci se montra beau joueur. Il donna une tape amicale à Nofs et

se lança résolument à travers la cascade.

Ce mauvais passage ne s'éternisa heureusement pas. Les solides imperméables, qu'ils avaient endossés en partant, protégèrent les détectives ainsi que Nofs, qui avait trouvé un abri sous celui de Harry Dickson.

Une fois franchi cet obstacle humide, la route continua en palier, par un passage beaucoup plus haut et affectant des airs de grotte.

Cela ne dura guère. Bientôt, la grotte se réduisit à l'état de couloir, puis de boyau, et alors le chemin se mit à remonter.

Ce fut une côte très dure qu'ils eurent à gravir, si dure et si longue que Tom Wills estima avoir franchi l'équivalent d'un pic des Alpes.

Au bout de leurs efforts, le chemin devint plus aisé, puis continua de nouveau en palier.

— Je me demande où nous allons arriver de ce pas, grommela Tom qui, sentant la fatigue lui peser lourdement, enviait sourdement la souplesse et l'endurance de ce jeune sauvage de Nofs.

— On dirait que c'est des murs faits par des maçons, dit tout à coup le petit.

— Parbleu, le gamin dit vrai ! constata Harry Dickson, dont l'attention avait été distraite par l'examen du sol, auquel il se livrait depuis la descente dans l'école. Ce sont des murs de cave !

Tom se mit à courir en avant et, soudain, il poussa une exclamation.

— Eh bien ! je vous le donne en mille, maître... Savez-vous où nous sommes ?

— Dites toujours, Tom !

— Chez nous ! Ou, plutôt, dans les caves de Beech-Lodge !

5. Des voix dans le gouffre

Harry Dickson ne répondit que par deux syllabes à l'ahurissante nouvelle.

— Très bien !

Il se hâta de sortir de la cave et ne sembla guère étonné, après trois heures d'explorations souterraines, de se retrouver, brusquement, dans la salle à manger qu'ils avaient quittée.

Il conseilla à son élève et au petit Nofs de prendre un peu de repos. Lui-même s'enfonça dans une ample bergère qui garnissait un des coins du salon de feu Mr. Gardner.

Tom vint lui souhaiter la bonne nuit, tout en hasardant une dernière question.

— Dans tout ceci, une chose m'étonne profondément, répondit Harry Dickson : c'est que pendant tout notre trajet nous n'avons pas trouvé trace de marne bleue... Or, tout est là, Tom, mon ami : la marne bleue. Trouvez-la et vous trouverez tout ! Un peu de marne bleue, un petit peu de boue enclôt tout le mystère de la pieuvre noire !

Tom se sépara de lui en secouant la tête :

— La marne bleue... la pieuvre noire ! La pieuvre noire et la marne bleue ! Je donne ma langue au chat... Je ne vois pas ce qu'ils ont de commun !

Une petite voix futée se fit entendre et Nofs poussa son museau de fouinard par l'entrebâillement de la porte :

— Oui, sir, nous avons regardé partout pour trouver cette boue que vous dites être bleue ! Bleue ? Vraiment ! Alors, mes cheveux sont verts ! Mais cela n'est pas mon affaire. Il n'y a qu'un seul endroit où l'on n'a pas pu regarder convenablement. Là où l'eau tombait à torrents. Alors, c'est que votre terre... bleue est par-là !

Harry Dickson se donna une double tape sur les cuisses.

— Nofs, je vais vous donner une recommandation pour Scotland Yard. Vous venez de me chiper une idée que j'abordais encore avec prudence.

— On ira voir sans doute ? demanda Tom Wills, un peu marri de n'avoir pas trouvé, lui...

Le détective secoua la tête.

— Vous avez besoin de repos. Si quelqu'un part encore à l'aventure cette nuit, ce sera moi.

Non, déclara Tom Wills avec fermeté. J'ai à reprendre le pas sur ce

satané petit bougre de Nofs. Je vais avec vous, maître. Nofs, qui a fourni ses preuves, pourra se reposer.

Nofs, ayant déjà repéré des canapés et des coussins et se promettant une magnifique nuit de repos, ne se fit pas prier.

Tom Wills voulut lui faire la leçon. Ce ne fut guère nécessaire.

— Personne au-dehors ne pourra savoir qu'il y a du monde chez le vieux Gardner, pas même Cryns, qui est pourtant un vieux malin. Si les gentlemen y voient un agrément, je lui jetterai volontiers une pierre sur la tête, s'il vient se promener par ici !

— Nous ne connaissons donc pas de repos cette nuit, Tom, dit Harry Dickson lorsqu'ils reprirent en sens inverse le chemin souterrain.

Ils avaient emporté une toile goudronnée, trouvée dans un galetas de Beech-Lodge, qui pouvait leur être de quelque utilité sous le torrent de l'abîme.

— Non seulement nous devons trouver cette fameuse marne bleue mais un passage, déclara Harry Dickson, chemin faisant.

— Pourquoi, maître ?

— Où voulez-vous que Cryns aille porter ses vivres ?

— Oh ! Ce sont des vivres que le vieux braconnier transporte !... C'est juste, je me demande ce que cela aurait pu être autrement. Mais qui dit vivres, dit hommes. Se pourrait-il qu'il y ait d'autres êtres vivants que nous dans ce monde de ténèbres ?

— C'est plus qu'évident, Tom. C'est de la logique pure... Attention, le déluge approche.

Dans l'ombre, l'eau grondait devant eux avec un bruit sourd et féroce.

— Dès notre première venue, je me suis dit que j'aurais à rechercher par où les eaux s'écoulaient, dit Harry Dickson. Ah ! nous y sommes ! Tendez donc la toile goudronnée !

La bâche résonna comme une peau de tambour sous les furieux jets d'eau jaillissant du plafond.

— M'est avis que ces eaux seront bientôt maîtresses des lieux, murmura Dickson, qui se mit à examiner attentivement le sol autour de lui.

Ce fut une besogne pénible. La toile ne les protégeait que faiblement.

Lors de leur premier passage, ils avaient appuyé contre la paroi de gauche du corridor, moins frappée par le torrent. Maintenant, ils s'enfonçaient délibérément dans une nappe bouillonnante et glacée.

Soudain, Dickson poussa un cri de joie.

Il venait d'atteindre la paroi de droite. Après un premier tâtonnement, elle céda et n'offrit plus que le vide.

— Un passage ! jubila-t-il. Nous y sommes, Tom. Le vieux Cryns n'avait qu'à se lancer hardiment pour retrouver une route praticable.

Nous allons faire comme lui.

Quelques secondes plus tard, les deux détectives prenaient pied sur un palier passablement sec. Derrière eux, la nappe liquide grondait.

Tom Wills fit jouer sa lanterne et montra un ruisseau qui courait tumultueusement à leurs côtés.

— Nous n'aurons qu'à le suivre, je pense, opina-t-il.

— Naturellement il nous mène tout droit au plus profond de l'endroit ! répondit le détective. Suivons toujours ce guide.

Ils avaient fait une centaine de pas quand Harry Dickson s'arrêta et examina la paroi fuligineuse.

— Nous sommes dans une ancienne mine de charbon, dit-il, toutefois abandonnée depuis longtemps, car voici encore des traces de très anciens procédés d'extraction houillère.

— Ah ! remarqua Tom Wills, d'aucuns ont conçu le projet de la rendre de nouveau productrice et ils l'explorent clandestinement.

Harry Dickson ne releva pas cette hypothèse. Tout en avançant il prêtait l'oreille plus attentivement.

— Le ruisseau se perd dans les profondeurs, dit-il tout à coup. Faites bien attention, Tom, nous allons nous trouver probablement devant un précipice.

Le grondement du ruisseau devenait plus sonore, et des échos lointains l'amplifiaient.

— Nous y voilà, Tom !

Une sorte de puits bâillait à quelques yards devant eux, et le ruisseau en franchissait les bords en mugissant.

Harry Dickson se laissa couler sur le sol et avança en rampant. Bientôt, il poussa la tête au-dessus du bord de l'abîme.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il, l'échelle est là.

— Une échelle ? s'étonna Tom Wills.

— Croyez-vous que les mineurs du bon vieux temps disposaient d'une benne extra-rapide ? Non ! On descendait encore dans les puits au moyen de l'échelle verticale, scellée dans la muraille.

» Celle-ci y est encore, et elle semble en fort bon état. Nous allons refaire une vieille expérience.

Harry Dickson posa son chronomètre dans la clarté de sa lampe, puis, prenant une pierre d'honorable dimension, il la laissa tomber dans le puits. Quelques secondes après, un lointain bruit de chute se fit entendre.

— Quatre-vingts mètres ! Ce n'est pas si mal pour une descente à pic. En avant, Tom ! Je vais le premier... Pas de lumière. Nous gardons le contact.

— D'autres y passent, murmura Tom en descendant, car les échelons sont lisses et presque gras. Ouf ! Etes-vous sur la terre ferme, monsieur Dickson ?

— J'y suis, répondit le détective... Plus un mot à présent.

Un grand silence régnait autour d'eux, que rompaient à peine le grondement devenu lointain de la petite cascade et la brève chute d'une pierre. Harry Dickson allumait de temps à autre sa lampe électrique.

Ils étaient dans une galerie de mine, vouée depuis longtemps à l'abandon. Les bois, qui étayaient les plafonds bas, étaient vermoulus ; de nombreux éboulis s'étaient produits et par endroits obstruaient presque entièrement le passage. Sous leurs pieds, les rails des wagonnets s'en allaient en rouille. Pourtant l'air circulait librement dans les boyaux, ce qui laissait supposer un système de ventilation entretenu de main d'homme.

Pendant que Dickson examinait attentivement le sol, Tom Wills prit un peu d'avance, marchant vers un coude de la galerie.

Tout à coup le détective l'entendit revenir en toute hâte.

— Maître ! Maître ! J'entends un bruit de machine, et puis, il me semble voir au loin... oh ! très loin, comme un reflet de lumière.

Harry Dickson cessa ses recherches et s'empressa de suivre son élève au-delà du tournant. Une fois arrivé à cet endroit, lui aussi dut se rendre à l'évidence : le grognement d'un moteur lui parvenait et la lueur dont Tom lui avait parlé, bien qu'indistincte, était visible.

Ils durent s'avancer à tâtons le long du mur, sans oser allumer de lumière, s'arrêtant, le cœur battant, quand dans leur marche, ils avaient fait rouler une pierre ou heurté trop fortement un des bois de mine.

La lueur devait briller derrière un second coude du chemin car elle se précisa contre un angle de la muraille, qui se dessinait fortement en sombre sur un fond vaguement éclairé.

Tom Wills fut le premier à atteindre le tournant et à passer la tête dans la zone éclairée.

Même alors, la lumière demeurait lointaine, mais elle permettait de distinguer des formes si singulières que le jeune homme fit un geste de stupeur qui pressa le pas du détective.

À présent, la galerie continuait toute droite et finissait en un halo lumineux dans lequel se dessinait la grêle hachure d'une grille.

Derrière cette grille, qui paraissait neuve et très solide, une ampoule électrique brûlait, par petites saccades, trahissant un moteur à essence.

Tom aurait bien voulu s'élancer, mais son maître le retint, et prudemment ils s'avancèrent le long des murailles, jusque près de la grille.

À part le sourd halètement du moteur, on n'entendait aucun bruit.

Enfin, ils parvinrent à la hauteur des barreaux d'acier derrière lesquels ils purent jeter un coup d'œil.

La première chose qu'ils virent, ce fut des murs parfaitement blancs, chaulés avec soin, puis, s'ouvrant dans ces murs, d'autres grilles, plus petites : une dizaine, environ.

Derrière les petites grilles s'étendait un espace obscur où la clarté de l'ampoule pénétrait avec peine.

— On dirait, on dirait... murmura Tom Wills sans oser achever sa phrase, tant l'idée lui semblait absurde.

— Dites toujours, encouragea son maître.

— Une prison !

— Absolument, approuva Harry Dickson. Je suis sûr que c'en est une. Tenez, regardez bien : quelque chose bouge derrière la première grille.

Tom Wills regarda avec une attention passionnée : en effet, un homme venait de se lever, et à présent il s'était collé contre la grille.

Les deux détectives purent parfaitement voir son teint cireux, ses mains livides accrochées aux tiges de fer. Il portait l'uniforme gris bleu et le calot des détenus des grandes maisons centrales. Seulement au lieu d'infâmes godasses on de chaussons de lisière, il était chaussé de lourdes bottes d'égoutier.

Des chiffres de cuivre étaient épinglés sur le revers de sa lourde vareuse ; les détectives purent les voir luire et lurent le numéro : 117.

L'homme siffla très doucement. Aussitôt, un signal identique lui répondit du fond d'une autre cellule grillagée.

— 125 ! Es-tu là ?

— Est-ce toi, 117 ?

— C'est moi !

Harry Dickson sursauta : ces hommes parlaient entre eux en allemand !

Alors, le détective aux écoutes, surprit une des plus ahurissantes conversations, qu'il eût jamais entendue.

Le numéro 117 s'était remis à parler :

— Ecoute, mon vieux, je crois que ce pauvre 109 avait raison. Nous ne sommes plus en Allemagne ! Tu vois, il avait été mineur, et dans cette mine où il n'y a pas de charbon, il en a trouvé un bloc. Il a dit que dans toute l'Allemagne, il n'y a pas de houille pareille, pas même un gramme, dit-il.

» Il a dit également que cette façon de creuser des galeries et d'exploiter la pierre noire ressemblait à une très vieille méthode anglaise.

— Alors, où c'est qu'on est ? demanda la voix plaintive du numéro 125.

— Le sais-je moi ? Tout ce que je puis dire, c'est qu'on nous a tous drogués avant de nous fourrer dans la voiture cellulaire, soi-disant pour nous transporter dans une autre prison.

Derrière les autres grilles, un peu de vie s'éveilla. Bientôt, sur les dix cellules, sept se révélèrent occupées, car sept visages blêmes se collèrent contre les barreaux et la conversation devint générale.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ?

— On extrait de la boue, de la sale boue !

— Et c'est pas tout. On regarde si on ne se fourre pas des pierres dans ses poches ! Est-ce qu'ils sont fous ?

— Le gardien Schlumsky a rossé le 114 parce qu'il avait fourré une pierre dans sa bouche ! Pourquoi ? Si cela avait été un bout de pain, je ne dis pas.

— Du pain ! Il y a deux jours qu'on n'a plus à manger, ou presque ! Hier soir, on a eu chacun un petit bout de lapin presque cru !

— Du lapin ? Je dis que c'est du rat !

— Et toi tu dis « soir ». Sais-tu distinguer le soir du matin ? Fait-il nuit au-dehors ou plein jour ? On va devenir fou là-dedans ; le 109 l'avait bien dit ! Fous à lier et puis, mourir dans cette taule sans air !

— À propos, où est-il le 109 ?

— J'ai entendu vainement crier tout à l'heure du côté de la fosse de boue. Schlumsky est venu alors vers moi en riant drôlement et en frottant ses mains avec un torchon.

— Il lui a fait son affaire au 109. Je te dis que ce copain en savait trop long ! Qu'en pensez-vous, vous autres ?

— Sssst ! fit soudain le 117, je crois que le Schlumsky est là. Il a fait son plein de schnaps et il vient nous le dire.

Un silence terrifié se fit de l'autre côté des petites grilles.

Une sorte de hurlement sortit du fond des couloirs. C'était un ensemble écoeurant de blasphèmes, de menaces et de refrains orduriers.

Tout à coup, une grande ombre glissa hors d'un coude du boyau chaulé où s'ouvraient les cellules et une sorte de géant apparut.

Il était revêtu de l'uniforme des gardes-chiourmes allemands, mais il y avait apporté quelque fantaisie car sa vareuse bâillait sur une chemise de flanelle bleue de mineur.

— Ah ! cochons, bétail ! Ah ! pourriture ! Je vais vous apprendre à parler ! Alors que le règlement vous ordonne le silence absolu ! Ah ! vermine.

L'homme roulait des yeux féroces ; il portait une courte barbe rousse, et une ignoble tignasse hirsute surmontait son crâne piriforme.

D'une de ses robustes mains velues, il maniait une lourde gaffe de fer.

— Ah ! vous bavardez, graines d'échafaud ! Eh quoi ? Vous dites certainement du mal de vos supérieurs et de vos juges ! Je saurai bien vous punir ! Tenez !

De sa gaffe, il fouilla à coups réitérés dans la profondeur d'une des

cellules ; un atroce cri de souffrance retentit.

— Il m'a crevé un œil ! hurla le numéro 125.

Un seulement ? ricana le monstrueux garde-chiourme, alors il vous en reste un de trop ! Je le crèverai un autre jour.

— Salaud !

Le gardien poussa un rugissement de rage et comme un fou, se mit à donner des coups de gaffe à travers les barreaux ; des plaintes et des cris répondirent. Tout à coup, une voix calme retentit.

— Schlumsky ! Il vous est défendu de maltraiter les hommes ! Comment voulez-vous qu'ils travaillent si vous les mettez en loques ?

Un homme de haute stature, d'une certaine élégance, sortit de l'ombre et repoussa le gardien.

Celui-ci siffla comme un serpent.

— Vous ! Vous ! grondait-il. Oubliez-vous que... vous êtes un numéro comme eux, hein ?

— Pas du tout ! Vous oubliez que le Herr Doktor vous a donné l'ordre de m'obéir. Je ferai mon rapport, mon petit Schlumsky ! Il sera poivré, je vous fiche mon billet.

Le gardien eut un geste apeuré.

— Vous n'en ferez rien, n'est-ce pas... monsieur ?

Il était si lâche, si servile, que l'autre se détourna avec dégoût.

— Vous serez puni, Schlumsky, je vous l'assure.

Laissez les hommes tranquilles. Je crois que c'est l'heure de les envoyer à leur travail. Ont-ils mangé ?

— Non ! s'écrièrent les prisonniers, nous n'avons rien reçu.

Avec fureur, l'homme se tourna vers le gardien.

— Le Herr Doktor sera mis au courant ! Allez me chercher les ballots de pain et de viande ! Et en vitesse !

Le gardien ne se le fit pas dire deux fois et s'éloigna en toute hâte.

Une fois seul, l'étranger se tourna vers les détenus.

— Mes pauvres amis, il vous faut retourner à la dure besogne. Mais consolez-vous, elle vous sera payée par votre liberté.

— Pouvons-nous vous croire, n° 123 ? dit le 117. N'oubliez pas que vous avez été un frère de malheur comme nous là-bas...

L'homme frissonna à ce terrible souvenir.

— Je m'en souviendrai toute ma vie, dit-il, mais je vous promets ceci : votre calvaire approche de sa fin. Non seulement je vous promets votre liberté mais une belle surprise par-dessus le marché.

Il se tut car Schlumsky revenait, portant un lourd ballot sur ses épaules. Sous l'œil sévère du nouveau venu, une large tranche de pain bis et un bon morceau de lard furent remis à chacun des détenus, à travers les grillages.

Puis, le gardien s'empara de son revolver et se mit à ouvrir les grilles.

Les hommes sortirent et se mirent à la file indienne.

— En avant, marche, par file à gauche ! commanda le gardien.

Le triste cortège disparut dans des lointains inconnus.

Harry Dickson fit signe à Tom Wills.

— En voilà assez pour cette nuit, dit-il.

— Comprenez-vous quelque chose à cette fantastique équipée, maître ?

— Mais oui, mais certainement, répondit Harry Dickson, de bonne humeur. Dans ses mains, il faisait sauter une grosse boule pétrie de marne bleue qu'il venait de découvrir.

6. Singulière alliance

— Je regrette de devoir vous éveiller, mais le temps presse, monsieur Dickson...

Harry Dickson se frotta les yeux.

Il avait lourdement dormi, après la fatigante équipée souterraine de la veille, et les paroles qu'il venait d'entendre sonnaient encore, sans aucun doute, dans son rêve.

— Je regrette vraiment, monsieur Dickson...

Non, il ne rêvait pas !

D'un bond, il fut debout hors du fauteuil où le sommeil l'avait surpris vers l'aube, dans Beech-Lodge.

Devant lui, un homme était là, fumant négligemment une cigarette ; il reconnut l'étranger de la veille, dans la prison de la mine.

Harry Dickson le regarda longuement ; il vit qu'il n'était pas armé et qu'il se tenait devant lui de l'air le plus naturel du monde.

— Vous êtes Elias Mivvins, dit-il.

— Si vous voulez ! Bien que mon véritable nom soit Frank Digger. Il vous apprendra peut-être quelque chose. Harry Dickson réfléchit : du fond du passé une lueur vint à sa mémoire.

— Vous êtes Anglais !

— Oui ! Bien que né en Allemagne, à Heidelberg, où mon père était chargé de cours à l'Université. Est-ce tout ce que ce nom vous rappelle, monsieur Dickson ?

— Non. Il y a quelques années, un ingénieur du nom de Digger fut condamné en Allemagne à une longue détention pour vol de diamants !

— Pardon ! Parce qu'il était en possession de diamants dont il ne voulait pas indiquer la provenance. Il y a une différence, monsieur Dickson.

Le détective allait répondre, mais une gravité dans le regard et l'attitude de son visiteur lui firent garder le silence.

À ce moment, Mivvins vit la boule de marne bleue sur un guéridon et il sourit doucement.

— Ainsi, vous avez trouvé, monsieur Dickson ? demanda-t-il.

— Certainement ! répondit le détective en lui rendant son sourire.

— Eh bien ! que dites-vous de toute cette histoire ?

— Curieuse en bien des points ! Mais, je vous l'avoue, en beaucoup de points, encore obscure pour moi.

— Ils ne le resteront pas très longtemps, car aujourd'hui même, je vais faire tomber le voile devant vous. Voulez-vous m'accompagner dans la prison de la mine, qui a dû bien vous étonner.

— Comment savez-vous que je la connais ? s'écria le détective, avec un peu de dépit.

— C'est bien simple ! Voyez-vous, monsieur Dickson, je suis un des meilleurs connaisseurs de tabac du monde. Les détenus de la mine en sont privés et ne fument jamais. Schlumsky chique. Moi-même, je n'use que de tabac hollandais ou belge. Hier soir, pendant que je morigénais cette canaille de gardien, le plus suave parfum de Navy-Cut flottait autour de moi. Comme si deux fumeurs enragés de May-Blossom, deux pour le moins, m'observaient dans le dos !

Harry Dickson se mit à rire.

— Vous m'avez vaincu, Mivvins ou Digger ! Cela me démontre que vous n'avez aucun projet hostile à mon égard. Vous auriez pu vous défaire facilement de nous hier soir, si vous aviez voulu... Puis, j'ai vu et apprécié de votre part, un geste d'humanité et de fraternité vis-à-vis de gens dans le malheur. Qui sont ces gens, monsieur Digger ?

Digger passa la main sur son front.

— J'aimerais mieux vous faire assister à la fin de cet épisode, qui n'aurait été qu'un vaudeville, si, par la faute de certaines crapules haut placées, il n'avait tourné au drame. Mais, je n'y suis pour rien. Désirez-vous que je vous en dise davantage ?

Harry Dickson était un des plus fins psychologues de son temps, un des plus grands connaisseurs d'hommes.

— Non, dit-il simplement. Faites comme il vous plaira.

Les yeux du jeune homme brillèrent.

— Je ne suis pas venu seulement dans le but de vous inviter à un spectacle peu ordinaire mais pour demander votre concours.

— Je veux bien vous le prêter.

— Il s'agit, monsieur Dickson, de capturer la pieuvre noire !

Harry Dickson le regarda avec des yeux incrédules.

— Comment, vous aussi ? dit-il d'un ton de reproche.

Digger secoua énergiquement la tête.

— Capturer la pieuvre noire, oui, monsieur Dickson, je n'en ôte pas un mot ! Et l'une des plus monstrueuses pieuvres que jamais l'océan ait abritées dans son sein. Pendant que vous m'accompagnerez, votre élève, Mr. Wills dont je viens d'admirer et d'envier le profond sommeil, ainsi que le petit Nofs, un de mes anciens élèves – un petit bougre rudement intelligent – devront me donner un coup de main... à l'extérieur.

— C'est-à-dire ? demanda Harry Dickson qui commençait à être prodigieusement intéressé, car la lumière se faisait dans son cerveau sur le mystère de la pieuvre noire.

— À une heure fixée d'avance, Mr. Wills se rendra aux Black-Waters avec une valise très lourde qu'il portera avec quelque précaution. Il se fera indiquer par Nofs l'endroit qui s'appelle le banc de nacre. Ce banc, soi-disant de nacre, est complètement immergé, à quinze mètres, mais Nofs connaît très bien son emplacement.

» À l'heure dite, Mr. Wills tournera à fond la poignée de la valise et la jettera à l'endroit indiqué.

Un large sourire épanouit le visage sévère du détective. Il tendit la main à Digger.

— Je sais à présent, monsieur Digger. Je ne demande pas mieux que d'aider à réhabiliter un honnête homme, bien qu'il ait choisi une manière un peu... hm... extraordinaire.

— Nous allons donc réveiller à son tour cet excellent Mr. Wills.

Tom manifesta une vive surprise en voyant l'inconnu de la veille lui souhaiter poliment le bonjour. Nofs fit fête à son ancien maître d'école.

De temps en temps, Digger consultait sa montre.

— À présent, je voudrais bien prendre place à côté de vous, monsieur Dickson, à votre poste d'observation qui donne sur les Black-Waters et vous prier de me prêter vos excellentes jumelles Zeiss.

Une demi-heure se passa en vaine attente, Frank Digger devint nerveux. Tout à coup, son visage s'éclaira.

— Voyez-vous à la surface des eaux, non loin de l'endroit dit du banc de nacre, ces souches de bois mort ? demanda-t-il.

Harry Dickson prit les jumelles et les porta vers l'endroit indiqué.

— Très bien ! dit-il.

— Tout à l'heure, elles étaient immobiles. Et à présent ?

— Elles dansent comme dans une sorte de remous... tenez... elles s'éloignent un peu vers la rive.

— Ce qu'il fallait démontrer, dit comiquement le maître d'école. Ce sont des bouées camouflées qui viennent de m'indiquer qu'un certain visiteur est venu dans les Black-Waters.

— La pieuvre noire sans doute ? demanda Tom Wills ironiquement.

— Parfaitement, monsieur Wills, répondit cérémonieusement Digger.

— Non mais... des fois... balbutia l'élève détective.

— Non mais, si mais, se moqua Dickson à son tour ! C'est pourtant tout ce qu'il y a de vrai, mon cher Tom ! La pieuvre noire est dans les eaux des étangs. Où vous aurez sous peu l'insigne honneur de l'occire !

Digger prit à part Tom Wills et le petit Nofs, et tout fut mis au point.

— Monsieur Dickson, dit Digger, l'heure est venue de me suivre. Je ne vois pas d'inconvénient à vous voir emporter une paire de bons revolvers.

Le détective sourit et montra deux solides brownings aux chargeurs

pleins.

— J'espère que tout se passera sans effusion de sang, dit-il, bien qu'il y ait chez vous des gens qui semblent mériter une dure leçon...

— Vous ne voulez pas parler des malheureux détenus ? demanda tristement Digger.

— Non, répondit Harry Dickson, je parle de leur gardien, ce monstre de Schlumsky.

— Ah celui-là, gronda Digger, personnellement, je me chargerai volontiers de régler son compte à cette brute humaine.

Après une dernière recommandation à Tom Wills et un sommaire examen de la valise, Digger se déclara prêt à partir.

Harry Dickson et lui descendirent dans la cave de Beech-Lodge. Après avoir traversé quelques boyaux sombres, ils s'engagèrent sur la pente qui conduisait à la mine abandonnée.

— Je suppose, dit Harry Dickson, que l'on voulait faire partir Gardner précisément pour éviter qu'il ne découvre cet état topographique ?

— Oui, monsieur Dickson, mais ce « on », c'était moi surtout, car je voyais que la vie du pauvre naturaliste était en danger. Un domestique, à la solde des « maîtres de la pieuvre noire », lui fut adjoint par ruse. Bill Sharpless n'avait qu'une seule et unique pensée : pour faire déguerpir Gardner, il fallait l'assassiner.

» Je dus inventer la comédie des avertissements.

» Sur ces entrefaites, Gardner entrevit la pieuvre. Il nous donna un beau tintouin. En fin de compte, l'affaire tourna à notre avantage. Gardner ne fut pas cru !

» Mais il s'obstina. On fit disparaître Bill Sharpless à mon grand soulagement. Puis, moi-même, je m'éclipsai car on m'attendait ailleurs. Tout cela fut mis sur le dos de la pieuvre.

» Cependant Gardner tenait bon. Il alla vous consulter.

Harry Dickson prit la parole.

— Alors Bill Sharpless le rencontre, le file, voit qu'il se rendait chez moi. Bill me sentait déjà sur la piste de ses affaires.

» Le comble du malheur pour Gardner fut qu'il se heurta à Bill dans Holborn. Vous connaissez la lugubre suite des événements. Je suppose que Bill Sharpless n'était qu'un nom d'emprunt, comme toujours dans la circonstance ?

Digger approuva.

— Nussbaum, un faiseur de sale besogne qui a travaillé pour la Friedrichstrasse, dit-il avec mépris.

— On vous avait bien mal entouré, monsieur Digger, dit Harry Dickson d'un ton sévère.

— Je n'avais pas le choix ! Dieu m'est témoin que je n'ai pas prévu le crime. J'ai voulu... Mais ce n'est pas l'heure des confessions,

monsieur Dickson, vous ne serez pas longtemps sans de plus amples explications. Voici la cascade... Entre nous, elle grandit de jour en jour et les heures de la mine sont comptées : les infiltrations deviennent trop considérables. Je crains qu'une inondation n'ait raison, un de ces jours, de tout ce monde souterrain. Ouf ! nous voilà passés... mais qu'est-ce cela ?

Une rumeur confuse montait de l'abîme : des cris, des vociférations, des chansons forcenées.

— Il y a du vilain par-là ! gronda Digger. Faisons vite, monsieur Dickson.

Ils se laissèrent littéralement glisser en bas de l'échelle vertigineuse. Puis, une fois les premiers boyaux traversés, ils se mirent à courir dans la direction de la grande grille et des lumières.

7. La révolte des damnés.

À mesure qu'ils approchaient, les cris et les chants devenaient plus distincts. Bientôt ils eurent atteint la grille : elle était fermée. Sans pouvoir intervenir, Harry Dickson et Digger assistèrent à un drame terrible des ténèbres.

Les cages étaient ouvertes. Trois cadavres gisaient en travers du boyau : deux détenus et un homme en élégant habit de voyage.

— Reschke ! s'écria Digger... que le Bon Dieu lui pardonne ! C'était une canaille, mais il a durement expié ses fautes.

Tout à coup, le bruit d'une galopade effrénée se fit entendre. Les chansons se turent comme par magie, puis ce furent des cris de terreur :

— Il arrive ! Au secours !

Digger se rua contre la grille.

— Aidez-moi, Dickson !

De toutes leurs forces, ils pesèrent contre l'obstacle de métal, qui lentement céda.

En même temps, du fond de la galerie illuminée, ils virent accourir trois détenus faisant des gestes fous :

— Au secours ! Il a assommé le 117 et le 110 ! Au secours ! 123, au secours !

— Je lui ferai son affaire au 123 comme à vous autres, crapules, cochons ! hurla une voix avinée.

Brandissant sa terrible gaffe de fer, le gardien Schlumsky arrivait derrière les fugitifs.

— Au secours !

Ce fut le dernier appel des malheureux : la barre d'acier s'abattit sur leurs crânes. Il y eut un bruit épouvantable d'os brisés et les infortunés s'effondrèrent sur le sol sanglant pour ne plus se relever.

— Je les ai eu tous ! hurla Schlumsky. À moi le 123 maintenant !

— Le voici ! dit une voix calme et terrible.

À cette minute, la grille venait de céder, et Digger et Harry Dickson s'élancèrent sur l'assassin.

D'abord, la brute ne reconnut pas les deux hommes en costume de mineur qui bondissaient vers lui, mais cela ne dura guère : il venait d'apercevoir Digger.

— À ton tour, 123 ! rugit-il en levant sa barre de fer.

Déjà des mains solides empoignaient l'arme. Harry Dickson, brandissant un lasso de cuir, tenta d'emprisonner l'homme.

Schlumsky possédait une force herculéenne, il secoua ses deux adversaires comme s'ils étaient des mouches.

Harry Dickson vit arriver le moment où il aurait reconquis la gaffe d'acier. Cela n'arriva pas.

Prompt comme l'éclair, Digger leva son revolver à la hauteur de la tempe du garde-chiourme.

— Que Dieu me pardonne ! cria-t-il en pressant la détente.

Le crâne fracassé, Schlumsky roula sur le sol.

Au même moment, une détonation sourde éclata au loin et des pierres roulèrent de tous côtés, des bois de mine volèrent en éclats, une partie du plafond croula avec un bruit funèbre.

— Tom Wills a travaillé ! cria Digger. Par le diable, cela pourrait coûter cher, même à nous ! Au galop, Dickson !

Harry Dickson se mit à courir derrière son compagnon, qui s'enfonça dans un dédale de couloirs blanchis, éclairés de loin en loin par des ampoules clignotantes. Derrière eux, par intermittence, un tonnerre lointain ébranlait le sol.

Digger s'arrêta enfin. Il avait le front sombre.

— La retraite nous est coupée de ce côté, Dickson, dit-il. Il nous reste, pourtant, quelques chances de remonter ; la somme du moteur est encore intacte sinon nous serions plongés dans des ténèbres de l'enfer. Venez, je crois que tout n'est pas perdu.

— Eh bien ! Digger, que signifie tout ceci, dit tout à coup une voix hargneuse.

Un homme en redingote se tenait, les bras croisés sur la poitrine, au milieu du couloir qu'ils venaient d'enfiler.

Digger ne s'émut guère.

— Je vous présente Herr Doktor Silberschmidt, dit-il avec une froide ironie : un bien haut fonctionnaire de la police allemande.

Le Dr Silberschmidt fit un geste de menace.

— Herr Doktor, voulez-vous lever vos mains en signe de soumission, dit Harry Dickson en le mettant en joue.

— Quoi, vous osez ? Qui êtes-vous donc ? hurla Silberschmidt.

— Je me nomme Harry Dickson, et je vous arrête au nom de Sa Majesté le Roi d'Angleterre, fut la réponse.

Digger n'eut que le temps de s'élancer car Herr Silberschmidt se

trouvait mal...

Voyons ce que Tom Wills faisait entre-temps.

Il était blotti dans un fourré de roseaux au bord des Black-Waters, à l'endroit qui lui avait été assigné. Avec un peu d'impatience, il consultait son chronomètre.

— Encore dix minutes, Nofs... encore cinq... encore trois.

Il caressait la valise, comme un cavalier l'eût fait du cou de son coursier.

— Voyez-vous cette feuille de catalpa qui flotte, demanda Nofs ; eh bien ! c'est juste l'emplacement du banc de nacre, c'est là qu'il faut jeter cette chose !

— Encore deux minutes, Nofs !

— Encore une !

— Bon voyage cria Tom en jetant la valise, après en avoir tourné la poignée de métal.

Plouf !

Une paire de secondes s'écoulèrent, puis la terre gronda et Tom et Nofs roulèrent à la renverse sur le sol.

Un geyser d'eau s'éleva des étangs, sembla vouloir monter au ciel. A sa base, quelque chose de sombre monta également, une sorte de fuseau noir et luisant, aux formes menaçantes.

— La pieuvre noire ! hurla Nofs.

— La pieuvre noire... balbutia Tom Wills, qui ne pouvait en croire ses yeux, mais... mais... c'est un submersible !

Déjà l'insolite apparition s'était enfoncée dans l'eau qui s'agitait furieusement, et se mit à courir à grands cercles vers les rivages les plus éloignés des Black-Waters, comme pour aller raconter partout la grande nouvelle.

— Il faudra pourtant que le maître m'explique encore bien des choses, murmura Tom Wills, en voyant les rides de l'eau devenir moins grosses et s'atténuer petit à petit.

Le miroir du ciel avait déjà repris son impassible sérénité de jadis que Tom Wills réfléchissait encore toujours...

— Combien d'hommes aviez-vous à bord, Silberschmidt ? questionna sans aménité Digger, quand l'Allemand eut repris ses esprits.

— Sept, répondit le docteur d'une voix sombre et haineuse.

— Vous avez pris le petit modèle aujourd'hui, dans l'avantage de votre marine, car je suppose que tout le monde est resté à bord, après vous avoir débarqué devant l'ancienne école de Beech-Hill.

— En effet !

— Sept pièces de plus au tableau, murmura Digger. Décidément, les diamants aiment le sang.

— Fourbe ! s'écria l'Allemand. Dire que le grand patron et moi nous

avons coupé dans les boniments d'un voleur tel que vous !

— Pardon ! d'un homme condamné comme voleur par vos magistrats, Silberschmidt. Je vais vous retracer toute l'histoire en aussi peu de mots que possible.

Il se tourna vers Harry Dickson.

— La marne bleue vous en a dit long sur nos travaux, monsieur Dickson ?

Le détective approuva d'un signe de tête.

— C'est dans la marne bleue que se trouvent, en effet, les fameux diamants de Kimberley, dit-il. Mais je m'étonne d'en trouver ici. »

— Attendez ! dit Digger. Voici la vérité.

» Mon père, Arnold Digger, était, de son vivant, ingénieur des mines à Newcastle-on-Tyne.

» Un jour, dans des vieux documents, il trouva relatée l'existence de la Beech-Mine, abandonnée comme appauvrie.

» L'auteur du manuscrit y racontait qu'à un certain moment on n'avait trouvé qu'une curieuse marne bleue et que la mine avait été fermée. Mon père résolut d'explorer cette mine. Il le fit. Et dans cette marne, il découvrit trois splendides diamants.

» Homme d'études, qui n'avait rien d'un homme d'affaires, profondément religieux, il professait que l'argent ne fait pas le bonheur. Il voyait même une sorte de malédiction dans la possession de ces pierres orgueilleuses. Il les cacha et se tut.

» Plus tard, il quitta l'Angleterre pour aller enseigner à l'Université d'Heidelberg. J'y vis le jour, peu de temps après. Malgré ma naissance sur la terre allemande, je gardai la nationalité anglaise et je restai profondément attaché à ma véritable patrie.

» Longtemps après la mort de mon père je découvris le manuscrit, avec une note de sa main, relatant l'existence des diamants.

» Je traversais en ce moment une période difficile. J'étais revenu en Allemagne après la guerre pour y liquider la succession paternelle. Je connus presque la misère. Je voulus vendre les diamants.

» Le lapidaire, à qui je les présentai, avertit la police, qui m'arrêta. Je refusai de révéler l'origine des pierres précieuses. Cela suffit pour que le sieur Silberschmidt ici présent me fit condamner, par une manœuvre habile, à huit ans de détention.

» Cependant le coquin ne désarmait pas. Il voulait en savoir plus long. En prison, il m'envoya un certain Reschke, son secrétaire, qui, sous les aspects d'un détenu comme moi, parvint à capter ma confiance. Je n'eus pas de secrets pour lui...

» Peu de jours après, Silberschmidt, sur les ordres de son « grand patron », vint me proposer la liberté si je voulais prendre sur moi d'exploiter clandestinement la mine abandonnée. J'acceptai, car au fond, je ne croyais pas trop à l'existence d'un gisement de diamants.

» Silberschmidt fit bien les choses.

» Grâce à lui et à ses complices, je trouvai une place d'instituteur dans les environs du placier mystérieux.

» Ils firent mieux encore. Les Black-Waters, communiquant avec la mer, ils m'envoyèrent des ouvriers, par sous-marin. Mais quels ouvriers ! De pauvres détenus à très long terme, dont le sort avait été ainsi décidé : une fois le gisement vidé, on ne se serait pas donné la peine de les ramener : la mine vide leur aurait servi de tombe.

» Ce crime froidement prémédité me décida à jouer mon propre jeu.

» Les diamants, contre toute prévision, s'y trouvaient Silberschmidt en a déjà emporté une quantité honorable, mais j'avoue que la plus grande partie de la moisson est entre mes mains et n'iront pas en Allemagne.

» Je pense que j'ai fauté quelque peu contre la loi anglaise, cependant je compte sur vous, monsieur Dickson, pour autant que possible, arranger les choses.

Le fonctionnaire de la police allemande avait écouté en silence.

— Digger, dit-il tout à coup, vous êtes un infernal coquin ! Un jour, je saurai vous repincer !

— Possible, s'il n'y avait pas de citoyen anglais assassiné sur votre instigation, Herr Doktor, dit Harry Dickson. La loi anglaise est aussi sévère pour l'instigateur que pour le meurtrier.

— C'est-à-dire... murmura Silberschmidt.

— Que vous avez bien des chances d'être pendu, répliqua Harry Dickson. Sans compter, continua le détective, que l'envoi clandestin d'avions et de sous-marins en Angleterre, pourraient faire naître de bien vilaines complications pour votre pays.

Un nouveau tonnerre, bien plus proche cette fois-ci, lui coupa la parole.

— C'est sérieux ! dit Digger en pâlisant, je crois que c'est la fin de la mine. Vite ! Vite, je connais une seule route encore !

Les lampes clignotèrent et une partie du plafond ploya comme un velum.

— Au galop ! cria Digger. Allons, Silberschmidt, jouez des jambes.

— Jamais ! dit l'Allemand d'une voix sombre.

Harry Dickson le prit par le bras, mais le docteur le repoussa.

— J'aime mieux cela que la potence, dit-il sourdement.

Un nuage de poussière les sépara.

Harry Dickson se mit à courir derrière Digger.

Au moment où les lampes passèrent au rouge terne, ils étaient arrivés devant un petit étang souterrain.

— La pression d'air maintient l'eau à ce niveau, expliqua rapidement Digger. Sentez-vous comme l'atmosphère est dense ? De l'air naturellement comprimé, voilà ce qui est servi ici à vos poumons.

Ce bassin correspond avec les Black-Waters. Plongez là-dedans... La remontée sera terrible car nous revenons d'une belle profondeur. Je ne sais si nos poitrines résisteront à la pression. Mais c'est une chance à courir !

Il plongeait.

En même temps tout devint obscur, un nuage de pierres s'abattit autour du détective qui s'élança à son tour.

Il nagea furieusement à travers une onde glacée, puis il lui sembla voir comme une clarté diffuse ; il montait vertigineusement.

Sensation terrible... quelque chose sembla se déchirer dans sa poitrine.

On vient de loin !

Dans le salon de Beech-Lodge, Digger, pâle mais d'aplomb, regardait Dickson s'éveiller de nouveau.

— On a le coffre solide, monsieur Dickson, dit-il en riant.

Ils se partagèrent une pinte de vieux rhum, puis Dickson demanda :

— À propos... le grand patron, comme vous dites...

Digger lui dit un mot à l'oreille.

— Aïe ! fit le détective, évitons les complications internationales.

— Profondément exact, monsieur Dickson. Vous avez fait le compte des vivants ! Savez-vous qu'il n'y a que nous deux pour connaître l'exacte vérité sur l'histoire de la pieuvre noire ? J'excepte Tom Wills et le petit Nofs qui en connaissaient quelques bribes, mais qui sauront garder leur langue. Je crois d'ailleurs que je suis assez riche pour assurer un bel avenir à cet orphelin, que je ne laisserai pas moisir à Beech-Hill.

— Et Cryns, qu'en faites-vous ? demanda le détective.

— Demandez ce que cette brute de Schlumsky en a fait, dit tristement Digger. Le pauvre diable de braconnier est parmi les autres. Le garde-chiourme était devenu fou depuis quelques jours.

— Alors c'est le pacte du silence ? conclut Harry Dickson.

Digger prit un étui dans sa poche, en tira une poignée de cailloux brunâtres qu'il montra à Dickson.

— Quelle fortune ! s'écria le détective.

— La moitié en revient aux pauvres de Londres, monsieur Dickson, et je vous prierai d'y veiller pour que cela soit. Moi, je m'en vais voyager un peu. J'en ai assez des champs de diamants, et Dieu a bien fait, en fermant à jamais à l'avidité des hommes, celui qui est sous nos pieds !

FIN

LE SINGULIER Mr. HINGLE

En matière de prélude.

Le fog est sur Londres... noir, jaune et gras. C'est à peine si l'on voit les réverbères aux triples mandions à incandescence. Les hautes et puissantes lampes électriques semblent de pauvres lunes, perdues dans ces nuées.

Les fenêtres sont invisibles. Les passants avancent avec les mouvements lents des plongeurs. Les bruits sont étrangement ouatés, entrecoupés par des zones de silence, comme s'ils s'émettaient au ralenti.

Un vapeur remonte la *river*, sa sirène hurlant toutes les trente secondes.

C'est un pauvre cargo d'un millier de tonnes à peine, au pont encombré de fret, sentant l'huile chaude et le coaltar. Des lettres blanches sur l'étambot annoncent à la métropole indifférente l'arrivée du S.S. « Attikos », du Pirée. Un douanier-convoyeur monté à bord à Gravensend se tient dans l'écœurante mais chaude haleine d'une affreuse cuisine toute noire, où cuit une horrible ratatouille à l'ail et aux tomates.

Le troisième officier prend le gabelou à témoin pour dire qu'un temps pareil crie vengeance au ciel, et qu'il n'y a que Londres pour vous recevoir de la sorte. Ah ! parlez-lui donc d'Athènes et des ports de la Méditerranée !

On a dépassé Greenwich vaguement rougeoyant dans la brume ; Limehouse Reach est devant. Il semble que l'eau se fasse plus lourde et que l'étrave du cargo ait plus de peine à la fendre en deux pans de houille, fléchés de reflets pallides.

— Sale temps ! Damné sale temps ! gronde en leitmotiv l'officier de marine.

L'« Attikos » devrait s'amarrer au quai 47, le plus sale des Millwall Docks, mais avec ce temps il accoste Millwall Pier. Demain il fera jour et il trouvera sa place plus facilement.

Le douanier-convoyeur approuve. Le fog est devenu plus lourd, et le grog brûlant que le chef-coq vient de lui offrir est fameusement bienvenu.

Le vapeur heurte doucement le bois suiffeux du vieux pier, qui grogne et geint jusqu'aux tréfonds de ses pilotis vermoulus.

A ce même moment, une ombre se détache de l'avant, où elle s'est tenue accroupie contre un des treuils d'ancre, et bien que le saut soit

considérable et non sans péril, franchit la lisse de tribord et tombe légèrement sur le plancher branlant de la vieille estacade.

Cela fait bien moins de bruit que le heurt sourd du vapeur contre les ducs d'Albe de bois goudronné, et le convoyeur ne s'est aperçu de rien.

L'homme fonce à travers le brouillard, presque en courant il longe la West Ferry Road aux avaries lumières pour atteindre bientôt comme un havre de clartés, de tavernes, de cris et de rumeurs farouches, les rues étranges, aux noms exotiques, de Millwall.

Au coin de Malabar Street, un énorme autobus approche lentement, derrière la double lune de gros phares.

Un docker ivre chancelle au coin du trottoir, et tâche par gestes et jurons d'attirer l'attention du wattman.

Le lourd véhicule s'approche.

A cette minute, le passager de l'« Attikos » est derrière l'ivrogne ; il lui donne une petite bourrade dans le dos, juste au moment où le bus arrive.

Le docker s'étale de son long, et les énormes roues lui passent sur le corps. Un concert de hurlements et de cris d'effroi s'élèvent.

Mais le coupable est déjà loin, perdu dans la fumée liquide du fog.

Il ricane doucement en se frottant les mains, et nasille une bizarre petite chanson : La, itas ! Ala ita ! Lii-ta !

C'est ainsi que Mr. Hingle arriva à Londres.

1. La formidable surprise

— Trente crimes inexpliqués en moins de trois semaines, messieurs ! Savez-vous ce que cela signifie pour nous ?

C'était Sir Austin, le chef de la police de Londres, qui parlait de la sorte aux plus hauts fonctionnaires de Scotland-Yard.

— Ce n'est pas la première fois, continua-t-il d'une voix morne, que l'on nous accuse d'ignorance et de veulerie. Mais aujourd'hui je suis presque tenté de donner raison aux journaux qui demandent notre tête !

» Oui, messieurs, la presse demande un exemple éclatant, et vous savez que la presse anglaise sait se faire obéir. Cet exemple se composera de quelques mises à pied retentissantes dans le Yard, de la rétrogradation d'un tas de fonctionnaires. Dès aujourd'hui, le premier ministre vient de me signifier que tous les congés sont supprimés et que pendant deux trimestres aucune augmentation de traitement ne sera plus accordée, ceci par mesure disciplinaire !

Un murmure attristé fut la réponse.

Le trembleur du téléphone résonna, et Sir Austin prit l'écouteur.

— Voici les rapports des détectives Morris, Lorkins, Driscoll et Maxwell.

» Je résume : deux têtes coupées emballées dans des couffins à fruits sont arrivées ce matin à Scotland-Yard. Elles appartiennent à des victimes d'un rang bien différent dans la société, le premier est un rôdeur à l'identité douteuse, le second un jeune ingénieur chimiste aux usines de couleur Drayton.

» Comme toujours, une carte accompagne le sinistre envoi :

« De la part et avec les compliments de Mr. Hingle. »

» Puis une note dactylographiée, indiquant où nous trouverons les corps mutilés. Les endroits sont diamétralement opposés sur la carte de Londres :

» Wapping pour le rôdeur et Upper Sydenham pour l'ingénieur.

» Nos détectives les y ont découverts, comme toujours, et comme toujours également, les cadavres n'ont pas été dépouillés.

» Mr. Hingle, comme il se dénomme lui-même, n'a-t-il pas annoncé au début de ses crimes en série qu'il n'était pas un voleur mais « rien qu'un assassin » ? J'aime la restriction !

» En attendant, voici le trente-deuxième forfait du genre, et l'on ne sait pas plus du nommé Hingle que des habitants de la planète

Mars. Ah ! je comprends que le public se fâche et crie à l'incompétence de la police, sans compter le mépris mondial qui semble vouloir nous accabler dans les quotidiens du monde entier.

» Tenez, voici le « Matin » de Paris, qui fait un relevé comptable de toutes les prouesses de Mr. Hingle.

» Trois bonnes revenant de compagnie d'une petite fête, trouvées éventrées sur l'Embankment.

» Le vieux : colonel Thompson trouvé mort à la fin d'une séance de cinéma dans Holborn. Un couteau entre les deux épaules. Ses voisins n'ont rien vu ni entendu, ils ont cru que le vieux militaire dormait.

» La sentinelle devant le War Office assassinée dans sa guérite, cela en plein jour, au moment où cela fourmille de monde en cet endroit.

» ... Non, j'en ai assez, vous connaissez cette liste tragique aussi bien que moi-même, et vous n'ignorez pas non plus que sur chaque cadavre une carte identique est épinglée : de la part de Mr. Hingle !

Sir Austin allait froisser le journal français quand un nom attira son regard au bas de la colonne.

— Ce journal a raison ! grommela-t-il soudain.

— En quel sens, sir ? demanda-t-on de tous côtés.

— Par la phrase qui clôt son article. La voici ; L'Angleterre n'a donc plus de Harry Dickson ?

Un silence embarrassé suivit à cette sortie, pleine de reproches.

Car beaucoup de fonctionnaires présents avaient à s'en faire : trop souvent, la police officielle essayait de se passer des services du prestigieux détective, quitte à venir le supplier d'intervenir quand les choses menaçaient de se gâter. Or, elles se gâtaient rudement aujourd'hui !

— Surintendant Goodfield ! appela brièvement Sir Austin.

L'appelé se leva, sortit du coin où il s'était tenu jusque-là dans une attitude réservée et morose.

— A vos ordres, sir !

— Vous êtes un ami personnel de Harry Dickson.

Un peu de rouge monta aux joues du brave policier.

— Je m'en flatte, sir ! répondit-il d'une voix ferme.

Sir Austin fit un geste d'impatience.

— Mais oui, mais oui, j'en suis certain. Mais que dit Dickson de tout ceci ?

— Je n'en sais rien, sir ! répondit Goodfield assez piteusement.

Sir Austin assena un coup de poing sur son bureau.

— Trêve de cachotteries, Goodfield. Comment, on ne peut pas voler une épingle de cravate dans Londres, ou vous courez dans Bakerstreet pour mettre Dickson dans la confidence et sur la piste du

voleur, et de cette horrible série de meurtres vous n'auriez pas parlé ?

— Je n'aurais pas demandé mieux, Sir Austin, et depuis trois semaines j'assiège littéralement la porte et le téléphone de Mr. Dickson... mais nul ne sait où il est, de même que son élève Tom Wills.

— Pas possible ! Mais sa gouvernante au moins doit savoir où il se trouve !

Goodfield secoua tristement la tête.

— Bien que Mrs. Crown soit habituée à de semblables éclipses, elle commence à s'inquiéter outre mesure. Voilà exactement trois semaines qu'elle est sans nouvelles du détective et de son élève.

— Trois semaines, mais... cela concorde avec l'apparition du terrible Mr. Hingle ! cria Sir Austin d'une voix épouvantée.

— C'est ce que je me dis cent fois par jour, sir, murmura Goodfield, et je crains... Non, non, je ne puis admettre que le plus brillant détective du monde, l'homme qui a sauvé plusieurs fois l'Angleterre, soit devenu victime du monstrueux Mr. Hingle !

— Alors, Harry Dickson aurait dû être de ses premières victimes ? demanda Sir Austin.

— Le monstre a pu se dire qu'il aurait la partie belle en supprimant, avant toute chose, celui qui serait devenu fatalement son pire ennemi, répondit le surintendant.

— Je m'étonne que nos journaux ne l'aient pas encore appelé à l'aide, opina un des fonctionnaires.

— Cela aurait été chose faite depuis longtemps, si quelques entrefilets parus en même temps dans différents quotidiens n'avaient annoncé que Harry Dickson et son élève étaient partis à Buenos Aires pour une mystérieuse affaire de traite des blanches.

» La nouvelle, qui est naturellement fausse, fut communiquée par téléphone aux différents bureaux de rédaction. Par prudence, je n'ai pas voulu jusqu'ici la contredire, conclut Goodfield.

— En quoi vous avez agi sagement, approuva Sir Austin. En attendant, Goodfield, je vous donne l'ordre de vous mettre à la recherche de Harry Dickson et de Tom Wills. Cette mission doit rester secrète pour le public, donc pour la presse.

Après une discussion plus ou moins longue où rien en fait ne fut décidé, Sir Austin leva la séance.

Goodfield, qui ne se sentait nullement en appétit, résolut de flâner un peu le long des quais. Une fois l'Embankment parcouru, il se dirigea vers Cannon Station et s'attarda un peu dans l'Upper Thames.

La soirée était fraîche mais agréable. Goodfield prit place sur un banc solitaire et laissa errer ses regards sur le fleuve.

Ainsi il serait désormais seul devant les plus terribles problèmes du crime. Jusqu'ici il avait grandi dans l'ombre tutélaire du grand

détective et un peu de sa gloire avait rejailli sur lui, le surintendant Goodfield.

Le policier se rappela les temps où il avait sournoisement combattu son célèbre ami, jusqu'au jour où il avait honnêtement baissé pavillon devant la supériorité écrasante de Harry Dickson.

Depuis lors, Dickson s'était montré pour lui un ami et un conseiller d'une valeur inestimable. Ils avaient frôlé la mort ensemble, et Goodfield sentit une larme mouiller ses paupières en songeant que maintes fois le détective l'avait arraché au péril.

A présent, Harry Dickson n'était plus, Goodfield en avait la certitude.

Mr. Hingle, astre effroyable au firmament du crime, venait de monter à l'horizon et comptait bien s'y maintenir en bonne place, cela était plus que certain.

Un jeune voyou, le mégot au coin des lèvres, arriva en flânant d'une rue perpendiculaire aux quais, et choisit l'autre extrémité du banc pour se laisser choir avec un soupir de lassitude.

— 'soir, fit-il, fait reposant de s'asseoir, hein, l'bourgeois ?

— Oui, répondit brièvement Goodfield, peu charmé de la compagnie.

— Ce mégot, hein, continua le jeune homme en désignant d'un geste du menton le bout de cigarette qui pendillait à ses lèvres, c'est mon dernier, à moins que vous ne m'en offriez un autre, l'bourgeois. Si vous le faites, je ne vous ferai pas l'affront de refuser.

— Laissez-moi tranquille, grogna Goodfield.

— Ben quoi ? C'est-y que les navets ne poussent pas dans votre serre ? En tous cas vous avez l'air d'un fameux navet, allez !

— Je vais vous frotter un peu les oreilles pour vous apprendre à f...icher la paix aux gens, répliqua le surintendant sur un ton de menace.

— Eh quoi, on se dit des choses aimables ? dit une voix traînante derrière eux.

Goodfield se retourna et vit un des plus affreux visages de rôdeurs qu'il lui eût été donné de contempler au long de sa carrière.

— Il y a l'gentleman, expliqua le jeune voyou en désignant Goodfield, qui s'imagine que je suis Mr, Hingle, et que je veux lui ouvrir le ventre.

— Aha ! elle est bien bonne, ricana le rôdeur. Mr. Hingle ! Aha !

— Je vais vous fourrer pour une nuit au bloc ! hurla soudain Goodfield à bout de patience.

— Ce n'est pas trois semaines qui changent un homme, dit le rôdeur d'un air digne.

Goodfield le considéra, fort interloqué.

— Que voulez-vous dire ? articula-t-il avec stupeur, car une

bizarre sensation venait de s'emparer de lui.

— Il veut dire, rigola le jeune homme, que Goodfield est toujours Goodfield.

Le surintendant leva les bras au ciel.

— Sûr et certain, je n'ai plus de cigarettes, donnez m'en donc, monsieur Goodfield, implora comiquement le pâle voyou.

— Et voilà trois semaines que je fume le plus horrible tabac du monde, se plaignit le rôdeur ; Goodfield, si vous en avez du meilleur, il faut partager avec moi !

Goodfield tremblait comme une feuille.

— Voyons... ne vous moquez pas... dites-moi si je ne me suis pas endormi sur ce banc et que je rêve encore.

Une poigne solide le secoua.

— Cela ressemble-t-il à une sensation de rêve, Goodfield ?

Mais le policier sanglotait réellement, furieux, dépité, ravi, heureux à bondir comme un jeune lévrier.

— Harry Dickson ! Monsieur Dickson ! Et Tom Wills ! Ali ! voyez-vous que je me réveille à l'instant ?

Mais il n'avait jamais été mieux éveillé, et de solides poignées de main s'échangeaient maintenant dans le soir complètement tombé sur les quais déserts de la *river*.

— Mais où étiez-vous ? Pourquoi nous avoir laissé sans nouvelles ? commença enfin Goodfield avec reproche.

— Hingle, mon cher surintendant, dit brièvement le détective.

Goodfield joignit ses mains et respira profondément.

— Vous êtes sur la piste de Mr. Hingle ? hoqueta-t-il.

— Sur la piste ? Hm ! Hm ! Pas précisément.

— Hélas, gémit Goodfield, vous aussi vous avez été impuissant.

— Moi ? pas le moins du monde !

— Alors vous devez savoir ?

— Savoir ? Non, mais autre chose, dit sèchement Harry Dickson, tandis que Tom Wills se mettait à siffloter une marche militaire.

— Je vous en prie, supplia Goodfield, ne me faites pas languir.

— Avant toute chose, Goodfield, déclara gravement Harry Dickson, il faut que vous gardiez le secret de ce que je vous confierai à vous seul.

— C'est promis, s'empressa le surintendant.

Harry Dickson sourit.

— Vous ne saurez jamais, Goodfield, comme ce serment vous sera dur à tenir.

— Qu'importe ! Dites toujours ! s'écria le policier.

— Il y a, Goodfield, que je sais encore très peu de choses concernant l'affaire Hingle et que nous allons errer bien longtemps encore dans les ténèbres.

— Hélas ! se lamenta le policier, et pendant ce temps, Londres sera en proie à des crimes sans nombre !

— Pas précisément, Goodfield. Tenir le coupable ne signifie pas toujours tenir la solution de l'affaire criminelle.

— Oh ! vous connaissez Mr. Hingle ? suffoqua Goodfield.

— Voilà encore une chose difficile à affirmer, taquina Dickson. Etre en face d'un homme, ce n'est pas le connaître.

— Mais je ne sais plus que croire ! s'attrista le surintendant. Une fois vous me dites que...

— Je me suis assez vengé, de la vilaine réception que vous nous avez faite tout à l'heure, dit Harry Dickson en riant, mais notre mine n'est certes pas des plus engageantes. Le fait est, Goodfield, que pas plus tard que cet après-midi, j'ai pris Mr. Hingle !

— Impossible ! hurla Goodfield.

— Mais si ! J'ai pris, arrêté et emprisonné Mr. Hingle, continua Harry Dickson, mais ce n'est qu'un début... cette affaire n'en est qu'à ses débuts !

2. L'inexplicable agression

Trois nouvelles semaines se sont passées depuis et, comme Harry Dickson l'avait prédit, les crimes de Mr. Hingle avaient cessé comme par enchantement. Goodfield ne tenait plus en place. Tous les jours, il venait supplier le détective de s'expliquer, de donner au moins quelques indications à Scotland-Yard ; il alla même jusqu'à prétendre que Dickson n'avait pas le droit de dissimuler son jeu, de donner asile à un criminel comme Mr. Hingle.

A quoi le détective répondit imperturbablement :

— Mr. Hingle m'appartient et n'appartient qu'à moi !

Goodfield soupirait alors et commençait à penser que le criminel était tombé sous les balles de Dickson.

Certes, c'était un bon débarras, mais quand on est surintendant du Yard, on aime savoir le pourquoi des choses.

Sur ces entrefaites, une autre nouvelle détournait l'attention du public vers des histoires moins macabres.

Le prince Am Doullah, souverain d'une région afghane sur laquelle l'Angleterre aurait fort aimé exercer quelque influence, venait faire une visite d'amitié à la vieille Albion, qui en frémissait d'aise.

Ce n'était pas la première fois que Londres recevait un prince oriental, bien au contraire. De semblables réceptions étaient dans la norme ces derniers temps.

Mais jamais nabab d'Orient plus riche, plus somptueux, n'avait mis le pied sur la grande île.

Il arrivait à bord d'un yacht spécialement affrété et pourvu d'un tel confort, qu'on le nommait « un palais de Mille et une Nuits flottant ».

Il amenait une suite considérable de dignitaires et, depuis plus d'un an, en vue de son arrivée, la splendide maison de feu Lord Hanover avait été louée et aménagée.

Maintenant que le yacht princier avait été signalé dans la Manche, un remue-ménage fantastique emplissait la merveilleuse maison de maître.

On devait y préparer une réception digne du potentat qui allait l'honorer de sa présence et se disposait à y passer plusieurs semaines.

Scotland-Yard avait été averti qu'à l'occasion de l'arrivée du prince, on y exposerait dans le grand salon bleu la prodigieuse collection de saphirs et d'émeraudes qui ne quittait jamais le

souverain pendant ses grands déplacements. Il fallait des détectives de renom pour surveiller de près ces trésors inouïs, et le Yard traitait son personnel sur le volet.

Sir Austin soumettait leurs noms au ministre plénipotentiaire de ce pays ami, et le haut dignitaire, un vieux Londonien, approuvait ou refusait.

— N'oubliez pas que vous aurez à veiller à la sécurité de plusieurs millions de livres de pierres précieuses, Sir Austin, disait l'ambassadeur.

Sir Austin tourmentait nerveusement sa courte moustache.

— Je connais mon personnel et j'en réponds, répliqua-t-il. N'empêche que le morceau est bien gros et digne de tenter le plus audacieux des forbans. Si je m'adressais à Harry Dickson ?

Le ministre fit un geste de satisfaction.

— Très bien, sir, mais ce fameux détective n'appartient pas à votre service, me semble-t-il ?

Sir Austin baissa la tête et sa figure se fit maussade.

— C'est juste, c'est avant tout un indépendant, et j'avoue que le Yard n'a pas toujours été très accueillant pour lui, hélas ! Je le regrette bien...

L'ambassadeur sourit d'un air entendu.

— Je savais tout cela, Sir Austin, aussi je me suis empressé d'inviter Harry Dickson à notre réception, non comme détective, mais comme hôte de marque, que j'aimerais beaucoup présenter à Son Altesse, qui en sera enchantée.

» N'oubliez pas que dans son pays, elle s'occupe beaucoup de criminologie. Une rencontre avec le plus fameux détective de l'époque ne pourra que lui plaire énormément.

Sir Austin n'aurait pu entendre de nouvelles plus agréables.

Harry Dickson venait ! Harry Dickson serait là ! Cela valait bien le meilleur des *safes*, pour protéger les trésors du nabab oriental !

Les deux hauts fonctionnaires se séparèrent sur de mutuelles congratulations, très contents l'un de l'autre.

Le surlendemain, l'ancien hôtel de Lord Hanover resplendissait de lumières, et la gentry de Londres s'empressait autour des nobles visiteurs.

C'est ici que se place la bizarre aventure dont Harry Dickson faillit être victime.

Il avait parfaitement senti où le bât blessait et compris que l'invitation du ministre plénipotentiaire dissimulait un but intéressé.

Aussi arborait-il le plus coquet complet de ville pour se rendre à cette réunion des grands, espérant bien que quelque laquais intransigeant le mettrait à la porte en le priant d'aller revêtir une tenue plus adéquate à la cérémonie. Tom Wills par contre se pavanait

dans le plus bel habit de soirée imaginable.

Ce fut la raison que Dickson donna à Tom, mais le jeune homme lui jeta un regard de biais et se mit à rire.

— Ouais, monsieur Dickson, un pareil caprice de votre part ferait sans doute bondir notre ami Goodfield, qui y couperait tout aussitôt, mais moi... Nenni, je ne marche pas ! Alors, on manigance quelque chose ?

Le détective se mit à rire à son tour.

— Excellent garçon ! Ce n'est pas la première fois que je dois avouer qu'on ne peut rien vous cacher. Eh bien non, mon petit, je ne me sens nullement froissé par cette invitation intéressée, c'est bien pour cela que je vous délègue à ma place, mais je désire faire mon entrée par la porte de service.

— Alors vous ne serez pas de la fête, maître ?

— Oh que si ! A bientôt ! répondit gaiement Harry Dickson.

Il laissa Tom monter seul dans une automobile, et se contenta d'un populaire autobus pour se rendre dans Covent Garden, où se trouvait l'hôtel de Lord Hanover, devenu celui du prince Am Doullah pour la durée de son séjour.

Dédaignant l'entrée principale resplendissante de lumières, le détective enfila une ruelle qui conduisait aux jardins de la maison, et où s'ouvraient les portes des écuries et des entrées de service.

Il y avait à peine fait quelques pas qu'il s'entendit s'appeler par son nom.

— Monsieur Dickson !

Cela venait de l'entrée des fournisseurs.

Le détective se retourna et vit le casque d'un policeman luire dans l'ombre du vestibule. En même temps l'agent lui fit signe.

— Voulez-vous entrer un moment dans la loge de la concierge, monsieur Dickson ? demanda l'homme avec politesse.

Cette loge s'ouvrait à sa gauche. Par la porte vitrée aux carreaux dépolis, le détective vit s'y mouvoir des ombres.

Machinalement, il regarda l'agent et observa qu'il ne le connaissait pas.

Ce n'était pas là une chose bien extraordinaire, mais il en fut frappé.

D'un geste délibéré, il poussa la porte.

Deux autres policemen étaient là, en grand uniforme, puis un gentleman de mise distinguée, et enfin une jeune femme en tablier de dentelles qui, à l'idée du détective, devait être la concierge.

— Que signifie ce déploiement de forces policières ? demanda-t-il. L'agent qui l'avait hélé dans la rue reprit la parole.

— Monsieur Dickson, nous sommes ici pour veiller à la sécurité de Son Altesse, le prince Am Doullah, or il se fait que cette dame, qui

se dit concierge, nous paraît très suspecte.

Harry Dickson n'écoutait que distraitement, mais ses yeux et sa pensée travaillaient. Il remarqua l'étrange mine des agents, leur teint bronzé, leurs yeux de jais, les nez en bec de corbin. A leur visage, il apparenta immédiatement celui du gentleman en civil, et même celui de la jeune femme.

— Suspecte ? demanda-t-il brièvement. Dans ce cas, conduisez-la discrètement au Yard. Ici, l'endroit n'est pas choisi pour un interrogatoire.

Mais il venait de remarquer qu'il y avait des défauts aux uniformes trop neufs des agents de police : la petite couronne d'argent sur le casque était mal placée !

L'un des policiers, un long escogriffe à la figure basanée, tenait la jeune femme par le bras.

Harry Dickson s'adressa à lui.

— Laissez cette dame tranquille, dit-il.

L'homme le regarda avec un peu d'anxiété ; ses yeux cillèrent, mais il ne fit rien pour lâcher sa captive.

Harry Dickson devina : *Il ne le comprenait pas !*

En même temps il vit qu'il était encerclé par eux.

Le détective savait masquer son émotion ; rien ne parut sur son visage, il fallait gagner du temps.

— Hm ! fit-il, vilaine histoire ! Voyons, laissez-moi réfléchir.

Il ne mentait pas, le grand détective, il réfléchissait en effet, et avec quelle intensité, car il sentait qu'une minute décisive approchait.

Quelques secondes lui suffirent pour voir trois choses :

Le gentleman maniait une très lourde canne, qui s'élevait graduellement, toute prête à s'abaisser.

La jeune femme tenait son bras replié contre sa poitrine, mais Dickson y vit la courte et terrible matraque qu'elle y dissimulait.

Ils étaient à six au centre de la loge, sur une grande carpette carrée ; or, les cinq qui l'encerclaient ne faisaient guère mine de s'approcher, au contraire, ils s'éloignaient lentement, le laissant *au milieu* du tapis.

Harry Dickson épia leur lente et sournoise retraite. Celle de la jeune femme surtout le frappait : elle s'approchait à reculons, tout en entraînant l'agent qui la tenait et suivait docilement son mouvement, d'une légère gibbosité bosselant l'extrême bord du tapis.

Mais en regardant la femme, le détective comprit le péril : elle venait de deviner la pensée du détective, elle au moins n'était pas sa dupe.

Elle ouvrit la bouche pour crier, et en même temps leva son arme. Derrière Dickson une canne fut brandie.

Trop tard ! D'un bond de grand félin, Harry Dickson s'était jeté

sur la jeune femme, lui arrachant le casse-tête. Moins d'une seconde plus tard, il retombait à pieds joints sur la bosse sous la carpette.

Il eut l'impression d'un chambardement universel, murs, meubles... tout tournait autour de lui, tandis qu'il était projeté durement contre le plancher. Derrière lui, des cris éclatèrent, puis s'éloignèrent avec une étonnante rapidité. Puis un coup sourd retentit, comme d'un gong énorme.

Les genoux endoloris, Harry Dickson se releva et regarda autour de lui.

Il se frotta les yeux, croyant rêver : tout était parfaitement en place : un bureau anglais contre le mur, un divan en reps capitonné, la carpette au milieu de la chambre... mais les agents, le quidam à la canne, la jeune bonne, de tout cela, il n'y avait plus trace.

— Une trappe ! murmura-t-il en approchant prudemment.

Mais la gibbosité sous le tapis avait disparu !

Harry Dickson tira doucement le tapis à lui : le plancher était lisse et net, rien ne dénotant le piège.

Il prit une lourde chaise et la jeta au milieu de la chambre, à l'endroit où il se trouvait tout à l'heure. Rien ne bougea.

— Je me demande bien ce que tout ceci signifie, murmura-t-il, un pli d'inquiétude lui barrant le front.

Mais la réflexion ne lui apprit rien.

— Pourquoi une telle mise en scène ?

Question qu'il dut laisser lui-même sans réponse.

— Enfin, nous verrons bien, s'il reste quelque chose à voir ; en attendant je m'imagine que les bonshommes de tantôt se trouvent où ils avaient voulu me voir ; grand bien leur fasse, et je n'ai pas à m'inquiéter de leur sort. Tel est pris qui croyait prendre. Allons dire bonjour au monde !

Il délaissa le projet de faire son entrée par une des portes de service et se fit excuser de sa tenue par le majordome.

— J'arrive de voyage, tel fut son prétexte, et il n'en fut pas moins cordialement reçu.

Un petit homme au visage plombé, légèrement marqué de petite vérole, s'approcha de lui au milieu d'une nuée de courtisans et d'invités.

— Am Doullah ! chuchotait-on.

Il était vêtu à l'européenne, et seul un turban en soie jaune surmonté d'une merveilleuse aigrette en diamants, le plaçait sous le signe de l'Orient.

Sir Austin lui tenait compagnie et avait engagé avec lui un entretien qui semblait bien être du goût du prince.

— Vous allez le voir, Altesse !

Harry Dickson se trouva à trois pas du groupe, quand Sir Austin

lui fit un geste de bienvenue : Ah, le voilà !

— Altesse, je vous présente enfin Harry Dickson.

Un éclair de vif intérêt s'alluma dans les yeux cernés du noble Afghan.

— Monsieur Dickson, dit-il en excellent anglais, comme je suis heureux de vous rencontrer !

Il lui tendit une main grasse et potelée.

— Je suis content de vous connaître, continua-t-il, tout en retenant un peu la main du détective et en le fixant de son regard profond et noir. Sir Austin n'a fait que parler de vous depuis mon arrivée. Dire que depuis des semaines je désire mettre les pieds sur le sol d'Angleterre, rien que pour vous voir.

» Savez-vous ce qui m'a passionné dans les derniers temps ? L'affaire de Mr. Hingle !

Harry Dickson s'inclina.

— Malheureusement, Altesse, je n'ai rien à vous apprendre à son sujet.

Le prince grimaça une sorte de sourire.

— Dans mon pays, monsieur Dickson, pour un tel mensonge vous seriez pour le moins empalé. Naturellement, après vous avoir fait dire la vérité par quelques procédés... très nationaux.

Sir Austin se mit à rire à son tour.

— Harry Dickson est un peu en coquetterie avec le Yard, Altesse, c'est un petit cachottier, mais il en a bien le droit... N'empêche que je sais, et je vous l'ai dit, qu'il a mis la main sur l'énigmatique Mr. Hingle, auteur de plus de trente crimes, plus mystérieux les uns que les autres.

Le visage de Dickson resta impassible, mais le mécontentement s'y lisait.

*

— C'est possible, Altesse, très possible, Sir Austin, mais je regrette de n'avoir rien à ajouter à ce que vous savez déjà.

Et, pivotant sur les talons, il s'éloigna.

— Oh ! s'écria Sir Austin, je suis confus, Altesse, mais je n'ai pas de prise sur lui, il n'appartient pas à la police officielle.

— Tant pis pour Scotland-Yard et tant mieux pour Mr. Hingle ! s'esclaffa le prince, mais tel qu'il est, votre Harry Dickson me plaît beaucoup, Sir Austin, bien que dans mon pays, je le répète, j'aurai le regret de lui faire griller la plante des pieds et de l'empaler ensuite.

Pendant qu'ils devisaient de la sorte, Harry Dickson fendait le flot des invités à la recherche de Tom Wills.

Il le trouva enfin, savourant un délicieux sorbet à la rose.

— Tom, lui dit-il, nous n'avons pas une minute à perdre, notre liberté est terriblement en péril, et notre vie également peut-être.

— Comment cela ? demanda Tom qui en laissa presque choir sa coupe.

— Goodfield n'a pas pu résister au désir de plaire à son chef... il a parlé de Mr. Hingle !

— Diable, fit Tom, filons, cela pourrait faire du vilain.

— Ah ! je comprends mieux l'aventure de la loge du concierge, murmura Harry Dickson. Maudit Goodfield, s'il savait de quelle terrible façon il vient de brouiller les cartes !

— Je prends mon manteau au vestiaire et je vous suis, cria Tom en s'élançant dans le couloir.

Quelques minutes s'écoulèrent, Tom Wills ne revenait pas.

Inquiet, le détective courut au vestiaire : il était désert, et le petit boy asiatique qui le desservait n'avait vu personne.

Comme un fou, Harry Dickson parcourut les salons, ne trouvant nulle part trace de Tom Wills.

A la fin quelqu'un l'attrapa par le bras.

C'était Goodfield qui, le visage fendu par un large sourire, levait une coupe de champagne.

— Je bois au vainqueur de Mr. Hingle, dit-il.

— Buvez plutôt à l'assassin de Tom Wills, gronda le détective pâle de colère.

La coupe s'émietta sur le sol.

— Que voulez-vous... dire ? hoqueta le surintendant.

— Bavard ! Vieille pie ! Triple idiot ! tonna Harry Dickson, en se dégageant et en le laissant perplexe au milieu du fumoir.

En courant, le détective gagna la rue et héla un taxi.

— Monsieur Dickson ! fit soudain une voix sourde derrière lui.

Le détective se retourna : il n'y avait personne.

— Monsieur Dickson ! reprit la voix.

D'où venait-elle ? Du sol, des murs, de l'air ambiant ?

Avec une angoisse indescriptible, Harry Dickson entendit l'invisible l'appeler pour la troisième fois.

Puis, très lentement et sur un mode plus bas, elle chuchota encore, plus mystérieuse que jamais :

— Délivrez Mr. Hingle !

3. Les virtuoses de l'horreur

— Mon Dieu, monsieur Dickson, si j'avais pu prévoir !

Le pauvre Goodfield pleurait comme un enfant quand le détective lui eut rappelé sa lourde faute.

— Si vous m'expliquiez au moins quelque chose ! supplia le policier.

— C'est cela, pour que Tom Wills soit perdu complètement, répondit Dickson d'un ton sarcastique.

— Alors commandez, monsieur Dickson, j'obéirai sans comprendre et aveuglément, je vous le jure. Je donnerais ma vie, si cela peut sauver celle du petit Tom !

Le chagrin du brave homme était si sincère qu'il finit par émouvoir Harry Dickson.

— Soit, dit-il après une assez longue pause de silence et de réflexion, j'accepte votre aide, Goodfield.

— Vous allez tenter quelque chose pour Tom ? demanda le policier, plein d'espoir.

— Sur l'heure ! Je crois pouvoir arriver presque les yeux bandés à la prison où mon élève est détenu. Ah ! ce n'est pas un cachot ordinaire, je vous l'assure, et il se pourrait que nous y soyions témoins de faits peu ordinaires.

— N'importe ! s'écria Goodfield, je suis votre homme.

— Et je vous jure que je tuerai *impitoyablement* celui qui se dresse en travers de ma route !

Cette phrase était dite sur un ton si glacé que Goodfield ne put retenir un frisson. Harry Dickson parlait de tuer ! Lui qui ne recourait à cet ultime moyen de défense qu'en tout dernier lieu, lorsque le péril se révélait insurmontable.

— Très bien, monsieur Dickson, ce n'est pas moi qui vous en empêcherai, dit-il avec soumission. Au contraire, je vous prêterai main-forte.

— Nous allons partir sur-le-champ ; vous n'êtes plus le surintendant Goodfield à présent, mais Goodfield tout court. Vous n'arrêterez personne, même le plus affreux criminel. On tue, Goodfield, on tue, et rien que cela ! M'entendez-vous ?

— Oui, oui, j'entends et j'obéirai, murmura Goodfield, livide de terreur.

Harry Dickson ouvrit le tiroir de son bureau, en tira des

brownings et des chargeurs pleins, en ordonnant à Goodfield de faire son choix.

— Ne ménagez pas les munitions ! ricana-t-il d'un air sinistre qui acheva de dérouter complètement le fonctionnaire de Scotland-Yard.

Un quart d'heure plus tard, ils s'enfoncèrent dans la nuit brumeuse, au moment où une horloge piquait trois heures du matin.

Les rues glaciales et tristes étaient désertes. Dickson et son compagnon marchaient d'un bon pas, sans échanger une parole.

Ils arrivèrent bientôt dans le quartier de Covent Garden, qui commençait vaguement à s'animer, grâce aux charrettes et aux camions des maraîchers et des mareyeurs.

Les deux hommes traversèrent les groupes muets et encore somnolents de rouliers et de ruraux, se dirigeant vers un dédale de ruelles obscures, où cette fois la vie semblait complètement éteinte. Au loin, les rumeurs des premiers marchés matinaux s'éteignaient.

— Nous suit-on ? demanda soudain le détective.

Goodfield regarda par-dessus son épaule, tout en marchant.

— Attendez, je crois que oui : au bout de la ruelle, deux hommes se dissimulent.

— Bien ! répondit Dickson en pressant le pas.

Ils traversèrent une petite place d'allure provinciale où veillait un unique réverbère, dont la flamme s'entourait d'un halo jaune.

— Et maintenant ? demanda Dickson.

— Ils sont là, tout près, ils ont gagné sur nous.

D'un geste prompt et sûr, Harry Dickson attira son compagnon dans l'ombre d'une poterne, et rapidement vissa un « silencieux » sur le canon de son revolver.

— Vous allez tirer ? s'alarma Goodfield.

— Avez-vous oublié ce qui fut convenu tout à l'heure ? demanda durement le détective en lui lançant un regard enflammé de colère.

— C'est juste, monsieur Dickson, pardonnez-moi... Ah ! Les voici !

Deux hommes aux trognes sinistres, mais dont les nez crochus et les yeux fuyants dénotaient une race torve du Sud, arrivaient dans la zone de clarté du réverbère ; ils semblaient fort déroutés d'avoir perdu la trace de ceux qu'ils poursuivaient.

— Plop ! Plop !

Deux détonations assourdies, à peine perceptibles, venaient de retentir, et les deux hommes s'écroulèrent sur le pavé.

Goodfield voulut s'élancer, mais Harry Dickson le maintint.

— Inutile ! Deux balles dans le crâne ! Ils sont morts comme des souches, dit-il sèchement, en continuant sa route en toute hâte.

Le policier essuya la sueur froide qui lui coulait du front ; jamais il n'avait vu le célèbre détective en un tel état, tuant avec cette colère

glacée des hommes qu'il aurait pu facilement arrêter et enchaîner.

Enfin, le détective fit halte devant une petite maison basse aux volets hermétiquement clos, et se mit en devoir de crocheter la serrure.

— Est-ce qu'on ne pourrait... commença Goodfield.

— Sonner ou demander le cordon au concierge ? ricana Harry Dickson. Inutile, mon ami, cette maison est vide, et ce n'est pas sous son toit que nous aurons à nous servir de nouveau de nos armes. Plus loin, je ne dis pas !

La porte s'était ouverte et le détective entraîna Goodfield par un corridor aux murs goudronnés, sentant affreusement le chat et la décrépitude.

Le détective semblait y être chez lui, tant il avançait avec assurance dans ce singulier milieu.

Derrière la maison se trouvait un jardinet have, où se mouraient quelques chétifs viornes, et au fond duquel s'ouvrait un hangar.

— Autant de silence que possible ! commanda laconiquement Harry Dickson.

Il déplaça quelques planches vermoulues et mit à découvert une trappe de bois noir.

— Jusqu'ici, ce n'est qu'une simple cave, murmura-t-il à l'oreille de son ami.

Dans le temps, cette cave avait dû connaître quelque abondance, car des théories de niches maçonnées faisaient penser à d'amples crus de France, attendant patiemment le bouquet de l'âge.

Le détective compta jusqu'à onze et fit halte.

— Ici, le mode change, dit-il.

Au fond de la niche, une porte était habilement dissimulée sous de fausses briques chaulées.

— Donnez-moi la main, continua-t-il tout bas, le couloir est sans lumière. Il sembla à Goodfield qu'il marchait longtemps, longtemps, sur une terre spongieuse, dans une atmosphère aux fades odeurs de champignon.

Il allait enfreindre la consigne du silence quand son guide s'arrêta et, dans l'ombre, ouvrit une porte.

Maintenant la nuit n'était plus complète, au fond d'un long corridor brûlait une veilleuse.

— Prenez cette matraque plombée, dit le détective, frappez à la moindre alerte, puis achevez le travail au couteau...

Goodfield gémit, ce qui lui valut un regard féroce de son compagnon.

— Déjà ? Avez-vous oublié le serment de tout à l'heure ?

— Non, non, mais c'est si affreux !

— Nous allons en voir bien d'autres ; mais je crois que pour

l'heure, la matraque et le poignard seront inutiles.

Plusieurs portes latérales s'ouvraient dans le passage.

— Seule la quatrième importe, déclara Harry Dickson.

Elle était de taille ; puissante et épaisse, nantie de ferrures ; n'empêche que malgré son air rébarbatif, Dickson eut raison de ses serrures en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

— Ouvrez, Goodfield !

Le policier obéit, mais aussitôt il se jeta en arrière et prit Dickson par le bras, en étouffant un cri d'horreur.

La porte venait de s'ouvrir sur un effroyable concert de hurlements, de plaintes et de supplications.

— Regardez ces murs, gronda Harry Dickson, ils sont discrets : capitonnés comme ceux des cabanons ! En avant ! Je ne reconnais pas la voix de Tom dans cet horrible charivari.

Mais il avait à peine dit qu'un long cri d'angoisse et de souffrance retentit.

— Maître ! Maître !

— Par l'enfer ! c'est Tom ! rugit Harry Dickson.

Il s'élança avec une telle impétuosité que Goodfield eut peine à le suivre, dans le nouveau couloir qu'ils venaient de voir devant eux.

Les cris devinrent de plus en plus distincts. Ils emplissaient l'atmosphère, devenue soudain étouffante, d'un vacarme d'enfer. Soudain, les deux hommes virent...

Une cave circulaire éclairée par une forte lampe à incandescence s'ouvrait en bas d'un escalier de pierre, dont ils occupaient la marche supérieure à présent. Quatre pieux étaient plantés en file... quatre pieux sur lesquels le sang coulait à flots, car quatre malheureux se tordaient à leur sommet dans les affres d'une abominable agonie.

— Empalés ! murmura Harry Dickson.

Mais il venait de reconnaître les suppliciés : c'étaient les trois pseudo-policemen qui avaient failli le capturer dans l'après-midi. Le quatrième était le gentleman à la canne, il ne portait pas le costume européen, mais un riche caftan oriental, affreusement poissé de sang.

Un cinquième pieu fraîchement aiguisé était vide et semblait attendre...

Goodfield frissonna.

— Monsieur Dickson ! ce sont des gens de la suite du prince Am Doullah !

— Je n'en doute pas !

Nulle part il n'y avait trace de Tom Wills.

Tout à coup une voix douce, comme aérienne se mit à parler.

— Voici le genre de mort que je réserve à ceux qui ne réussissent pas dans la mission que leur prince leur confie. C'est également celle qui sera vôtre tout à l'heure, jeune homme, si vous ne répondez pas à

ma question :

— Où est Mr. Hingle ?

— Jamais ! tonna la voix de Tom Wills.

Harry Dickson et Goodfield sursautèrent, mais ils ne virent pas le jeune homme.

— Encore une fois, où est Mr. Hingle ? répéta la voix, devenue tout à coup aiguë et furieuse.

— Inutile, je ne répondrai pas !

— Gardes, plantez ce chien sur le cinquième poteau ! hurla l'invisible.

Une draperie dissimulée s'ouvrit, livrant passage à deux nègres herculéens, traînant Tom Wills derrière eux.

En moins de deux secondes, le jeune homme fut jeté contre le pieu fatal, mais ce furent les dernières secondes de la vie des bourreaux noirs.

Harry Dickson et Goodfield levèrent en même temps leurs armes.

— Plop ! Plop ! Plop ! et Plop !

Les crânes noirs éclatèrent comme des grenades mûres et les nègres roulèrent aux pieds de leurs sanglantes victimes.

Une seconde plus tard, Tom Wills était dans les bras de ses sauveurs.

— Eh bien ? Que se passe-t-il ? cria la voix.

— Ah ! il ne nous voit pas, dit le détective... et alors il vit un haut-parleur posé dans une niche voisine.

Soudain un des suppliciés leva la tête et cria d'une voix horrible.

— Altesse, Harry Dickson est ici ! Il a sauvé le chien de chrétien !

Puis il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et mourut.

— Filons ! ordonna le détective, et feu à la moindre alarme !

Ils se mirent à suivre en courant les méandres souterrains. Goodfield avait remis un de ses revolvers à Tom Wills.

Ils atteignaient la porte de la cave de la vieille maison, quand soudain des formes surgirent.

Quatre Afghans armés de cimeterres se jetèrent sur eux.

— Feu à volonté ! tonna Harry Dickson.

Encaissés dans l'étroit passage, les adversaires s'offraient en cible à toutes les balles.

Une rafale de feu passa ; ils s'écroulèrent.

— Pas de quartier ! Plus on tuera de cette vermine, mieux cela vaudra ! rugit le détective, en donnant le coup de grâce dans l'oreille des hommes étendus.

Ils arrivèrent sans encombre dans la rue, et l'air nocturne leur sembla le vin le plus généreux de la création entière.

— Je crois que nous étions dans les sous-sols de Hanover-House, dit Goodfield. Aïe ! Complications d'ordre politique.

— Pas du tout, Goodfield, le premier qui se taira, c'est Ain Doullah. Mais nous aussi nous devons garder le silence, car malgré toutes les horreurs que nous venons de voir, et d'autres encore qui se passent ou se sont passées dans les coulisses, on ne pourrait nous donner raison en haut lieu ! Et il me plaît à moi, Harry Dickson, de ne pas laisser les crimes de Mr. Hingle sans vengeance.

— Mais que vient faire Mr. Hingle là-dedans ? s'écria Goodfield.

— Venez vous rafraîchir chez moi, dit le détective pour toute réponse.

Quand ils furent installés dans le salon de Bakerstreet, devant des pipes et des liqueurs, Goodfield répéta sa question.

Harry Dickson prit un air grave.

— Cela m'est encore très difficile de m'expliquer, dit-il enfin. Il me reste encore énormément de choses à découvrir.

— Mais vous tenez Mr. Hingle ! s'écria Goodfield.

— Certainement, je le tiens.

— Vous l'avez emprisonné !

— Je ne le nie pas un moment !

— Alors ? Comment est-il ? Qui est-il ? Pourquoi s'est-il souillé de tant de crimes ? s'impatienta le surintendant.

Harry Dickson aspira une bouffée de fumée qu'il renvoya en spirales vers le plafond, puis il répondit lentement :

— Voilà bien des questions auxquelles je ne puis répondre. J'ai pris Mr. Hingle, en effet. Je le tiens captif, c'est la vérité ! Et pourtant, Goodfield, je ne sais pas qui il est, parce que *je ne l'ai jamais vu !* !

4. Les crimes de Harry Dickson

Le lendemain fut voué au repos, mais à peine les ombres s'allongeaient-elles que Dickson se mit en devoir de quitter son home.

— C'est un travail écœurant, Tom, dit-il en fourbissant ses revolvers, mais il est absolument nécessaire. Nous devons chasser l'homme comme une bête puante, et je ne serai content que lorsque j'aurai cette nuit quelques nouvelles pièces au tableau.

Il se mit à faire des encoches sur une vieille règle de bois.

— Deux dans la rue... Dans la salle des supplices, deux encore... Quatre dans le couloir. Et quatre que le prince s'est payé de luxe d'occire lui-même. Total : douze. Cela commence à chiffrer, mais ce n'est pas assez.

Tom Wills sentit une question lui bruler la langue, mais il n'osa la formuler ; son maître devina sa pensée.

— Tout comme Goodfield, vous vous demandez ce que Am Doullah vient faire dans l'affaire Hingle, n'est-ce pas ? Eh bien, Tom, cette fois-ci, je ne joue pas mon jeu d'énigmes comme il me plaît souvent de le faire.

» Je ne le sais pas encore. Certes, je commence déjà à établir ce qu'on peut appeler une équation du crime, mais que pourrai-je poser en égalité à l'X mystérieux ? Je ne suis pas encore près de le trouver. Pourtant, il ne manque pas énormément de chaînons à la grande chaîne.

» Je suis un plan de campagne étrange et épouvantable. Je commence à savoir qu'il est bon. Il faut continuer ! Et pour le faire, il nous faudra placer quelques balles de plus ce soir.

— Vous moissonnez dans l'entourage du prince, s'écria Tom.

— Impitoyablement ! répondit sèchement Harry Dickson.

À dix heures, ils quittèrent Bakerstreet ouvertement, sans se cacher, et prirent résolument le chemin des docks.

Il n'était pas loin de minuit quand ils atteignirent les confins de ce quartier de misère qu'on appelle « Wapping ».

— Tom, dit soudain le détective, je ne crains pas trop pour notre vie à l'heure qu'il est, mais bien pour notre liberté. Tout à l'heure, on va tâcher de nous capturer comme des bêtes de prix. Les supplices auxquels vous avez échappé nous attendent, et après seulement ce serait la mort. Donc notre peau est doublement en jeu.

— Que faisons-nous en ce moment, dans ce quartier perdu et

maudit ? demanda Tom.

— Nous jouons le rôle de la chèvre dans la chasse au tigre !

— Vous êtes bien rassurant, maître ! s'écria le jeune homme.

— Quand les chasseurs de la jungle veulent abattre le seigneur Tigre, ils commencent par attacher un jeune chevreau à un arbre, sur la piste où doit passer le fauve. Puis ils se mettent en embuscade.

» Nous sommes les chevreaux sur la piste du monstre, avec cette différence que nous sommes armés, et que c'est nous qui en voulons à la peau rayée de ce potentat de la jungle et des forêts !

Ils longeaient une haute pile de bois créosote. Harry Dickson posa la main sur le bras du jeune homme.

— Combien sont-ils ?

— De qui voulez-vous parler, maître ?

— Mais de ceux qui nous suivent, parbleu ! Nous voici à l'abri de cette meule de fagots goudronnés. Risquez, avec toute la prudence possible, un regard derrière le coin, et dites-moi ce que vous voyez.

Tom Wills obéit et retira aussitôt sa tête.

— Ils sont trois, maître ! Ils sont justement en pleine lumière, sous la haute lampe de la grue de quai. Je crois les reconnaître. Ils appartiennent à la valetaille de cet Afghan de malheur.

Tom entendit son maître rire doucement.

— Mettez-vous à plat ventre, et prenez l'homme du milieu pour votre compte, my boy, je me charge des deux autres. Et l'on tire pour tuer !

C'était dit avec une joie tellement cruelle que Tom en eut froid dans le dos.

Mais sans ajouter un mot, il se coucha, et sentit que son maître prenait sa position de tir au-dessus de lui.

Les trois hommes qui les avaient suivis jusque-là étaient toujours à leur poste, ils semblaient se concerter et montraient quelque indécision.

— Allez, Tom ! commanda Harry Dickson.

Les deux hommes visés par Dickson roulèrent sur le sol, sans pousser un cri, mais Tom Wills avait visé trop haut, et l'homme, poussant un hurlement de fauve blessé, se jeta en avant, un immense coutelas au poing.

La seconde balle du jeune homme fut mieux placée, car l'agresseur tomba à genoux en poussant un cri bizarre. Une balle de Harry Dickson mit fin à sa vie.

Mais à la clameur d'agonie qu'il avait poussée, un cri répondit au loin, si aigu, si étrange que les deux détectives frissonnèrent.

— Oh ! murmura Tom, avez-vous entendu quelque chose de plus hideux ?

— Non, répondit Dickson tout bas, mais je sais à présent que j'ai

raison. Cet horrible cri dans la nuit, confirme une de mes plus terribles présomptions.

» Venez, Tom, nous n'avons pas encore fini cette nuit.

— Qu'allons-nous faire, monsieur Dickson, demanda Tom d'une voix étranglée, tuer encore ?

— Oui, tuer ! Tuer des bêtes immondes ! Débarrasser notre sol de la pire vermine qui fût. Et nous allons adopter une méthode d'assassins. Oui, nous allons assassiner des hommes qui ne sont pas sur la défensive, qui dorment peut-être. Tant pis !

— C'est tellement abominable, gémit Tom Wills.

— Si vous voyez un scorpion ou une vipère endormie sur une pierre, attendez-vous d'être piqué par eux pour les écraser ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est tout comme ce soir, mon petit gars !

Un peu au-delà de Wapping Station endormie, ils sautèrent dans une barque amarrée au quai et où une rame avait été oubliée.

A la godille, le fleuve fut traversé, puis le bateau soigneusement attaché à un duc d'Albe.

— Son propriétaire n'aura que la peine de venir le chercher, fit Dickson joyeusement en prenant pied sur un quai de Lower Pool.

La nuit était sombre et seules quelques lumières erraient sur la *river* déserte.

Harry Dickson et Tom Wills avançaient comme des ombres.

Devant eux, une figure de proue sculptée émergea des ténèbres. C'était une statue aux traits singulièrement cruels.

— Le « Peshawar », fit Tom Wills... mais c'est le yacht du prince !

— Nous sommes arrivés au but, dit Harry Dickson.

Tout à coup, ils eurent le même mouvement de dégoût et de peur.

Le cri qui glaçait leurs membres d'effroi venait de retentir sur les eaux.

— Encore ! dit Tom, dont les dents claquèrent.

— Les brutes ! gronda Dickson.

Une petite yole s'avancait sur l'eau, s'approchant du bord.

— Il n'y a qu'un homme dans le canot, déclara Tom Wills.

— C'est peu, mais c'est quelque chose, dit froidement le détective en apprêtant son revolver.

Plop !

— Fini ! dit Dickson avec un rire cruel, car dans le bateau une forme venait de s'affaïsser.

Il y eut un peu de remue-ménage à bord, puis deux hommes s'accoudèrent sur la lisse de tribord.

— Visez un peu mieux que tout à l'heure, Tom, dit le maître, celui de gauche est pour vous. Etes-vous prêt ?

— Oui, maître, murmura Tom avec un haut-le-cœur de dégoût.

— Feu ! commanda Dickson à mi-voix.

— Bel ouvrage, dit-il une minute plus tard en voyant les hommes s'affaler comme des pantins cassés sur le bastingage.

— Y a-t-il encore du monde à bord ? demanda plaintivement Tom Wills.

— Ecoutez vous-même !

Une voix chevrotante montait du roof... La... ita... Lala. Liia-ta !

— Oh ! gémit Tom Wills fou de terreur, la chanson de Mr. Hingle !

D'un bond Harry Dickson fut sur le pont et Tom le suivit.

Une faible lueur venait du salon d'en bas. Harry Dickson et son élève descendirent un escalier feutré de lourds tapis qui étouffaient leurs pas...

— La... ita... Ala... Liia-ta !

Une porte étroite en bois des îles était ouverte sur un précieux intérieur garni de coussins et de tapis. Une lampe orientale suspendue au cardan jetait une douce lueur sur ces richesses.

Un homme se tenait accroupi devant une vilaine idole de bois noir.

— Le secrétaire particulier du prince ! murmura Tom Wills.

— La... ita... la...

L'oriental chut le nez dans les coussins et ne finit jamais la chanson, car une nouvelle balle du détective venait d'y mettre le point final.

— Cinq, dit froidement le détective, en mettant son arme en poche et en regagnant vivement le quai. Total : dix-sept ! Les armées ennemies commencent à marquer de lourdes pertes.

— Demain, dans les journaux..., commença Tom vais.

— On racontera tout, excepté ceci, acheva Dickson, de bonne humeur.

Au coin des Surrey Gasworks ils trouvèrent une petite station de taxis et se firent conduire dans Oxfordstreet, d'où ils regagnèrent Bakerstreet à pied.

— Sweet Home ! s'écria Tom Wills en se laissant tomber dans un fauteuil. Ouf ! et encore une fois ouf ! Jamais soirée ne m'a été plus pénible.

Harry Dickson ne répondit pas et le jeune homme leva les yeux sur lui.

Etrange ! le détective était comme pétrifié, les yeux fixés devant lui avec une expression de stupeur et de colère.

Tom se leva à moitié, mais se rassit aussitôt avec un soupir.

Dépassant la draperie d'une des fenêtres, un revolver était braqué sur lui, un second visait le cœur de Dickson.

— Voulez-vous prendre place à côté de Mr. Wills ! demanda une voix mélodieuse.

Harry Dickson obéit, sentant que le moindre geste suspect pouvait lui être fatal. Son regard resta attaché aux deux armes sortant de l'ombre.

Enfin les tentures frémirent, les revolvers avancèrent jusqu'au bord de la table : deux mains blanches et fines avaient suivi, puis l'intrus se montra dans la zone éclairée par le lustre. Harry Dickson grogna.

C'était la femme aux yeux noirs de la loge de Hanover-House.

— Je crois que vous me reconnaissez, monsieur Dickson, dit-elle avec une politesse parfaite et en faisant un adorable geste de la tête.

— Très bien, madame, et que me vaut l'honneur d'une visite si... inattendue ?

— Une très brève question à vous poser, monsieur Dickson : Où est Mr. Hingle ?

Le détective fit la moue.

— Vous savez bien que je ne vous dirai rien, répondit-il froidement.

— Dans ce cas, je vous tuerai sans remords, vous et votre élève, monsieur Dickson.

» Cela ne doit pas vous étonner, vous qui tuez avec une telle facilité des gens qui ne vous doivent rien. Mes félicitations ! Voilà ce qui s'appelle travailler.

» Savez-vous que cela vous vaudrait de grands honneurs en Afghanistan ? Mais je ne viens pas discuter avec vous le prix de la vie de quelques vilains, que vous avez bien voulu renvoyer à leurs aïeux. Il nous faut Mr. Hingle... non, plutôt, il me faut Mr. Hingle ! J'ai échoué une première fois dans une mission qui m'était confiée : celle de vous prendre. J'ai mérité la même mort que mes aides.

» Mais je suis parvenue à m'en tirer, sous promesse de vous arracher Mr. Hingle.

» C'est une question de vie ou de mort pour moi. Il faut que cela soit pour vous également. Voulez-vous parler ? Je puis vous affirmer qu'il ne vous sera pas fait de mal, dans ce cas... bien au contraire, je connais un maître qui sait récompenser les services aussi sérieusement qu'il punit les fautes.

— Quel beau discours, madame, dit le détective, et comme vous parlez admirablement l'anglais. Pourtant vous êtes étrangère !

— Par décret royal, j'ai reçu une éducation européenne. J'ai suivi les cours de philosophie à Oxford et plus tard à Heidelberg, répondit l'intruse avec un peu de coquetterie. Mais quelle tête de linotte je suis : j'aurais dû me présenter : je suis la princesse N'millah, mais on a donné depuis un tour un peu slave à mon nom en m'appelant la princesse Ludmillah Werenoff.

Harry Dickson lui jeta un regard aigu, mais non dépourvu

d'admiration.

— Votre nom m'apprend bien des choses, Altesse, je sais que c'est celui d'une grande Voyageuse qui entra même dans les villes interdites du Thibet et en rapporta un livre de voyage magnifique, qui ne brille pourtant pas d'amour pour l'Angleterre... ni même pour l'Europe, malgré votre éducation reçue dans cette partie du vieux monde.

Les yeux de la jeune femme jetèrent un éclair noir.

— Oui, et je n'ai pas rapporté que cela de ces contrées magnifiques, répliqua-t-elle d'une voix devenue soudainement dure et hautaine.

— Je suis un peu curieux de nature, dit le détective, et j'adore apprendre encore, puisqu'on le fait à tout âge. Si Votre Altesse daignait éclairer mon ignorance, je lui en saurais un gré infini.

Une grimace cruelle déforma le beau visage.

— Vous apprendrez toujours assez tôt ce que j'ai appris dans ces pays dits sauvages et incivilisés. Incivilisés ! Brutes blanches que vous êtes ! Non, ce n'est pas seulement un livre de voyage que j'en ai rapporté, mais un voyage complet, si vous voulez savoir. Et je pourrais vous l'offrir.

— Le dernier voyage, sans doute ? demanda Tom Wills.

Elle le considéra avec un mépris indulgent.

— Voilà Baby Wills qui s'en mêle. Vous mériteriez la fessée, mon petit.

Tom rougit de colère et de honte, puis il s'écria :

— Eh bien, femelle, si vous croyez savoir où on l'a mis, votre Hingle, vous pourrez fouiller ! Retournez chez votre singe vous faire empaler.

— Quel beau langage, dit N'millah avec un sourire de tigresse, mon petit monsieur, cela vaudra une petite punition supplémentaire de mon cru.

Elle se tourna vers Harry Dickson.

— Une dernière fois, où est Mr. Hingle ?

— La première rue à droite, troisième maison, derrière la lune, entrez sans frapper ! s'esclaffa Tom Wills.

— Devons-nous nous préparer pour le voyage ? demanda ironiquement le détective.

— Certainement, mais ce n'est pas celui dont parle ce petit idiot que voilà, répondit-elle en désignant Tom, c'est une randonnée dont on revient, mais le plus souvent, sage et bien docile. Alors, c'est non ?

Pour toute réponse, Tom Wills bondit vers elle.

Les deux revolvers crachèrent un jet de fumée.

D'un geste prompt, la jeune femme avait glissé un masque à gaz devant son visage. Harry Dickson et Tom Wills étaient assis dans leurs fauteuils, immobiles.

— Bon voyage, murmura N'millah, je vous promets que je vous ferai voir du pays !

5. Le voyage hallucinant

— Maître !

Tom Wills étira ses membres douloureux. Une affreuse sensation de froid lui pinçait les chairs. Il vit alors qu'il était à moitié nu et couvert de quelques bardes en loques et souillées de fange.

— Ne criez pas si fort, Tom, répondit la voix du détective tout près de lui.

Le jeune homme se retourna et vit son maître debout à ses côtés, le visage tordu par une angoisse inexprimable.

— Où sommes-nous ? demanda Tom.

— Je voudrais bien le savoir ! murmura Harry Dickson, et il y avait du désespoir dans sa voix. Regardez donc autour de vous !

Tom se mit à crier comme un enfant.

Quel décor ! Pourtant, ses dernières pensées s'arrêtaient dans le borne tiède et familier de Bakerstreet, comme s'il s'était endormi là, pour s'éveiller...

S'éveiller où, en somme ? Au sein de quelque rêve monstrueux ?

Impossible ! Il sentait bien ses membres ; un pinçon dans son bras lui fut douloureux, Harry Dickson était bien réel et non un fumeux fantôme. Et tout autour de lui l'était aussi, réel, tangible. Terriblement réel et tangible !

Ils étaient tous les deux debout sur une plage de sable roux, souillée d'algues brunes et de goémons huileux. Devant eux une mer sombre soulevait des vagues couleur de rouille, avec un bruit de menace. Derrière eux, une immense falaise montait vers la nue comme une muraille de cauchemar.

— Comment sommes-nous ici ? finit par balbutier le jeune homme.

Harry Dickson haussa tristement les épaules ; il venait pour la tantième fois de se poser la question.

Tout comme son élève, il était couvert de loques et le froid le faisait souffrir.

— Marchons ! conseilla-t-il.

La plage n'était pas bien grande, en forme de faucille ; elle était enclavée dans le formidable mur de la falaise. Ils en atteignirent bientôt l'extrême bout, puis ils revinrent sur leurs pas.

— J'ai soif ! murmura Tom.

Une vague déferla à ses pieds, cette eau glacée le tenta.

Avant que Dickson eut pu l'en empêcher, il en avait pris dans le creux de sa main et porté à ses lèvres.

Avec un hoquet de dégoût, il la rejeta. C'était saumâtre, hideux.

Harry Dickson lui entoura les épaules d'un bras protecteur et regarda, devant lui, le jeu violent des marées.

Son esprit lui refusait tout secours, ses pensées ne travaillaient pas, sa mémoire était inerte.

Il ne se souvint d'aucun de ces détails vagues et flous qui vous restent du sommeil et même de l'anesthésie. Rien...

Pourtant, cette roche était dure, ce vent froid, cette eau saumâtre et glacée.

Des nuages se pourchassaient dans un ciel livide aux heures citrines ; un grand oiseau de mer venait d'apparaître, voletant lourdement au-dessus des vagues crêtées d'écume grise.

Tout cela était en mouvement, était ou vivait. C'était la terrible vérité des choses dans toute sa froideur.

L'oiseau s'était rapproché de la plage et poussait d'aigres plaintes. Harry Dickson reconnut un albatros, un de ces formidables oiseaux voiliers de l'océan.

Ailes étendues, il avait quelque trois mètres d'envergure.

Ils le virent enfin survoler la grève, comme à contrecœur, poussant des clameurs de plus en plus anxieuses.

Tom Wills, qui l'observait aux côtés de son maître, attira l'attention de ce dernier sur une brèche dans la falaise, haute fente sombre qui avait échappé jusque là à leurs regards.

— Monsieur Dickson ! s'écria soudain le jeune homme, regardez donc ! Il y a un filet tendu devant la brèche ! Il est énorme, il atteint presque le bord supérieur de la falaise. Oh ! on dirait qu'il est tressé avec des câbles de marine ! Les gens qui habitent cette contrée de malheur pêchent-ils la baleine ou le requin au filet, par exemple ?

D'une pression de doigt sur le bras, le détective l'invita à se taire, ses yeux horrifiés suivaient les manœuvres désespérées du grand oiseau.

— Regardez l'albatros ! murmura-t-il d'une voix tremblante.

On aurait dit que l'animal luttait contre un ouragan invisible.

A plusieurs reprises il tenta de battre en retraite vers la mer, mais chaque fois il revenait vers la falaise, comme s'il y était attiré par une force invincible et mystérieuse.

— Il s'approche de la brèche, murmura Tom Wills.

— C'est épouvantable ! murmura Harry Dickson.

L'oiseau décrivit une grande orbe, passa au-dessus de leurs têtes en criant longuement, puis piqua droit sur la brèche.

Le moment d'après il se débattait dans le filet.

Le cœur de Dickson chavira. Avec un râle d'horreur, Tom Wills se

jeta contre la poitrine de son maître : l'abomination en personne venait de paraître.

Une patte monstrueuse, griffue au-delà de l'imaginable, jaillit de l'ombre, d'autres suivirent qui battirent l'air à une hauteur de trois maisons superposées, puis un corps velu se rua sur l'oiseau captif.

Les détectives virent une rangée d'yeux rouges, larges comme des hublots éclairés, s'allumer dans l'ombre du repaire.

La vision d'apocalypse disparut mais, du fond de la passe, un bruit d'os brisés et de chairs déchirées leur parvint encore.

— Une araignée, grande comme une maison de cinq étages, sanglota Tom Wills ! Oh ! maître, dites que c'est impossible !

— Oui, Tom, c'est impossible, je vous le jure, impossible ! répondit Dickson d'une voix déchirée par l'angoisse et le doute.

— Dites-moi que nous rêvons, que nous allons nous réveiller bientôt, monsieur Dickson, supplia Tom Wills, comme un petit enfant.

Machinalement, le détective répéta ses paroles.

— Nous rêvons, mon petit Tom, nous allons nous réveiller bientôt. Nous allons...

Il se tut et se dressa, levant les bras au ciel.

Devant eux, du creux d'une vague, une pince énorme venait de surgir, battant l'air avec des claquements furieux.

L'onde bouillonna. Un corps verdâtre, immense, parut, soulevant des tonnes d'algues noires. Deux yeux pédoncules, gros comme des phares d'automobile, se hissaient hors de la mer, promenant sur la grève un regard mort et sanglant.

— Un crabe plus grand encore que l'araignée ! hurla Tom Wills.

Une seconde pince se leva, happant le vide avec un bruit de tôles entrechoquées.

— Reculons ! ordonna le détective en entraînant son élève dans la direction des rochers.

Mais Tom Wills le retint.

— Attention, monsieur Dickson, l'araignée s'apprête à sortir !

En effet, les pattes du monstre des ténèbres raclaient les bords de la brèche, et soudain il apparut dans toute son horreur.

Un nuage de sable et de galets s'éleva autour des hommes : c'était la terrible bête marine qui s'ébrouait sur la plage.

Avec une épouvante sans nom, Dickson et son élève virent qu'ils étaient déjà devenus l'objet d'une double et monstrueuse convoitise.

Le crabe et l'araignée venaient sur eux avec un lent dandinement de leurs membres gigantesques.

La pince claqua au-dessus de leurs têtes, les pattes de l'araignée s'agitaient dans le ciel comme des branches d'arbres dans le vent.

Mais tout à coup, du haut du ciel, une voix douce retentit :

— Direz-vous où est Mr. Hingle !

— Illusion ! Fantasmagorie ! rugit Harry Dickson dans un dernier sursaut de bon sens et de logique.

— Vous allez bien, voir ! susurra la voix de la princesse N'millah.

— Démon ! hurla le détective.

Tom Wills n'était plus à ses côtés. Avec une rapidité foudroyante, les pattes noires venaient de l'agripper et l'attiraient vers la brèche.

— Tom ! cria Dickson en se voilant les yeux, au moment où la pince géante fondait vers lui du fond de la nue.

— Vous allez en finir avec ces singeries ou je vous casse la margoulette, ma toute belle !

Eh quoi ? Cette voix ? C'était celle de Goodfield !

Harry Dickson ouvrit les yeux.

Qu'était cela ? Un chaos bizarre et grotesque animait le paysage.

Il voyait encore la mer et la falaise, mais comme à travers un brouillard... et puis, là, sur le sable, il y avait une table ! Aha ! un bahut s'adossait à la brèche ! C'était à mourir de rire ! Et cet encrier qui semblait suspendu dans l'air ? Bon, voilà que la mer poussait un tas de journaux vers la plage.

Le « Times » volait à ses pieds ! Une lampe descendait de la voûte céleste !

Soudain le décor s'étriqua complètement, s'enferma entre quatre murs tapissés de livres, et Dickson se trouva dans son fauteuil, à côté de Tom Wills, dont le visage ruisselait de larmes...

Devant eux, la princesse N'millah se tenait dans l'attitude des défaites.

Elle n'avait plus ses revolvers, mais un cabriolet d'acier brillait autour de ses poignets, tandis qu'à côté d'elle, maniant une solide matraque, Goodfield, hilare, demandait à ses deux amis si le petit somme leur avait été profitable !

*

— Voyez-vous, déclara le bon Goodfield en lançant une œillade à sa belle captive, cette petite dame n'a fait qu'une faute, mais elle était de taille : elle se promenait avec trop d'insistance entre le lustre et la fenêtre, dont les tentures n'avaient pas été remises en place. Ce qui fait qu'elle se livrait à un véritable jeu d'ombres chinoises qui, vu l'heure insolite, ne pouvaient qu'intriguer cet idiot de Goodfield, qui allait prendre son service de nuit.

» Comme Mr. Dickson m'avait fait l'insigne honneur de me confier une clef de cet appartement, je me suis permis d'y entrer sans m'annoncer, et j'ai trouvé cette belle personne occupée à montrer des images à deux personnes immobiles dans leurs fauteuils, et probablement endormis malgré leurs yeux larges ouverts.

Harry Dickson jeta un regard sur la table et vit une petite image colorée posée devant lui ; il reconnut la plage maudite, la mer et la haute falaise.

À côté, un mignon crabe en argent merveilleusement articulé faisant pendant à une araignée en métal niellé, tout aussi artistiquement présentée.

Harry Dickson hocha la tête ; il venait de comprendre ce qui lui était arrivé.

— L'arsenal toxicologique des lamas tibétains ne doit guère avoir de secrets pour vous, Excellence, dit-il en se tournant vers la prisonnière.

Fataliste comme tous ceux de sa race, elle inclina la tête en signe d'assentiment.

— Je crois que mes lectures me serviront à éclaircir le mystère de ce « voyage », continua Harry Dickson.

» Les grands-prêtres tibétains, tout comme ceux de certaines sectes hindoues, sont les plus formidables toxicologues du monde. Le fameux Raspoutine, le moine scélérat, eut souvent recours à leurs drogues infernales.

» Ces dernières empruntent à tous les règnes de la nature, végétal, minéral, animal. Chose singulière, les poisons les plus mystérieux sont ceux provenant du règne animal. Celui dont nous venons de faire la connaissance est emprunté aux tarentules, les horribles araignées des sables.

» Il paraît qu'il a la propriété de créer autour de l'intoxiqué un monde monstrueux, qui empiète pourtant sur son entourage immédiat. C'est ainsi que quelques images et des animaux minuscules ont surgi devant nous sous la forme de monstres.

Harry Dickson se tourna vers Tom.

— Souvenez-vous d'une hallucination identique ou presque lors de notre dernier voyage en hindoustan, Tom !

» Souvenez-vous de la maison hantée de Fulham Road, et dites qu'il n'y a rien de bien nouveau sous le soleil. {2}

La princesse N'millah avait écouté avec une attention soutenue.

— Vous êtes bien près de la vérité, monsieur Dickson. Vous avez pu remarquer au cours de votre carrière que ce genre de poisons, que je range parmi des toxiques purement mentaux, si je puis m'exprimer de la sorte, sont surtout redoutables quand on les administre à l'état gazeux.

» Mes minutes sont comptées, et je désire passer celles qui me restent à vous donner quelques explications.

» L'idée de charger un pistolet de cartouches à gaz terrifiant me vint d'un ermite de la montagne Himalayenne, qui envoyait à l'aide d'une catapulte des plus ingénieuses, des bombes en porcelaine

chargées de poison volatil, sur des villages endormis. L'atmosphère toxique stagne longtemps. Les gens voyaient alors accourir des armées fantômes, des montagnes surgir du sol, des monstres fondre sur eux du fond du ciel.

» Si le monsieur de la police n'était pas venu, je crois que vous auriez répondu à ma question, monsieur Dickson ; pourtant, j'ai tenté de vous faire parler sans recourir à la fumée d'épouvante.

Elle se tut et regarda gravement Dickson.

— Il ne vous est pas possible de me maintenir en état d'arrestation, dit-elle.

— Vous avez raison, répondit Harry Dickson, pourtant ce serait votre salut.

Elle approuva avec une lueur de gaieté dans les yeux.

— La prison qui sauve ! Mais avec votre permission, messieurs je n'en userai pas. J'ai failli à ma mission, la mort m'attend. Mais je préfère choisir moi-même. Voulez-vous me laisser partir ? J'espère que vous n'avez pas assez de rancune à mon sujet pour me vouer à un trépas aussi peu... élégant que celui que vous connaissez déjà.

— On ne peut rien pour vous sauver de cette... fin ? demanda Dickson, non sans pitié pour la belle créature.

Elle fit un geste de dénégation, fier et formel.

— Goodfield, vous pouvez laisser partir madame, dit lentement le détective.

Les trois hommes comprirent la gravité de la minute. Sans doute, la femme était une ennemie, une criminelle, mais devant tant de beauté et d'intelligence, ils se sentaient comme désarmés.

— Adieu ! dit-elle en disparaissant dans l'escalier.

Mais Dickson fit une dernière tentative.

— Voulez-vous m'aider, madame ? Non seulement je vous promets la vie sauve, mais j'ôterai à vos éventuels bourreaux l'envie de s'en prendre à vous...

N'millah revint sur ses pas.

— Une Anglaise, une Européenne s'agripperait avec joie à une si puissante planche de salut, comme celle que vous me tendez, monsieur le détective, mais dans mon pays, il y a des choses que l'on ne se pardonne pas à soi-même : ne pas réussir !

Elle montra, à son annulaire gauche une curieuse bague où brillait un chaton pourpre.

— Et ceci est une fin sans mauvais rêves, indolore, douce ! Adieu !

Elle partit sans plus tourner la tête.

Le chauffeur qui la conduisait la trouva, une heure plus tard, morte dans son taxi.

— Et maintenant, qu'attendez-vous ? avait demandé Goodfield en

prenant congé de ses amis, aux premières clartés de l'aube.

— Heu..., hésita Harry Dickson, quelque chose dans le genre...
d'une grande offensive !

6. La grande offensive

Quand, à quelques années de distance, on se reprend à songer à la singulière affaire de Mr. Hingle, on remarque qu'elle se résume en une terrible lutte, sans merci, entre Harry Dickson et un groupe de visiteurs étrangers de marque. Elle se passe en dehors du public, de la presse et de l'Etat.

Pendant que cette guérilla sanglante compte ses victimes par dizaines, que le péril et la mort poursuivent le détective comme des ombres cruelles et obstinées, Londres vit de sa vie habituelle, les esprits sont tranquilles, on ne se doute pas que l'on s'égorge dans l'ombre et que l'horreur plane sur la Tamise et sa métropole.

— La grande offensive ! avait déclaré Harry Dickson.

Pourtant une semaine entière se passa dans le calme.

Calme... c'est trop dire, nous sommes obligés de relater un fait qui intriguait fortement le pauvre Tom Wills !

Le lendemain de la mort de N'millah, Harry Dickson et son élève quittèrent leur domicile de Bakerstreet vers le soir.

Ils reprirent le chemin du port que nous connaissons déjà.

— Maître, dit tout à coup le jeune homme, quelqu'un nous suit. Cette fois-ci il s'agit d'un homme seul.

— Tant pis, répondit le détective, le tableau sera maigre, mais on ne rentrera pas bredouilles.

— Ainsi... cette tuerie ne connaîtra pas de fin ? se lamenta Tom Wills, plein de dégoût.

— Hélas, je ne vois que ce moyen pour éviter bien des malheurs aux pauvres gens de Londres, endormis dans l'insouciance !

Sur cette parole, le détective se cacha dans un coin sombre, l'arme prête...

Mais soudain il prit Tom Wills par le bras et se mit à courir.

Quand ils eurent parcouru les méandres d'un quartier marin torve et presque désert, ils firent halte.

— Je crois que nous avons semé l'individu ! haleta Dickson.

— Vous ne le tuez pas ? s'étonna le jeune homme.

— Celui-là ? Non, jamais de la vie !

C'est tout ce que Tom Wills parvint à arracher au mutisme obstiné de son maître.

Ce même jeu se répéta deux jours de suite.

Harry Dickson semblait désespéré.

De fait, l'homme était aussi habile qu'eux, et on ne le « semait » pas !

— Tant pis ! murmura Harry Dickson le quatrième soir en voyant qu'au coin de Bakerstreet, un homme roulé dans un grand manteau gris attendait... Tant pis pour...

— Pour nous ?

— Oh ! non, mon petit, mais pour... Mr. Hingle !

Et comme en bien d'autres circonstances, Harry Dickson n'en dit pas plus long. Tom Wills dut se contenter de conter son infortune à Goodfield.

— A quand la grande offensive ? demanda le policier.

— Le maître n'en dit rien non plus.

Elle se déclencha pourtant à la fin de ladite semaine.

Tom Wills fut brusquement arraché à son premier sommeil.

— Pas de lumière, Tom, dit la voix saccadée du maître. Habillez-vous à tâtons, mais faites vite, si vous voulez être encore du nombre des vivants demain matin !

La toilette du jeune homme ne prit qu'une fraction de minute pour s'achever.

— Heureusement que j'ai eu la bonne idée d'envoyer Mrs. Crown pour quelques jours dans sa famille, murmurait le détective, sinon la pauvre dame aurait pu écopier en notre lieu et place.

Comme s'ils étaient des cambrioleurs nocturnes dans leur propre maison, Dickson et Tom se glissèrent à pas de loup à travers l'appartement obscur et silencieux.

Une fois sur le palier, le détective écouta.

Le silence était grand, seulement coupé par le bruit régulier de la pluie contre les carreaux des fenêtres.

Tout à coup, un bruit léger et traînant se fit entendre au rez-de-chaussée. C'était une série de petits coups mous et espacés de quelques secondes.

Tom Wills sentit son maître trembler à ses côtés.

— Montons vite ! souffla-t-il à l'oreille du jeune homme, je crains que nous ne soyons impuissants contre cela...

Ils gravirent les escaliers quatre à quatre, puis, à l'étage des combles, penchés sur la rampe, se mirent aux écoutes.

Le bruit ne tarda pas à se répéter, mais il s'était multiplié. On l'entendit à présent aller et venir dans les chambres qu'ils venaient de quitter.

— Sont-ce des hommes ou des bêtes ? demanda Tom Wills avec un frisson.

— Ni l'un ni l'autre, mais non moins redoutables ! Attention !

Une lumière indécise filtrait par un vitrail de Couleur et permettait de voir un peu dans la cage d'escalier. Bien qu'elle fût

pleine de ces rumeurs étranges et feutrées, on n'apercevait rien.

Soudain cela sonna tout près, quelques marches plus bas que l'endroit où les deux hommes se trouvaient.

— Sur les toits ! ordonna Dickson, et vite !

A peine avaient-ils poussé la lucarne et pris pied sur une petite plate-forme couverte de zinc que leur sang se glaça.

Un cri aigu, affreusement modulé, déchira l'air de la nuit. Au loin, un concert d'aboiements terrifiés y répondit.

— Le cri de l'autre nuit ! murmura Tom, je ne connais rien de plus hideux.

— C'est vrai, répondit Dickson dont le front brillait de sueur.

— Est-ce la grande offensive que vous avez prédit, maître ? demanda Tom.

— Je le crois !

Le cri se répéta, mais bien plus près.

— On dirait que cela vient des toits ! s'écria le jeune homme. Harry Dickson jetait autour de lui des regards chargés d'éclairs.

— Attention, Tom, il y va de votre vie ! Dans une chambre close, il y a longtemps que notre compte serait bon... Du diable si je m'attendais à cela !

— Mais que sembliez-vous donc attendre ?

— Qu'on nous capturât, mais non qu'on nous assassinât comme des concierges dans leur loge ! C'est à ne pas y croire !

Pour la troisième fois, le hurlement reprit, mais si proche que les détectives se mirent à escalader le toit en pente pour se réfugier derrière le bloc maçonné d'une gamme de cheminées.

— Mais quel est ce cri ? s'exclama Tom Wills, ce n'est pas humain, et ce n'est pas celui d'une bête non plus.

— C'est un dacoït, dit simplement Harry Dickson.

— Un dacoït ? Un de ces terribles tueurs fanatiques de l'Inde ? Que viennent-ils faire ici ? s'inquiéta le garçon.

— Probablement nous demander raison de la mort d'un des leurs.

Tout à coup, Tom Wills poussa un gémissement d'épouvante.

La petite plate-forme qu'ils venaient de quitter s'était soudain animée.

Des formes sombres et maigres s'y agitaient fébrilement.

La faucille de la lune à son déclin parut entre deux nuages et éclaira une scène de muette épouvante.

Quatre hommes à peine vêtus tenaient un conciliabule fiévreux. Leurs mines étaient si farouches, si cruelles, que les deux détectives chancelèrent de dégoût et de terreur.

— Faisons feu dans le tas, murmura Tom Wills, mais Dickson arrêta son geste.

— Nous en tuerons deux et aussitôt se serait notre tour. Regardez

ce qu'ils ont en main, ces fines cordelettes souples : le nœud du Pendjab.

» C'est ce que nous avons entendu sautiller dans l'ombre de notre maison.

» Ils parviennent à envoyer cet instrument de la mort certaine par des ouvertures infimes et le fatal lasso semble animé d'une vie infernale, tuant à coup sûr... on dirait qu'il prolonge à la fois la vue et le toucher de l'assassin qui le manie de loin.

Harry Dickson avait dit tout cela d'un trait, car il voulait tenir les sens du jeune homme éveillés... un étrange engourdissement s'emparait en effet de son élève, comme si les nœuds de mort exerçaient sur lui une attirance morbide.

— Maître ! Ils nous voient ! Ils sentent que nous sommes là !

Harry Dickson eut un haut-le-cœur : il avait la même sensation, et il n'ignorait pas que le tragique lacet avait le pouvoir de les atteindre, même tapis derrière leur rempart de briques, tout comme un boomerang australien.

Prudemment, il risqua un regard derrière son abri : huit yeux de flammes étaient fixés sur lui. On le voyait !... Et lui aussi sentit cette paresse de l'esprit s'emparer de lui, une veulerie, une lassitude inexprimable.

Quelque chose siffla au-dessus de sa tête.

Il ferma les yeux, pensant que le terrible nœud allait s'abattre sur ses épaules. Mais rien ne se produisit.

Rien... du moins pour lui, car sur la plate-forme quelque chose d'incroyable se passait : un même nœud venait d'entourer les quatre fanatiques, rassemblant leurs têtes comme celles d'une nouvelle Chimère.

Au-dessus de la tête du détective, la cordelette frémissait comme une corde de harpe, et Harry Dickson comprit que les quatre dacoïts venaient d'être tués d'une seule et même secousse.

Il en était à rassembler ses idées en déroute, quand une voix s'éleva venant du haut d'un toit voisin.

— Rentrez chez vous, monsieur Dickson. Rien de fâcheux ne peut plus vous arriver cette nuit. Faites-moi l'honneur de me recevoir demain matin.

— Très bien, je vous attendrai, répondit Dickson d'une voix mal assurée à son sauveur invisible.

7. Le visiteur

Mrs. Crown revint de bonne heure. Elle eut à peine le temps de ceindre son tablier et de se recoiffer du bonnet de la servitude, qu'elle annonça un visiteur à son maître.

— Il dit que vous l'attendez, dit-elle.

— Faites entrer, répondit brièvement le détective.

Tom Wills regarda la porte s'ouvrir avec une curiosité angoissée.

— Votre Altesse me comble ! dit Harry Dickson en s'inclinant.

A son tour l'Oriental s'inclina avec un gracieux sourire.

— En latin on dit « in medias res », dit-il, ce qui veut dire commençons immédiatement... ou à peu près.

— Je crois que Votre Altesse n'a qu'une courte phrase à me dire, répondit Harry Dickson du même ton affable.

— Et c'est ? demanda le visiteur.

— Où est Mr. Hingle ?

— Je vous serais infiniment reconnaissant, en effet, de vouloir y répondre, dit le prince Am Doullah.

— Pourtant vous connaissez ma réponse, elle est : non. Elle restera : non. Votre Altesse ne l'ignore nullement.

— Faisons le compte des têtes ou plutôt des vies humaines, monsieur Dickson, dit tranquillement l'Oriental. Vous me coûtez à peu près autant d'hommes, les Hindous de la nuit dernière compris, que... hm, la fantaisie de Mr. Hingle coûta à Londres. N'estimez-vous pas être quitte ? Et notez que je suis loin de vous faire quelque reproche, j'ai admiré votre... doigté, pour vous débarrasser des hommes qui vous gênaient.

— Ces hommes ne me gênaient pas, mais je devais à mon pays de détruire l'armée de criminels qui venait se faire héberger à Londres.

— C'est très bien raisonné, monsieur Dickson ; toutefois, je répète ma question : vous ne vous jugez pas quitte ?

— Ni moi, ni la justice !

Am Doullah réfléchit, puis posa sur la table une bourse de cuir noir.

— Des pierres précieuses, dit-il. Une fortune.

Harry Dickson donna une pichenette à la bourse et se mit à bourrer sa pipe.

— Permettez que je fume en présence de Votre Altesse.

— Je vous en prie, je fumerai moi-même une cigarette, répondit

le prince avec son même charmant sourire.

— Je suis heureux et flatté de recevoir Votre Altesse dans mon humble demeure, pourtant je n'ai plus rien à lui dire ni à lui apprendre.

— Savez-vous, monsieur Dickson, que vous me condamnez à mort ?

Le détective ne sourcilla pas.

— Non, Altesse, c'est vous-même qui avez prononcé cette sentence contre vous.

Légèrement interloqué, le prince leva sur lui un regard interrogateur.

Harry Dickson, énigmatique, imperturbable, continua :

— En me faisant suivre par vos hommes, d'abord, ensuite en me filant *vous-même*, prince Am Doullah, à chacune de mes sorties nocturnes.

— Je ne saisis pas..., murmura l'Oriental, dont les joues prirent une teinte cendreuse et dont le regard s'éteignit... non, je ne saisis pas... complètement.

— Ce faisant, ajouta Harry Dickson d'une voix claire, *vous m'avez empêché d'approcher de Mr. Hingle !*

Le prince se leva comme mû par un ressort.

— Trop tard !, cria-t-il, et son visage se tordit de crainte et de désespoir.

C'était un homme considérablement vieilli qui se trouvait devant les deux détectives, mais aucune haine ne se lisait sur son visage.

— C'était écrit ! dit-il en baissant la tête.

Il se reprit pourtant et regarda Harry Dickson droit dans les yeux.

— Vous pouvez garder la bourse, dit-il.

— Soit, dit Harry Dickson, elle servira à dédommager les familles où Mr. Hingle a porté le deuil. Je vous promets que cela sera fait discrètement, sans que personne sache d'où vient le secours.

La figure du prince s'éclaira.

— Si je comprends bien, vous allez laisser l'affaire de Mr. Hingle sombrer dans le secret ?

— Oui, Altesse ! dit Dickson d'une voix forte.

— Personne ne saura qui...

— Est ou fut Mr. Hingle ? Non, à part deux amis et moi, pour la discrétion absolue de qui je me porte garant.

— Savez-vous qu'en ce faisant vous sauvez la vie de milliers d'existences ? insista l'Oriental.

— C'est dans cette intention que j'agis de la sorte. Mais de votre côté, j'exige une promesse formelle : vous n'emmènerez aucun homme d'équipage européen avec vous. Je suis même plus exigeant : vous ne prendrez la mer qu'avec les hommes qui vous restent.

— Je vous comprends très bien, monsieur Dickson, et je rends hommage à votre clairvoyance ! Vous avez ma promesse.

— D'ailleurs, vous n'aurez pas une bien longue navigation à faire, Altesse, continua le détective, car une violente tempête sévit dans la mer du Nord.

Am Doullah se leva et fit un geste solennel.

— Seul Dieu peut juger les hommes, mais il se peut qu'il charge de cette mission terrible entre toutes, un simple mortel. Qu'importe que ce soit notre Dieu ou celui des infidèles. Sa seule justice et sa seule sagesse importent. Vous et moi ne sommes entre ses mains que d'infimes instruments.

Impressionnés par les sévères paroles, Harry Dickson et Tom se levèrent et s'inclinèrent en guise d'adieu.

— Ah ! monsieur Dickson, murmura le prince avec un sourire navré, ce pauvre Mr. Hingle aurait pourtant aimé un homme comme vous !

Longtemps après son départ, le silence régna encore dans le cabinet de travail du détective. Enfin Tom Wills se hasarda à poser une question.

— Mais... qui est Mr. Hingle ?

Harry Dickson lui jeta un regard étonné.

— Mr. Hingle ? Mais, mon cher Tom, je ne le sais pas !

8. Le singulier Mr. Hingle

Quelques jours plus tard l'effarante nouvelle courut. Télégrammes et radios la répandirent immédiatement, les journaux et leurs premières colonnes en firent leurs choux gras :

La perte du yacht princier « Peshawar ». Au large de Sein, le yacht du prince Am Doullah a touché un écueil et a sombré en quelques minutes, sans qu'on ait pu lui porter secours.

Le « Peshawar » s'est perdu corps et biens.

Harry Dickson rejeta le « Times » qui venait de lui apprendre le sinistre maritime et battit un entrechat.

— C'est tout ce que cela vous fait ? demanda ironiquement Goodfield.

Le détective reprit sa gravité.

— Mes chers amis, ceci veut dire que nous pouvons respirer tranquilles à Londres, le cauchemar de Mr. Hingle vient de prendre fin.

Le surintendant de Scotland-Yard leva les bras au ciel.

— Avez-vous juré de nous rendre fous, tous autant que nous sommes ? gémit comiquement le brave policier. A moins que vous ne veuillez prétendre, monsieur Dickson, que Mr. Hingle se trouvait à bord du yacht qui vient de faire naufrage ?

— Pas le moins du monde, Goodfield, répondit Harry Dickson, Mr. Hingle se trouve bel et bien à Londres !

— Je vous en prie, cessez ce jeu de cache-cache, monsieur Dickson ! supplia le pauvre Goodfield.

— J'attendais cette nouvelle de la mer pour le faire, Goodfield, je vais de ce pas vous présenter Mr. Hingle.

— Qui est-ce ? demanda le policier avec une curiosité facile à comprendre.

— Pour la mille et unième fois, je n'en sais rien, je ne l'ai jamais vu ! Mais il me tarde moi-même de faire sa connaissance. Venez !

Le crépuscule tombait sur Londres quand Harry Dickson, Tom Wills et Goodfield firent halte au bout d'un quai ruiné et quasi abandonné des South Docks.

Après avoir tâtonné pendant quelques instants, le détective avisa une ouverture bâillant à fleur d'eau dans le mur du quai et engagea

ses amis à l'y suivre.

— C'est dans la Londres souterraine que vous nous menez, monsieur Dickson, déclara Goodfield. Un sale patelin, vous savez.

— C'est vrai, mais vous n'ignorez pas que je suis de ceux qui connaissent le mieux la topographie de ce monde des ténèbres. Tom Wills vous dira que je possède une carte des lieux, faite de mes propres mains, et qui fait la pige à celle que possède ce cher Scotland-Yard.

— Je n'en doute pas, murmura Goodfield, vous nous damez sans cesse le pion ! De quel côté allons-nous ?

— D'un côté, Goodfield, que je suis seul à connaître. Je l'ai découvert il y a un an, alors que je traquais Jones, le tueur de matelots. C'est un terrible dédale, et il a failli me retenir en ces jours. Heureusement, je connais le fil d'Ariane qui peut m'y servir de guide.

Ils longèrent une eau bourbeuse et fétide, suivant à la file indienne une mince bande d'alluvions noirs. Après des tours et des détours qui finirent par effrayer à la longue le surintendant, Harry Dickson fit halte devant un mur plein contre lequel venait mourir le flot fangeux.

— Voici où commence l'empire de feu Jones, dit-il.

— Mais c'est un mur !

— Oui, mais il a sa porte, et combien dissimulée ! Attendez !

Harry Dickson se mit à genoux et plongea son bras dans l'eau jusqu'à l'épaule.

Il tâtonna quelque temps sous le flot, puis sembla agripper et attirer quelque chose. On entendit un grincement, puis l'eau se mit à descendre rapidement.

— Cette petite écluse fut imaginée par Jones, qui n'était pas bête et s'était de la sorte préparé une retraite mieux défendue qu'une forteresse. Malheureusement, il n'y avait pas que lui pour être malin, puisque je découvris le système, expliqua le détective.

— Est-ce que, par exemple, Jones et Mr. Hingle..., hésita le policier.

— Voyons, Goodfield, votre mémoire bat-elle la campagne ? Jones a été pendu haut et court à Newgate, vous devez le savoir.

— C'est juste, je vieillis, je ne suis qu'une bête, une vieille bête ! se lamenta le surintendant.

— Allons, voilà une exagération pour le moins terrible. N'oubliez pas, Goodfield, que sans votre perspicacité et votre vaillance, la princesse N'millah serait arrivée à connaître la vérité sur Mr. Hingle, et que la vie de Tom et la mienne n'auraient pas pesé bien lourdement dans ses jolies mains blanches !

L'eau était descendue d'environ deux pieds, découvrant un bas de muraille plaqué de boue et d'immondices.

Harry Dickson fouilla sans dégoût dans cette fange et amena vers lui une chaîne rouillée mais néanmoins très solide.

Il en retira une forte tige passée à travers les chaînons.

— Système Dickson, dit-il, qui empêche de manœuvrer la porte de l'autre côté. Regardez !

Il tira violemment sur la chaîne et aussitôt le mur se fendilla. Harry Dickson glissa la tige de fer dans la fente, dont les pans de mur s'écartèrent davantage.

— L'entrée est libre, messieurs, annonça-t-il.

Goodfield prit son revolver.

— Inutile, mon cher Goodfield, nous n'aurons pas à nous en servir !

— Comment, contre Mr. Hingle ? A moins qu'il ne soit pas ici !

— Si fait, Mr. Hingle est ici ! Mais nous n'aurons pas à le combattre.

— Pourquoi serait-il devenu inoffensif ?

— Parce que Mr. Hingle est mort, dit Harry Dickson d'une voix solennelle.

Goodfield et Tom Wills également auraient voulu poser un tas de questions encore, mais déjà la grande torche électrique du maître éclairait un long couloir fangeux qui filait devant eux à perte de vue.

— Ce sont les anciens égouts, abandonnés depuis plus de trente ans, et dont l'existence est oubliée, puisqu'ils avaient été murés, expliqua le détective tout en marchant.

Goodfield sentait perler la sueur froide rien qu'à l'idée de pouvoir s'égarer dans ce labyrinthe ténébreux. Mais Harry Dickson marchait, tournait des angles, enfilait de nouveaux couloirs avec une aisance telle qu'on l'aurait cru en promenade, en plein jour, dans un quartier familier de Londres.

Soudain, il s'arrêta sous l'orifice d'un tube sortant du plafond, puis il regarda autour de lui, par terre.

Des paquets étaient là, lacérés, mais également des boîtes de conserves et un bidon en fer blanc complètement intacts.

Une vive inquiétude envahit le visage du détective.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il, il connaissait l'endroit. Pourquoi n'y est-il pas revenu ?

Il se mit littéralement à courir, suivi de ses compagnons.

Deux heures plus tard ils étaient revenus auprès de l'entrée.

Harry Dickson ne disait mot, mais une angoisse tragique lui tordait le visage.

Il n'avait pas retrouvé Mr. Hingle !

— Ah ! la sale bête !

C'était Goodfield qui avait poussé ce cri en écrasant d'un coup de talon un énorme rat bleu qui venait à leur rencontre.

— Qu'est-ce qu'il rongerait là ? demanda Tom Wills. Mais... Pouah !

Avec un hoquet de dégoût, le jeune homme montra un macabre débris, vaguement sanglant : un doigt d'homme.

Harry Dickson l'examina et tout à coup poussa un cri :

— Vite, retournons !

— Nous n'avons rien trouvé par terre ! remarqua Tom Wills.

— C'est trop juste, mon garçon, nous aurons donc à regarder en l'air ! s'écria Harry Dickson, dont toute l'ardeur était revenue.

Une demi-heure plus tard, Goodfield, qui avait pris la tête de la colonne, les appela d'une voix effrayée.

— Venez donc voir, c'est tellement étrange que je ne sais pas quoi penser !

Il dardait sa lampe sur la voûte assez élevée à cet endroit.

Quelques loques pendillaient là, ainsi que quelques bâtons de bois blanc.

— Mais c'est un squelette ! s'écria Tom Wills.

Harry Dickson lui-même ne put se défendre d'un geste de répulsion.

Du squelette, on ne voyait que les jambes qui pendillaient, entourées de quelques lambeaux d'étoffe. Le reste semblait être plongé dans les briques du plafond.

— J'y suis, s'écria Harry Dickson avec horreur, la créature que voilà s'est engagée dans une conduite d'égout qui aboutissait au plafond de ce passage, qui devait être jadis un grand collecteur. Elle a cru pouvoir arriver de la sorte à l'air libre, mais elle s'y est trouvée coincée, et n'a pu ni avancer ni revenir en arrière. Alors...

— Maître ! s'écria Tom Wills, ne nous dites pas que les rats sont venus !

— Pourtant il en est ainsi, mon garçon, les rats sont venus, et ils l'ont dévoré... vivant.

Un silence horrifié plana tout un temps sur les trois hommes.

— Il se peut que ces terribles rongeurs nous en aient laissé assez pour voir comment était fait... Mr. Hingle, dit Dickson.

D'une main un peu tremblante, il tira sur le squelette, mais seuls les tibias, dépouillés comme pour un musée d'anatomie, cédèrent.

— C'est égal... il le faut, gronda le détective.

Il ferma les yeux, agrippa une masse informe coincée horriblement dans l'étroit tube d'arrivée des eaux et tira de toutes ses forces.

Une chose amorphe, horrible, molle, gluante, tomba sur le sol

avec un bruit atroce.

Il leur fallut quelques minutes pour darder la clarté de leurs lampes sur l'innommable débris.

Elle tomba sur un visage tordu par une agonie d'épouvante, mais parfaitement épargné... Tous trois se mirent à crier :

— Mais c'est Am Doullah ! C'est le prince !

Harry Dickson hurla littéralement :

— Mais Am Doullah est venu me trouver il y a à peine trois jours, et cette mort remonte à plus d'une semaine...

Pourtant sa perplexité ne dura pas longtemps. Il poussa un cri de triomphe :

— Hurrah ! Voilà ce qui au contraire explique tout !

— Mais ce cadavre ? s'obstina Goodfield.

— Est celui de Mr. Hingle !

— Et... le prince Am Doullah ?

— ... et c'est également celui du prince Am Doullah !

— Je vais devenir fou à lier ! rugit Goodfield.

— Attendez que nous soyons rentrés chez nous, et que je vous aie tout expliqué, se hâta de déclarer le détective.

*

— Donc, dit Harry Dickson après avoir allumé, une belle pipe en racine de bruyère, donc, peu après son dernier crime, l'assassinat d'un pauvre diable de marinier appelé Jelks, je découvris la piste du criminel Mr. Hingle.

» Elle me mena à... Hanover-House, la riche demeure qu'on préparait en vue de la prochaine visite de Son Altesse, le prince Am Doullah.

» Mr. Hingle était pris ! Je le suivais sur les talons, j'entendais sa respiration saccadée, j'entrevis fuir son ombre. Je perdus un peu de temps à le chercher dans les caves, puis, l'ayant redécouvert, et manqué à chaque reprise, car je le canardais ferme, je ne pus l'empêcher de gagner la rue par la sortie clandestine de Covent Garden que vous connaissez.

» Il fuyait devant nous, car Tom m'accompagnait à ce moment, avec une vélocité incroyable. L'homme semblait bien connaître Londres et surtout les quartiers maritimes. Tout à coup, je vis quel était son dessein : se perdre dans les égouts souterrains. Ce fut de sa part une faute. Immédiatement, je formai le projet de le prendre vivant. Tout en le suivant, et puissamment aidé de Tom Wills, je dirigeai sa fuite en quelque sorte vers le repaire de Jones.

» Il donna dans le piège. Une fois qu'il fut engagé dans les vieux égouts, j'en fermai l'unique issue que vous connaissez. Mr. Hingle était

pris.

» J'avais dans l'idée de le prendre par la faim, quand l'arrivée des hôtes orientaux brouilla mes cartes. Déjà, j'étais fortement intrigué de le savoir introduit dans Hanover-House, mais quand par l'indiscrétion de Goodfield – elle est bien pardonnée aujourd'hui – je fus victime d'une première agression, et Tom d'une seconde, bien plus corsée encore, je compris que Mr. Hingle avait partie liée avec Am Doullah.

» Que faire ? Avertir les autorités ? Ah non ! Le Foreign Office aurait eu tôt fait de réclamer le silence autour de toute l'affaire, et Mr. Hingle aurait pu s'en aller impuni, par raison d'Etat.

» Alors, moi, Harry Dickson, je condamnai Mr. Hingle à la peine de mort et, en attendant son exécution, par une bouche d'égout oubliée, je lui fis parvenir une maigre pitance, de quoi ne pas le laisser mourir de faim et de soif.

» Mais en me faisant filer jour et nuit, ses amis Afghans m'empêchèrent de le ravitailler, et eux-mêmes se chargèrent de cette exécution ! Ils le condamnèrent à mourir de faim ! Nous avons vu que la Providence elle-même se chargea de le punir autrement. Et ce ne fut pas la faim qui eut raison de ce criminel, mais les affreux rats de Londres.

— Cela n'explique pas tout..., commença Goodfield.

— Non, aussi je vais résumer à présent toute l'affaire, car la clarté s'est faite dans mon esprit depuis que je vis Am Doullah partir en mer et que je retrouvai son cadavre dans le souterrain. Voici :

» Le prince Am Doullah était comme vous le savez un criminologiste fameux, mais à sa façon. C'est-à-dire qu'il chérissait le crime comme un art.

» Ce potentat haïssait l'Angleterre, aussi choisit-il cette terre abhorrée pour ses premières expériences.

» Son yacht faisait route vers Londres, ayant à bord des dacoïts ou tueurs hindous, qui avaient pour mission d'occire autant d'Anglais que faire se pourrait.

» Mais Am Doullah voulait mettre lui-même la main à la pâte.

» Plusieurs semaines avant l'arrivée du yacht à Londres, le prince y était déjà, signant des crimes sans nombre au nom de Mr. Hingle.

» Arriva le navire princier ayant à son bord... *le sosie* du prince ! Comme tant de souverains orientaux, Am Doullah possédait un double qu'il envoyait en mission en ses lieu et place.

» Il avait compté prendre la place de ce dernier dès son arrivée, mais à ce moment il venait d'être pris par votre ami Harry Dickson.

» Vous rendez-vous compte de l'effarement de la suite du prince criminel ?

» Ils savaient que je le détenais quelque part, ils s'imaginaient que je connaissais la véritable identité de Mr. Hingle, ce qui n'était pas.

» De là les plus folles tentatives pour s'emparer de moi et faire cesser mon silence. Car rentrer sans le prince signifiait pour tous une mort horrible !

» Vous étonnez-vous de ma frénésie meurtrière devant une telle bande de brutes sanguinaires ? Il me fallait affaiblir cette armée du crime, et vous savez si j'y ai réussi.

— Donc, dit Goodfield, le sosie du prince dort en ce moment sous la vague, tandis que le véritable Am Doullah, ou Mr. Hingle...

— Allez donc voir demain ce que les rats en auront laissé, conclut Harry Dickson.

L'affaire du singulier Mr. Hingle fut-elle connue en haut lieu ? Harry Dickson se laissa-t-il aller à des confidences, Goodfield garda-t-il le secret absolu ?

Voilà ce que nous n'osons affirmer.

Mais l'an dernier, les troupes anglaises entrèrent en vainqueurs et non en amis dans la mystérieuse province afghane où régnait encore la famille du singulier Mr. Hingle.

LE DIEU INCONNU

1. Quatre lettres anonymes et un avis mystérieux

Dans les notes du prestigieux Harry Dickson qui ont trait à l'aventure que nous entreprenons de raconter aujourd'hui et que nous intitule *Le dieu inconnu*, nous voyons revenir le nom de la ville d'Ingrham. Ce nom est certainement imaginaire. Harry Dickson a probablement refusé de jeter en pâture à la curiosité et à la malveillance publiques des personnalités honorables. Ceci nous fait croire également que les noms qui y figurent ont été changés dans la même intention.

En marge des premières notes, nous trouvons, tracée de la main du célèbre détective, la phrase suivante :

« Les Romains admettaient tous les dieux, et avaient même élevé un temple au dieu inconnu. Qui fut cette mystérieuse déité ? Les historiens ne sont pas tombés d'accord à ce sujet. D'aucuns y ont vu le Dieu des chrétiens, d'autres une divinité mystérieuse d'Extrême-Orient. D'autres encore... »

Cette phrase est restée inachevée. Ne le fut-elle pas à dessein ? L'explication ne pourrait-elle se trouver dans le récit même de cette ténébreuse affaire ?

Au début du mois de novembre de l'année 192..., le maire d'Ingrham reçut une lettre anonyme conçue en ces termes :

Monsieur le Maire,

Vous savez parfaitement que Lord Hardgrave ne possède plus un sou vaillant. Sa maison est surgravée d'hypothèques, ses domaines ne lui appartiennent plus. La domesticité de Hardgrave Manor est réduite à un nombre ridicule de manants dont le salaire n'est plus payé depuis longtemps. Le manoir s'en va en ruine. Il pleut dans le grand salon. Les rats meurent de faim dans les greniers. Il n'y a rien dans la vieille demeure seigneuriale qui vaille encore la peine d'être vendu aux regrattiers d'Ingrham.

Alors comment se fait-il que Lord Baldwin Hardgrave ait pu payer hier matin une très vieille dette au Juif Wolfsohn de la rue du Moulin-qui-tremble ? Et que diriez-vous, Monsieur le Maire, si vous saviez que cette dette s'élevait à trois mille livres et qu'elle a été payée EN OR ? Oui, Monsieur le Maire, en belles pièces d'or bien trébuchantes, alors que l'or ne

court pas le pays et que la Banque d'Angleterre le retient avec autant d'avidité que n'importe quelle autre banque du monde ? Je n'en dis pas plus et, pour l'heure, je n'accuse personne.

X.

Le bon Mr. Supply, maire d'Ingrham, se trouva fort perplexe en recevant cette missive. Au fond, pourquoi s'en occuperait-il ? La vie privée de ses administrés ne le regardait nullement, et il n'y avait aucun sujet de plainte contre Baldwin Hardgrave.

N'empêche qu'il se prit à réfléchir et qu'une curiosité lancinante commença à s'emparer de lui.

Les Hardgrave habitaient une triste et sombre maison de maître dans la vieille ville d'Ingrham. Mr. Supply les connaissait imparfaitement.

Tout ce qu'il savait, c'était que le Lord était un homme austère et triste, et qu'il vivait très retiré en compagnie de sa nièce Lilith Hardgrave, la fille de son frère.

Lilith Hardgrave était orpheline. Son père avait été tué en service commandé pendant la guerre. Le maire se souvenait d'elle comme d'une jeune fille merveilleusement belle, mais distante et mélancolique, se résignant, tout comme son oncle, dans la grande détresse des Hardgrave.

Tout à coup Mr. Supply se donna une petite tape sur le front : il venait de se souvenir. Il n'y avait pas trois jours qu'il l'avait entrevue : elle conduisait une pauvre petite Ford, le dernier luxe des Hardgrave. Mais où ? Il se martyrisa les méninges pour se souvenir.

Mais bientôt la mémoire lui revint : c'était précisément au sortir de la sombre rue du Moulin-qui-tremble. La petite auto y stationnait devant une échoppe sordide – celle du Juif Wolfsohn, le plus odieux prêteur sur gages de la ville d'Ingrham.

L'X mystérieux avait-il raison ?

Trois mille livres sterling, c'était une somme... Mais en or !

Mr. Supply n'était plus jeune, il finissait confortablement la cinquantaine.

C'était un célibataire endurci qui aimait ses aises et sa tranquillité.

Sa devise était « Pas d'histoires », et comme il avait su la faire adopter par ses administrés, Ingrham était bien la ville la plus calme et la plus heureuse d'Angleterre. Peut-être même du continent...

— Bah ! conclut-il, ce vieux Lord est sans doute un fieffé cachottier... et puis cela ne me regarde en rien. Pas d'histoires !

Il cueillit dans un rayon de sa bibliothèque un roman d'Anne Radcliffe et se mit à le parcourir avec délice. Ce quinquagénaire, ami du repos et de la tranquillité, adorait les histoires terribles, hantées des ombres les plus inquiétantes telles que l'illustre romancière s'était complu à les décrire.

Il se passa exactement une semaine avant que la seconde lettre n'arrivât. Elle parlait sur le même mode interrogatif et contenait des faits tout aussi précis.

Mr. Supply la lut et la relut avec une fébrilité croissante.

Monsieur le Maire,

Autant que l'on sache, Lord Hardgrave n'a pas gagné le Grand Prix du Derby ni celui de quelque prodigieuse loterie.

Nul ne lui connaissait jusqu'à ce jour cet empressement pour satisfaire ses créanciers, qui tous semblaient avoir fait leur deuil de leurs créances.

Comment expliquez-vous que, lundi dernier, ce gentilhomme ait remboursé, intérêts compris, deux hypothèques prises jadis sur Hardgrave Manor ? Le montant total en était de quinze mille livres.

Elles ont été versées intégralement en mains de Messrs. Ludstone & Briggs, solicitors dans Rodney Park-lane.

Faut-il ajouter, Monsieur le Maire, que ce versement a été fait EN OR ?

Mais je ne formule aucune accusation.

X.

Mr. Supply poussa un cri d'inquiétude et une ride barra son front que jamais le souci n'avait voilé jusqu'à ce jour.

Il prit au fond d'un tiroir la lettre précédente et la compara avec celle qu'il venait de recevoir.

Elles étaient tapées à la machine à écrire sur un papier fort ordinaire ; toutes deux portaient le cachet du bureau de poste central de la ville d'Ingham.

Il ne fallait pas être grand clerc pour s'apercevoir que la même machine avait servi à les écrire. Les défauts de certaines lettres sautaient aux yeux, ainsi que leur malpropreté, car de nombreuses lettres, telles que le *d* et le *p*, étaient pleines d'encre de ruban.

— Ma foi, marmotta le maire, je ne crois pas que je sois autorisé à m'en mêler. Et puis une lettre anonyme, c'est toujours une lettre anonyme.

Toutefois sa tranquillité d'âme était ébranlée. Les jours suivants, son inquiétude et son angoisse ne firent qu'augmenter.

Aussi ne fut-il pas étonné de recevoir, peu de temps après, une troisième missive conçue dans le même style. Il l'attendait presque. Mais elle était plus brève que les autres.

Monsieur le Maire,

Miss Lilith Hardgrave a fait quelques emplettes. Elle a notamment acheté une nouvelle automobile, une Chevrolet, conduite intérieure, qu'elle a soldée sur-le-champ au vendeur concessionnaire de cette marque à Ingham, Mr. Trench, demeurant Shamræk Gardens. Prix : 500 livres.

Vous ne serez pas étonné d'apprendre que le paiement s'est fait EN

OR !!!

Je ne dis pas que c'est mal.

X.

— Je me demande s'il est de mon devoir d'aller en parler avec Lord Hardgrave, murmura le bon Mr. Supply. Il serait en droit de me dire que cela ne me regarde pas et il aurait raison. Je n'ai nullement envie de m'attirer un affront. Laissons faire les choses !

Il avait reçu cette troisième lettre à son bureau au moment où le secrétaire communal lui passait les actes à signer.

Il venait d'en parapher le dernier quand le visage du secrétaire apparut dans l'entrebâillement de la porte.

— Monsieur le maire, savez-vous que nous avons un hôte de marque dans nos murs ?

— Ah, vraiment ? demanda Mr. Supply, peu enchanté, car les visiteurs de marque commençaient toujours par troubler sa belle quiétude. Et qui donc, Mr. Dombell ?

— Je parcourais les registres d'hôtel que le commissaire en chef m'avait prié de vouloir contresigner et quel nom, pensez-vous, figure en toutes lettres sur celui de l'hôtel Nelson ?

— Celui du roi d'Abyssinie ou du souverain de Chandernagor, s'impatienta Mr. Supply, dont l'humeur se ressentait des assauts réitérés contre son repos.

— Eh bien non, monsieur le maire ! Et je parie que vous ne devineriez pas : celui de Harry Dickson, le célèbre détective.

— Mon Dieu, s'alarma le brave Mr. Supply qui pensait aux lettres anonymes et aux Hardgrave. Mon Dieu, j'espère qu'il ne traque pas de criminel dans notre bonne ville d'ordinaire si tranquille et si prospère.

— Pas le moins du monde, monsieur le maire, répondit Mr. Dombell d'une voix rassurante. Je me suis permis de m'en informer par téléphone. Mr. Dickson, accompagné de son secrétaire, Tom Wills, vient uniquement visiter la vieille ville, au centre de notre cité. Il n'ignore pas qu'Ingham est considérée comme une des plus belles villes d'art du monde.

Mr. Supply respira et fit signe à son secrétaire de se retirer.

Au fond, il craignait tout ce qui changeait la similitude des jours, et, s'il chérissait les aventures noires, ce n'était que dans les livres.

Ce ne fut que lorsque sa gouvernante eut desservi la table du lunch, pour lui servir le café et les liqueurs, qu'il resongea aux lettres anonymes et à Harry Dickson. Il y vit la main du Hasard, qu'il n'osait pas encore appeler Providence.

— Si j'en parlais au détective ?

Il réfléchit, puis rejeta cette idée.

L'X mystérieux, l'auteur des missives anonymes, le disait lui-même :

il ne formulait pas d'accusation, du moins pour l'heure. Mais quelle menace était enclose dans cette restriction ?

— Au diable..., commença Mr. Supply, quand soudain il pâlit et faillit se trouver mal : un carré de papier était posé au milieu de la table, portant ces mots tracés hâtivement d'une écriture dure et décidée :

Allez trouver Harry Dickson, grande niquedouille !

X.

L'injure ne toucha pas Mr. Supply. Du moins n'y prit-il pas garde, mais une terreur sans nom s'empara de lui.

Tout à l'heure, il n'y avait rien à cet endroit de la table, puisque par hasard il y avait posé ses lorgnons... Oui, juste sur la fleur damassée de la nappe ! Et personne n'était entré dans la salle à manger depuis lors !

Cette fois, ce n'était pas la poste qui apportait les odieux écrits : cela avait été bel et bien déposé sous son nez !

Et cela concordait avec cette pensée obscure, qu'il n'avait pas encore osé formuler : « Aller trouver Dickson ! »

Des choses pareilles arrivaient souvent dans les romans d'Anne Radcliffe, et Mr. Supply les trouvait très naturelles. Mais qu'elles se produisent de la même façon mystérieuse dans la vie réelle ! Ah non, le maire d'Ingrham n'y était plus !

Comme il s'apprêtait à commencer sa sieste qu'il prolongeait toujours fort tard après la méridienne, sa gouvernante lui apporta le courrier de l'après-midi. Avec un gémissement d'effroi, Mr. Supply reconnut une certaine enveloppe orange : la quatrième lettre de l'X mystérieux.

Quand Mr. Supply l'eut parcourue, il dut se mettre en quatre pour ne pas hurler : il sentit un mascaret de folie remonter vers son cerveau.

Monsieur le Maire,

L'or avec lequel les Hardgrave paient leurs dettes a été volé chez Mr. Plummer que vous connaissez bien.

Il ne reste plus rien à lui voler, si ce n'est une belle parure de diamants.

Il n'en aura pas besoin d'ailleurs puisqu'il sera assassiné au cours de cette même nuit !

Mais je n'ai accusé personne.

X.

Mr. Supply joignit les mains ; l'enfer se liguaient-il donc contre lui ?

Et puis Mr. Plummer ! S'il connaissait Mr. Plummer ! Mais c'était un de ses bons amis chez qui il allait jouer aux cartes une ou deux fois

par semaine. Il savait bien que Plummer était un tantinet avare, mais il ne lui connaissait pas un tel trésor.

Que faire ?

Son regard tomba sur le carré de papier si mystérieusement arrivé.

Le conseil n'était-il pas bon ?

Mr. Supply versa une larme sur sa belle vie tranquille à jamais détruite et, d'une main tremblante, décrocha le téléphone pour demander l'hôtel Nelson...

Harry Dickson déposa enfin les lettres et le papier énigmatique, et demanda au maire atterré l'autorisation d'allumer sa pipe.

— Tout ceci est très facilement vérifiable, dit-il enfin.

— Voudriez-vous m'accompagner chez Lord Hardgrave, monsieur Dickson ? demanda Mr. Supply avec un gros soupir.

— Pas pour le moment. Je crois que le plus pressé serait de rendre visite à Mr. Plummer et au besoin de lui servir de garde du corps cette nuit.

— Alors, vous croyez que cette menace pourrait être sérieuse ? gémit le maire.

— Pourquoi pas ? répondit brièvement le détective.

Il reprit l'examen des lettres.

— Hm, une bien vieille machine à écrire, une ancêtre presque. Ces creux de lettres n'ont pas été remplis par de l'encre de ruban, mais par de l'encre directement. J'en conclus que nous nous trouvons devant une archaïque Williams à tampon. Qui, de nos jours, possède encore une pareille antiquaille ?

Mr. Supply haussa les épaules. Les services communaux d'Ingrham ne se servaient que de typewriters modernes Underwood et Remington.

— D'ailleurs, continua le détective, le dactylographe n'est pas des plus experts. On voit bien qu'il doit chercher ses lettres, ce qui est admissible, puisque bien peu de personnages sont encore habitués à un clavier Williams.

» Le papier vous dit-il quelque chose, monsieur le maire ?

Ce dernier secoua tristement la tête.

— Pas du tout, c'est un papier brouillon très ordinaire qui vient des papeteries Gross Brothers, à Ingrham. Tout le monde en use, les services communaux également, puisque c'est le moins cher.

— Alors, rien à trouver de ce côté, murmura Harry Dickson. Diable, de quoi s'agit-il ? Il avait tiré une loupe de sa poche et examinait les feuilles une à une.

— Eh bien, pour un gaillard madré, je vous donne l'assurance que c'en est un ! Voyez-vous cette marque, cette empreinte ?

— Des empreintes digitales ? demanda le maire plein d'espoir, car il

voyait déjà l'auteur des odieuses lettres anonymes découvert par ce moyen.

— Tout excepté cela, monsieur le maire. C'est l'empreinte d'une main gantée : l'individu qui vous a envoyé ces papiers a mis des gants pour les écrire !

» Ajoutez à cela qu'il se sert d'une machine de rebut qui ne doit figurer sur aucune table de bureau. Et dites-moi si ses précautions ne sont pas bien prises !

— Et vous croyez qu'il pourrait dire vrai en prophétisant une chose aussi horrible que l'assassinat de mon ami Plummer ? s'écria Mr. Supply.

Harry Dickson aspira une grosse bouffée de fumée et ne répondit pas immédiatement à la question angoissée du maire d'Ingrham.

— C'est l'auteur de ces lettres qui veut faire le coup ! s'exclama Mr. Supply... Mais je me demande pourquoi il nous avertirait dans ce cas.

— Parlez-moi des Hardgrave, monsieur le maire, demanda Harry Dickson.

Heureux de cette diversion, le brave homme s'exécuta immédiatement, dépeignit la déchéance de Hardgrave Manor, la détresse de ses habitants, leur solitude fière et misérable, la beauté de Lilith Hardgrave.

— Se pourrait-il que des gens de si bonne noblesse soient de vils bandits ? acheva-t-il d'une voix chagrine.

Harry Dickson secoua la tête.

— Ne nous hâtons pas de conclure. Le soir tombe ; nous irons trouver le bon Mr. Plummer qui pourra éclairer partiellement notre lanterne. Je chargerai Tom Wills, mon élève, d'une mission nocturne.

— Si je ne suis pas indiscret, demanda Mr. Supply, j'aimerais bien savoir laquelle.

— Je ne vois aucun inconvénient à vous le dire : pendant que nous serons chez votre ami, Tom surveillera Hardgrave Manor et veillera à ce que personne n'en sorte sans être vu et suivi aussitôt.

2. Cauchemar...

Vers le soir, Mr. Supply, accompagné de Harry Dickson, sonna à la porte de Mr. Plummer qui les reçut dans une vaste salle à manger ancienne, encombrée de meubles antiques.

Mr. Plummer était un petit vieillard vif et de mine réjouie, qui aimait la bonne chère, un petit verre et une partie de cartes dont l'enjeu n'était pas trop grand. Pendant plus de trente ans, il avait été notaire à Ingrham et il s'était retiré avec une fortune rondelette, après avoir remis son étude à trop bon prix à un plus jeune confrère.

Tout comme son ami, le maire, il tenait à sa tranquillité comme à la prunelle de ses yeux. Aussi l'arrivée d'une figure inconnue ne lui plut-elle qu'à moitié, bien qu'il fût trop homme du monde pour le faire voir.

Il posa sur la petite table de jeu un flacon de fine et un autre de curaçao de Hollande, en priant ses visiteurs de faire comme chez eux et de se servir largement.

Mr. Supply présenta Harry Dickson, et Mr. Plummer poussa un gémissement à peu près pareil à celui qui s'était échappé des lèvres de Mr. Supply lorsque celui-ci avait appris la nouvelle de l'arrivée du détective à Ingrham.

— J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux dans notre bonne ville ?
Harry Dickson fit un geste rassurant.

— Pas précisément. Je suis venu à Ingrham en touriste, mais je me présente chez vous, Mr. Plummer, pour éviter qu'une chose fâcheuse n'arrive.

— Ciel, que me dites-vous là, Mr. Dickson ? s'inquiéta l'ancien tabellion.

Mr. Supply prit la parole.

— Mon cher Horatius, je suis obligé de vous poser quelques questions qui vous paraîtront délicates, mais c'est ma vieille amitié qui m'y oblige.

— Mon cher Romulus, je n'ai pas de secrets pour vous ni pour vos amis, répondit Mr. Plummer d'une voix blanche.

Mr. Supply toussa pour se raffermir la voix.

— N'avez-vous pas été victime d'un vol ces derniers temps, Horatius ?

La figure joviale du notaire se rasséréna.

— Mais non, mais non, répondit-il en se frottant les mains. Toute

mon argenterie est au complet, et mon coffre-fort est intact. Mon vieux domestique Noggs est le plus honnête homme du monde ; Madge, la cuisinière, n'a jamais fait danser l'anse du panier, et Sarah, la femme de charge, ne me ferait pas tort d'une boîte d'allumettes suédoises !

Le maire branla la tête en signe d'assentiment.

— Vous voyez bien, Mr. Dickson, commença-t-il.

Celui-ci leva lentement la main.

— Vos vingt mille livres en or et la parure en diamants sont-elles encore en place, Mr. Plummer ? demanda-t-il brusquement.

— Vingt mille..., de l'or..., une parure..., bégaya Mr. Plummer.

— C'est bien cela, approuva poliment le détective.

— Mr. Dickson ! s'écria le maire, vous voyez bien qu'il va se trouver mal !

En effet, les couleurs roses disparurent des joues de l'ancien notaire, pour faire place à une pâleur mortelle.

Harry Dickson prit le flacon de brandy et en versa quelques gouttes entre les lèvres de l'homme défaillant.

Il revint quelque peu à lui et se dressa à moitié en levant vers le ciel des mains frémissantes.

— Que voulez-vous dire ? hoqueta-t-il en regardant ses deux visiteurs avec une mine manifestement effrayée.

— Il faut tout nous dire, Mr. Plummer, insista Harry Dickson ; il y va peut-être de votre vie en ce moment.

— De ma vie ! s'écria le notaire, ah ! Mon Dieu !

Il garda quelques moments le silence, puis, baissant la tête, il murmura :

— C'est vrai, je possède tout cela, mais je les ai mis dans des cachettes sûres.

— Les avez-vous visitées dans les derniers temps, depuis une quinzaine par exemple ? questionna Harry Dickson.

— Non, répondit Mr. Plummer avec une répugnance visible. Il y a des mois que je ne l'ai pas fait ; mais, je le répète, les cachettes sont sûres.

— Voudriez-vous nous y conduire ? A moins que vous ne préféreriez y aller seul, continua le détective.

— Si... vous le permettez, j'irai seul, hésita Mr. Plummer, mais j'espère que vous n'y verrez aucune méfiance de ma part.

Silencieusement, Harry Dickson acquiesça, et son hôte s'empressa de sortir.

On l'entendit ouvrir la porte des caves, puis descendre les marches ; quelques minutes s'écoulèrent dans le silence. Enfin, un cri de colère retentit :

— Volé ! Tout m'a été volé !

Mr. Plummer se rua véritablement dans la salle à manger.

— Tout est parti ! hurla-t-il. Je gardais en effet un dépôt de vingt mille livres sterling en or dans une cachette que j'étais seul à connaître. Plutôt en trois cachettes : l'une, très petite, ne contenait que deux mille livres ; l'autre, plus grande, trois mille, et la troisième quinze mille ! Tout a été volé ! Pas une pièce ne me reste. Pas un souverain !

Il s'arrêta et regarda son ami le maire avec quelque espoir.

— Mais comment savez-vous cela, Romulus, et vous, Mr. Dickson ? Peut-être que vous connaissez le voleur ?

— Peut-être, répondit rapidement Mr. Supply. Vous sentez-vous assez bien, Horatius, pour parler un peu à tête reposée, ou plutôt pour lire ces quatre lettres que j'ai reçues en une quinzaine de jours ?

Mr. Plummer inclina la tête en signe d'assentiment, et, d'une main fiévreuse, il s'empara de la première des épîtres : à peine y eut-il jeté un coup d'œil qu'il poussa un cri lamentable.

— Lord Hardgrave ! Les Hardgrave... Seigneur...

Il tremblait comme une feuille dans la bourrasque et dut avoir recours au carafon d'alcool pour ne pas défaillir de nouveau.

Harry Dickson l'observait sans mot dire, avec des yeux perçants comme des dagues d'acier.

— Mr. Plummer, dit-il tout à coup de cette voix glacée qu'il savait adopter en certaines circonstances, pourquoi le nom de Hardgrave vous émotionne-t-il particulièrement ?

Le notaire chancela comme s'il venait d'être frappé au visage.

— Particulièrement ? articula-t-il, avec peine, mais... non, Mr. Dickson... C'est-à-dire, oui, parce que ce sont des gens de si bonne noblesse.

— Furent-ils jamais de vos clients, monsieur le notaire ? demanda le détective.

Mr. Plummer faisait peine à voir.

— Mais... certainement, monsieur, je fus le notaire de toutes les grandes familles d'Ingrham, donc également des Hardgrave, notamment de Miss Lilith, dont le père, le capitaine Richard Hardgrave, fut tué à la guerre.

— En ne lui laissant probablement que des dettes ! questionna Harry Dickson.

— Hum... oui... vous le dites bien, Mr. Dickson, des dettes, rien que des dettes, répondit Mr. Plummer avec un empressement visible.

— Je crois que Miss Hardgrave surtout a trempé dans tout ceci, déclara le détective, et nous allons mener cette affaire rondement. Mr. Supply, vous êtes le maire de cette ville, par conséquent chef de la police. Voudriez-vous me donner les pouvoirs nécessaires pour mettre en état d'arrestation la demoiselle Lilith Hardgrave ?

— Ciel, que me demandez-vous là, Mr. Dickson ? se plaignit le bon Mr. Supply.

Mais à cette plainte, une autre répondit, bien plus lamentable.

Elle venait de Mr. Plummer, qui, affalé dans son fauteuil, se tordait les mains en sanglotant comme un enfant.

— Je ne veux pas ! Je ne porte pas plainte ! Alors vous n'avez pas le droit d'arrêter cette malheureuse ! C'est moi le volé, moi seul ai droit d'agir !

— C'est ce qui vous trompe, répliqua froidement le détective. Monsieur le maire, je vous réitère ma demande ; voulez-vous me faciliter ma mission ?

— Et je vous dis que vous n'en ferez rien ! rugit Mr. Plummer en serrant furieusement les poings. S'il me plaît d'être volé, qu'avez-vous à vous en occuper, hein, détective de malheur ?

Harry Dickson le considéra calmement, bien qu'avec un soupçon d'ironie.

— Je pourrais me montrer plus conciliant, dit-il, s'il s'agissait d'une... disons, reprise de possession de la part de cette demoiselle. Dans ce cas, nous pourrions, avec l'agrément de monsieur le maire, passer sur le délit de bris de clôture dont cette dame semble s'être rendue coupable.

Mr. Supply joignit les mains.

— Restitution ! Que voulez-vous insinuer, Mr. Dickson ? Cet argent serait la propriété de Miss Hardgrave ?

— Demandez-le donc à votre ami, répondit le détective en désignant l'homme effondré et larmoyant à leurs côtés.

— Horatius ! s'écria le maire avec une douleur tragique dans la voix, au nom, de notre vieille amitié, dites-nous la vérité.

L'ancien notaire semblait à bout de forces. Il fit un geste de la main vers Harry Dickson.

— Il a dit la vérité, dit-il d'une voix éteinte, cet or appartenait à Richard Hardgrave !

Mr. Supply eut un recul d'horreur.

— Vous, Horatius ! Un homme malhonnête ! Non, je ne puis le croire !

Puis, se tournant vers Harry Dickson, il demanda, non sans curiosité :

— Mais comment le savez-vous ? Vous n'êtes pourtant pas un sorcier, ni même un *fortune-teller* ?

— Ni l'un ni l'autre, en effet, répondit Harry Dickson avec un léger sourire, mais il m'a suffi d'un mot pour que la piste se dessinât. Tout à l'heure, Mr. Plummer a parlé d'un « dépôt ». Entendez-vous le mot ? Dépôt ! Ce mot était si familier à l'ancien notaire qu'il l'a employé. Je savais immédiatement que l'or ne lui appartenait pas. Son attitude a

fait le reste. Avouez qu'il ne fallait pas être grand clerc pour y voir un peu mieux...

Mr. Plummer n'avait pas entendu l'explication du détective ; il était anéanti.

Son ami en eut pitié.

— J'espère, murmura-t-il, que je ne serai pas obligé, dans ce cas, de sévir contre Mr. Plummer, n'est-ce pas, Mr. Dickson ?

— Pas le moins du monde, répondit le détective ; nous ne sommes pas venus ici pour accuser Mr. Plummer, mais pour le protéger.

— Comment ? demanda le notaire d'une voix à peine audible.

— Lisez-lui donc la lettre, Mr. Supply, dit Harry Dickson.

Mr. Plummer poussa un râle d'horreur quand son ami en eut achevé la lecture.

— Ne me quittez pas ! Mr. Dickson, ne me laissez pas assassiner ! Je restitue volontiers cet or qui ne m'appartenait pas, mais protégez-moi !

— Puisque je vous dis que c'est pour cela que nous sommes ici ! répliqua sèchement le détective. Mais, à propos, vous avez toujours la parure ?

Mr. Plummer se recroquevilla sur sa chaise.

— La parure ? Non... oui, je l'ai, elle est là, dans mon coffre-fort ! Devrai-je la rendre ? Oh non ! J'y tiens comme à la prune de mes yeux, et puis, j'étais le notaire de feu Richard Hardgrave, et j'ai comme tel droit à des honoraires ! J'ai rendu l'or, mais je garde la parure.

Il devenait hideux, une vague de fond venait soudain de ramener à la surface de sa conscience de spoliateur sa plus vile passion : l'avarice.

Harry Dickson le considéra avec dégoût, puis lui intima brusquement l'ordre de remettre la parure.

En ronchonnant, Mr. Plummer obéit, et, après quelques réflexions amères, il finit par ouvrir son coffre-fort et en retirer une précieuse parure de diamants sertie dans une splendide monture d'or et de platine.

— Bon, dit le détective, remettez-la en place. C'est Miss Hardgrave qui décidera demain si, oui ou non, ces bijoux pourront vous tenir lieu d'honoraires, monsieur le notaire.

Mr. Plummer baissa la tête et pleurnicha :

— Mais d'ici demain, ne serais-je pas assassiné comme cet horrible homme mystérieux l'a prétendu dans la lettre !

— Horatius, dit Mr. Supply d'une voix triste, vous avez failli à l'honneur, mais je n'oublie pas que vous êtes un ami de plus de trente ans. Je ne vous quitterai pas dans le danger. Je veillerai sur vous ici-même, tout au long de cette nuit, bien que ce soit la première fois de

ma vie que je découche. Quant à Mr. Dickson...

— Je vous ai déjà dit que je reste, dit sèchement le détective en bourrant sa pipe et en se calant dans son fauteuil pour commencer une longue veillée.

Mr. Plummer se frotta les mains et exprima sa satisfaction.

— Je ne pourrais pas me mettre au lit, dit-il. Si vous le permettez, je passerai la nuit sur la chaise longue à côté de vous. Auparavant, je fermerai bien les portes et les fenêtres.

Harry Dickson approuva cette précaution : les domestiques venaient de se retirer dans leurs chambres à coucher à l'étage. Mr. Plummer ferma soigneusement les portes et vérifia les épais volets des fenêtres.

Le détective assista à ces précautions et les vérifia lui-même d'un œil connaisseur. Il donna enfin l'assurance qu'une souris aurait peine à se faufiler dans la maison.

Mr. Plummer respira et le maire tint à serrer la main du détective.

Puis le silence tomba dans la pièce.

Silence embarrassé s'il en fût, car les trois hommes n'avaient rien à se dire : la mauvaise action de leur compagnon planait comme une ombre sur toutes les choses environnantes.

Après un bonsoir honteux auquel Harry Dickson répondit avec froideur et Mr. Supply avec tristesse, Mr. Plummer s'étendit sur le divan et s'endormit comme si sa conscience n'avait rien à lui reprocher.

Mr. Supply, après quelques pauvres tentatives de conversation, dodelina de la tête ; Harry Dickson bourra une pipe fraîche et éteignit le grand lustre, en ayant soin toutefois de garder allumées une lampe sur un guéridon, dans un coin éloigné de la pièce, ainsi qu'une applique près du foyer où il se trouvait.

Au-dehors, le vent nocturne s'était levé et menait une ronde endiablée à travers les rues désertes. Un pas de veilleur naquit au loin, s'approcha, puis se perdit de nouveau dans une cadence monotone. Dans le vestibule, un cartel sonna minuit ; dans une pièce voisine, une boîte à musique chevrota une chanson aigrelette.

La respiration de Mr. Plummer était profonde et régulière, comme si aucun mauvais rêve ne lui rappelait les tristes heures qu'il venait de passer.

Dans son fauteuil, le maire dormait, la bouche ouverte, avec de gros soupirs d'enfant malheureux.

Harry Dickson sentit l'ambiance lourde de ce milieu. Le fauteuil qu'il avait pris était inconfortable ; il en choisit un plus profond et plus moelleux, posé un peu plus en retrait de la cheminée et en dehors de la clarté des lampes de l'applique. Il lutta quelque temps contre le sommeil, puis ferma les yeux.

Les notes glacées de la boîte à musique, annonçant la demie, le

tirèrent de sa torpeur. Il se reprocha d'avoir dormi. Pourtant, tout était calme. Tout... non. Quelque chose avait changé : la lampe sur le guéridon ne brûlait plus !

Il n'y avait pas là de quoi s'effaroucher : la lampe avait pu se griller, ou un des fusibles de la prise de courant sauter...

Pourtant, il fallait s'en convaincre.

Soudain, son cœur s'arrêta de battre : quelque chose se mouvait dans ce coin feutré d'ombre. Une forme plus noire que la nuit se dressait tout contre le coffre-fort.

Harry Dickson se leva vivement et s'élança.

Fatalité ? Il n'aurait pu le dire. Avait-il glissé, son pied venait-il de se prendre dans un pli du tapis ? Ou bien venait-il sournoisement d'être poussé ?

Le fait est qu'il trébucha et s'étala sur le sol en entraînant, dans sa chute, un grand vase en porcelaine de Chine.

Au bruit de sa chute et au fracas du vase qui se brisait, répondit une double exclamation : Mr. Supply et Mr. Plummer criaient au secours tous les deux à la fois.

— Voyons, taisez-vous, ce n'est rien ! gronda le détective.

Mr. Supply courut vers l'angle de la pièce où se trouvaient les commutateurs et le grand lustre s'alluma.

— L'assassin ! L'assassin ! glapit Mr. Plummer.

Mais à part le vase en miettes, il n'y avait rien d'insolite dans la salle. Dickson eut beau soulever les tentures des fenêtres, regarder sous la table, ouvrir les bahuts : personne ne s'y cachait et l'ombre qu'il avait cru entrevoir avait dû appartenir au monde incertain des rêves.

— C'est une fausse alerte, bégaya Mr. Supply, n'empêche que j'ai les sangs tournés... Voyons, Horatius, remettez-vous, dit-il en se tournant vers Mr. Plummer dont les dents s'entrechoquaient avec un bruit de castagnettes.

Mais le notaire se mit à trembler de plus belle.

— Le coffre-fort est ouvert ! articula-t-il avec terreur. La parure...

Harry Dickson s'élança : c'était vrai, la parure avait disparu !

— Impossible ! s'écria le maire, rien n'a bougé aux portes ni aux fenêtres !

Le détective serra les poings.

D'un air soupçonneux, il regarda Mr. Plummer.

Se pouvait-il que le notaire fût son propre voleur ? Son désir de garder les bijoux était si grand qu'il avait pu facilement s'en emparer, quitte à mettre le coup sur le dos d'un bandit imaginaire. Cela ne pouvait pas prendre avec Dickson. Mais...

Oui mais... Harry Dickson avait parfaitement vu l'ombre et, en même temps, dans le cercle de clarté des appliques, Mr. Plummer

étendu sur le divan !!!

Et la respiration plaintive du maire lui restait encore dans les oreilles ; le pauvre homme dormait encore à poings fermés.

Un calcul net et terrible s'élaborait dans l'esprit torturé du grand détective.

Ils étaient trois dans la pièce complètement close, trois hommes dans l'impossibilité absolue de voler la parure, vu la position qu'ils occupaient au moment du réveil de Dickson – à moins que le détective ne s'accusât lui-même !

Mais il avait vu l'ombre. Il y avait donc un quatrième homme ?

Où était ce quatrième ?

Question hallucinante, car de prime abord le détective rejeta la romantique hypothèse des murailles truquées.

— Ne me quittez pas ! gémit Mr. Plummer. Celui qui est capable d'entrer ici par les portes et les fenêtres fermées pour voler la parure, pourrait aussi bien tenir sa promesse de me tuer ! Ne me quittez pas !

« Il a raison », pensa Dickson, et il se rapprocha du malheureux notaire.

La pièce était brillamment éclairée ; pas une ombre n'y régnait... Jusqu'à ce que la boîte à musique reprît sa niaise chanson pour annoncer qu'une nouvelle demi-heure venait de s'écouler, les trois hommes restèrent là à se considérer en silence.

— Allons, dit enfin le détective, reprenons nos places ; dormez si vous voulez, mais moi je préfère veiller, et toutes les lampes resteront allumées.

Mr. Plummer s'allongea de nouveau sur le canapé et tout à coup il se mit à pleurer bruyamment.

— Romulus ! sanglota-t-il, croyez-vous que le mystérieux inconnu tienne parole et me tue ? Oh ! dites-moi au moins que vous me pardonnez, que dans cette affreuse éventualité je puisse mourir le cœur en paix !

Mr. Supply ne put retenir ses larmes ; Dickson lui-même était ému.

— Je vous pardonne, Horatius, murmura le bon Mr. Supply ; je n'ai pas le droit de vous juger, seul Dieu saura si votre remords est véritable !

— Serrez-moi la main, Romulus, hoqueta le notaire, on ne sait jamais...

— Volontiers, dit le maire avec quelque répugnance en lui tendant une main tremblante que l'autre mouilla de larmes. Et maintenant, dormez un peu !

Mr. Supply se rassit et ferma les yeux. Quelques minutes plus tard, dans le sommeil revenu, il se mit à murmurer des mots de détresse.

Harry Dickson suivait des yeux les volutes bleues qui s'envolaient de sa pipe et qui se tassaient à la longue en un fin nuage contre le

plafond.

Mr. Plummer restait tranquille. Par deux fois, la boîte à musique chanta. De minute en minute, le pauvre maire soupirait dans son sommeil agité.

Les regards alourdis de Harry Dickson allaient de l'un à l'autre. Il songeait à la vieille amitié de ces deux hommes qui venait de sombrer en quelques heures dans un doute éternel.

Ces regards s'attardèrent sur Mr. Plummer étendu immobile, se firent plus perçants... Et soudain Harry Dickson fut debout avec un cri de terreur : la garde d'un poignard sortait de la poitrine du dormeur et un mince filet de sang coulait sur sa chemise blanche.

Mr. Horatius Plummer venait d'être assassiné !

3. L'invocation du dieu inconnu

Le rapport de Tom Wills était formel : personne n'était sorti de la maison des Hardgrave. Le premier geste de Harry Dickson, en découvrant l'assassinat de Mr. Plummer, avait été de téléphoner à la cabine publique la plus proche de l'endroit où le jeune homme avait pris son poste de guet.

Immédiatement, Tom Wills avait carillonné à la porte de Hardgrave Manor et Lord Hardgrave, sa nièce Lilith et toute la domesticité étaient aussitôt accourus. Les Hardgrave venaient d'être mis hors cause.

Tom avait poussé ses précautions plus loin : il s'était introduit dans le garage contigu à la demeure et avait examiné la nouvelle voiture de Miss Lilith, mais c'était pour se rendre compte qu'elle n'avait pas servi cette nuit-là.

Harry Dickson et Mr. Supply avaient annoncé leur visite à Lord Hardgrave pour huit heures du matin.

À l'heure dite, ils étaient au rendez-vous et l'unique valet de chambre les introduisit dans un parloir dénudé, aux meubles désuets et branlants. Un air d'abandon et de pauvreté flottait autour de chaque objet.

Ils ne durent guère attendre pour être reçus par le maître de céans.

C'était un gentleman de haute taille dont les épaules se voûtaient, comme si elles portaient un poids invisible.

D'une voix triste où perçait un peu d'ennui, il s'informa de ce qui lui valait l'honneur de leur visite.

En peu de mots, Harry Dickson le mit au courant, après avoir décliné noms et qualités. Quand il eut montré les lettres anonymes, un peu de rougeur monta au front du gentilhomme, sans toutefois qu'il ne manifeste aucun trouble.

— Tout cela est parfaitement exact, dit-il d'une voix égale. Pourtant, ces choses concernent plutôt ma nièce, lady Lilith Hardgrave, qui sera bientôt ici. Elle pourra vous donner toutes les explications que vous jugerez utiles.

Un bruit de soie fripée se fit alors entendre de l'autre côté de la porte et Lilith Hardgrave entra, revêtue d'une toilette de soie noire.

Harry Dickson resta un moment frappé par la beauté de la jeune fille.

De lourds cheveux blonds semblaient enclore un rayon de soleil ; les

yeux d'un bleu profond regardaient devant eux avec une belle et saine franchise, la bouche était petite et rouge, bien que déformée par une moue amère.

Le visage souriait et pourtant il était triste.

Tout comme son oncle, elle écouta avec un calme un peu distant, puis elle prit la parole d'une voix lente, un peu voilée mais très douce.

— Mr. Dickson, dit-elle, dans votre carrière, vous devez être habitué à entendre des choses parfois... invraisemblables...

— Certainement, lady Lilith, répondit courtoisement le détective en s'inclinant.

— Tant mieux. De cette façon, vous me comprendrez mieux... Eh bien, Mr. Dickson, Mr. Supply, nous avons en effet reçu cet or.

— Mais de qui ? s'écria le maire, car, voyons, cet or a été...

Harry Dickson lui coupa la parole.

— Oubliez-vous certaine conversation tenue au cours de la nuit ? murmura-t-il d'un accent de reproche.

Mr. Supply baissa la tête plus profondément que jamais.

Lady Lilith Hardgrave se tenait à présent debout devant les deux hommes, tandis que son oncle la regardait avec un peu d'inquiétude.

— Ma chère Lilith, si ces messieurs n'allaient pas comprendre, dit-il d'une, voix hésitante.

— Et vous, mon oncle, et moi, avons-nous compris ? répondit-elle avec hauteur.

Elle se tourna vers le détective et, en scandant ses mots, elle déclara singulièrement :

— Cet or nous fut donné par le dieu inconnu !

— Hein ? s'écria Harry Dickson en fronçant les sourcils, car la réponse lui semblait certainement aussi extraordinaire qu'inattendue.

Mr. Supply regarda la belle jeune fille d'un air de commisération ; selon lui, son esprit battait la campagne, à moins d'une habile simulation.

— Veuillez me suivre, messieurs, dit-elle.

Elle les précéda par un long corridor dallé de pierres ternes ; une sorte d'ambiance conventuelle émanait de cette demeure déchuë ; on se serait presque attendu à voir une silencieuse silhouette de moine ou de nonne passer devant les hautes fenêtres en ogive donnant sur les profondeurs d'un jardin négligé.

Devant une porte basse, la jeune fille fit halte.

— Vous allez savoir, dit-elle.

Harry Dickson s'étonna de se voir introduire dans une sorte de chapelle, aux murs de pierre grise mal équarrie, aux dalles effritées.

Du haut de la nef sombre, pendait un arceau de fer où tremblait une unique flamme de bougie. Un vitrail délavé versait une lumière verdie, macabre dans la salle. Contre le mur nord, une sorte d'autel

était dressé, devant lequel deux prie-Dieu avaient été placés.

L'autel attira immédiatement l'attention du détective.

La croix et les images saintes en étaient absentes, mais, leur tenant lieu et place, une grande figure voilée était installée sur une chaise curule en marbre gris.

— Le dieu inconnu ! dit Lilith d'une voix solennelle qui impressionna le détective et fit frissonner le maire.

— L'histoire en sera brève, dit-elle. Ceux qui ont connu mon père, – vous en êtes, Mr. Supply – savent qu'il était féru d'histoire romaine.

» L'idée du dieu inconnu, à qui ces conquérants avaient élevé des temples, le hantait singulièrement. N'allait-il pas jusqu'à prétendre que ce dieu était aussi celui des Hardgrave ?

» À part cette singularité païenne que moi-même je réprouvais fort et dont mon oncle ici présent se moquait doucement en l'appelant « la folie de Richard », mon père était l'homme le plus sensé du monde.

» Lorsqu'il partit à la guerre, je n'étais encore qu'une petite fille. Il me fit jurer d'implorer le dieu inconnu dans les moments difficiles.

» Je le lui promis, mais je crains de ne pas avoir toujours tenu parole.

» Toutefois, ces derniers temps, notre situation était devenue particulièrement pénible, je dirai même tragique.

» Un jour, je reçus une lettre : *Implorez le dieu inconnu...*

» J'en fus fort frappée. Car tout le monde ignorait la « folie » de mon père et notre domesticité n'avait pas accès dans cette chapelle que mon père installa lui-même, peu de temps avant son départ.

» Mue par une fièvre inexplicable, j'allai me jeter aux pieds de la figure voilée et je l'implorai. Je lui racontai comme j'aurais fait à mon père, nos grands et nos petits soucis. Je lui parlai de... de... Mr. Plummer..., le malheureux, qui...

— Qui vous devait de l'argent et contre qui vous n'aviez pas de preuves, interrompit Harry Dickson. Nous le savons, lady Lilith.

La jeune fille lui jeta un regard plein de gratitude.

— Dieu seul peut juger ce malheureux homme, dit-elle d'une voix émue, et je ne me pose nullement en accusatrice devant sa mémoire. Mon père était un original, un excentrique, mais c'était un homme foncièrement bon et bien des gens indignes en profitèrent pour le leurrer et le spolier de ses biens. Donc, je parlai devant le dieu inconnu de nos déboires ainsi que des menaces que nous faisait le Juif Wolfsohn.

» Cet Israélite avait fait signer des traites effroyablement majorées à mon oncle pour un emprunt d'argent relativement peu élevé. À la fin, de trois cent cinquante livres que nous lui devons, il nous en réclamait trois mille. Mais il fallait payer, sinon c'était le déshonneur pour les Hardgrave.

» J'implorai le dieu inconnu...

» Jugez de ma stupeur, de mon épouvante, quand le lendemain je trouvai devant cet autel trente rouleaux de pièces d'or !

» Je conjurai mon oncle d'en avertir les autorités, mais cet extraordinaire événement avait suffi pour lui donner, à son tour, une confiance aveugle dans la mystérieuse divinité. Il faillit se fâcher et me le défendit sous peine des pires malédictions.

— Très juste ! s'exclama Lord Hardgrave d'une voix inspirée, on ne trahit pas le dieu Lare de notre famille.

— Sur ses instances, continua Lilith, je suppliai le dieu de nous aider à éteindre la dure créance hypothécaire que nous réclamaient les sollicitors Ludstone et Briggs.

» Le dieu resta sourd pendant trois ou quatre jours, mais un matin, un lourd sac de cuir noir se trouvait posé devant l'autel : il contenait quinze mille livres en or !

Lilith se tut et considéra d'un air effrayé la forme voilée : son oncle s'était agenouillé et levait des mains suppliantes vers l'autel.

Mr. Supply roulait des yeux hagards et essuyait la sueur qui lui coulait des joues. Harry Dickson avait l'air sombre et inquiet.

— Lady Lilith, dit-il tout à coup, avez-vous demandé une nouvelle automobile au dieu des Hardgrave ?

La jeune femme rougit violemment, elle chercha un moment l'injure sous la sèche parole du maître et se cabra sous ce qu'elle crut être un affront. Pourtant, Harry Dickson la rassura aussitôt.

— Certes, ma question semble saugrenue, mais je vous supplie d'y répondre, lady Lilith, dit-il d'une voix triste.

Elle secoua lentement la tête.

— Non ; la dernière fois, deux mille livres ont été déposées ici, pour moi, pour une nouvelle auto... C'est le dieu inconnu qui l'a voulu !

Elle tremblait violemment en disant ces derniers mots.

Harry Dickson se redressa vivement.

— Comment le saviez-vous, lady Lilith ? Vous a-t-il écrit ou... parlé ?

La jeune fille poussa un gémissement terrifié et se couvrit la face de ses mains blanches.

— Oui, Mr. Dickson, IL A PARLE !!!

— Puis-je vous demander comment était sa voix ?

Cette fois-ci, ce fut un véritable cri d'épouvante que Lilith jeta aux échos sonores de la chapelle.

— Je vous en supplie, ne me tourmentez pas..., ne me faites pas souvenir... Sa voix..., la voix du dieu inconnu ! C'est horrible ! Non, terrible, c'est mieux..., on dirait qu'elle descend des étoiles. Je ne pourrais la décrire, mais jamais je n'ai entendu une chose plus épouvantable !

Lilith surmonta enfin son émotion et continua :

— Il m'a dit : « Vous êtes belle, Lilith, vous êtes l'élue du dieu inconnu, vous êtes sa prêtresse. Cet or est pour vous ! Pour que vous soyez la plus enviable des femmes ! Dès demain, vous irez acheter une nouvelle voiture. Et dans peu de jours des diamants merveilleux orneront votre cou ! »

— La parure de Plummer ! s'écria Mr. Supply.

— Non, des Hardgrave, répliqua doucement le détective ; si le dieu tenait sa parole, ces bijoux ne feraient que retourner à leur propriétaire légitime.

Lilith garda le silence : elle avait tout dit.

Lentement, Harry Dickson gravit les trois marches qui conduisaient à l'autel et, d'une main peu assurée, il leva le voile blanc qui couvrait la figure.

Il en reçut comme un choc au cœur.

Une grande figure de marbre blanc venait de lui apparaître. Les traits énormes, mais parfaits, étaient empreints d'une majesté si terrible, d'une si froide et implacable cruauté, qu'il aurait presque préféré ne pas les avoir entrevus.

Doucement, il laissa retomber le suaire et se retourna.

À cette minute même, Lilith poussa un cri strident et s'évanouit.

Harry Dickson s'élança vers elle pour la secourir, et, comme il la relevait, il eut un éblouissement : la parure des Hardgrave, dérobée mystérieusement cette nuit même chez l'infortuné Plummer, brillait au cou de la jeune fille !

4. Le petit homme roux

Tom Wills, toujours de garde devant Hardgrave Manor, faisait les cent pas avec un peu d'impatience.

Tout à coup, il eut l'impression d'une présence toute proche, il sentit que des regards lui pesaient sur la nuque.

Il se retourna vivement et se trouva en présence d'un étrange bonhomme qui semblait bien être surgi du sol, car le jeune homme ne l'avait pas vu venir.

C'était un petit homme obèse, à la courte moustache rousse, vêtu d'une redingote invraisemblablement longue et coiffé d'un chapeau haut de forme non moins ridicule.

— Que faites-vous là ? s'écria Tom Wills. Pourquoi les policemen vous ont-ils laissé passer ? On ne passe pas !

Pour toute réponse, le petit homme roux lui tira la langue.

Nous l'avons dit, la longue attente avait impatienté le jeune homme, et chacun sait que l'impatience est mauvaise conseillère. Tom Wills rougit sous l'affront.

— Allons, ouste et filez ! ordonna-t-il d'une voix brève.

Le petit homme se mit à rire et lui fit un pied de nez.

C'en était trop pour notre jeune ami. Il s'avança vers le malotru et voulut le prendre au collet.

Bien mal lui en prit...

À l'instant même, il reçut une telle mornifle, que tous les réverbères d'Ingrham semblèrent danser une sarabande devant ses yeux et qu'il s'étala de tout son long sur le pavé.

— À moi ! s'écria Tom.

Deux policemen accoururent et l'aidèrent à se mettre debout.

— Où est-il ? tonna le jeune homme.

— Qui donc, Mr. Wills ? demandèrent les serviteurs de la loi, tout éberlués par cet ordre jeté d'une voix véhémence.

— Mais celui qui vient de me jeter par terre ! Qu'attendez-vous pour l'appréhender ? hurla Tom.

— Faudrait savoir où il est et qui il est ? riposta narquoisement un des agents en regardant Tom Wills avec un sourire de doute.

— Comment, vous n'avez vu personne ?

— Pas âme qui vive, sir !

Tom en était encore tout à sa stupeur, quand son maître, suivi de Mr. Supply, quitta la vieille demeure.

Penaud comme le renard qu'une poule aurait pris, Tom lui raconta sa récente mésaventure.

Harry Dickson ne put que hausser les épaules en exprimant l'idée qu'il s'agissait sans doute de quelque mauvais plaisant.

Mécontent de cette explication banale, Tom Wills le suivit en silence, lançant des regards furieux sur les passants innocents, croyant partout voir le décevant petit homme roux.

On approchait de la mairie où Mr. Supply avait invité Dickson et son élève à se restaurer, avant de procéder aux formalités d'usage pour le meurtre de Mr. Horatius Plummer.

Un employé les salua et machinalement Mr. Supply répondit à sa politesse en soulevant son chapeau ; un carré de papier blanc s'en envola et tomba aux pieds de Harry Dickson qui le ramassa.

Des mots s'y trouvaient tracés dont il reconnaissait l'écriture :

Le Juif Wolfsohn sera pendu ce soir, sur l'ordre du dieu inconnu. X.

— Qu'y a-t-il ? gémit Mr. Supply en voyant la stupeur et l'irrésolution se peindre soudain sur le visage de son célèbre compagnon.

— Entrons dans votre bureau et concertons-nous, se contenta de répondre le détective.

... Non, Mr. Supply ne se souvenait pas d'avoir abandonné un seul instant son couvre-chef. Tout au long de la visite chez les Hardgrave, il l'avait tenu dans ses mains. Et pourtant le papier mystérieux y avait été glissé.

Tous savaient que les avertissements de l'X énigmatique n'étaient pas vains : on ne pouvait pas les négliger.

— Wolfsohn est un affreux usurier, concéda Mr. Supply, n'empêche que je ne puis laisser froidement assassiner sous mes yeux un de mes administrés, sans faire tout ce qui est en mon pouvoir pour prévenir ce crime !

D'un signe de tête, Harry Dickson lui donna raison.

— Allons voir Wolfsohn, dit-il brusquement.

— La rue du Moulin-qui-tremble n'est qu'à un pas, déclara le maire.

C'était une vilaine petite ruelle voisinant avec le port ; une pénombre éternelle y stagnait comme quelque chose de délétère et de fatal.

Les trois boules de bois peint qui annoncent le prêteur sur gages se balançaient dans le vent, indiquant de loin l'échoppe du regrattier.

Les trois hommes avaient à peine tourné le coin de la rue qu'ils entendirent des lamentations et des cris de souffrance.

— Aïe, ma tête ! Aïe, mes bras ! Par Abraham, il m'a arraché la barbe ! Oho ! mon nez saigne ! Il m'a tué, Dieu de Rebecca et d'Isaac ! Que la peste le fasse pourrir sur la paille des cachots ! Que les loups

lui mangent le foie !

— Quelle litanie ! s'écria Harry Dickson en poussant la porte de la boutique. Un carillon grêle tinta comme une pluie de ferraille.

La tête sur le comptoir crasseux, un vieux Juif, sale et dépenaillé, se tordait de colère et de souffrance.

— Eh bien, Wolfsohn, que signifient ces singeries ! cria le maire d'une voix sévère. Levez-vous et cessez de piailler !

Le Juif leva son visage ensanglanté et jeta un regard méfiant sur ses visiteurs mais, lorsqu'il reconnut le maire, il redevint immédiatement obséquieux et rampant.

— Justice, monsieur le maire ! Faites rendre justice au pauvre homme que je suis ! Il m'a battu ! Il m'a tiré la barbe ! Il m'a pincé le nez ! Il m'a dit que bientôt je serai pendu comme un malfaiteur !

— Ah ! très bien, et qui est-ce ? demanda Harry Dickson.

Le Juif lui jeta un regard sournois.

— Je ne sais pas, dit-il à voix basse, je pense que c'est le diable.

Un ricanement éclata alors à l'autre bout de la ruelle, ce qui eut le don de faire sursauter Tom et de le faire sortir en courant de la boutique.

— Laissez-le courir, mon bon monsieur, s'écria le Juif alarmé ; je vous jure que c'est le diable ou tout au moins un fantôme !

— Vous connaissez donc votre agresseur ? demanda Mr. Supply.

Le regrattier se confondit en courbettes et genuflexions.

— Pas du tout, sir, répondit-il avec empressement, je ne sais pas qui il est, mais qu'on le laisse tranquille. Voyez-vous qu'il tue également ce beau jeune homme qui s'est lancé à sa poursuite ?

Le beau jeune homme revenait, plus furieux et plus penaud que jamais.

— Le diable s'en mêle ! s'écria-t-il ; il semble bien s'être évaporé dans l'air, mais je le reconnais bien !

— Ah ! s'écria le Juif alarmé, vous le reconnaissez !

— C'est le petit homme roux qui m'a bousculé tout à l'heure, s'indigna Tom Wills, je reconnaîtrais son ricanement entre mille.

Wolfsohn ne dit rien. Il murmura dans sa barbe qu'il ne valait pas la peine que pour si peu des gentlemen se dérangent.

Mr. Supply, écoeuré par tant de lâcheté, prit la parole.

— Wolfsohn, n'avez-vous ni famille ni amis ?

— Personne, Votre Seigneurie, répondit vivement le Juif. Pourquoi en aurais-je ? Pour qu'ils me volent l'argent que je gagne si durement ? Non, assurément, je n'ai personne, et je ne m'en plains pas.

— Voyons, dit Harry Dickson, qui comprenait l'idée du maire, nous disons quelqu'un qui voudrait bien vous donner asile pour une ou deux nuits ?

Wolfsohn le regarda avec une stupeur inquiète.

— Je... ne... vois... pas... pourquoi, bégaya-t-il.

— Supposons que ce soit pour votre sécurité personnelle, Wolfsohn, dit Mr. Supply. Mon devoir est de vous avertir qu'une action malhonnête et peut-être dangereuse se prépare contre vous. Je suis obligé de vous en avertir.

— Et je devrais quitter ma maison, pour qu'on me dépouille en mon absence ? s'écria le Juif d'une voix perçante. Non ! oh non ! Et la police ? Je paie patente et je n'ai jamais fait tort d'un penny au receveur des taxes. Vous me devez aide et protection, monsieur le maire.

— C'est bien pour cela que nous sommes ici, répliqua le détective avec impatience. Pendant votre absence, votre maison sera bien gardée. Allez !

— Jamais ! Par le Dieu de Saül et de David, je resterai dans ma maison et je me défendrai au besoin ! hurla l'usurier.

— Bon, c'est ce que nous verrons, dit le maire avec dégoût en quittant la sordide demeure.

À midi, les formalités d'usage avaient été remplies, et le jury avait rendu son verdict dans l'affaire du meurtre de Mr. Plummer : assassinat perpétré par un ou plusieurs inconnus. Sur les instances de la municipalité et de son maire, chef de la police, Harry Dickson fut chargé de l'enquête.

Comme les administrateurs s'étaient rassemblés autour d'un lunch servi chez le maire, ce dernier se frappa soudain le front.

— Mr. Dickson, dit-il, j'ai les moyens de protéger ce vilain Wolfsohn bien malgré lui. Il y a quelques semaines, le tribunal l'a condamné à trois jours de prison pour avoir odieusement maltraité un pauvre chien qui rôdaillait autour de son seuil. Je n'ai pas encore fait procéder à l'exécution de ce jugement, mais je puis le faire sur l'heure.

Harry Dickson y alla d'un large sourire.

— Voilà une condamnation providentielle dont l'homme saura peut-être gré plus tard à ses juges. C'est parfait, monsieur le maire, que l'on jette cet individu au plus profond des cachots de la geôle communale.

Mr. Supply appuya sur un timbre électrique et manda d'urgence son secrétaire Mr. Dombell. Des papiers furent signés à toute vitesse, et, deux heures plus tard, comme Harry Dickson, Tom et le maire s'éveillaient d'un petit sommeil réparateur pris dans les bons fauteuils de la mairie, Mr. Dombell vint les aviser que la loi avait été appliquée et que Wolfsohn, criant et tempêtant avec rage, venait d'être enfermé dans la cellule n° 3 de la prison municipale.

— Et maintenant, Mr. Dickson, dit le maire après avoir congédié avec des remerciements son secrétaire, par quoi commencerez-vous cette difficile enquête ?

Le détective secoua la tête.

— À vrai dire, je n'en sais rien, monsieur le maire. Peut-être par des choses qui ne vous sembleront pas des plus importantes... Attendez ! Il vous sera sans doute facile de m'accorder d'abord l'autorisation de faire un tour dans les locaux des archives communales d'Ingrham ?

— Mais... certainement, répondit le maire un peu interloqué, bien que les locaux ne soient pas très confortables. Nous n'attachons pas une grande importance à nos archives parce qu'elles ne contiennent aucun titre de valeur. C'est pour cela qu'on les a installées dans les caves de la mairie. On n'y va presque jamais.

— Parfait, je m'y rendrai, moi, répondit le détective, j'aimerais bien me documenter un peu sur les Hardgrave.

— C'est cela, sur les Hardgrave ! ricana une voix proche qui les fit sursauter.

— Je l'ai vu ! rugit Tom Wills ; il a passé son vilain nez par la fenêtre entrouverte ; c'est le petit homme roux ! Gare à sa peau si je le trouve !

Avant qu'on eût pu le retenir, Tom Wills était sorti et se ruait littéralement dans la cour de la mairie sur laquelle s'ouvrait la fenêtre.

Il y arriva juste à temps pour entendre une pierre ricocher à son oreille et voir le singulier bonhomme au chapeau haut de forme disparaître au coin d'une galerie ancienne qui faisait le tour de l'étage de la vieille bâtisse.

Aidé de quelques employés complaisants, le jeune homme battit en vain les lieux dans tous les sens : le petit homme roux avait, pour la troisième fois dans la journée, disparu comme une fumée dans le vent.

Il s'en plaignit le soir au souper, alors que son maître mangeait une excellente truite saumonée, d'un air revêché et absent, et que Mr. Supply touchait à peine aux mets recherchés que l'on servait à sa table.

Harry Dickson ne semblait prêter qu'une attention distraite aux grotesques prouesses du petit homme roux et questionnait Mr. Supply sur les études de feu Mr. Richard Hardgrave.

Mais le brave maire, tout en se prénommant Romulus, n'était pas très ferré sur le chapitre de l'histoire romaine.

À une autre question du détective, le pauvre homme ouvrit de grands yeux ronds dénotant une surprise non dissimulée.

— Qui a visité régulièrement vos archives dans les derniers temps ?

— Mais personne, que je sache ! répondit le maire. Qui s'intéresserait à un amas de paperasses moisies et poussiéreuses ? Mes employés font strictement leur besogne administrative, et, l'heure de la fermeture des bureaux arrivée, ils s'empressent d'aller boire leur verre d'ale, ou de se promener avec leur femme et leurs enfants sur la jetée du port si le temps est beau.

Harry Dickson garda quelque temps le silence avant de dire d'une voix nette :

— Et pourtant un visiteur assidu a passé par-là, il n'y a pas longtemps. Les pièces relatives aux Hardgrave ont été lues et relues par quelqu'un qui porte des gants !

— Tout comme l'X mystérieux ! s'écria Mr. Supply.

Harry Dickson approuva du geste.

— Quelques pages qui me semblent parmi les plus intéressantes ont été fraîchement coupées au canif. Puis il y a des annotations récentes en marge de certaines choses, pourtant futiles : elles sont marquées d'un X. L'X qui signe les lettres anonymes, parfaitement ! Elles se trouvent partout où paraît le mot Hardgrave Manor...

— C'est à devenir fou ! s'emporta Mr. Supply. Dès ce soir, je me ferai donner la clé des archives et je la garderai sous mon propre oreiller !

— Très bien, monsieur le maire, si vous emportiez également celle de la prison où se trouve en ce moment détenu l'illustre Mr. Wolfsohn ?

Mr. Supply eut un haut-le-cœur.

— Vous n'allez pas croire que le prisonnier ne serait pas à l'abri d'une tentative criminelle, dans notre prison même, s'écria-t-il.

Harry Dickson secoua pensivement la tête.

— Sait-on jamais ? Allons lui rendre une visite et lui souhaiter le bonsoir, si vous le voulez bien, dit-il.

La prison communale se trouvait au rez-de-chaussée de la mairie.

Comme elle ne servait qu'aux petits délinquants, elle n'était pas bien grande et ne comportait que quatre cellules.

Mais naguère elle avait dû être plus importante : les murs étaient robustes et les barreaux des lucarnes épais et particulièrement résistants. Les portes étaient en chêne massif et bardées de fer ; elles auraient fait envie à n'importe quelle porte forte des pénitenciers modernes.

La geôle d'Ingrham se passait du luxe coûteux d'un gardien, car les détenus n'y résidaient que durant vingt-quatre ou quarante-huit heures au plus ; un planton du bureau de police voisin y faisait une ronde trois fois par jour et pourvoyait à leurs besoins immédiats.

Comme les trois hommes y arrivaient, ce planton se préparait à partir.

— Comment va le prisonnier ? demanda le maire.

L'agent salua militairement.

— Il fait beaucoup de bruit, Votre Seigneurie, mais comme il est l'unique habitant de la prison pour le moment, il ne gênera personne, conclut-il avec un rire satisfait.

— C'est très bien, sergent Bird, vous me remettrez la clé de la prison

et celle de la cellule du condamné. Je les conserverai moi-même ce soir.

— Très bien, sir, dit l'homme en obéissant.

Harry Dickson et ses compagnons trouvèrent Wolfsohn tournant en rond autour de l'étroit réduit, comme une bête en cage.

— Malheur à moi ! hurlait-il. Je suis un homme perdu, déshonoré et mes magasins sont sans surveillance. Et n'a-t-on pas voulu me donner du lard pour souper, à moi, un bon Israélite à qui la viande de porc est défendue !

Pourtant il ne s'était pas privé de faire une large brèche au contenu de la gamelle fumante qu'il avait reçue à l'heure du souper.

— Soyez sage, Wolfsohn, dit le maire, et je vous ferai relâcher dès demain, le reste de votre peine sera converti en une amende.

— Minime, sir, supplia le Juif, je suis un pauvre homme.

Harry Dickson examina les barreaux et les serrures et se déclara satisfait. Puis chacun souhaita le bonsoir au prisonnier déjà fortement apprivoisé par la promesse du maire.

Dickson dormait encore quand Mr. Supply, l'air défait, et en un négligé débraillé, vint l'appeler d'une voix angoissée.

— Mr. Dickson, levez-vous ! L'enfer se déchaîne contre nous... L'agent est venu me demander les clés, ce matin, et j'ai tenu à l'accompagner pour aller voir comment Wolfsohn avait passé la nuit... Ah ! quelle horreur, Mr. Dickson, il était pendu au barreau de sa cellule ! Et voici ce qui était épinglé sur ses vêtements.

D'une main tremblante, il tendit au détective un carré de papier dont le contenu était conforme à ce qu'il avait déjà eu, par deux fois, l'occasion de lire :

Sur ordre du dieu inconnu.

5. Et le dieu frappait toujours

Cinq jours se passèrent sans qu'on découvrit quoi que ce fût et dans un semblant d'inactivité qui peina le bon maire d'Ingrham. Celle-ci n'était pourtant qu'apparente, car Harry Dickson passait la plus grande partie de ses journées dans les caves aux archives.

Tom Wills reçut la permission de se divertir comme il lui plairait – ce qui ne l'amusa guère, d'abord parce que Ingrham, en dehors de ses antiquités, ne possédait aucune attraction, ensuite parce que les heures creuses déplaçaient à sa nature active et combative.

Le cinquième jour, après le lunch, à l'heure du café et des liqueurs, la gouvernante de Mr. Supply accourut tout affairée, et annonça que deux gentlemen voulaient voir sur l'heure monsieur le maire ainsi que son hôte, le détective Harry Dickson.

— Faites entrer, ordonna Mr. Supply dont le front se rembrunit, car il pressentait de nouveaux avatars.

— Messrs. Ludstone et Briggs, nasilla la domestique en ouvrant la porte.

Deux nabots à l'air important firent leur entrée.

Leurs visages poupins de magistrats dénotaient à la fois la crainte et la colère. Ils ne se découvrirent même pas et interpellèrent le maire et Harry Dickson avec un brin d'insolence.

— Enfin, nous sommes des citoyens de la libre Angleterre, et nous avons le droit à la sécurité absolue. Est-ce bien la peine de s'appeler Harry Dickson et de recevoir dix fois par jour l'encensoir sur le nez, dans tous les journaux du globe, pour ne pas parvenir à protéger de bons et honnêtes Anglais et encore des hommes de loi, etc.

Harry Dickson laissa passer l'orage.

— De quoi s'agit-il, messieurs, demanda-t-il sèchement, car je suis obligé de vous rappeler que vous n'avez pas encore exposé l'objet de votre visite, ni à monsieur le maire, ni à moi.

— C'est à propos d'une lettre que nous venons de recevoir, dit Mr. Briggs. Naturellement, s'empressa-t-il d'ajouter, elle ne contient que des mensonges.

— Alors jetez-la au feu et n'en parlons plus, dit Harry Dickson. Bonjour, messieurs.

— Attendez, attendez, s'alarma le second avoué. Elle contient également des menaces de mort à notre adresse.

— Donnez, fit le détective.

— Est-ce bien nécessaire, demanda Mr. Ludstone en hésitant ; il vous suffira de savoir qu'on y parle de nous tuer aujourd'hui même.

— Allez-vous me donner la lettre, oui ou non, dit Harry Dickson en élevant la voix, ou faut-il que je vous en fasse donner l'ordre par monsieur le maire ici présent ?

— Obéissez, Mr. Ludstone ! confirma Mr. Supply d'une voix qu'il tâcha de raffermir.

En rechignant, le solicitor tendit au détective une lettre pareille à toutes celles que signait l'X mystérieux.

Ludstone et Briggs !

Vous êtes deux ignobles chenapans. Vous avez volé une famille noble et une malheureuse orpheline. L'hypothèque de quinze mille livres que vous avez fait payer par Lady Lilith Hardgrave avait été payée par son père pendant la guerre. Vous êtes parvenus à vous emparer des quittances qu'il perdit dans les tranchées devant Ypres, le jour de sa disparition. Il se fait, en plus, que vous avez volé encore dix mille livres aux Hardgrave grâce à des créances créées par vous de toutes pièces. Vous êtes condamnés à mort par le dieu inconnu. Il est trop tard pour restituer. Il faut subir votre peine. Une heure après votre mort, les preuves de votre infamie seront envoyées à la mairie d'Ingrham, et la restitution se fera par la voie légale.

X.

— Et tout ceci est naturellement un mensonge ? demanda ironiquement le détective.

— Absolument, répondirent les deux requins avec aplomb.

— Pourtant le dieu inconnu ne ment jamais, à ma connaissance, répliqua le détective.

Mais les deux visiteurs le prirent de très haut.

— Comment ! Vous voilà, vous, un détective qui donnez raison à un criminel, qui croyez en sa parole. Allez-vous, oui ou non, nous protéger contre ses menaces ?

Harry Dickson se leva.

— Si vraiment vous êtes de si honnêtes gens, allez donc vous expliquer avec le dieu inconnu lui-même...

— Ce qui équivaut..., demanda agressivement Mr. Briggs.

— À ce que vous vous en alliez au diable ! s'écria le détective furieux.

— C'est très bien, Harry Dickson, dit Mr. Ludstone, nous prenons acte de vos paroles, et nous aurons soin qu'elles soient répétées en haut lieu, monsieur le détective !

Ils franchirent la porte après un ironique salut à l'adresse du maire atterré et immobile sur sa chaise.

— Lop ! Lop !

Il y eut deux coups secs. Rien de plus...

Mssrs. Ludstone et Briggs boulèrent comme des lapins tirés au levé.

Harry Dickson et Tom Wills s'élancèrent vers eux, car ils avaient reconnu les détonations assourdies d'un revolver muni d'un silencieux.

Les deux avoués avaient reçu chacun une balle dans le crâne et étaient morts sur le coup.

Une heure plus tard parvint à la mairie un large pli scellé.

Il contenait toutes les preuves de l'infamie des deux défunts ; ce qui permettait sans discussion la restitution des biens volés aux Hardgrave.

6. La folie du dieu

Il se passa de nouveau cinq jours avant que les événements reprennent leur cours. Mais sous quelles faces d'épouvante !

Un matin, à l'heure où les réverbères blanchissaient à peine aux premières clartés de l'aube, la maison du maire fut ébranlée par de furieux coups de sonnette.

C'était le domestique des Hardgrave qui, à moitié vêtu, appelait Harry Dickson à cor et à cri.

— Venez vite, monsieur, quelque chose d'épouvantable vient d'arriver : on a voulu assassiner Lady Lilith.

Le détective fit lever Tom Wills et lui ordonna de faire diligence ; Mr. Supply, maudissant le sort qui une fois pour toutes avait mis un point final à sa belle tranquillité, s'habilla en se lamentant tout haut. Ils parcoururent presque au pas de course les rues endormies de la petite cité maritime.

Des lumières allaient et venaient devant les fenêtres de Hardgrave Manor, au moment où les trois hommes y arrivèrent.

Dès le perron, Lord Hardgrave, tout en larmes, les accueillit.

— Ma pauvre Lilith ! C'est horrible ! Venez vite !

Ils se heurtèrent dans le corridor à une femme de chambre horrifiée, et, l'instant d'après, ils entrèrent dans la chambre de la jeune fille.

C'était une pièce oblongue et nue, meublée avec parcimonie, mais d'une propreté étincelante. Un candélabre à trois bougies illuminait un lit bas où gisait Lilith, pâle comme une morte. Il y avait du sang sur les draps.

Harry Dickson écarta le drap qui la recouvrait.

Elle respirait lourdement ; des frissons la secouaient avec violence.

— Au secours ! Au secours ! Le dieu est devenu fou ! haleta-t-elle dans sa fièvre.

Délicatement, le détective découvrit la poitrine blanche de la malheureuse enfant : une longue blessure parut sous le sein gauche ; le détective l'examina d'un air soucieux, puis respira, rassuré.

— Ce n'est qu'une estafilade, déclara-t-il. Quelques points de suture et tout sera dit ; le premier médecin venu soignera cela. L'arme, qui est très effilée, a dérapé sur une côte. Heureusement, car sinon c'était la mort immédiate, le cœur aurait été infailliblement atteint. Mais, au fait, comment cela est-il arrivé ?

Personne ne put lui répondre ; seul le Lord déclara que depuis trois

ou quatre jours, Lilith paraissait très soucieuse. Elle avait peur et n'allait plus dans la chapelle. Pourtant, elle se refusait à toute explication.

La veille au soir, elle avait paru encore plus énervée que de coutume.

Chose qu'elle n'avait jamais faite : elle avait demandé à Jane, la femme de service, de vouloir bien coucher dans sa chambre.

Jane, bien qu'étonnée, avait obéi ; on lui avait dressé un petit lit de camp dans un coin de la pièce.

— Si Mr. Dickson veut interroger cette fille, il obtiendra sans doute quelques renseignements utiles.

Harry Dickson acquiesça.

Sur un coup de sonnette de Lord Hardgrave, la jeune fille à l'air effrayé qu'ils avaient croisée dans le vestibule entra.

— Ne craignez rien, Jane, dit le Lord d'une voix engageante, ces messieurs sont ici pour nous aider.

Voulez-vous répéter ce qui est arrivé cette nuit ?

— Ces messieurs me croiront-ils, au moins ? demanda plaintivement la servante ; vous verrez qu'au bout du compte, ce sera encore moi la responsable !

— Allons, cela suffit, ma fille, riposta sèchement Hardgrave, et veuillez parler. Vous connaissez monsieur le maire, l'autre monsieur s'appelle Harry Dickson.

— J'ai déjà vu sa photo dans les magazines, avoua naïvement la jeune domestique. On dit qu'il est très fort dans la recherche des crimes et qu'il est très bon pour les pauvres gens. Je veux bien lui dire ce que je sais.

— Dans ce cas, nous serons les meilleurs amis du monde, dit gaiement le détective. Allons, mademoiselle Jane, est-ce donc si extraordinaire ce que vous avez à nous raconter ?

— Extraordinaire ? C'est un mot bien faible pour dépeindre ce qui est arrivé cette nuit. Si vous n'arrivez pas à l'expliquer, Mr. Dickson, je deviendrai folle !

— Ce qui serait dommage pour une aussi jolie personne que vous, riposta le détective.

Jane sourit sous ses larmes et se mit aussitôt à parler avec volubilité.

— J'avais demandé à Lady Lilith si elle était souffrante. Elle n'a pas répondu tout de suite. Plus tard, comme je m'étendais sur le lit de camp, elle m'a priée de rester éveillée, si c'était possible. « Je pouvais, m'a-t-elle dit, me reposer toute la journée suivante si cela me plaisait. »

» Elle m'a demandé cela d'une voix si alarmée, que j'en ai eu un peu peur. Et elle s'en est aperçue.

» — C'est vrai, Jane, a-t-elle ajouté, j'ai peur... une grande peur, mais je n'ose pas vous dire de quoi.

» — Dans ce cas, je prie milady, de m'autoriser à garder la lampe allumée : ce qu'elle m'accorda sur-le-champ.

» Elle a ajouté que depuis trois nuits elle n'avait pas fermé l'œil et qu'elle tombait littéralement de fatigue.

» — Si je m'endors et que personne ne veille sur moi, cela pourrait avoir des conséquences affreuses, m'a-t-elle avoué.

» Vous comprenez que je ne me sentais pas rassurée après une telle déclaration !

» En effet, elle s'est bientôt endormie et j'ai pris un livre de contes, pour passer les longues heures de veille qui se préparaient.

» Mais la lecture n'est pas mon fort, elle ne réussit pas à me tenir éveillée, bien au contraire ! Si encore j'avais eu un ouvrage ! Mais je n'osais pas quitter la chambre, parce que moi aussi j'avais peur et je ne savais pas trop pourquoi. J'ai dû m'endormir au milieu d'une page, malgré la promesse faite à Lady Lilith.

» J'ai été éveillée par un courant d'air froid qui me glaçait le visage.

» La chambre était plongée dans l'obscurité, mais à la faible clarté des réverbères de la rue, filtrant à travers les stores, j'ai pu voir que la porte s'ouvrait lentement sur le corridor sombre.

» Si j'avais pu crier... mais j'étais comme paralysée et aucun son ne sortait de ma gorge, malgré tous mes efforts.

» A mon indescriptible effroi, j'ai vu une grande ombre entrer dans la chambre et se diriger immédiatement vers mon lit.

» — Levez-vous ! dit-elle.

» J'ai dû obéir... L'ombre parlait d'une voix très assourdie, mais tellement horrible...

» — Marchez devant moi !

» Oh, monsieur Dickson, j'aurais donné tout au monde pour qu'elle ne parle plus, tellement le son de cette voix était effroyable.

» — Allez dans votre chambre et n'en sortez plus !

» Et de nouveau j'ai dû obéir ; je suis restée étendue sur mon lit, incapable de faire un mouvement ou de jeter un cri d'alarme.

» Je ne pourrais dire si je suis restée longtemps dans cet état, mais cela m'a paru une éternité.

» Tout à coup, des cris d'angoisse et des appels au secours ont retenti dans toute la maison. A cette minute même, le charme odieux était rompu, et j'ai pu me lever et accourir.

» Déjà, Lord Hardgrave et le valet de chambre s'élançaient vers la chambre de ma maîtresse d'où partaient les appels.

» Vous savez comment nous avons trouvé Lady Lilith...

Jane se tut et se mit à pleurer doucement.

Harry Dickson arpentait nerveusement la chambre à coucher,

regardant partout, furetant, mais ne découvrant rien qui pût être utile à son enquête.

Le docteur arriva. Son diagnostic donna immédiatement raison au détective : lady Lilith s'en remettrait bientôt.

Il lui fit une piqûre et assura que, dans une heure ou deux, on pourrait l'interroger. Il fallait donc attendre encore...

— Venez, Mr. Supply ! invita Harry Dickson.

Le maire, qui se tenait contre la cheminée, poussa un soupir et parut s'éveiller comme s'il sortait d'un rêve. Il se passa la main sur le front et bredouilla des mots vagues, avant de sortir lourdement de la chambre.

Harry Dickson s'apprêtait à le suivre quand tout à coup il se figea, immobile, le regard fixe.

— Oh !

C'était lui qui avait poussé cette brève et sourde exclamation et seul Tom Wills qui le connaissait bien comprit ce qu'un tel cri pouvait signifier. C'était à la fois la stupeur, l'incrédulité, l'effroi et peut-être même la joie intense d'apercevoir enfin une lueur dans les ténèbres.

Mais le détective se ressaisit. Il fit signe à Tom de ne rien dire et se contenta de marcher vers la cheminée et de ramasser quelques petits fragments de marbre détachés de la lourde tablette.

Tom Wills, qui le regardait faire, ne put contenir sa curiosité.

— Qu'est-ce que c'est, maître ? demanda-t-il à voix basse.

Harry Dickson secoua la tête.

— Terrible, mon petit... C'est à en perdre la tête. Je n'ose presque pas croire que de telles épouvantes puissent exister dans notre monde.

— Et tout cela pour ces petits bouts de pierre ?

— Hélas..., mais ce n'est qu'une lueur bien vague dans la nuit, Tom.

Lord Hardgrave voulut absolument retenir ses visiteurs et fit servir du porto et des cigares.

Comme Mr. Supply levait son verre contre la lumière en parfait épicurien, une suite de fortes détonations ébranlèrent la maison.

Le valet de chambre accourut aussitôt en criant :

— On vient de tirer des coups de feu dans la chapelle !

La porte du sanctuaire n'était fermée qu'au loquet et on put y entrer sans perdre de temps.

Une âcre odeur de poudre y régnait et un filet de fumée flottait encore.

La fenêtre donnant sur le jardin était entrouverte et Tom Wills y courut dare-dare, mais n'y trouva personne.

— Je me demande pourquoi on a pu tirer des coups de feu dans cet endroit et sur qui, murmura Harry Dickson.

Ses regards firent le tour de la chapelle, et s'arrêtèrent sur la figure voilée du dieu inconnu.

— Ah ça, par exemple !

En six endroits, le voile était troué par des balles. Le détective ramassa quelques lingots de plomb écrasés, autour du piédestal.

Les projectiles avaient un peu éraflé la mystérieuse et sévère statue, sans précisément l'endommager.

— On aurait donc tiré sur l'image du dieu inconnu ! s'écria Lord Hardgrave.

— Profanation !

Un même sentiment de terreur sidéra les assistants : ils se rapprochèrent l'un de l'autre dans un geste de défense mutuelle.

Ce mot venait d'être lancé à toute volée dans la chapelle ; il semblait sortir de terre, mais on aurait pu également croire qu'il venait de la voûte... Il flottait encore autour d'eux et résonnait toujours de façon menaçante.

Harry Dickson avait entendu dans sa vie, les appels les plus désespérés, les hurlements de démence les plus atroces, les râles d'agonie les plus noirs, mais jamais il n'avait perçu une voix plus épouvantable que celle qui devait appartenir au dieu inconnu.

— Mr. Dickson, murmura le maire prêt à s'évanouir, ne pensez-vous pas que si cela continue, nous serons bientôt tous mûrs pour l'asile d'aliénés ?

Le détective ne répondit pas, mais sa mine donnait pleinement raison au malheureux maire d'Ingrham.

— Si, au tréfonds des enfers, les damnés ont une voix, je ne puis me l'imaginer que pareille à celle-ci, déclara Lord Hardgrave d'une voix tremblante.

— Un damné, dit Dickson doucement ; un damné... Bien sûr, c'est le seul mot qui convient.

Le détective considéra longuement la figure voilée, si mystérieusement meurtrie par les balles.

— Pourquoi ? murmura-t-il à plusieurs reprises. Pourquoi ?

Ils se retiraient en silence du sanctuaire païen, sur lequel pesait un mystère de plus quand Jane vint leur annoncer que lady Lilith venait de s'éveiller et qu'elle désirait parler à Mr. Dickson, mais à lui seul, en dehors de tout témoin.

Immédiatement, le détective se rendit à son chevet.

Lilith était pâle et semblait fortement abattue. Pourtant, elle trouva la force de sourire au détective, et lui affirma que cela lui allégerait le cœur de pouvoir parler avec lui.

— Ah ! commença-t-elle, qui aurait dit qu'après avoir été notre protecteur, notre sauveur même, le dieu inconnu se serait révélé sous une telle face.

» Il y a cinq jours, Mr. Dickson, vers le soir, j'allai me recueillir comme de coutume dans la chapelle... Que Dieu me pardonne ce

sacrifice fait à l'hérésie et au paganisme ! Je suis une bonne chrétienne, malgré tout, mais je commençais à croire à la divinité inconnue. J'en ai été bien punie, hélas.

» Il faisait sombre, mais néanmoins il me sembla voir quelque chose d'insolite : le voile du dieu remuait lentement... Et tout à coup sa voix, son affreuse voix résonna :

» — Lilith, vous êtes la prêtresse du dieu inconnu ! Le dieu inconnu vous aime ! Vous lui appartenez !

» Je m'enfuis en criant de terreur, mais je n'osai en parler ni à mon oncle, ni à personne de mon entourage, ni même à vous, Mr. Dickson.

» Et les quatre jours suivants, ou plutôt les quatre nuits, j'ai vécu les pires cauchemars.

» Malgré la porte de ma chambre close, le dieu inconnu est venu chez moi... Auparavant, la lumière s'éteignait, j'aurais voulu me lever pour m'enfuir, ou crier, mais je ne le pouvais pas, j'étais comme clouée sur mon lit.

» Il venait alors dans les ténèbres me murmurer de son affreuse voix assourdie les pires aveux. Il m'aimait, il voulait m'emporter dans son monde à lui. J'ai senti sur mon front ses lèvres horribles, plus froides que la glace. Je ne voyais que son ombre démesurée, je sentais le contact glacé de son suaire.

» Pourtant, j'ai trouvé la force de lutter avec lui. Lutter avec une statue de pierre, Mr. Dickson, en concevez-vous l'abomination ?

» Avant-hier, il m'a menacée et il m'a dit qu'il reviendrait pour la dernière fois, que je mourrais si je résistais plus longtemps à sa volonté.

» Tout à coup, j'ai pu crier et le monstre m'a frappée.

Lilith se tut, épuisée ; Harry Dickson lui dit quelques mots de consolation.

— C'est terrible, lady Lilith, et je dois vous dire que vous n'avez pas été le jouet d'un cauchemar, hélas, mais d'une effrayante réalité. Pourtant, j'ai le droit, aujourd'hui, de vous dire qu'il faut avoir du courage et de l'espoir. Je crois que je pourrai commencer la lutte contre cet être mystérieux et malfaisant.

— Alors, c'est que vous savez quelque chose, murmura la jeune fille.

— Oui, répondit le détective avec fermeté, je sais quelque chose à présent ; n'empêche que je ne vous cache pas que nous rôdons sur les lisières des pires ténèbres, hantées des forces les plus hostiles, les plus redoutables, mais également les plus énigmatiques. N'importe ! Le règne du dieu inconnu touche à sa fin, je vous le jure, foi de Harry Dickson.

Lilith laissa aller sa tête sur l'oreiller et lui tendit une main diaphane, dans un geste qui en disait long sur sa gratitude.

Le détective la confia à Jane, la femme de chambre, et s'en retourna

chez ses amis réunis au parloir.

Ils s'apprêtaient à prendre congé de Lord Hardgrave, quand Tom Wills, qui se trouvait contre la fenêtre, s'écria d'une voix effrayée.

— Planquez-vous ! Attention ! Couchez-vous sur le sol !

Instinctivement, tous obéirent.

Tout en se baissant, Harry Dickson regarda vers la fenêtre : elle venait d'être poussée de l'extérieur et un revolver de gros calibre y apparaissait. Avant qu'il pût agir, un coup de feu claqua et Mr. Supply poussa un cri de douleur.

Le revolver disparut, mais déjà Tom Wills s'était élancé et d'un bond, se trouva dans le jardin.

Harry Dickson s'occupa immédiatement du maire qui venait d'être blessé.

Heureusement, ce n'était pas grave. La balle avait fait une éraflure à la tempe gauche ; mais ici aussi, il s'en était fallu de peu, pour que les conséquences soient mortelles.

Pendant ce temps, Tom Wills courait comme un fou à travers le jardin, sans rencontrer âme qui vive.

— Coucou !

Le jeune homme leva vivement la tête vers le faite du mur.

Brandissant un gros revolver d'ordonnance, le petit homme roux s'y trouvait juché. Il fit un salut ironique au jeune homme et disparut : quand Tom Wills arriva dans la ruelle sur laquelle donnait le mur, elle était déserte.

Il eut beau faire le tour du pâté de maisons, questionner les passants, personne n'avait vu le petit homme roux.

Quand il conta ses déboires à son maître, celui-ci se contenta de sourire, et – chose qui faillit renverser le brave Tom Wills – il déclara « que tout était pour le mieux, à présent, dans le meilleur des mondes » !

7. Le crépuscule du dieu

Tout à coup, l'activité de Harry Dickson devint prodigieuse ; il ne tenait littéralement plus en place, on le voyait partout à la fois, prenant fiévreusement des notes.

À Tom éberlué, il confia que la chaîne – la fameuse chaîne des preuves et des raisonnements – était en train de se forger en quatrième vitesse.

Le jour même de son entrevue avec Lilith Hardgrave, il retourna à la vieille demeure seigneuriale et demanda à voir le tableau des compteurs électriques.

— Coupez-vous parfois le courant, demanda-t-il au domestique.

— Jamais, sir, fut la réponse.

Harry Dickson la reçut en ricanant d'aise.

Il examina la poignée d'ébonite du grand interrupteur, y fit tomber une poudre grise et prit des empreintes.

— Je m'en doutais bien, murmura-t-il. Si c'est le dieu inconnu qui s'amuse à faire des blagues aussi faciles, il met à chaque fois des gants pour le faire.

— Que voulez-vous dire, sir ? demanda le domestique étonné.

— Des gants ! De bons et confortables gants en peau de Suède !

Puis il retourna à la mairie car il avait projeté de faire encore une visite à la cave aux archives.

Pour y arriver, il devait traverser le bureau des expéditionnaires.

À cette heure, ce bureau était désert : l'heure de la fermeture avait sonné depuis quelque temps déjà.

Au moment où il franchissait le seuil, le téléphone de service, posé sur un des pupitres, se mit en branle.

Harry Dickson réfléchit et regarda l'appareil.

C'était un téléphone de service privé, qui ne communiquait pas avec le central, mais servait exclusivement à relier les bureaux de la mairie entre eux.

Le timbre continuait à sonner avec frénésie, comme si l'appelant s'impatiait outre mesure.

— Pourtant, dans la mairie tout entière, on doit savoir que les employés sont partis, se dit-il. Par hasard, cet appel ne me concernerait-il pas ? Voyons toujours, l'indiscrétion ne sera pas bien grande.

Il décrocha l'appareil.

— Harry Dickson ?

Le détective faillit laisser choir le cornet acoustique, et malgré son légendaire sang-froid, il frissonna d'une crainte mystérieuse.

C'était l'effroyable voix du dieu inconnu !

— Harry Dickson, je vous tuerai !

La communication fut coupée brutalement.

— Me voilà averti, murmura Harry Dickson, et le bougre ne fait pas de vaines menaces. Il est temps d'agir !

Il vérifia soigneusement son revolver, examina la fermeture des menottes d'acier qu'il avait toujours sur lui.

— Je me demande si elles seront assez solides, murmura-t-il d'un air soucieux.

Il tourna le dos aux caves et parcourut les bureaux en enfilade : tout y était calme et en ordre parfait.

Dans le cabinet du secrétaire Dombell, il trouva l'appareil téléphonique jeté sur le sol.

— C'est donc d'ici que l'appel est parti, se dit-il. Il y a quelques instants, il était encore ici !

Cette idée lui donna froid dans le dos.

Il s'approcha de la fenêtre et constata que l'inconnu avait vu de là le bureau des expéditionnaires.

— Donc, il m'observait ! Je marche peut-être à la mort ! dit-il à voix basse.

Une énergie farouche s'éveilla en lui.

— Maintenant ou jamais ! gronda-t-il. Il ne faut pas que je lui laisse prendre les devants ! C'est moi qui irai au contraire au-devant de lui !

Il se trouvait devant un escalier en spirale montant vers l'étage, où se trouvaient les salles de réception. C'était un escalier de service peu usité ; une fenêtre à barreaux y donnait le jour. Ces barreaux en étaient tordus, comme s'ils avaient été en plomb malléable et non en fer bien trempé. Harry Dickson observa les cassures nettes faites dans le métal.

— Cela s'est fait tout récemment, se dit-il, c'est sa marque à lui. Il est devenu fou, il se conduit comme un fauve affolé. Cela sent l'hallali... Soit, mais qui fera les frais de la curée ?

Tout à coup, il s'immobilisa. Un bruit de pas furtifs se fit entendre à l'étage, en même temps une clameur désespérée éclata :

— À moi ! Il me poursuit ! Harry Dickson ! À l'aide !

Le détective reconnut la voix de Mr. Supply et s'élança dans l'escalier.

Il avait à peine franchi les premières marches, qu'une voix formidable, atroce entre toutes, retentit.

— Place au dieu inconnu !

De nouveau, le détective ressentit cette indéfinissable horreur qui

envahissait ceux qui entendaient la voix de l'énigmatique créature.

Il serra les dents, surmonta une défaillance passagère et continua à suivre la haute spirale de pierre.

Il atteignait la première salle d'apparat, aux tentures fanées et aux meubles antiques, quand il entendit derechef la fuite apeurée des pas.

La salle donnait sur une galerie de tableaux, communiquant à son tour avec un escalier de pierre, orné de sculptures disparates et pompeusement dénommé « escalier d'honneur ».

Les pas résonnaient sur les larges marches de marbre de cet escalier monumental : il fallut à Harry Dickson quelque temps pour le gravir et atteindre une salle des pas perdus, dallée de marbre veiné.

Le bruit des pas y sonnait avec une résonance lugubre.

Pourtant, le détective gagnait du terrain.

Devant qui allait-il se trouver ? Devant la monstrueuse divinité ?...

Il vit une silhouette traverser à toute allure le fond de la salle.

C'était celle de Mr. Supply.

— Mr. Supply ! Monsieur le maire ! cria Dickson en s'élançant vers lui.

Pour toute réponse, le malheureux dignitaire poussa une longue plainte.

— Fuyons ! Il est près de nous !

Le visage de Mr. Supply que le détective ne fit qu'entrevoir, était hagard, et baigné d'une sueur d'agonie.

Harry Dickson tenta de le rejoindre, mais le fuyard courait comme un désespéré, comme si vraiment le diable était à ses trousses.

Le détective le perdit un instant de vue, au moment même où un abominable ricanement éclatait tout près de lui et qu'une énorme pierre passait comme un boulet à deux pouces de sa tête.

Les escaliers qu'il montait à présent quatre à quatre n'étaient plus que de frustes échelles, menant aux combles de l'édifice.

Ceux-ci s'ouvraient devant lui poussiéreux et vides, baignés d'une lueur chaude de soleil couchant. Tout au fond, la silhouette dégingandée du maire gesticulait follement. Harry Dickson se lança vers lui.

Le maire fit un geste de prière, comme s'il le suppliait de ne pas le suivre, puis se voyant acculé contre la muraille de fond des greniers, il bondit vers une des lucarnes ouvertes et avec une adresse de chat que devait lui donner le désespoir, il sauta sur le toit.

L'instant d'après, le détective avait accompli la même manœuvre et se trouvait à quelques pas de Mr. Supply, qui, les yeux agrandis par la terreur, glissait sur les ardoises en pente de la toiture.

La pente était forte, les ardoises luisaient comme du verglas ; Harry Dickson allait s'avancer au secours du maire, quand autour de lui retentit un hurlement de folie, avec une telle violence qu'on aurait dit

que le ciel entier hurlait à la mort.

— À mort, Harry Dickson !

Comment décrire l'abomination de cette minute, dominée par cette mystérieuse voix de menace ?

Mais au même moment, une autre voix se fit entendre – rien qu'un petit gloussement ironique et satisfait, et derrière le cube de maçonnerie d'une cheminée, un ridicule chapeau haut de forme apparut, puis un visage rougeaud et hilare, barré d'une moustache rousse.

C'était la bête noire de Tom Wills, le petit homme roux...

Il fit une grimace amicale à Harry Dickson et brusquement, levant son gros revolver, visa Mr. Supply, immobile et tremblant au bord de la gouttière.

Deux coups de feu éclatèrent et Mr. Supply, sans un cri, tomba dans le vide.

— Ciel ! que faites-vous ! s'écria Harry Dickson en bondissant vers l'étrange bonhomme.

Mais celui-ci n'était plus sur le toit. Le détective vit son chapeau gibus disparaître par une lointaine lucarne.

Frémissant d'horreur, il se pencha sur le rebord du toit et vit deux agents de planton porter à l'intérieur de la mairie le corps inerte de Mr. Supply, tandis qu'une foule affolée commençait à affluer autour du perron de l'hôtel de ville.

Baigné de sueur, les joues en feu, Harry Dickson dévalait les escaliers.

Il sautait les dernières marches et arrivait aux corridors, quand une tempête de cris éclata à ses côtés.

— Ah ! je vous tiens enfin ! À moi, les agents !

Le détective reconnut la voix de Tom Wills et s'élança à son tour.

Au fond de la cour d'honneur, il vit se débattre, au milieu d'un groupe d'agents de police furieux, l'étrange petit bonhomme roux.

Tom Wills le tenait par le collet et le secouait comme un rat.

— Fini votre jeu, dieu inconnu ; je vous tiens !

— Dieu inconnu ! Aha ! Elle est bien bonne, ricana le petit homme malgré les coups qui pleuvaient dru sur ses épaules et son crâne. Aha ! le dieu inconnu... Vous êtes un petit crétin ! Oui, un imbécile...

Harry Dickson sépara les combattants.

— Laissez cet homme en paix, ordonna-t-il d'une voix mécontente.

— Mais c'est le fameux dieu inconnu ! cria Tom Wills furieux.

— Je ne suis pas le dieu inconnu, répliqua le petit homme, mais vous êtes un fieffé imbécile, je le répète !...

— Ce gentleman a raison, dit sèchement le détective.

— Hein ? Quoi ? Comment ? rugit Tom Wills.

— Ce monsieur n'est pas le dieu inconnu, mais bien le baronet

Richard Hardgrave, porté disparu pendant la grande guerre.

— Absolument exact, répondit poliment le petit homme en tâchant de mettre un peu d'ordre dans ses vêtements.

Mais Tom Wills s'obstinait :

— Et quand cela serait ? Au contraire ! Je vois très bien ce monsieur Richard Hardgrave, jouant au dieu inconnu, par esprit de vengeance contre ceux qui ont spolié sa famille.

— Et vous verriez excessivement mal, Tom, déclara froidement le détective. À cette heure, le dieu inconnu...

Les agents de police, qui s'étaient prudemment retirés, revinrent tout à coup au galop en criant comme des possédés.

— Mr. Dickson ! Le corps de monsieur le maire a disparu !

— Hein ? cria le détective, où l'aviez-vous mis ?

— Dans le premier bureau venu, celui des expéditionnaires. Il ne respirait plus... Pensez donc, une chute à pic de plus de vingt mètres.

— Mr. Hardgrave, entendez-vous ? cria Harry Dickson.

Un changement total s'était opéré chez le petit homme roux.

Il était pâle et tremblait, mais on aurait dit que c'était plus de rage que de colère.

— Vous connaissez le chemin, au moins ? demanda Harry Dickson. Moi, je ne l'ai pas encore trouvé...

Sans mot dire, le petit homme roux s'élança vers les caves aux archives, suivi des deux détectives.

— Vous connaissez au moins « son » salon de lecture ? demanda-t-il.

— Depuis hier, en effet, répondit Harry Dickson en s'approchant d'une pierre de la muraille, qu'il fit basculer.

Un pan de cette même muraille pivota sur un axe médian et démasqua un petit salon de lecture d'un confort merveilleux, dont les murs étaient tapissés de livres de haut en bas.

Tom Wills regarda les tomes épars sur la table avec une certaine stupéfaction. C'étaient des traités d'histoire romaine, des livres de mythologie ancienne, et, parmi eux, des romans d'aventures policières en nombre imposant.

Richard Hardgrave les montra du doigt.

— Je suppose que cela a suffi, pour que vous sachiez la vérité sur « lui », Mr. Dickson ? demanda-t-il.

— C'est vrai, répondit le détective d'une voix sombre, et je m'apprêtais à agir... Seulement, il en a eu vent.

Le petit homme roux s'était arrêté devant une massive bibliothèque.

— Faites avancer les agents, ordonna-t-il, nous ne serons pas trop à nous cinq pour déplacer ce meuble.

— Et lui le déplaçait tout seul ! murmura Harry Dickson.

— Oui ! répondit le petit homme avec un frisson.

Conjuguant leurs efforts, les cinq hommes parvinrent à écarter le

meuble et virent un corridor creusé dans le dur sous-sol de roc.

Mais ce passage était éclairé, car, de loin en loin, brûlaient des lampes électriques ; une installation d'éclairage tout à fait primitive y avait été installée.

— Au pas de course ! commanda Richard Hardgrave d'une voix d'officier en manœuvres.

Ils obéirent tous et s'élancèrent dans ce couloir presque rectiligne.

Le passage était très long ; l'air qui y stagnait était lourd ; une fièvre sourde étreignait les tempes des hommes qui avançaient toujours courant.

Tom Wills qui, dans son ardeur, avait pris les devants, s'arrêta tout à coup et chancela :

— Là !... Oh ! n'avancez pas ! Le dieu inconnu est là !

Harry Dickson lui-même eut peine à contenir un geste de défense effrayée.

Leur barrant la route, la terrible figure de marbre blanc se trouvait devant eux, débarrassée de son voile, assise dans sa chaise curule et les fixant de ses formidables yeux morts.

Mais Richard Hardgrave poussa un éclat de rire strident.

— Ne vous en faites pas ! Il n'est qu'en pierre, celui-là ! Tandis que l'autre... Venez vite !

Ils contournèrent la statue et découvrirent un escalier tournant baigné d'un lointain reflet de jour. À la file indienne, ils le gravirent, puis Harry Dickson et Tom poussèrent en même temps un cri de surprise.

Ils se trouvaient dans la chapelle de Hardgrave Manor !

Mais ce cri se doubla aussitôt, et, cette fois-ci, il ne dénotait pas seulement la stupeur, mais également cette terreur profonde qui n'avait cessé de les poursuivre tout au long de cette affaire.

La figure voilée leur apparut, sur sa chaise, plus mystérieuse que jamais. Soudain, Tom Wills s'écria :

— Il saigne ! Regardez, le dieu inconnu saigne ! Une large flaque de sang s'élargissait en effet devant le piédestal de marbre blanc.

— Oui, dit sombrement Richard Hardgrave, voici en effet le dieu inconnu, le vrai... et il arracha le voile.

Ils ne purent réprimer un hurlement de stupéfaction. Immobile, sanglant, les yeux révulsés, une abominable expression de fureur et de désespoir sur le visage, c'était Mr. Supply, le maire d'Ingrham !

8. Le dieu sans voile

Nous passerons sur la joie et le bonheur qui présidèrent à la première rencontre entre Mr. Richard Hardgrave et sa fille Lilith, ainsi que son frère. Tout comme sur les aventures de ce brave militaire, ramassé pour mort par les Allemands, puis mené en captivité en Allemagne, sur les causes qui prolongèrent cette captivité inique, et sur les circonstances de sa fuite et de son retour en Angleterre.

Disons pourtant que les sollicitors marrons Ludstone et Briggs y étaient pour quelque chose.

Ce qu'il nous importe de connaître, c'est l'explication que le célèbre Harry Dickson a donnée à l'affaire mystérieuse du dieu inconnu.

— La science, déclare-t-il, mentionne de nombreux cas de dédoublements de la personnalité humaine ; mais je ne pense pas qu'elle puisse citer un cas aussi compliqué et aussi terrible à la fois que celui du maire Supply.

» Supply est un homme tranquille, adorant ses aises, l'honnêteté en personne : mais il adore la lecture et surtout celle des livres de fiction.

» Les aventures policières surtout lui sont chères ainsi que les angoissants romans hantés dans le genre de ceux d'Anne Radcliffe.

» Sa nature calme s'exalte à ces récits truculents et il devient un formidable aventurier... en potentiel, si je puis dire.

» Fou d'un romanesque antique, il installe lui-même un petit cabinet de lecture dans les caves de la mairie où jamais personne ne se rend.

» Par hasard, il fouille les archives et tombe sur des manuscrits anciens ayant trait aux Hardgrave. Son attention est attirée par le nom de Hardgrave Manor : un manoir. Il annote même ce nom par des X.

» Ainsi, cette vieille demeure est un manoir, et par conséquent tout ce qui fait le mystère hanté des vieux manoirs doit être sien.

» Le comble, c'est que la chose est réelle.

» Hardgrave Manor a son mystère : un passage secret qui le relie à la vieille mairie. Et il en possède un autre : les anciens Hardgrave ont versé dans le paganisme : ils ont, en secret, adoré une divinité romaine : le dieu inconnu. Et Richard Hardgrave est le dernier de sa race qui a donné dans cette idolâtrie.

» Tout cela, les manuscrits l'apprennent à Mr. Supply, dont l'imagination s'exalte de plus en plus.

» Il tombe un beau jour sur le passage secret et se glisse dans la chapelle du faux dieu ; il trouve également qu'un simple mécanisme

fait descendre dans les souterrains la statue de pierre et qu'il lui est facile de prendre sa place.

» C'est alors qu'il entend l'invocation douloureuse de Lady Lilith ; et à voir cette superbe jeune fille, à entendre ses malheurs, son esprit chevaleresque s'anime. Il sera, lui, le dieu inconnu des Hardgrave !

» C'est ici que le mystère se corse et que nous devons nous en tenir à des conjectures peut-être audacieuses.

» On ne se joue pas impunément des forces mystérieuses, Mr. Supply l'apprendra à ses dépens. Une étrange folie s'empare de lui. Il s'identifie avec le dieu païen ! Il le devient réellement, mais seulement à certains moments, surtout pendant les heures nocturnes, et même pendant la journée, durant d'assez courts laps de temps. Il devient l'être mystérieux.

» Mais notez qu'en dehors de ces heures troubles, il est et reste le doux et bon Mr. Supply, et qu'il ignore totalement les actes de son double !

» Au cours des périodes de changement de personnalité, il est vraiment doué de forces surhumaines : sa vigueur se décuple littéralement, sa voix devient horrible, il vole et il tue avec joie.

» Notez aussi ce détail grotesque : de ses lectures policières, il garde un souvenir au cours de sa transformation et il utilise les ruses du criminel moderne. Il emploie des gants pour écrire, il se sert d'une vieille machine à écrire dénichée je ne sais où dans le rebut des bureaux de la mairie. Je l'ai d'ailleurs retrouvée, cette vieille Williams à tampon, dans un coin de son salon souterrain.

» Il apprend la trahison de son ami Plummer, et lui enlève l'argent volé aux Hardgrave, puis, en ma présence, avec une adresse machiavélique, il le tue.

» De la même façon, il tue à l'aide d'un silencieux les deux avoués marrons, alors que Tom Wills et moi nous ne sommes qu'à quelques pas de là.

» Comme les périodes de changement de personnalité se succèdent avec une vélocité infernale, il s'éveille dans l'horreur immédiatement après chaque acte vengeur du dieu inconnu.

» Ici, de nouveau, il donne dans le roman policier en s'adressant à lui-même des lettres anonymes et des avis mystérieux qui, écrits par Supply-dieu, sont lus avec terreur par Supply-homme.

» Mais quand tous les torts envers les Hardgrave ont été redressés et nous savons de quelle sanglante et terrible façon, un autre facteur intervient.

» Supply-dieu devient amoureux de Lady Lilith.

» Vous rappelez-vous que le prénom du malheureux est Romulus ? Cela aussi semble l'avoir marqué pour jouer son rôle effrayant d'idole romaine.

- » Donc voici notre Supply-dieu amoureux.
- » Il l'est avec toute la cruauté jalouse d'un dieu antique, et comme Lilith lui résiste, il tentera de la tuer.
- » Mais Richard Hardgrave est revenu. Il apprend, dès son entrée en ville, le mystère du dieu inconnu.
- » Il a tôt fait de découvrir la vérité. Il entre dans une sombre fureur.
- » J'incline à croire que, de sa douloureuse captivité, il est revenu un peu « timbré », et cela s'ajoute à son étrange et singulière façon d'agir.
- » Il commence par tirer sur le dieu de pierre, croyant qu'une créature en chair et en os se cache derrière le voile ; mais à ce moment, c'est bien la statue qui s'y trouve et non Mr. Supply.
- » Quand et comment la vérité s'est dessinée à mes yeux ? Au moment où je ramassai les fragments de la cheminée de marbre dans la chambre de Lady Lilith.
- » La tablette s'était effritée sous la main de Mr. Supply, redevenu pendant un très court intervalle Supply-dieu ; un homme ordinaire n'aurait pu dans une crispation de poing, réduire la pierre dure presque en miettes.
- » Arrivons à la mort de Mr. Supply.
- » Tout me fait croire qu'en ces dernières minutes, des lueurs de vérité commençaient à s'éveiller dans son cerveau malade. Il fuyait devant lui-même, car il craignait de devoir me tuer.
- » Et de nouveau nous sommes devant le mystère de cette terrible incarnation : tombé d'une hauteur de plus de vingt mètres, son corps n'est plus que plaies et os brisés. On le porte pour mort dans un bureau proche.
- » Mais la formidable vitalité de Supply-dieu l'anime encore et il parvient à s'enfuir, à gagner les caves, le couloir clandestin et à s'installer dans la chaise du dieu... et cela, avec deux balles de gros calibre dans la poitrine !
- » Il est mort en dieu inconnu, et sur cette personnalité des ténèbres, le mystère continuera à planer encore bien longtemps, jusqu'au jour où la science parviendra à y apporter ses lumières.

FIN

{1} En anglais, duck signifie canard.

L'existence des mystérieux poisons dont parle Harry Dickson a été reconnue par la plupart des explorateurs de ces contrées incertaines. (N.D.A.)

Table of Contents

Page titre

LE TEMPLE DE FER

1. Préambule
2. La nuit du 4 octobre
3. L'homme qui voulait atteindre la lune
4. L'autobus escamoté
5. La fantastique aventure
6. Tom Wills s'en va-t-en guerre !
7. Le temple de fer

LA CHAMBRE 113

1. L'hôtel de la Licorne
2. Malgré les verrous !
3. Le château noir
4. Où une chambre 113 réapparaît
5. La bête dans l'ombre
6. Le révérend Mr. Hinchcliff
7. Le cas étrange de Miss Amalia Duck

LA PIEUVRE NOIRE

1. Le monstre mystérieux
2. Un travail en « chiqué »
3. Forces redoutables
4. Les Robinsons de la maison close
5. Des voix dans le gouffre
6. Singulière alliance

LE SINGULIER Mr. HINGLE

- En matière de prélude.
1. La formidable surprise
 2. L'inexplicable agression
 3. Les virtuoses de l'horreur
 4. Les crimes de Harry Dickson
 5. Le voyage hallucinant
 6. La grande offensive
 7. Le visiteur
 8. Le singulier Mr. Hingle

LE DIEU INCONNU

1. Quatre lettres anonymes et un avis mystérieux
2. Cauchemar...
3. L'invocation du dieu inconnu
4. Le petit homme roux
5. Et le dieu frappait toujours
6. La folie du dieu

7. Le crépuscule du dieu

8. Le dieu sans voile